



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

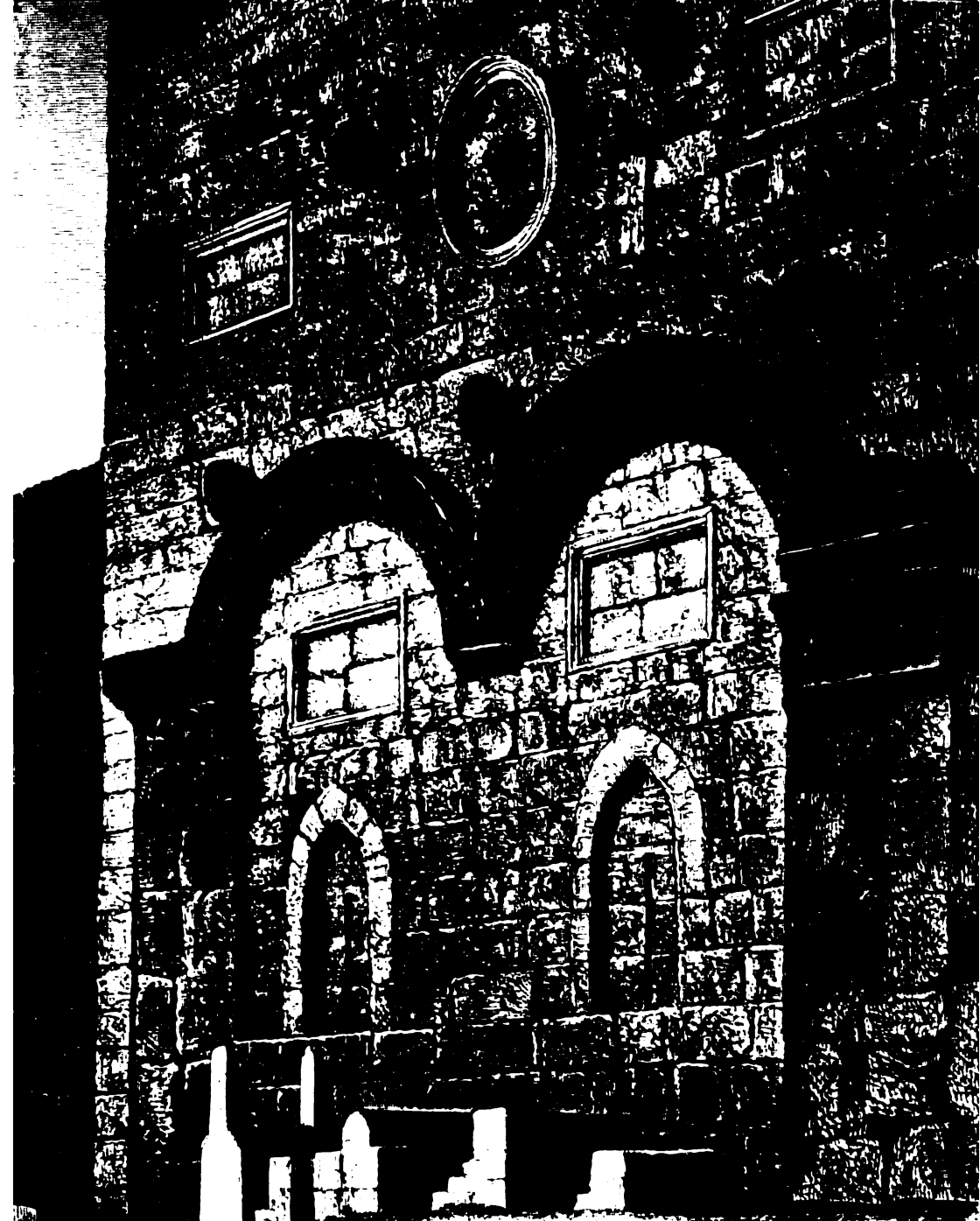
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

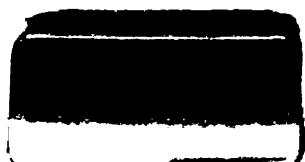
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Les derniers jours de Jérusalem

Félicien de Saulcy



26

LES
DERNIERS JOURS
DE JÉRUSALEM



LES
DERNIERS JOURS
DE JÉRUSALEM

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

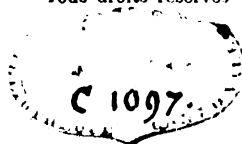
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1866

Tous droits réservés



A

MONSIEUR GUIGNIAUT

MEMBRE DE L'INSTITUT, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

CHER ET ILLUSTRE MAÎTRE,

Vous ne pouvez avoir oublié, et moi je n'oublierai jamais, que la première main amie qui me fut tendue pour affermir mes pas, lorsque j'osai m'aventurer sur le terrain difficile de l'érudition, ce fut la vôtre.

Bien des années se sont écoulées depuis le jour où j'ai commencé à vous en rendre grâces du fond du cœur; mais chacune de ces années n'a fait qu'accroître la reconnaissance et la vive affection que je vous avais vouées, parce qu'il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par quelque nouvelle preuve de votre bonne et chaude amitié pour moi.

Le plus doux témoignage de cette amitié dont je suis fier, croyez-le bien, cher maître et cher ami, vous me l'avez donné en acceptant la dédicace de ce livre.

Je vous en remercie de toute mon âme.

F. DE SAULCY.

31 mars 1866.

AVANT-PROPOS

Pendant l'hiver de 1863 à 1864, j'ai fait, pour la seconde fois, un assez long séjour à Jérusalem, et j'ai étudié avec un soin tout particulier les questions de topographie relatives à cette ville illustre. Je puis le dire sans crainte d'être démenti, il n'y a pas un coin de la ville elle-même, pas un pan de sa muraille d'enceinte, pas un hectare de ses alentours, que je n'aie visité et interrogé avec le désir ardent de me rendre compte de toutes les questions que soulève son histoire antique. Secondé par des amis infatigables et amoureux comme moi de cette besogne intéressante, j'ai tout vu, tout discuté avec eux, et nous sommes arrivés en commun à des résultats qui nous semblent désormais incontestables. Ce n'est en effet que l'étude du terrain qui peut donner la solution d'une foule de problèmes condamnés à rester insolubles pour les tra-

vailleurs les plus consciencieux d'ailleurs, mais qui se contentent de les aborder du fond de leur cabinet et les livres à la main. L'œil, le mètre et le niveau en apprendront toujours plus, en huit jours, que des années de travail obstiné, entrepris sur les dires d'autrui.

Préparés par notre métier de soldat, M. le commandant d'état-major Gélis et moi, à la discussion de toutes les questions d'archéologie militaire, nous eussions été coupables de ne pas étudier sur place le siège mémorable qui, en 70 de l'ère chrétienne, fit de Jérusalem un monceau de ruines. Je savais par expérience que les grands mouvements de terre effectués pendant un siège laissent sur le sol des traces ineffaçables, et que l'on saisit immédiatement avec tant soit peu d'habitude. Nous avons donc recherché avec passion, j'ose le dire, les vestiges des travaux énormes exécutés par l'armée de Titus, et nous avons été récompensés amplement de notre peine, en retrouvant, à point nommé, mieux encore que ce que nous espérions rencontrer.

La science de la guerre de siège a bien pu subir de graves modifications, grâce à l'emploi des armes à feu, mais ses principes essentiels sont restés les mêmes, et les règles sur les points d'attaque, sur les tracés des lignes de contrevallation et de circonvallation, n'ont pas varié, parce qu'elles étaient trop logiques pour pouvoir varier.

Il en est résulté forcément que, l'enceinte antique une fois reconnue, la détermination des points d'at-

taque, et le tracé des lignes de Titus en ont découlé mathématiquement, comme autant de corollaires vigoureux. Il en est résulté aussi qu'après avoir fixé à l'avance, et, je le répète, c'était pour nous pure affaire de métier, les points où devaient avoir existé les *aggeres* et la contrevallation de Titus, nous avons été constamment payés de notre fatigue, en nous rendant sur place, par la rencontre immédiate d'énormes mouvements de terre qui, depuis dix-huit siècles, semblaient attendre que l'on voulût bien se donner la peine de les reconnaître.

Dans un livre récemment publié en Angleterre par M. Tristram, très-aimable et très-galant homme que j'ai eu l'honneur et le plaisir de rencontrer à mon départ de Jérusalem, je trouve la phrase suivante : « We felt less disposed to yield credence to M. de Saulcy when he added that he has successfully traced the line of the trench which Titus cast up round the city. As this trench was of earth, and, according to Josephus, was completed in three days, it requires large faith in anti-quarian acumen to credit this discovery ¹. »

Aujourd'hui je regrette vivement que le séjour de

1. The Land of Israel, a journal of travels in Palestina, etc., etc., by H. B. Tristram, London, 1865, page 174. Ce n'est certes pas moi qui ferai un crime au savant naturaliste de montrer une grande réserve à propos des trouvailles d'antiquaires. Il n'eût été que prudent d'user de cette même réserve lorsqu'il s'agissait d'absurdités monstrueuses que m'aura prêtées généreusement devant lui l'un de ces excellents amis que m'ont valus mes deux voyages en Terre-Sainte. En voici un échantillon que j'emprunte au

M. Tristram à Jérusalem n'ait pas coïncidé avec le mien, car j'eusse été véritablement heureux de lui démontrer, sur le terrain, qu'il y a beaucoup moins d'imagination et de fantaisie qu'il ne le suppose, dans l'assertion formelle que je me reconnais le droit d'émettre, sur l'existence de traces nombreuses des travaux de Titus.

Une commission scientifique vient d'être organisée à Londres pour l'exploration minutieuse de la Palestine. Espérons qu'elle contiendra quelque militaire, et j'attendrai en toute confiance l'avis que celui-ci ne pourra se dispenser d'émettre sur un pareil sujet. Il ne s'agit pas en effet d'en vouloir aux gens d'avoir été les premiers à voir une chose. On devrait toujours au contraire leur savoir gré de leurs efforts, et avant de leur infliger, à tout risque et de parti pris, des doutes qui ressemblent fort à des démentis, il faudrait avoir bien établi préalablement que l'on a contrôlé *de visu*, et avec compétence, les assertions contre lesquelles on s'inscrit d'avance et à tout hasard.

même livre et que je me contenterai de reproduire, sans un mot de justification (page 484) :

« We descended by a slope until we stood in a large irregular chamber, with massive circular pillars and elaborately carved capitals, supporting narrow semicircular arches. In the two principal pillars M. de Saulcy strangely imagined he had found Boaz and Jachin, though it would require some architectural ingenuity to convert these crypts into the porch of the temple, and to imagine a grand approach thereby to the area above. » L'invention est vraiment fort originale ! Je veux espérer que sur ce point personne ne croira M. Tristram sur parole.

On comprendra facilement, je pense, qu'une fois entré dans la voie des recherches d'archéologie militaire à Jérusalem, j'aie immédiatement conçu le projet d'étudier à fond et en soldat le siège de Titus.

Aussitôt la relation de mon voyage terminée, je me suis mis avec ardeur à rassembler les documents antiques concernant ce siège mémorable. J'avais sous la main, comme tout le monde, le récit de Flavius Josèphe, récit qui déjà tant de fois a été utilisé, et que je ne pouvais cependant tronquer, sans courir le risque de me méprendre sur les faits essentiels. Mon plan de travail a donc été promptement fixé; j'ai suivi pas à pas le livre de Josèphe, m'abstenant le plus souvent possible d'une traduction littérale, mais conservant scrupuleusement la substance de ce livre précieux, sans en rien retrancher. Bien plus, partout où un commentaire quelconque devenait utile, ou simplement intéressant, je me suis fait un devoir de l'introduire dans le récit.

Ai-je réussi à éclaircir toutes les questions? Je n'ose concevoir cette espérance présomptueuse; mais je puis du moins affirmer que j'ai fait tout ce qui était dans la limite de mes forces, pour traiter le plus complètement possible une des questions historiques les plus grandioses qui existent dans la mémoire des hommes.

Qu'on ne cherche donc pas dans ce livre une traduction pure et simple de la *Guerre des Juifs* par Fla-

vius Josèphe. On serait trompé dans son attente, car c'est autre chose et mieux que cela, j'ose le croire, que j'offre au public. Des hommes éminents ont traité avec un talent hors ligne l'histoire de la nationalité judaïque, à la triste époque de sa ruine. MM. Salvador, de Champagny et Grätz ont écrit sur ce sujet des livres qui feront passer leur nom à la postérité; je me contente de les suivre humblement sur le terrain qu'ils ont abordé, et d'y apporter les quelques connaissances spéciales que mon éducation militaire m'a mis en mesure d'utiliser au profit de l'histoire.

Il est un fait capital que l'on verra se manifester à chaque page de ce livre, et que je ne puis me dispenser de signaler ici en fort peu de mots. C'est que la plupart des événements de la Révolution française sont en quelque sorte calqués sur les événements de la guerre judaïque. Des deux côtés, en effet, nous trouvons le même patriotisme indomptable, la même horreur de la domination étrangère, le même amour de la liberté, en même temps que la même haine aveugle des partis. Les siècles ne peuvent rien sur les tendances de l'esprit humain, à ce qu'il paraît; créez au milieu d'une nation quelconque un parti ardent et passionné, et sur-le-champ naîtront les partis réactionnaires, ainsi que nous l'avons vu pendant la grande Révolution française.

Je ne pouvais évidemment aborder isolément l'histoire du siège de Jérusalem par Titus; c'eût été donner une conclusion sans les prémisses. Il m'a donc fallu

analyser tous les incidents du drame terrible qui ont amené ce dénouement plus terrible encore ; mais on me saura gré, j'espère, d'avoir abrégé le plus que je l'ai pu le récit des faits qu'il ne m'était pas permis de passer sous silence.

Un dernier mot !

Je le déclare du fond de ma conscience, jamais nationalité n'a péri d'une manière plus grande et plus digne que la nationalité juive.

F. DE SAULCY.

Le 7 septembre 1865.

LES DERNIERS JOURS

DE

JÉRUSALEM

PREMIÈRE PARTIE.

Archélaüs, fils d'Hérode le Grand et de Malthacé, célébra avec pompe les obsèques du scélérat qui avait été son père; puis il se rendit à Rome, espérant obtenir de l'empereur Auguste la reconnaissance de la royauté qui lui avait été attribuée par le dernier des nombreux testaments d'Hérode. Auguste prit le temps de peser sa décision et, après avoir mûrement réfléchi, il accorda à Archélaüs la moitié des États de son père, en ne lui permettant de s'attribuer que le titre d'ethnarque.

Avant de prendre cette décision, Auguste avait reçu des dépêches de Quintilius Varus, préfet de Syrie, annonçant la défection de la nation juive. Un mouvement insurrectionnel avait en effet éclaté à Jérusalem, au moment même où le prétendant s'embarquait pour l'Italie. Varus s'était porté en toute hâte sur le théâtre de la rébellion, afin de la comprimer, et après avoir installé une légion dans la capitale, il avait regagné Antioche. Peu après, Sabinus, procureur de Syrie,

arrivait à Jérusalem, et les mesures fiscales qu'il adoptait immédiatement réveillaient toute l'animadversion des Juifs. Après s'être établi de vive force dans les forteresses, Sabinus usa des troupes qu'il avait à sa disposition pour s'emparer du trésor royal, et il se livra sans mesure à des actes que l'avarice la plus tracassière pouvait seule inspirer.

Le jour même de la Pentecôte l'insurrection éclata. Il était arrivé de la Galilée, de l'Idumée, de Jéricho et de la Pérée une foule énorme attirée par la solennité. Elle se laissa facilement entraîner par la population de Jérusalem, et, se divisant en trois fractions, les survenants allèrent prendre position, les uns dans la région de la ville placée au nord du hiéron, les autres au sud, vers l'hippodrome, et les derniers à l'occident, près du palais. De la sorte, les Romains étaient bloqués.

Sabinus, épouvanté, envoya message sur message à Varus afin d'en obtenir un secours immédiat, qui, suivant lui, pouvait seul empêcher la destruction de la légion qu'il avait sous ses ordres. Puis il se réfugia sur la tour Phasaël, et de là il donna l'ordre d'attaquer, sans oser sortir en personne de l'asile qu'il avait choisi. Les soldats marchèrent sur le temple et eurent d'abord l'avantage, qu'ils perdirent aussitôt que les Juifs retranchés sur les portiques du hiéron, purent profiter de la position dominante qu'ils occupaient.

Pour en finir, on mit le feu aux portiques, et les Juifs, étouffés par les flammes ou forcés en descendant de se jeter sur les épées romaines, périrent en très-grand nombre. Les soldats s'emparèrent alors du trésor appartenant à Dieu, et que personne ne protégeait plus. Une somme de quatre cents talents environ fut ainsi enlevée, et Sabinus la confisqua presque tout entière; ce que le vol avait réussi à en distraire lui échappa seul.

Les Juifs, exaspérés par ce qui venait de se passer, prirent les armes en masse et assiégèrent le palais, enjoignant à Sabinus et à sa légion de s'éloigner sur l'heure, s'ils ne voulaient être passés au fil de l'épée, mais lui promettant la vie sauve s'il obéissait.

Sabinus, comptant sur l'arrivée prochaine de Varus, refusa de céder à cette injonction, non pas qu'il n'eût grande envie de se tirer du mauvais pas dans lequel il se trouvait, mais parce qu'il n'osait se fier aux promesses qui lui étaient faites.

Une partie des troupes royales avait passé aux insurgés; l'autre, composée de trois mille Sébasténiens, commandés par Rufus et par Gratus, était restée du côté des Romains.

Varus, au reçu des dépêches de Sabinus, se hâta de courir au secours de la légion menacée, et pour le sort de laquelle il concevait les craintes les plus vives; à la tête des deux légions dont il disposait, et de nombreux auxiliaires dont il avait mandé les contingents, il marcha sur Jérusalem, qu'il dégagea promptement. Pour l'exemple, il fit crucifier deux mille des insurgés, pensant probablement qu'un pareil acte de rigueur calmerait les plus ardents.

Un corps de dix mille hommes battait encore la campagne en Idumée; Varus le força à mettre bas les armes, et après ce dernier succès, il retourna à Antioche.

Ce n'était pas à Jérusalem seulement que les Juifs paraissaient peu disposés à se courber sous le joug romain. Pendant que la succession au trône d'Hérode restait un véritable problème à résoudre, beaucoup d'ambitieux surgissaient de côté et d'autre. Ainsi, en Idumée, un corps de deux mille vétérans de l'armée royale s'insurgeait et avait immédiatement à combattre contre Achiab, cousin du feu roi et partisan des Romains.

A Sepphoris, en Galilée, Judas, fils d'Ézéchias, ancien chef de bandits, forçait les arsenaux royaux, armait de nombreux partisans et cherchait à se saisir du pouvoir souverain.

En Pérée, un certain Simon, serviteur de la maison royale, prenait impudemment la couronne, dévastait Jéricho et le pays d'alentour. Gratus, général de l'infanterie royale, vint à bout de le battre et lui fit couper la tête.

A Betharamphta, le palais bâti près du Jourdain était incendié par d'autres révoltés.

Enfin, il n'y eut pas jusqu'à un berger nommé Athrongæus qui usurpa le titre de roi. Il en vint à ce point d'audace d'attaquer une cohorte romaine qui escortait un convoi de vivres destinés à la légion de Jérusalem, et il réussit à la mettre en déroute, après avoir tué le centurion Arius qui la commandait. Il fallut beaucoup de temps et d'efforts pour mettre fin à cette royauté de mauvais aloi.

On le voit, la Judée entière était le théâtre de troubles et de déprédations incessantes, pendant qu'à Rome Archélaüs plaidait sa cause devant Auguste. Cette cause, d'ailleurs, était presque aussi difficile à défendre à Rome qu'en Judée même. En effet, avant la rébellion, Varus avait autorisé les Juifs à envoyer à l'empereur une ambassade chargée de solliciter pour la nation la grâce de conserver son autonomie. Aux cinquante membres de cette ambassade s'étaient joints huit mille Juifs habitant à Rome, et ils étaient loin de se montrer favorables aux prétentions d'Archélaüs, qui, pour eux, n'était que le fils d'un odieux tyran. Auguste écouta tout le monde, et, après quelques jours de réflexion, il concéda au prétendant, ainsi que nous l'avons déjà dit, la moitié seulement des États de son père, en ne lui accordant d'ailleurs que le titre d'ethnarque, sauf à lui laisser prendre plus tard celui de roi, s'il s'en montrait digne.

L'autre moitié des États d'Hérode fut partagée en deux tétrarchies, attribuées à Philippe et à Antipas. A celui-ci il donnait la Pérée et la Galilée, à Philippe la Batanée, la Trachonite et l'Auranite. Archélaüs restait donc en possession de l'Idumée, de toute la Judée et de la Samarie.

Archélaüs, une fois de retour en Judée, prouva à ses sujets qu'il n'avait pas oublié leur peu de bienveillance à son égard. Il les traita si mal que Juifs et Samaritains, perdant patience et à bout de résignation, se plaignirent à l'empereur de l'odieuse tyrannie du souverain qu'il leur avait imposé. Archélaüs fut déposé et exilé à Vienne, dans la Gaule. Ses États furent attribués au fisc impérial; autrement dit, le pays des Juifs fut réduit en province romaine.

Coponius, personnage de l'ordre équestre, y fut immédiatement envoyé avec le titre de procurateur et muni de pleins pouvoirs pour en prendre possession. Pendant son administration, un Galiléen nommé Judas osa le premier donner l'exemple de la rébellion contre la domination étrangère. Il prêcha la révolte parmi les gens du peuple, les traitant de lâches s'ils se résignaient à payer le tribut aux Romains, et s'ils reconnaissaient après Dieu des hommes pour souverains.

Tibère avait succédé à Auguste; un des procurateurs de Judée, nommé par lui, Pontius Pilatus, eut l'idée de faire introduire nuitamment dans Jérusalem les images voilées de l'empereur placées sur les enseignes; lorsque le jour parut, cette infraction aux lois religieuses de la nation causa un tumulte épouvantable parmi les Juifs. Pilatus était alors à Césarée; une députation alla l'y trouver pour le supplier de faire enlever au plus vite ces images détestées, et de respecter ainsi les droits qu'ils tenaient de leurs pères. Le procurateur s'y refusa d'abord; il tenta même d'imposer aux Juifs, par

la terreur des supplices, la présence des images impériales au milieu d'eux. Il n'en put venir à bout, tous s'écriant qu'ils aimaient mieux mourir que de transgresser les préceptes de leur religion. Pilatus se vit forcé de céder, et les enseignes sortirent de Jérusalem.

Une autre émeute éclata à propos de l'emploi illicite que Pilatus avait fait du trésor sacré, nommé Corban, pour la mise en état de l'aqueduc qui amenait à Jérusalem l'eau de source prise à une distance de quatre cents stades. Il s'agit évidemment ici du bel aqueduc d'Etham, construit jadis par Salomon, et qui, après mille années d'existence, avait tout naturellement besoin de nombreuses et larges réparations. Prévoyant une scène tumultueuse, Pilatus envoya des soldats déguisés se mêler à la foule des mécontents, avec des bâtons et des armes cachées; mais ils ne devaient se servir que des bâtons. A un signal convenu, les malheureux Juifs reçurent une grêle de coups qui en tua un certain nombre, beaucoup d'autres ayant péri, étouffés dans la foule qui cherchait à fuir. Cette atroce brutalité fit momentanément taire les criaileries.

Vers cette époque, Agrippa, fils d'Aristobule qui avait été mis à mort par l'ordre de son père Hérode, s'était rendu à Rome pour porter devant Tibère une accusation contre le tétrarque Hérode Antipas, son oncle. La dénonciation ne fut pas accueillie, et le prince juif, se fixant dans la capitale de l'empire, chercha à se concilier la bienveillance des grands et par-dessus tout celle de Caius Caligula, fils de Germanicus, qui n'était encore qu'un personnage privé. Un jour, dans un festin, Agrippa eut l'imprudence d'exprimer à haute voix le désir de voir Tibère mort et remplacé par Caius. Ce propos fut répété à l'empereur qui fit arrêter l'imprudent et le jeta dans un cachot où il végéta six mois, jusqu'à la mort de Tibère.

Caïus, une fois maître de l'empire, se hâta de délivrer Agrippa, et il lui transmit, avec le titre de roi, la tétrarchie de Philippe, qui venait de mourir. Cette splendide faveur enflamma l'envie du tétrarque Hérode, poussé d'ailleurs par sa femme Hérodiade, qui lui faisait honte de sa sottise : « Tu ne seras jamais roi, lui disait-elle, puisque tu hésites à aller à Rome. Si César a fait un roi d'un homme qui n'était rien, comment n'en ferait-il pas autant d'un tétrarque? » Hérode finit par se laisser persuader et s'embarqua pour Rome. Malheureusement pour lui, Agrippa l'avait suivi en accusateur, et Caligula, pour le punir de son avarice, l'envoya mourir en exil en Espagne, après l'avoir dépouillé de sa tétrarchie, qu'il transmit à Agrippa.

Caligula ne tarda pas à devenir un véritable fou furieux ; il finit par croire qu'il était dieu, et il envoya à Jérusalem Petronius à la tête d'une armée, pour faire placer sa statue dans le temple. Petronius avait l'ordre de mettre à mort quiconque s'opposerait à l'installation de cette statue, et, en cas de lutte, de réduire en esclavage tous ceux des Juifs qui survivraient. Il partit donc d'Antioche à la tête de trois légions et d'un corps considérable d'auxiliaires. D'abord les Juifs se refusèrent à croire à cette expédition extravagante ; d'un autre côté ceux qui y croyaient étaient incapables d'organiser quoi que ce fût pour la défense commune. La terreur envahit bientôt la population tout entière, car l'armée romaine qui les menaçait venait d'arriver à Ptolémaïs.

Toute la population juive, hommes, femmes et enfants, accourut au-devant de Petronius et se rassembla dans la plaine qui précède la ville. Ils le supplièrent de respecter d'abord les lois de leurs ancêtres, et ensuite d'avoir pitié d'eux-mêmes. Quelque peu touché de cette manifestation, le Romain laissa son armée et la statue de l'empereur à Ptolémaïs, et se

rendit en Galilée; ayant alors convoqué à Tibérias le peuple et les plus grands personnages de la nation, il essaya de leur faire entendre raison. Les Juifs répondirent que, si les préceptes de leur foi religieuse leur interdisaient d'installer l'image de leur dieu même dans le sanctuaire qui lui était consacré, ce n'était certes pas pour qu'ils y fissent entrer la statue d'un homme; que d'ailleurs il ne leur était pas permis de souffrir parmi eux des images d'êtres animés. Petronius eut beau insister, il trouva tous les Juifs prêts à faire le sacrifice de leur vie et de la vie des leurs, plutôt que de se souiller d'un pareil sacrilège, et la conférence n'aboutit à rien.

Quelques jours après, Petronius fit une nouvelle tentative aussi infructueuse que la première; ému alors, et plein d'admiration pour la constance des Juifs, il les congédia en leur disant : « Si, avec le secours de Dieu, je parviens à apaiser César, nous conserverons la vie, vous et moi; sinon, je suis prêt à mourir pour racheter l'existence d'une pareille multitude. » Des cris de joie et de reconnaissance accueillirent ces paroles, et Petronius retourna sans plus tarder à Antioche; de là il écrivit à Caligula ce qu'il avait fait. Ce prince, furieux, lui répondit par une condamnation à mort pour prix de sa lenteur à exécuter ses ordres. Heureusement pour Petronius, le navire qui lui apportait la dépêche fatale fut pendant trois mois battu par les tempêtes, tandis que celui qui lui transmettait la nouvelle de la mort de Caligula accomplit la plus heureuse traversée. Si bien qu'il connut l'assassinat de Caligula vingt-sept jours avant de recevoir la sentence qui le condamnait lui-même.

A Caligula succéda Claude. Agrippa était alors à Rome, et le nouvel empereur se servit de lui comme d'intermédiaire auprès du sénat. Le prince juif réussit assez bien dans la mission délicate qui lui était confiée, pour que Claude lui

prouvât sa reconnaissance en lui rendant tous les États de son père, et y ajoutât même la Trachonite et l'Auranite, qu'Auguste avait données à Hérode, et, de plus, la tétrarchie de Lysanias. Le décret fut officiellement signifié à la nation juive, et le sénat reçut l'ordre de le faire graver sur bronze et de le déposer au Capitole dans le tabularium. Claude fit plus encore pour les princes juifs, et Hérode, frère d'Agrippa, fut gratifié du royaume de Chalcis¹.

Ce fut Agrippa qui entreprit la construction de la troisième enceinte de Jérusalem. Il mourut à Césarée avant que l'œuvre ne fût achevée. Il laissait un fils du même nom que lui, mais trop jeune pour pouvoir exercer convenablement les devoirs de la royauté. Peut-être Claude saisit-il ce prétexte pour ressaisir la Judée; ce qui est certain, c'est que ce pays fut de nouveau réduit en province romaine. Deux procurateurs s'y succédèrent, Cuspius Fadus et Tiberius Alexander; mais comme ils évitèrent avec soin de rien changer aux institutions nationales, tout le temps que dura leur administration fut complètement pacifique.

Lorsqu'Hérode, roi de Chalcis, mourut, Claude donna ses États à Agrippa le Jeune. Cumanus avait succédé à Tiberius Alexander comme procurateur de Judée; aussitôt les troubles recommencèrent et de nouveaux malheurs vinrent frapper la nation juive. Voici quelle en fut l'origine. Lors de la célébration de la fête des Azymes, l'affluence était toujours énorme à Jérusalem, et la coutume était d'établir un poste de surveillance sur les portiques du hiéron. Un des soldats romains, de service en cette circonstance, insulta grossièrement la foule qui assistait pieusement à la solennité du jour. (Certus quidam e militibus, reductis vestimentis et corpore deorsum tur-

1. Hérode, le roi de Chalcis, était à la fois frère et gendre d'Agrippa, ayant épousé sa fille Bérénice.

piter inclinato, podium Judæis obvertit, et vocem isti figuræ situique convenientem edidit.) Cet affront exaspéra les Juifs, qui coururent implorer Cumanus et réclamer le juste châtiment du soldat qui les avait insultés. Mais les plus jeunes et les plus emportés se saisirent aussitôt de pierres qu'ils lancèrent aux Romains. Cumanus, craignant de se voir attaquer par la population entière, fit prendre les armes aux troupes qui se ruèrent sur le hiéron et en chassèrent les Juifs avec si peu de ménagements et une furie si aveugle, que plus de dix mille personnes moururent étouffées et écrasées dans la foule qui cherchait à s'écouler par les issues trop étroites. De la sorte, cette fatale journée, d'une fête nationale qu'elle devait être, devint un jour de deuil pour toutes les familles.

Peu de temps après, des voleurs de grand chemin ayant pillé, près de Bethoron, les bagages d'un serviteur de l'empereur, nommé Stephanus, le procureur Cumanus rendit responsables de ce vol les habitants du village auprès duquel il s'était accompli, et les principaux d'entre eux furent conduits en prison. Pendant que l'on procédait à leur arrestation, un soldat fit main basse sur un exemplaire des lois sacrées, le déchira et le jeta au feu. Ce sacrilège révolta la nation entière, qui se transporta à Césarée, pour obtenir du procureur la punition du coupable. Cumanus dut céder et le soldat fut livré au supplice.

D'un autre côté, les Galiléens et les Samaritains venaient d'entrer en lutte ouverte ; en voici la cause : beaucoup de Juifs s'étaient rendus à Gema, dans la grande plaine de la Samarie¹,

1. S'agirait-il de Djebaâ, au sud de la belle plaine de Sanour? Je ne sais. Le μέγα Πεδιον est bien plutôt la plaine de Jesraël ou d'Esdreion. En ce cas, on pourrait soupçonner ici une altération de nom qui de Ginæa (Djenin) aurait fait Gema, grâce à une faute de copiste.

pour célébrer une fête religieuse. Un Galiléen fut assassiné et ses compatriotes se soulevèrent en masse à la nouvelle de ce meurtre. Les principaux des Samaritains vinrent en hâte supplier Cumanus d'intervenir. Mais celui-ci avait bien d'autres soucis en ce moment, et il refusa de se mêler de la querelle.

Lorsque le bruit s'en fut répandu à Jérusalem, la foule s'émut et, désertant la solennité, se porta sur la Samarie, sans chef, et malgré les magistrats qui voulaient l'empêcher de commettre une imprudence. Un certain Eléazar, fils de Dinæus, et un autre bandit nommé Alexandre, profitèrent de l'occasion, et se jetèrent sur l'Acrabatène, pillant, tuant et incendiant tout devant eux.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et Cumanus, prenant avec lui l'aile des cavaliers sébasténiens, courut contre les dévastateurs qu'il dispersa, après leur avoir tué beaucoup de monde. Quant aux Juifs partis de Jérusalem pour combattre les Samaritains, les principaux personnages de la cité réussirent à les disperser. La plupart rentrèrent dans la ville; mais beaucoup, dans l'espoir de l'impunité, se répandirent dans la campagne pour s'y livrer au pillage.

Ummidius Quadratus, préfet de Syrie, était alors à Tyr, et les Samaritains vinrent, en suppliants, lui demander de venger leurs désastres. Les Juifs les plus illustres, et le grand prêtre Jonathas, fils d'Ananus, qui d'aventure étaient présents, rejetèrent toute la faute sur les Samaritains d'abord, qui avaient commis un meurtre, et sur Cumanus ensuite, qui avait négligé de punir les coupables.

Quadratus renvoya les parties, en leur disant qu'il ferait lui-même une enquête sur place. Dès qu'il fut arrivé à Césarée, il fit crucifier tous les prisonniers que Cumanus avait faits dans sa petite expédition. De là il se rendit à Lydda, et,

sur la dénonciation des Samaritains, il fit trancher la tête à dix-huit Juifs qui avaient pris part à la lutte. Deux des principaux personnages de Jérusalem, avec les grands prêtres Jonathas et Ananias, Ananus, fils de ce dernier, et plusieurs autres nobles Juifs, furent envoyés à Rome en même temps que quelques Samaritains des plus illustres. Cumanus et le tribun Celer¹ reçurent de leur côté l'ordre de partir pour la capitale de l'empire, afin d'y rendre compte de leurs actes. Tout cela fait, Quadratus se rendit de Lydda à Jérusalem, et, après s'être assuré que le peuple célébrait tranquillement la fête des Azymes, il retourna à Antioche.

Agrippa, qui était à Rome, assista aux débats, et prit chaudement la défense des Juifs. L'empereur condamna trois des principaux Samaritains à mort, et Cumanus fut envoyé en exil. Quant à Celer, il fut renvoyé, chargé de chaînes, à Jérusalem pour y être livré aux Juifs, qui étaient autorisés à le décapiter, après l'avoir promené autour de la ville.

Felix, frère de Pallas, fut alors nommé procurateur de la Judée, de la Galilée, de la Samarie et de la Pérée. A la même époque, Agrippa, jusque-là simple roi de Chalcis, se vit attribuer la tétrarchie de Philippe, c'est-à-dire la Trachonite, la Batanée et la Gaulanite, puis la tétrarchie de Lysanias et la province que Varus avait gouvernée.

Peu après, Claude mourait, et Néron montait sur le trône impérial. Il ajouta au royaume d'Agrippa, Abila et Julias, villes de la Pérée, Tarichées et Tibérias, villes de la Galilée. Felix fut maintenu procurateur de tout le reste de la Judée. Il réussit à s'emparer d'Eléazar, le chef des bandits qui, pendant plusieurs années, avaient désolé le pays. Beaucoup de ses partisans furent pris avec lui, et tous furent envoyés vivants

1. Celui-ci commandait probablement l'aile des cavaliers sébasténiens.

à Rome. Quant aux voleurs et aux campagnards qui les secondaient, il en fit crucifier un nombre considérable.

Sous son administration naquit une nouvelle espèce de malfaiteurs qui reçut le nom de sicaires (σικάριοι). Ils commettaient des meurtres au milieu de Jérusalem, pendant les jours de fête surtout, se mêlant à la foule et portant des poignards cachés sous leurs vêtements (μικρὰ ξιφίδια). Ils frappaient leurs ennemis, et, ceux-ci une fois tombés pour ne plus se relever, leurs assassins s'associaient ouvertement aux lamentations des assistants. Cela fit que longtemps la crédulité publique les tint à l'abri de tout soupçon. Le grand prêtre Jonathas fut leur première victime ; puis chaque jour fut marqué par des assassinats plus nombreux, si bien que la population entière ne vivait plus que sous l'empire de la plus profonde terreur. Partout on voyait des ennemis : on ne se fiait plus à ses amis eux-mêmes, et l'on s'écartait d'eux, ce qui n'empêchait pas d'être frappé malgré les précautions les plus constantes, tant étaient grandes la promptitude d'action de ces misérables et leur habileté pour se mettre à l'abri.

Enfin à côté des sicaires surgissait une secte plus perfide encore, si leurs mains n'étaient point souillées de sang. Ceux-là, pleins d'astuce et de séduction, cachaient leurs desseins sous l'apparence d'une inspiration divine ; parfois ils simulaient la folie, et ils entraînaient dans le désert les hommes crédules auxquels Dieu devait enseigner le moyen de recouvrer leur liberté. Le procureur Felix ne se méprit pas sur la portée de ces manœuvres qui conduisaient tout droit à l'insurrection. Des troupes d'infanterie et de cavalerie furent mises à la poursuite des coupables, et tous ceux qu'elles atteignirent furent sommairement mis à mort. Parmi ces imposteurs le premier rang fut tenu par un Égyptien, faux prophète et magicien, qui, par les prodiges qu'il accomplissait, réussit à

s'entourer de trente mille adhérents. Il les amena du désert jusqu'au mont des Oliviers, s'appêtant à fondre de là sur Jérusalem et à s'y établir en maître, après avoir massacré la garnison romaine et le peuple. Felix n'hésita pas, il courut au-devant de cette bande, avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles et de partisans dans la saine population de Jérusalem. L'Égyptien fut battu à plate couture et réussit à s'enfuir avec peu des siens. Tous les autres furent tués ou faits prisonniers.

Mais il en était alors de la Judée comme d'un corps en proie à une maladie inflammatoire; quand un membre semble guéri, un autre devient immédiatement le siège du mal. Imposteurs et malfaiteurs réunissaient leurs efforts pour entraîner les autres à la défection, au nom de la liberté. Ils menaçaient de mort tous ceux qui se soumettraient aux Romains, et ils ne cessaient de dire qu'ils feraient libres malgré eux ceux qui accepteraient volontairement la servitude. On le voit, mêmes circonstances, mêmes formules ! La liberté ou la mort ! Ce cri odieux de 93, c'était le cri de ralliement des Juifs, dès le commencement du règne de Néron.

Les maisons des riches étaient pillées dans tout le pays, les propriétaires eux-mêmes étaient assassinés, et des villages disparaissaient chaque jour dans les flammes.

A Césarée, de graves discussions avaient surgi entre les Juifs et les Syriens qui habitaient la ville; les deux nations s'en disputaient la possession; les Juifs sous le prétexte qu'elle était l'œuvre de l'un des leurs, Hérode; les Syriens prétendant que la présence de leur temple et des statues de leurs dieux constatait leur droit de propriété antérieure. De la discussion on passa rapidement aux conflits armés. Au bout de quelques jours, Felix se rendit au Forum, après une lutte dans laquelle les Juifs avaient eu l'avantage, et il ordonna à tout le monde

de regagner chacun son gîte. On ne voulut pas obéir, et les soldats durent intervenir de la manière la plus sanglante. Une fois le calme quelque peu rétabli, les principaux des Juifs et des Syriens furent arrêtés et envoyés à Néron pour qu'il en fît à son plaisir.

Festus, successeur de Felix, continua la guerre aux pillards et réussit à en diminuer considérablement le nombre. Mais après Festus vint en Judée le procurateur Albinus, qui ne négligea aucun moyen d'exaspérer encore la haine de la nation. Toutes les exactions les plus éhontées, il les commettait quotidiennement, volant les caisses de l'État comme celles de ses administrés, épargnant à prix d'argent les scélérats avérés, et jetant dans les cachots les honnêtes gens qui n'avaient plus le moyen d'acheter leur liberté.

Cependant l'audace des insurgés allait toujours croissant à Jérusalem, où les bonnes grâces d'Albinus étaient assurées à quiconque pouvait les payer grassement. C'est ainsi que se formait ouvertement et approchait sans le moindre obstacle l'orage formidable qui devait aboutir à la ruine de la ville. La liberté de la parole n'y existait plus ; tout au plus osait-on encore y penser tout bas !

Certes, Albinus était un grand misérable ; mais Gessius Florus, qui lui succéda, enchérit si bien sur les méfaits de son prédécesseur, que celui-ci fut bientôt regretté par les Juifs, comme le plus honnête et le plus juste des administrateurs. Albinus, scélérat honteux, avait fait tous ses coups à la sourdine ; Florus, au contraire, ne se donnait pas la peine de prendre un masque, et il se glorifiait hautement de toutes les injures qu'il faisait subir à la nation. Comme un bourreau chargé de torturer des condamnés à mort, il n'y eut guère de rapines et de vexations qu'il ne mit en usage. Il ne lui suffisait pas de pressurer, ce n'eût pas été digne de lui ; il

dépouillait les villes et réduisait d'un seul coup à la plus profonde misère une population entière. S'il ne faisait pas proclamer partout à son de trompe que chacun était libre de voler, l'effet produit était absolument le même, pourvu qu'il reçût sa part des vols. Il fit si bien, qu'en peu de temps toutes les toparchies devinrent désertes, et que chacun s'empressa d'abandonner le pays de ses pères, pour aller chercher le repos dans des provinces plus heureuses.

Et qu'on ne croie pas que Flavius Josèphe, qui nous sert de guide en ce moment, ait chargé le tableau de couleurs trop exagérées. Tacite n'en dit pas autant que lui sans doute, car voici comment il s'exprime (*Hist.*, lib. V, cap. x) :

« Duravit tamen patientia Judæis, usque ad Gessium Florum procuratorem. Sub eo bellum ortum; et comprimere cœptantem Cestium Gallum, Syriæ legatum, varia prælia ac sæpius adversa acceperere. Qui ubi fato aut tædio occidit, missu Neronis Vespasianus fortuna fama, et egregiis ministris, intra duas æstates, cuncta camporum, omnesque, præter Hyerosolyma, urbes victore exercitu tenebat. »

Mais à propos d'Antonius Felix, il dit immédiatement avant (cap. ix) : « Claudius, defunctis regibus, aut ad modicum redactis, Judæam provinciam equitibus Romanis aut libertis permisit : e quibus Antonius Felix per omnem sævitiam ac libidinem, jus regum servili ingenio exercuit, Drusilla, Cleopatrarum et Antonii nepte, in matrimonium accepta, ut ejusdem Antonii Felix progener, Claudius nepos esset. » Or, nous avons vu que l'historien juif Josèphe ne se plaint guère de Felix et réserve toute son indignation pour Gessius Florus. Quelle a donc été la conduite de ce dernier ? Josèphe nous le dit très-explicitement, Tacite se contente de le faire entendre par ces mots significatifs : « Duravit tamen patientia Judæis usque ad Gessium Florum procuratorem. »

Revenons aux faits.

Tant que Cestius Gallus resta dans son gouvernement de Syrie, personne n'osa lui envoyer une plainte contre Florus. Mais s'étant rendu à Jérusalem pour assister à la fête des Azymes, la multitude, s'élevant à trois cent mille hommes, l'entoura et le supplia de prendre en pitié les malheurs de la nation, déclarant que Florus était la peste et le fléau du pays. Florus, qui accompagnait Cestius, ne fit que rire de ces clameurs ; Cestius calma les Juifs en leur promettant de rendre leur procurateur plus doux, et se dépêcha de retourner à Antioche. Florus l'accompagna jusqu'à Césarée, l'endocrinant de son mieux, et cherchant à faire naître une guerre contre les Juifs, parce qu'il ne voyait plus d'autre moyen de cacher ses iniquités. Il comprenait en effet que, si la paix n'était pas troublée, il était certain que les Juifs porteraient aux pieds de l'empereur une accusation formelle contre lui ; tandis que, s'il parvenait à les pousser à l'insurrection ouverte, Néron aurait mieux à faire que de s'occuper de leurs misères. Son but unique, à partir de ce moment, fut donc d'amener la nation juive à rompre violemment tous les liens qui l'unissaient à l'empire.

On se rappelle la querelle des Grecs et des Juifs de Césarée, querelle qui avait été soumise à l'arbitrage de l'empereur lui-même. Celui-ci se montra favorable aux prétentions des Grecs et leur accorda la suprématie dans la ville, par lettres patentes qu'ils emportèrent avec eux. Cela se passait le 6 du mois d'Artemisius de l'an XII du règne de Néron, VII^e du règne d'Agrippa. Ce fut là la cause apparente de la guerre funeste qui devait amener la ruine de Jérusalem.

Les Juifs possédaient une synagogue attenante à un terrain que possédait un Grec de Césarée. A plusieurs reprises ils avaient offert de ce terrain une somme de beaucoup supé-

rieure à son prix réel; mais toutes leurs propositions avaient été repoussées obstinément. Bien plus, le propriétaire, voulant faire injure aux Juifs, fit construire des boutiques sur son terrain, de façon à ne leur laisser qu'un passage étroit et malaisé pour arriver à la synagogue. Les ouvriers furent maltraités, et Florus réprima les actes de violence commis à leur égard par les membres les plus turbulents de la communauté juive. Leurs coreligionnaires, ayant à leur tête un publicain du nom de Jean, eurent alors la malencontreuse idée d'offrir à Florus une somme de huit talents, pour obtenir de lui que la construction fût abandonnée. Florus prit l'argent, fit toutes les promesses qu'on désirait, et se transporta sur-le-champ à Sébaste, laissant ainsi aux séditeux le soin de se faire justice à eux-mêmes. C'était comme s'il eût vendu aux Juifs la permission d'en venir aux mains.

Dès le jour suivant, un séditeux de Césarée profita du moment où les Juifs étaient assemblés à la synagogue, pour poser à l'entrée de l'édifice consacré une cruche retournée, et y immoler des poules. Les Juifs virent dans cet acte une dérision de leurs lois religieuses, et une profanation du lieu qui était saint pour eux. Les plus raisonnables voulaient se contenter de porter plainte, les plus ardents au contraire s'apprêtèrent à combattre. L'action s'engagea immédiatement, et, malgré les efforts de Jucundus, maître de la cavalerie, pour comprimer le mouvement, les Juifs, battus, enlevèrent leurs livres de la loi et se retirèrent à Narbata, lieu situé à soixante stades de Césarée. Jean alors, accompagné de douze des notables, partit pour Sébaste, et alla se plaindre à Florus de ce qui venait de se passer. Il eut la maladresse de lui parler des huit talents qu'il avait acceptés, et tous furent immédiatement jetés en prison, en punition de ce qu'ils s'étaient permis d'emporter de Césarée les livres de la loi. La nouvelle de ces faits

parvint rapidement à Jérusalem, où les esprits s'enflammèrent. Tout cela secondait trop bien le dessein secret de Florus, pour qu'il ne s'empressât pas d'envenimer la querelle. Par son ordre, des émissaires se présentèrent au trésor sacré, d'où ils enlevèrent dix-sept talents, sous le prétexte que l'empereur en avait besoin. Il n'en fallut pas plus pour qu'une terrible sédition éclatât aussitôt, au milieu des clameurs menaçantes et des injures proférées contre Florus. On vit alors les plus irrités promener dans la foule une corbeille et mendier des aumônes pour le procurateur, comme s'il eût été un indigent. Florus, loin de renoncer à ses projets, partit immédiatement pour Jérusalem à la tête d'une armée, afin de faire exécuter ses volontés et de soumettre les mutins par la terreur.

Le peuple accourut au-devant de lui pour le fléchir par son humble attitude; mais Florus envoya cinquante cavaliers avec le centurion Capito à leur tête, afin de dissiper l'attroupement. Il faisait dire aux Juifs qu'ils eussent à se dispenser de lui montrer des égards mensongers, après l'avoir si grossièrement insulté, et que, s'ils étaient réellement des gens de cœur, ils eussent assez de résolution pour s'attaquer à lui présent, et pour se montrer amoureux de leur liberté les armes à la main, et non plus en paroles. Ces menaces terrifièrent la foule, qui s'enfuit devant les cavaliers de Capito, et rentra en toute hâte dans ses foyers. La nuit se passa tranquillement.

Florus alla s'établir au palais. Dès le lendemain, il fit élever une sorte de tribunal devant la porte, et ayant convoqué les grands prêtres et tous les principaux habitants de la ville, il leur ordonna de lui livrer immédiatement ceux qui l'avaient insulté, sous peine de payer pour eux, s'ils hésitaient à exécuter ses ordres. Tous le supplièrent de se montrer clément, et de ne pas faire retomber sur une population tranquille et pacifique la faute de quelques jeunes écervelés.

Alors Florus, exaspéré, ordonna aux soldats de livrer au pillage la ville haute, et de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreraient. La soldatesque, se sentant justifiée par les excitations du procureur, se rua incontinent sur la ville, forçant les maisons et égorgeant les habitants. Ceux qu'ils amenaient vivants devant Florus, même les plus modérés étaient battus de verges, puis crucifiés. Le nombre des victimes de ce jour néfaste, hommes, femmes et enfants, s'éleva à trois mille six cents. Et ce qui jamais jusqu'alors n'était arrivé dans l'empire, Florus osa le faire : des Juifs appartenant à l'ordre équestre furent flagellés et livrés ensuite au supplice de la croix.

Le roi Agrippa était en ce moment à Alexandrie ; sa sœur Bérénice, présente à Jérusalem, fut cruellement affectée de ce sanglant événement. A diverses reprises elle envoya les préfets de ses cavaliers et ses gardes du corps vers Florus, pour le supplier de faire cesser le carnage. Celui-ci refusa brutalement de rien écouter ; sous les yeux mêmes de la reine, les soldats frappaient et mettaient à mort tous ceux qu'ils appréhendaient ; ils l'eussent massacrée elle-même, si elle ne se fût réfugiée dans son palais, où elle passa une nuit d'angoisses, sous l'unique protection de ses gardes. Elle résidait alors à Jérusalem pour rendre grâce à Dieu, suivant la coutume de ceux qui, ayant échappé à une grosse maladie ou à un danger quelconque, passaient trente jours en prières, avant d'offrir des sacrifices, s'abstenaient de vin et se rasaient la tête. Elle se résigna à paraître pieds nus et en suppliante devant le tribunal de Florus, cette reine dont la personne n'était plus respectée, et dont la vie même avait été en danger.

Ces affreux événements arrivèrent le 16 du mois d'Artemisius. Le lendemain, la ville haute était envahie par la foule violemment émue, et déplorant avec de grands cris la mort

de ceux qui avaient été massacrés. Les clameurs de haine contre Florus dominaient toutes les autres. Les notables et les pontifes, justement effrayés de cette disposition des esprits, déchirèrent leurs vêtements et, se jetant à genoux, supplièrent le peuple de se calmer et de ne pas pousser Florus à de plus cruelles extrémités. La multitude obéit aussitôt, autant par respect pour ceux qui les imploraient, que dans l'espérance que le procureur cesserait de les maltraiter.

Une fois que tout sembla rentré dans l'ordre, Florus, dont ce calme imprévu dérangeait les projets, s'ingénia pour trouver un moyen de rallumer le feu. Il convoqua donc les pontifes et les plus nobles des habitants de Jérusalem, et leur dit que le seul moyen pour le peuple de prouver qu'il avait abandonné toute idée de rébellion, était d'aller au-devant des troupes qui arrivaient de Césarée. Deux cohortes, en effet, étaient en marche et s'approchaient de la ville. Pendant que l'on convoquait le peuple pour obtenir de lui cette preuve de bon vouloir, Florus envoya en hâte des émissaires aux centurions qui commandaient les cohortes, leur ordonnant de prévenir leurs soldats qu'ils n'eussent à rendre aucun salut aux Juifs, et à tomber immédiatement sur tous ceux qui parleraient mal de sa personne.

Une fois le peuple rassemblé dans le hiéron, les pontifes l'exhortèrent à se porter au-devant des cohortes, et à les accueillir avec bienveillance, afin d'éviter quelque nouveau malheur. Les séditeux refusèrent d'abord d'obéir, et la multitude, sous le coup du deuil qui l'avait frappée, penchait à partager la résistance des plus audacieux.

Alors tous les prêtres, tous les ministres du Très-Haut prirent les vases sacrés et revêtirent leurs robes sacerdotales. Puis, accompagnés des joueurs de harpe et des chantes sacrés, ils se présentèrent au peuple qui tomba à genoux, et le con-

jurèrent de sauver cet auguste et saint appareil, en n'irritant pas les Romains, au point de les pousser au pillage sacrilège de tout ce qui appartenait à Dieu. Les pontifes étaient à la tête du cortège, la tête couverte de cendres, la poitrine nue et les vêtements en lambeaux. Interpellant les plus grands personnages par leur nom, et la population en masse, ils les suppliaient de ne pas livrer la patrie, par leur propre faute, à ceux qui en cherchaient la ruine. Ils leur disaient : Quel profit les Romains tireront-ils du salut que les Juifs leur auront adressé ? Et si vous n'allez pas au-devant d'eux, comment aurez-vous satisfaction des maux que vous avez endurés ? Si vous les accueillez bien, vous enlèverez à Florus tout prétexte de guerre, vous sauverez votre pays et vous échapperez à de nouvelles calamités. Ne serait-ce pas le comble de la démence que de vous associer aux haines de quelques séditeux, tandis qu'il est juste que votre multitude leur impose le devoir de suivre votre volonté ?

Le peuple se laissa facilement persuader, et, parmi les séditeux eux-mêmes, quelques-uns cédèrent aux menaces, les autres au respect. On se mit en marche, et lorsque les cohortes arrivèrent, les Juifs les saluèrent. Le salut ne leur fut pas rendu, et aussitôt les séditeux se répandirent en invectives contre Florus. C'était le signal convenu. Sans plus attendre, les soldats tombèrent sur eux à coups de bâton, et les mirent en fuite. Les cavaliers les poursuivirent en les foulant aux pieds de leurs chevaux.

En un instant le désordre fut à son comble ; beaucoup de Juifs furent tués par les Romains, beaucoup périrent dans la presse, étouffés par leurs compagnons. Aux portes de la ville ce fut bien pis encore. Les cadavres y furent bientôt entassés, et tellement défigurés, que personne n'aurait pu reconnaître les siens pour leur donner la sépulture. Les soldats pénétrèrent

dans la ville pêle-mêle avec les fuyards, tuant sans miséricorde tous ceux qu'ils parvenaient à saisir, et ils les refoulèrent sur les hauteurs de Bezetha, espérant les dépasser et occuper immédiatement le hiéron et Antonia. De son côté Florus s'empressa de sortir du palais avec les troupes dont il disposait, afin de seconder le mouvement des cohortes, et il se dirigea en toute hâte sur Antonia; mais il n'y put parvenir, car le peuple, se tournant contre lui, lui barra le passage, et ceux qui garnissaient les terrasses des maisons, accablèrent les Romains de pierres. Ne pouvant répondre aux traits qu'ils recevaient d'en haut, et se sentant incapables de percer la foule qui obstruait les rues trop étroites, ils battirent en retraite et coururent chercher un abri dans leur camp du palais.

Les séditeux ne perdirent pas un instant, et, dans la crainte que Florus, en passant par Antonia, ne s'emparât du hiéron, ils se précipitèrent sur les portiques, et en coupèrent tout ce qui était contigu à la forteresse. Ceci refroidit la convoitise de Florus. En effet, il avait soif de s'emparer des trésors sacrés, et c'était pour cette raison seule qu'il voulait passer par Antonia. Une fois qu'il vit les portiques coupés, il renonça à l'attaque projetée, et se montra beaucoup plus humble. Il convoqua les pontifes et le sanhédrin, et leur déclara qu'il allait se retirer de Jérusalem, mais en y laissant une garnison dont il les laissait libres de fixer l'importance. Ceux-ci lui promirent que tout rentrerait dans l'ordre et qu'il n'y aurait plus d'émeute, s'il ne laissait en ville qu'une seule cohorte, autre bien entendu que celle qui avait combattu contre le peuple, et qui était désormais en horreur à cause de tout le mal qu'elle avait fait. Cette cohorte fut changée, suivant leur désir, et Florus se rendit avec le reste des troupes à Césarée.

Florus voulait à tout prix que l'incendie allumé par lui ne

s'éteignit pas ; il fit donc à Cestius un rapport entièrement faux, accusant les Juifs d'avoir commencé la lutte, et leur imputant à eux-mêmes les atrocités dont en réalité ils avaient été les victimes. De leur côté les notables de Jérusalem n'eurent garde de se taire. Ils écrivirent à Cestius, et Bérénice lui écrivit avec eux toutes les infamies dont Florus s'était rendu coupable. A l'arrivée de ces dépêches contradictoires, Cestius délibéra avec les chefs de corps. Quelques-uns d'entre eux étaient d'avis que le préfet de Syrie partît à la tête de l'armée et se rendît à Jérusalem pour châtier les rebelles, s'il y en avait, ou pour encourager les Juifs à rester dans le devoir à l'égard des Romains. Cestius aima mieux envoyer en Judée un de ses amis, qui pût ouvrir une enquête sur les faits et l'édifier fidèlement sur l'état des esprits. Ce fut au centurion Neapolitanus qu'il confia cette mission délicate. Celui-ci se mit incontinent en route, et il rencontra en chemin le roi Agrippa revenant d'Alexandrie. L'entrevue eut lieu près de Iamnia, et Neapolitanus dit au monarque d'où il venait, où il allait et ce qu'il était chargé de faire. Là aussi ne tardèrent pas à arriver les pontifes, les grands et le sanhédrin, qui venaient présenter leurs félicitations au roi. Après les salutations d'usage, tous commencèrent à gémir sur leurs malheurs, et à raconter les actes inhumains de Florus. Agrippa en fut indigné, et cependant, tout en déplorant le triste sort des Juifs, il s'emporta contre eux, leur reprochant leurs ardents désirs de représailles et leur soif de vengeance, comme s'ils n'avaient reçu aucune injure. Les auditeurs d'Agrippa, qui avaient intérêt à désirer la paix, comprirent qu'il n'y avait que de la bienveillance au fond des paroles amères du roi. Tous ensemble continuèrent à marcher vers Jérusalem, et le peuple entier accourut au-devant d'Agrippa et de Neapolitanus, jusqu'à une distance de soixante stades, pour leur faire honneur.

Mais les veuves des malheureux qui avaient été massacrés prirent les devants en poussant des cris de douleur, auxquels répondirent aussitôt les lamentations du peuple implorant la protection d'Agrippa. A Neapolitanus, tous vociféraient les traitements que Florus leur avait infligés, et, une fois entrés en ville, ils lui montrèrent le forum désert, les maisons dévastées. Puis, à leur prière, Agrippa persuada à Neapolitanus de parcourir, suivi d'un seul serviteur, la ville entière jusqu'à Siloë, afin de s'assurer de ses propres yeux que les Juifs étaient loin d'en vouloir aux Romains, et qu'ils n'avaient de haine que pour Florus, leur bourreau. Lorsque le centurion, par cette promenade, eut acquis la certitude que la population de Jérusalem était calme et bienveillante, il se rendit au hiéron. Le peuple y fut aussitôt convoqué, et Neapolitanus le félicita chaudement de sa fidélité à l'empereur. Il l'exhorta de toutes ses forces à conserver la paix, et, après avoir honoré le temple de Dieu autant qu'il était en son pouvoir de le faire, il partit pour aller rendre compte de sa mission à Cestius.

Alors la population tout entière se porta vers le roi, les pontifes en tête, pour supplier le monarque d'envoyer à Néron une députation chargée de dénoncer les actes de Florus, et d'empêcher ainsi qu'on ne prît leur silence pour un symptôme de défection. Ils affirmaient d'ailleurs, avec raison, que les premiers torts leur seraient nécessairement imputés, s'ils ne prouvaient clairement quel était le vrai coupable. Ils ajoutaient enfin que le seul moyen de les maintenir dans le calme était de ne pas empêcher le départ de ces députés. Cette requête mit Agrippa dans un grand embarras : d'un côté il lui paraissait scabreux de choisir les accusateurs de Florus; de l'autre il comprenait qu'il ne pouvait, dans son propre intérêt, laisser les Juifs s'opiniâtrer dans leurs idées guer-

rières. Il convoqua donc le peuple au Xystus, et là, en présence de sa sœur Bérénice qu'il avait placée sur la terrasse de la maison des Asmonéens, il adressa une longue harangue à la foule.

Josèphe, auquel, je n'ai pas besoin de le répéter, j'emprunte tous les faits de ce long récit, Josèphe nous donne, à propos de la maison des Asmonéens, un détail des plus précieux; le voici : *Αὐτὴ (la maison des Asmonéens) γὰρ ἦν ἐπάνω τοῦ ξυστοῦ πρὸς τὸ πέραν τῆς ἄνω πόλεως καὶ γέφυρα τῷ ξυστῷ τὸ ἱερὸν συνῆπτεν.* « Car cette maison était au-dessus du Xystus, à l'extrémité de la ville haute, et un pont reliait le hiéron au Xystus. » Aujourd'hui cette description topographique est claire comme le jour. Le pont est placé, sans incertitude possible, à la belle arche ruinée de l'angle sud-ouest du Haram-ech-Cherif. Le Xystus, c'est la place plantée de figuiers de Barbarie qui s'étend depuis le ravin du Tyropœon, que traversait le pont, jusqu'à l'escarpement de Sion. Là partout où le roc vif ne forme pas une face d'escarpe bien continue, il est encore couronné de constructions particulières, dont l'une a très-certainement pris la place de la maison des Asmonéens.

Revenons maintenant au discours d'Agrippa. Ce prince fut très-loin de flatter les passions de ses auditeurs; il argumenta en véritable rhéteur, pour essayer de leur prouver que ce qu'ils avaient de plus sage à faire, c'était de se montrer patients, et d'éviter toutes chances de guerre avec l'empire. « C'était, leur dit-il, lorsque, pour la première fois, Pompée envahit la Judée, qu'il fallait tout faire pour repousser l'intervention romaine. Nos pères et leurs rois, qui étaient plus riches, plus forts et plus braves que vous, ne purent résister à une parcelle de la puissance romaine; et vous, qui avez hérité du devoir d'obéir, vous qui êtes si inférieurs en tout à

ceux qui ont les premiers appris à plier, vous auriez la folle prétention de résister à l'empire romain tout entier? »

On le voit, si ces paroles ont été prononcées en réalité, Agrippa ne perdait pas son temps à employer les phrases mielleuses pour gagner la cause qu'il plaidait, et qu'il regardait sans doute comme désespérée, vu l'état des esprits, état qu'il ne pouvait méconnaître.

Il termina par ces mots : « Si vous n'avez pas pitié de vos enfants et de vos femmes, ayez au moins pitié de cette métropole et de l'enceinte sacrée ! Vous épargnerez le hiéron et vous conserverez pour vous-mêmes le temple et nos sanctuaires. Car les Romains vainqueurs cesseront de les respecter, si vous ne témoignez aucune reconnaissance pour la magnanimité avec laquelle ils les ont épargnés jusqu'ici. Je prends à témoin tout ce qui est sacré pour vous, les saints anges de Dieu et notre patrie commune, que je n'aurai rien négligé de ce qui pouvait vous sauver. Quant à vous, si vous écoutez mes sages conseils, vous vivrez en paix avec moi ; si au contraire vous acceptez ceux de votre colère insensée, je ne vous suivrai pas dans cette voie périlleuse. »

En prononçant ces dernières paroles, Agrippa fondit en larmes, et sa sœur comme lui. Il avait en grande partie calmé l'ardeur des assistants : tous s'écrièrent que ce n'était pas aux Romains, mais bien à l'infâme Florus qu'ils voulaient faire la guerre. Le roi leur répondit : « Vous vous êtes conduits en rebelles ; car vous n'avez pas payé le tribut dû à César, et vous avez coupé les portiques qui se reliaient à Antonia. Vous ne pouvez effacer le souvenir de ces actes de rébellion ouverte, qu'en rétablissant les portiques et en payant le tribut. Car Antonia n'est pas à Florus, et vous ne payez rien à Florus. »

Le peuple consentit, et montant au temple avec le roi et

sa sœur Bérénice, ils se mirent à l'œuvre, pendant que les notables et les décurions parcouraient les rues de la ville, afin de recueillir le tribut. En très-peu de temps les quarante talents qui étaient dus furent ramassés, et Agrippa réussit ainsi, pour cette fois, à écarter l'orage qui menaçait Jérusalem.

Malheureusement, entraîné par ce premier succès, il essaya d'obtenir plus encore, et il eut l'imprudence de réclamer du peuple l'obéissance aux ordres de Florus, jusqu'au moment où l'empereur lui aurait donné un successeur. Cette demande malencontreuse réveilla toutes les passions et exaspéra les Juifs, qui insultèrent le roi et lui enjoignirent de quitter la ville au plus tôt. Quelques-uns même des séditeux osèrent lui jeter des pierres. Agrippa, jugeant qu'il n'avait plus aucune chance de les apaiser, et furieux d'ailleurs des outrages qu'il avait reçus, se contenta d'envoyer à Césarée, auprès de Florus, les plus illustres des habitants de Jérusalem, avec prière de choisir parmi eux ceux qu'il voudrait déléguer à la perception de l'impôt. Cela fait, il se hâta de rentrer dans ses États.

Vers cette époque, une troupe des partisans de la guerre à tout prix s'empara par ruse de la forteresse de Massada, en massacra la garnison romaine, et s'y établit. Au même moment, Eléazar, fils du pontife Ananus, jeune homme plein d'audace, et qui était alors chef des troupes, persuada aux prêtres chargés des cérémonies du culte, de ne plus accepter ni présent, ni victime venant de toute personne étrangère à la nation juive. Ce fut là le vrai signal de la guerre; car, à partir de ce moment, les prêtres refusèrent de sacrifier au nom des Romains et de l'empereur. Les pontifes et les grands essayèrent de les faire revenir de cette décision; tous leurs efforts furent vains, tant la confiance des rebelles

était grande dans leurs propres forces et surtout dans l'énergie de leur stratégie Eléazar.

Les pontifes, les notables et les plus illustres membres de la secte des Pharisiens tinrent alors conseil, comme cela avait lieu dans les conjonctures les plus graves ; et ayant résolu de forcer le peuple à exprimer sa volonté, ils le convoquèrent devant la porte d'airain, porte placée dans le hiéron intérieur, et faisant face à l'orient (ἡ τις τῇ τοῦ ἔνδον ἱεροῦ τετραμμένη πρὸς ἀνατολὴν ἡλίου). Ils leur reprochèrent alors avec indignation leur rébellion téméraire, et leur firent voir les malheurs qu'ils attiraient sur la patrie ; ils leur montrèrent l'absurdité du prétexte qu'ils prenaient pour agir de la sorte, en leur rappelant que leurs ancêtres avaient nombre de fois orné le naos des présents apportés par les étrangers, bien loin de refuser ces présents. Que jamais ils n'avaient commis l'impiété de rejeter les victimes offertes par qui que ce fût. Que les offrandes consacrées par les étrangers étaient dans le hiéron pour le prouver, et qu'elles y existaient depuis un temps immémorial. Que quant à eux, ils attiraient sur eux-mêmes les armes des Romains, en se permettant de s'immiscer dans les pratiques des cultes étrangers, et qu'ils allaient rendre leur ville coupable d'impiété, au péril de leur propre vie, s'ils cherchaient à établir que chez les Juifs seuls il n'était pas permis aux étrangers d'immoler des victimes et d'adorer Dieu. Que c'était le comble de la folie d'appliquer une semblable loi d'interdiction aux Romains et à César. Qu'il était à craindre que ceux qui refusaient de laisser immoler des victimes pour l'empereur, ne se vissent bientôt dans l'impossibilité d'en immoler pour eux-mêmes, et que Jérusalem ne tombât sous la réprobation de l'empire, si, ne revenant au plus vite à des idées plus saines, ils ne permettaient l'oblation des victimes étrangères, et s'il n'était donné satisfaction d'une

pareille injure, avant qu'elle ne fût connue de ceux à qui elle était adressée.

Les prêtres les plus expérimentés eurent beau rappeler les exemples de leurs ancêtres. Pas un des dissidents ne se laissa persuader, pas un des ministres de l'autel ne voulut prêter son concours, tant ils avaient à cœur de faire éclater la guerre. Il n'y avait plus d'espoir, et les plus illustres personnages, comprenant le danger qui les menaçait, n'eurent plus dès lors qu'une pensée, celle de se mettre à l'abri. Ils se hâtèrent donc d'envoyer des députations vers Florus et vers Agrippa. A la tête de la première était Simon, fils d'Ananias; de la seconde, Saül, Antipas et Costobarus, parents du roi. Ils les suppliaient d'accourir à Jérusalem avec une armée, et de comprimer ainsi la rébellion, avant qu'elle ne prit des proportions qui la rendraient plus difficile à étouffer. Florus fut ravi de la nouvelle; car c'était ce qu'il désirait le plus au monde. Il ne fit donc aucune réponse à la députation qu'il avait reçue. Quant à Agrippa, tant par intérêt pour les rebelles, que pour ceux contre lesquels la rébellion venait de naître, désirant conserver les Juifs aux Romains, et aux Juifs le temple et la métropole, sûr d'ailleurs qu'on ne lui ferait pas un crime de sa détermination, il envoya au secours du peuple trois mille cavaliers, Auranites, Batanéens et Trachonites, ayant à leur tête (Ἰππαρχῶ) Darius, et pour commandant (Στρατηγῶ) Philippe, fils de Iakim.

A l'arrivée de ce secours, les pontifes, les grands et tous ceux qui désiraient la paix, occupèrent la ville haute, laissant la ville basse et le temple entre les mains des séditeux. Le combat s'engagea immédiatement à l'aide des armes de jet. Toutes les fois que les deux partis effectuaient une sortie hors de leurs lignes, les séditeux l'emportaient par leur audace, les royaux par leur expérience de la guerre. Ces derniers

avaient pour but spécial de s'emparer du hiéron et d'en expulser les profanateurs. Les partisans d'Eléazar, de leur côté, s'efforçaient d'enlever la ville haute. La lutte et le carnage durèrent sept jours entiers, sans qu'aucune des parties belligérantes gagnât ou perdit un pouce de terrain.

Le jour suivant, pendant qu'on célébrait la fête des Xylophories, dans laquelle il était de coutume que chacun apportât une grande quantité de bois pour le service de l'autel, sur lequel le feu ne devait jamais s'éteindre, ceux qui occupaient le hiéron empêchèrent leurs adversaires de s'acquitter de leurs saints devoirs du jour. Puis entraînant avec eux un grand nombre de sicaires (nous avons déjà dit ce qu'étaient ces assassins qui portaient des poignards cachés dans leurs vêtements), ils attaquèrent la ville haute. Vaincus par le nombre et l'audace des assaillants, les royaux durent évacuer la place. Les autres alors mirent d'abord le feu à la demeure du pontife Ananias et au palais d'Agrippa et de Bérénice. Puis ils se ruèrent sur les archives dans le dessein d'anéantir tous les titres de créance et les dettes, afin de gagner à leur parti tous les débiteurs, et de pousser les pauvres à traiter plus rudement les riches. Les gardiens des archives prirent aussitôt la fuite, et l'incendie dévora le dépôt qui leur avait été confié. Ce fut alors que l'on courut sus à tout ce que la ville renfermait de distingué. Quelques-uns des grands et des pontifes se cachèrent dans les égouts, les autres suivirent les royaux et se renfermèrent avec eux dans le palais. Du nombre de ces derniers était le grand prêtre Ananias, son frère Ézéchias, et ceux qui avaient fait partie de la députation envoyée auprès d'Agrippa.

Fiers de leur victoire, et satisfaits de la destruction qu'ils avaient opérée, les rebelles se reposèrent.

Le lendemain, 15 du mois de Loüs, ils attaquèrent An-

tonia, et après deux journées d'efforts incessants, ils s'en rendirent maîtres et en massacrèrent les défenseurs. Puis ils mirent le feu à la forteresse. Vint alors le tour du palais, dont ils commencèrent l'attaque sur quatre points différents. Les royaux, effrayés de l'énorme multitude qui les bloquait, n'osèrent tenter de sortir, mais firent subir, du haut de leurs murailles, des pertes énormes aux assiégeants. Nuit et jour on continua de combattre de cette façon; les insurgés, espérant que la faim leur donnerait raison de leurs adversaires; ceux-ci, que la fatigue des assaillants les forcerait à renoncer à leur projet.

Sur ces entrefaites, un certain Manahem, fils de Judas, surnommé le Galiléen (ce Judas était un sophiste ardent qui, au temps où Quirinius vint en Judée, avait reproché avec violence aux Juifs la lâcheté dont ils faisaient preuve en reconnaissant les Romains pour leurs maîtres, quand ils n'avaient d'autre maître que Dieu), Manahem, dis-je, escorté de quelques Juifs de distinction, se rendit à Massada. Il y pilla les arsenaux, et ayant trouvé de quoi armer la populace et une troupe de voleurs avérés, dont il fit ses gardes du corps, il rentra à Jérusalem, affectant des airs de roi; les séditeux le prirent aussitôt pour chef, et il s'empressa de diriger le siège du palais.

Les soldats de Manahem n'avaient pas de machines de guerre; ils ne pouvaient saper les murailles par la base, à cause des traits dont les accablaient les défenseurs. Ils imaginèrent alors de pousser de loin une galerie de mine sous une des tours, et d'étayer la galerie avec des bois de soutènement, auxquels ils mirent le feu. Quand tous les étais furent consumés, la tour s'écroula avec fracas; mais une seconde muraille parut derrière celle qui venait de tomber. Les royaux avaient deviné le projet des assiégeants, ou bien ils avaient reconnu que la tour était

ébranlée par un travail de mine. Quoi qu'il en soit, ils s'étaient empressés de construire une muraille intérieure. A la vue de celle-ci, les assiégeants, qui se croyaient déjà maîtres de la place, furent pris de consternation. Les assiégés, devinant cette disposition de leurs esprits, parlementèrent aussitôt et ne réclamèrent que la faculté de se retirer avec la vie sauve. La capitulation fut acceptée, mais pour les royaux et les Juifs seulement. Les Romains enfermés dans la place en étaient expressément exclus. Les premiers se hâtèrent de sortir, laissant là les malheureux Romains dans l'abattement et le désespoir. Tenter de se frayer un passage à travers une pareille multitude, il n'y fallait pas penser ! Demander grâce, c'était une ignominie. Et d'ailleurs pouvaient-ils se fier à la parole de pareils adversaires ? Ils abandonnèrent donc immédiatement leur casernement et se réfugièrent dans les trois grandes tours Hippicus, Phasaël et Mariamne. Les partisans de Manahem se ruèrent sur le camp de la cohorte avant que l'évacuation en fût complète. Tous les Romains qui n'avaient pu entrer encore dans les tours en question, furent massacrés ; tous les bagages furent pillés, et le camp fut détruit par le feu. Cela se passait le 6 du mois de Gorpiaëus.

Le lendemain, le pontife Ananias et son frère Ézéchiass furent trouvés cachés dans l'aqueduc du palais, et mis incontinent à mort. Les séditeux commencèrent alors le siège des trois tours, dernier refuge des Romains, en prenant toutes les précautions imaginables pour que pas un seul de ces malheureux ne pût leur échapper. Les succès de Manahem, c'est-à-dire la mort du grand prêtre Ananias et la prise du camp de la cohorte, le rendirent fou d'orgueil. Convaincu qu'il n'avait pas d'égal en habileté militaire, il devint un tyran insupportable. Les partisans d'Eléazar ne tardèrent pas à s'insurger contre leur nouveau maître, qu'ils trouvaient de moins bonne

condition qu'eux-mêmes. Ils se disaient qu'il serait honteux pour des gens que l'amour de la liberté poussait à rompre en visière avec les Romains, de sacrifier cette liberté si chèrement achetée, au premier venu de leurs concitoyens. Tous tombèrent d'accord que, s'il y avait nécessité de se donner un souverain, tout autre valait mieux que Manahem. Comme celui-ci se rendait au temple pour accomplir une cérémonie religieuse, revêtu d'une robe royale et entouré de ses satellites en armes, les amis et les partisans d'Eléazar l'assaillirent, et le reste du peuple, le voyant attaqué, se mit à lui lancer des pierres, espérant que, lui mort, tout dissentiment disparaîtrait. Manahem et les siens résistèrent un instant; mais voyant qu'ils avaient tout le monde contre eux, chacun chercha à s'enfuir comme il put : tous ceux qui furent saisis furent immédiatement égorgés, et l'on se mit à la recherche de ceux qui avaient réussi à s'échapper. Quelques-uns parvinrent à se réfugier secrètement à Massada, et parmi eux se trouvait Eléazar, fils de Jaïr, parent de Manahem, qui s'illustra plus tard, lors de la prise de Massada par Flavius Sylva. Quant à Manahem, il s'était enfui à Ophel, où il s'était honteusement caché. Il y fut saisi, et on lui fit subir les plus cruelles tortures, avant de le mettre à mort. Ceux qui commandaient sous ses ordres furent traités de même, et, plus que tous les autres, un certain Absalom, ministre indigne de cette tyrannie éphémère.

Après le meurtre de Manahem, le siège des tours occupées par les Romains fut poussé avec plus de vigueur encore par les insurgés, malgré les supplications du peuple, dont l'instinct redoutait une catastrophe qui le frapperait lui-même, tout innocent qu'il fût. Le moment ne tarda pas à venir où toute résistance devint inutile, et Metilius, éparque des Romains (c'était le chef de la cohorte assiégée), envoya un parlemen-

taire à Eléazar et à ses compagnons, pour demander à se rendre, en livrant armes et bagages, mais en conservant la facilité de se retirer avec la vie sauve. Les insurgés acceptèrent immédiatement ces conditions, et chargèrent Gorion, fils de Nicodème, Ananias, fils de Saddoc, et Judas, fils de Jonathas, de transmettre aux Romains leur parole qu'ils seraient respectés. La capitulation conclue, Metilius sortit sans perdre de temps avec tous ses soldats. Tant que ceux-ci eurent encore leurs armes sous la main, personne ne fit mine de les insulter; mais aussitôt que les boucliers et les épées eurent été livrés sans méfiance aucune, les partisans d'Eléazar fondirent sur ces hommes désarmés et les massacrèrent impitoyablement. Les malheureux ne firent aucune résistance, ne s'abaissèrent à aucune supplication, mais se contentèrent d'invoquer la foi jurée, si indignement trahie. Tous périrent, à l'exclusion de Metilius, qui se déshonora par ses lâches prières, et s'engagea à se faire circoncire et à embrasser le judaïsme, si on lui laissait la vie.

Cette trahison infâme, qui ne coûtait que quelques centaines d'hommes à l'empire romain, coûtait bien plus cher aux Juifs, car ils y perdaient, en un moment d'aveugle fureur, tout l'honneur de leurs armes, et ils préludaient ainsi à la ruine de leur nationalité. C'en était fait désormais, et la guerre était inévitable.

La population paisible de Jérusalem comprit toute l'horreur du crime qui venait de s'accomplir, et le déplora ouvertement, en proie à la terreur que lui inspiraient les représailles certaines dont elle aurait à souffrir, quand l'heure de l'expiation sonnerait. Les modérés disaient hautement, et sans se cacher, que quand bien même les Romains renonceraient à toute vengeance de ce massacre odieux, la colère du Tout-Puissant châtierait les coupables. C'était effectivement pen-

dant une sainte journée du sabbat que le meurtre des Romains avait eu lieu.

Le même jour, et à la même heure, comme par un décret de la Providence, tous les Juifs habitants de Césarée étaient égorgés, au nombre de plus de vingt mille. Il n'en resta pas un seul dans la ville, car Florus fit poursuivre ceux qui avaient réussi à fuir, les fit charger de chaînes et jeter sur les navires de la flotte.

A la nouvelle du massacre de Césarée, toute la nation juive se souleva avec fureur, et la dévastation fut à l'ordre du jour dans le pays entier. Toutes les bourgades syriennes et jusqu'aux grandes villes furent mises à feu et à sang. Au nombre de ces dernières il faut compter d'abord Philadelphie, Hesbon, Gerasa, Pella et Scythopolis. Après elles Gadara, Hippo et les villes de la Gaulanite eurent le même sort. Les bandes juives se dirigèrent ensuite sur Kedasa des Tyriens (Kadès) et Ptolémaïs, Gaba et Césarée. Ni Sébaste, ni Ascalon ne purent résister à leurs attaques : ces deux villes furent incendiées; Anthedon et Gaza furent ruinées de fond en comble. Il va sans dire que les bourgs et villages voisins de ces grands centres étaient tous, sans exception, le théâtre de scènes affreuses de carnage.

Les Syriens, de leur côté, faisaient une guerre d'extermination aux Juifs, autant par haine que par instinct de leur propre conservation. En un mot, la Syrie était devenue un champ de carnage où deux partis sans cesse en présence passaient les journées à combattre et les nuits à trembler. Les villes étaient jonchées de cadavres d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants, entassés pêle-mêle et privés de sépulture.

D'ordinaire la lutte avait lieu entre Juifs et étrangers; il y eut cependant une occasion où l'on vit combattre Juifs contre

Juifs. Ce fut à l'attaque de Scythopolis (aujourd'hui Beisan). Lorsque les Grecs scythopolitains marchèrent à l'ennemi, les Juifs qui habitaient la même ville se réunirent à eux et se battirent bravement contre leurs coreligionnaires, pour se soustraire eux-mêmes à la mort qui les menaçait. Cette coopération spontanée parut suspecte aux Scythopolitains, qui redoutèrent que, par une attaque de nuit dirigée contre eux, leurs alliés d'un jour ne cherchassent à se faire pardonner par leurs coreligionnaires l'assistance prêtée à des étrangers. Il fut donc enjoint aux Juifs de Scythopolis, s'ils voulaient prouver leur bonne foi, de se retirer avec leurs familles dans le bois sacré voisin (εις τὸ ἅγιον). Les Juifs, sans soupçon, obéirent, et les Scythopolitains se tinrent tranquilles pendant deux jours, afin de leur donner une confiance entière ; mais, à la troisième nuit, ils se ruèrent sur ces malheureux sans défiance, les surprirent pendant leur sommeil, les massacrèrent jusqu'au dernier, au nombre de treize mille, et s'emparèrent de toutes leurs richesses. Triste époque, où l'on commettait les crimes les plus odieux, sans paraître se douter qu'une trahison salit la plus sainte des causes.

Parmi les malheureux Juifs qui périrent ainsi victimes de la perfidie des Grecs scythopolitains, se trouvait un certain Simon, fils de Saül. Issu d'une famille noble, et aussi remarquable par sa bravoure que par ses forces corporelles ; il avait toujours été le premier au combat, et souvent, à lui seul, il avait mis en fuite des bandes entières de ses coreligionnaires. Au moment où il se vit, avec les siens, enveloppé dans le bois sacré par la foule des Grecs, qui les frappaient de loin à coups de javelots, il mit l'épée à la main, et, sans chercher à faire une résistance inutile, il s'écria : « Scythopolitains, vous me payez la récompense que j'ai méritée en combattant contre mes frères. Il est juste que votre race se montre perfide à

notre égard, puisque nous nous sommes montrés nous-mêmes les plus impies des hommes contre notre propre race. C'est de ma main que je veux mourir, comme un monstre exécrable que je suis. Ce sera le digne châtement de mon crime, et pas un de vous ne pourra se vanter de m'avoir vaincu; pas un de vous ne pourra insulter à ma mort. » A ces mots, il jeta sur les siens des yeux à la fois furieux et pleins de tendresse. Autour de lui, en effet, étaient rassemblés sa femme, ses enfants et ses vieux parents. Saisissant son père par les cheveux, il lui passa son épée au travers de la poitrine; puis il égorgea sa mère, sa femme et ses enfants. Quand il eut terminé cette horrible boucherie, il se plongea son épée tout entière dans le sein, et roula sur les cadavres de tous les êtres chéris qu'il venait d'immoler.

Quels hommes que ceux qui étaient capables d'accomplir sans hésiter une résolution pareille!

Cependant le massacre des Juifs continuait à ensanglanter le pays tout entier. Ainsi les Ascalonites en égorgeaient deux mille cinq cents, les habitants de Ptolémaïs deux mille. A Tyr, beaucoup étaient mis à mort, mais un plus grand nombre était jeté dans les fers. Les habitants d'Hippo et de Gadara imitaient cet exemple, c'est-à-dire tuaient les plus audacieux et surveillaient étroitement ceux dont ils suspectaient les intentions. Partout en Syrie c'étaient les mêmes horreurs, sauf à Antioche, à Sidon et à Apamée, où la population grecque était en si grande majorité qu'elle n'avait nul souci du petit nombre de Juifs qui vivaient à côté d'elle. Peut-être aussi leur supériorité numérique leur donnait-elle assez de sécurité pour leur permettre de juger sainement les choses, et de ne pas frapper des coupables où il n'y en avait pas en réalité. Les Geraséniens aussi respectèrent les malheureux Juifs qui habitaient avec eux, et lorsque ceux-ci exprimèrent le désir de

quitter la ville, ils les accompagnèrent jusqu'à la limite de leur territoire.

Dans les États d'Agrippa lui-même des pièges étaient tendus aux Juifs. Voici comment : le roi s'était rendu à Antioche auprès de Cestius Gallus, préfet de Syrie, et en partant il avait confié la régence à un de ses amis, nommé Noarus, proche parent du roi Sohem. Les soixante-dix plus notables habitants de la Batanée vinrent réclamer sa protection, si nécessaire dans les circonstances présentes, et lui demander les moyens de réprimer toutes les tentatives d'insurrection qui pourraient être faites dans leur pays. Noarus, dans un but qui m'échappe, fit tuer ces soixante-dix personnages par les soldats royaux, sans aucun doute sans l'assentiment d'Agrippa, et très-probablement pour s'enrichir de leurs dépouilles. A partir de ce moment il ne cessa de maltraiter la nation juive, jusqu'au jour où le roi, instruit de ses méfaits, mais n'osant le punir comme il le méritait, à cause de sa parenté avec le roi Sohem, se contenta de lui retirer la régence.

Sur un autre point, les séditeux s'emparèrent de la forteresse nommée Cypros, qui dominait Jéricho, en passèrent la garnison au fil de l'épée et en rasèrent les murailles. Enfin les Juifs habitant Machærous demandèrent aux Romains qui occupaient la citadelle de cette ville, de la leur livrer. La résistance paraissait impossible ; la garnison romaine capitula.

En Égypte, à Alexandrie, cinquante mille Juifs étaient massacrés par la population grecque, secondée par les Romains.

Enfin, hors de la Judée, partout où il y avait des résidents juifs, ce n'étaient que meurtres et pillages : en Judée le sang coulait à flots. Cestius comprit qu'il ne pouvait rester dans l'inaction en présence d'une semblable tourmente. Il prit à Antioche la douzième légion, qui était complète, plus deux

mille hommes d'élite appartenant à d'autres corps ; six cohortes d'infanterie et quatre ailes de cavalerie ; il y adjoignit les auxiliaires, c'est-à-dire deux mille cavaliers et trois mille fantassins, tous archers, fournis par Antiochus ; deux mille cavaliers et mille fantassins d'Agrippa, et enfin quatre mille hommes du roi Sohem, dont le tiers de cavalerie et tout le reste de fantassins archers. A la tête de cette armée imposante, Cestius se porta sur Ptolémaïs. Chaque ville qu'il traversait lui fournissait un contingent de volontaires, soldats peu expérimentés sans doute, mais chez lesquels la bravoure et la haine des Juifs suppléaient l'habileté. Le roi Agrippa lui-même accompagnait Cestius, comme guide de l'armée et chargé des approvisionnements.

De Ptolémaïs, Cestius marcha d'abord sur Zabulon, place forte de Galilée, surnommée la ville des hommes, et qui est à cheval sur la frontière de la Galilée et de la Phénicie. Tous les habitants avaient fui dans les montagnes, et la ville fut trouvée déserte. Le général romain la livra à ses soldats, qui, le pillage achevé, l'incendièrent. Après avoir ravagé de la même façon tout le pays d'alentour, Cestius reprit le chemin de Ptolémaïs. Les Syriens qui l'accompagnaient, et notamment les Bérytains, s'étant attardés, entraînés qu'ils étaient par l'ardeur de la rapine, les Juifs reprirent confiance, les attaquèrent lorsque déjà l'armée était trop loin pour leur porter secours, et ils en tuèrent environ deux mille.

De Ptolémaïs, Cestius se rendit à Césarée, d'où il envoya une partie de son armée à Joppé, avec ordre de garder cette ville, s'ils pouvaient l'enlever par surprise ; dans le cas contraire ils devaient, avant d'agir, attendre son arrivée et celle du reste de l'armée. Le détachement en question se transporta rapidement, par terre et par mer, sur Joppé, et la ville, ainsi attaquée des deux côtés, fut facilement prise. Les habitants

n'eurent ni le temps de fuir, ni celui de se préparer à la défense. Tous furent massacrés, au nombre de huit mille quatre cents, puis la ville fut pillée et brûlée.

Pendant que cette expédition s'accomplissait, Cestius envoyait un corps de cavalerie dans la toparchie voisine de Césarée et nommée la Narbatène. Tout y fut mis à feu et à sang.

On le voit, c'était une véritable guerre d'extermination que l'on se faisait de part et d'autre.

Cestius lança sur la Galilée Gallus, légat de la douzième légion, avec le nombre de troupes qui lui parut nécessaire pour soumettre la population de cette contrée. Sepphoris, place très-forte, accueillit les Romains avec des cris d'allégresse, et les autres villes, imitant cet acte de prudence, se tinrent tranquilles. Quant aux rebelles incorrigibles, ils se retirèrent en masse sur une montagne située en face de Sepphoris, et qui s'appelle Asamon, au cœur de la Galilée. Gallus alla les chercher dans cet asile. Tant que les Juifs furent en terrain dominant, ils eurent beau jeu contre les Romains, dont ils tuèrent deux cents; mais aussitôt que ceux-ci, en faisant un détour, furent arrivés au sommet du plateau, les Juifs furent mis en déroute complète. Les hommes armés à la légère ne pouvaient, en effet, résister au choc des légionnaires pesamment armés, et aussitôt qu'ils tournaient les talons, la cavalerie les écrasait. Peu d'entre eux parvinrent à se cacher dans les anfractuosités des rochers, et plus de deux mille périrent dans cette rencontre.

Gallus, une fois qu'il crut la rébellion comprimée en Galilée, ramena sa colonne expéditionnaire à Césarée, d'où Cestius partit à la tête de l'armée entière et marcha sur Antipatris. Il apprit en route qu'un gros de Juifs révoltés venait d'occuper la forteresse d'Aphec, et il dépêcha un corps de

troupes pour l'attaquer. Mais les Juifs n'attendirent pas l'ennemi ; la terreur leur fit prendre la fuite, et leur camp abandonné, ainsi que les bourgades environnantes, furent livrés aux flammes.

D'Antipatris, Cestius se rendit à Lydda, qu'il trouva déserte. Presque toute la population, en effet, s'était rendue à Jérusalem, pour assister à la fête des Tabernacles. Il restait dans la ville une cinquantaine d'hommes qui, aussitôt découverts, furent massacrés. Le feu fut mis à la ville, et l'armée passa outre. Montant par Bethoron sur les hauts plateaux de la Judée, elle vint camper à cinquante stades de Jérusalem, auprès du lieu nommé Gabao.

Les Juifs voyant la guerre arrivée, pour ainsi dire, devant les murs de leur métropole, ne songèrent plus à la solennité de la fête et coururent aux armes. Pleins de confiance dans leur nombre, ils marchèrent au combat, sans ordre, en poussant de grands cris, et sans tenir même compte de ce que ce jour était précisément le jour du sabbat, dont la sainteté avait toujours été respectée jusqu'alors. La fureur qui les animait, et qui était capable de leur faire oublier les préceptes de leur foi religieuse, suffit également pour leur donner la victoire. Ils chargèrent la légion romaine avec une impétuosité telle qu'ils la rompirent, et qu'ils la traversèrent en tuant tout sur leur passage. C'en était fait de Cestius et de son armée, si la cavalerie, faisant un détour, ne fût venue dégager ceux qui n'avaient pas lâché pied et qui étaient encore en état de continuer la lutte. Cinq cent quinze Romains restèrent sur le carreau ; il y avait quatre cents fantassins sur ce nombre ; le reste était des cavaliers. Les Juifs, de leur côté, ne perdirent que vingt-deux hommes. Voilà, il faut en convenir, deux chiffres bien étranges, et auxquels je n'accorde pas une confiance illimitée. Que les Romains aient perdu cinq cent quinze

hommes, je le veux bien. Mais que les Juifs n'en aient perdu que vingt-deux, c'est une autre affaire. Il y a là, à mon avis, un exemple fort curieux de style de bulletin, style qui est de tous les temps et de tous les pays.

Quoi qu'il en soit, ceux qui parmi les Juifs déployèrent le plus de bravoure, furent Monobaze et Cenedæus, parents du roi d'Adiabène Monobaze; puis Niger le Péraïte (habitant de la Pérée), et le Babylonien Silas, qui avait déserté le service du roi Agrippa pour passer aux Juifs. Ceux qui attaquaient de front se voyant vaincus (et ils n'avaient perdu que vingt-deux hommes!!) battirent en retraite vers Jérusalem. De leur côté, les Romains se retirant sur Bethoron, furent pris en queue par Simon fils de Gioras qui réussit à enlever bon nombre des bêtes de somme chargées des bagages et à les ramener en ville. Après cette fatale journée, Cestius resta trois jours à la même place, entouré par les Juifs qui occupaient toutes les hauteurs, et qui épiaient ses moindres mouvements; il était évident que dès que les Romains feraient mine de partir, les Juifs leur tomberaient dessus.

Agrippa reconnaissait tout le danger de la situation, au milieu d'un cercle immense d'ennemis menaçants; Agrippa essaya de parlementer avec les Juifs. Il espérait encore les amener en masse à renoncer à la guerre, ou du moins il comptait diminuer le nombre des adversaires des Romains, en détachant de leur parti tous ceux qui ne partageaient pas leur exaltation furieuse. Il envoya donc aux Juifs Borcæus et Phœbus, deux de ses amis qu'ils connaissaient à merveille, avec mission de leur offrir de la part de Cestius un pacte d'amitié, et promesse solennelle de pardon pour tous les délits commis jusqu'à ce moment, à la condition qu'ils déposeraient les armes et qu'ils viendraient à lui en amis. Mais les séditeux, craignant que l'espoir du salut ne décidât la mul-

titude à prêter l'oreille aux conseils du roi, se ruèrent sur les émissaires, sans leur laisser le temps de dire une parole. Phœbus fut immédiatement tué, mais Borcæus, couvert de blessures, réussit à s'évader. Quant à ceux qui dans le peuple laissèrent paraître de l'indignation pour cet acte sauvage, ils furent chassés vers la ville à coups de pierres et de bâton.

Une scène semblable ne pouvait passer inaperçue. Cestius, voyant la discorde se glisser parmi les Juifs, jugea que le moment était bon pour reprendre l'offensive ; toute l'armée s'ébranla, mit les Juifs en fuite, et marcha sur leurs talons jusqu'à Jérusalem. Il campa sur le Scopus, qui n'est éloigné que de sept stades de la ville, et s'y tint tranquille pendant trois jours entiers, dans l'espérance sans doute d'y recevoir des propositions de paix ; pendant ce laps de temps, de forts détachements furent journellement envoyés dans les villages voisins pour y ramasser des vivres. Le quatrième jour après son arrivée (c'était le 30 du mois Hyperberetæus), il forma son armée en colonne d'attaque, et pénétra dans la ville. La population était contenue par les séditeux, et ceux-ci, frappés de crainte à la vue de l'ordre de bataille des troupes romaines, n'osèrent pas se mesurer avec elles ; ils évacuèrent au plus vite les parties extrêmes de la ville et allèrent s'établir dans la ville intérieure et dans le temple. Cestius s'empara donc sans coup férir de Bezetha, de Cænopolis (la ville neuve) et du Bazar, nommé le marché des matériaux (τὸ καλούμενον Δοκῶν ἀγοράν), et il y mit le feu ; pénétrant ensuite jusqu'à la ville haute, il établit son camp en face du palais. Il est évident que s'il eût sur l'heure entamé les murailles qu'il avait devant lui, il eût pris immédiatement la ville entière, et la guerre était terminée. Mais Tyrannius Priscus, préfet de l'armée (Στρατοπεδάρχης) et plusieurs des maîtres de la cavalerie (τῶν ἱπάρχων οἱ πλείστοι), que les largesses de Florus avaient su-

bornés, le détournèrent de prendre ce parti ; il en résulta que la guerre traîna en longueur, au grand détriment de la nation juive.

Sur ces entrefaites, un certain nombre des plus illustres citoyens de Jérusalem, guidés par Ananus, fils de Jonathas, appelèrent Cestius, en lui offrant de lui livrer les portes. Le général romain, aveuglé par sa colère, et peu confiant d'ailleurs dans les paroles de ces hommes, mit une telle lenteur à profiter de cette bonne chance, que les séditeux eurent le temps de découvrir la trahison qui se machinait, et d'en chasser les auteurs à coups de pierres. Occupant alors eux-mêmes les tours et les remparts, ils s'efforcèrent d'en écarter à coups de javelots ceux qui tentaient d'entamer la muraille. Pendant cinq jours, les Romains firent de vaines tentatives pour ouvrir une brèche. Le sixième, Cestius, à la tête des meilleurs de ses soldats et de ses archers, attaqua le hiéron par le côté septentrional ; les Juifs, postés sur les portiques, les repoussèrent et réussirent plusieurs fois à écarter des murailles tous ceux qui essayaient d'en approcher ; mais enfin, écartés par la multitude des traits qu'ils recevaient, ils finirent par abandonner la place. Les Romains alors, avec leurs boucliers, formèrent ce qu'ils appelaient la tortue ; une fois à l'abri, les soldats, sans éprouver de nouvelles pertes, sapèrent la base de la muraille, et se mirent en devoir d'incendier la porte du hiéron.

En ce moment la frayeur des séditeux fut extrême, et ils commencèrent à fuir de la ville, comme si elle devait être incontinent enlevée ; de son côté, et pour la même raison, le peuple reprenait confiance ; à mesure que les scélérats qu'il détestait s'éloignaient, il se rapprochait des portes pour les ouvrir aux Romains et accueillir Cestius comme un bienfaiteur. Il suffisait à celui-ci de persévérer quelques instants

de plus, et Jérusalem était à lui ! Mais Dieu en avait décidé autrement ; et détestant son sanctuaire à cause des bandits qui l'avaient profané, il ne voulut pas que cette journée fût la dernière de la guerre.

Cestius, comme s'il ignorait la détresse des assiégés et les dispositions du peuple à son égard, fit tout à coup sonner la retraite, et perdant tout espoir de vaincre, sans avoir éprouvé aucun échec sérieux, il évacua la ville, au grand étonnement de tout le monde. Les séditeux, reprenant courage à la vue de cette reculade inattendue, chargèrent aussitôt la queue de la colonne romaine, et tuèrent beaucoup de monde, tant à la cavalerie qu'à l'infanterie.

Cestius rentra ainsi dans son camp du Scopus, et il y passa la nuit. Le jour suivant il continua son mouvement de retraite, et ne réussit ainsi qu'à animer plus encore et à attirer sur lui l'ennemi. Celui-ci ne cessait de harceler la queue de la colonne et de se répandre sur ses flancs qu'il couvrait de traits. Les derniers rangs n'osaient faire volte-face, ni engager le combat avec ceux qui les assaillaient par derrière, parce qu'ils se croyaient poursuivis par une multitude innombrable ; ils n'osaient pas plus repousser ceux qui menaçaient les flancs de l'armée, parce qu'ils étaient pesamment chargés et qu'ils redoutaient de rompre l'ordre de marche, tandis qu'ils voyaient les Juifs armés à la légère et parfaitement préparés à les charger. Il résultait de là qu'ils subissaient des pertes énormes, sans faire aucun mal à l'ennemi. La route que les Romains suivaient se jonchait de morts et de blessés. Parmi les morts on comptait déjà Priscus, légat de la sixième légion, le tribun Longinus et Æmilius Jucundus, préfet d'une aile de cavalerie, lorsque l'armée parvint à grande peine à regagner son camp de Gabao, après avoir perdu une grande partie de ses bagages.

Cestius resta deux jours en ce point, ne sachant quel parti prendre; mais le troisième jour, voyant le nombre des ennemis s'accroître sans cesse, et tout le terrain qui l'environnait couvert de troupes juives, il finit par comprendre que ses hésitations l'avaient perdu, et que plus il attendrait, plus il aurait affaire à forte partie.

Alors, pour améliorer sa fuite, il prit le parti de faire jeter aux soldats tout ce qui pouvait alourdir leur marche; il fit tuer toutes les mules et toutes ses autres bêtes de somme, à l'exception de celles qui portaient les traits et les machines de guerre, dont il était trop clair qu'il aurait grand besoin et qu'il ne voulait pas laisser tomber entre les mains des Juifs, qui les tourneraient infailliblement contre lui; puis il ramena l'armée à Bethoron. Tant que les Romains cheminèrent en rase campagne, les Juifs ne les inquiétèrent pas outre mesure; mais aussitôt qu'ils furent engagés dans les défilés de la descente, ils trouvèrent en tête des Juifs qui leur barraient le passage, tandis que d'autres Juifs encore poussaient la queue de la colonne vers le fond de la vallée, et que, dominant toute la longueur du défilé, la multitude les accablait de traits. L'infanterie ne savait comment se défendre, et les cavaliers étaient bien plus embarrassés encore; car ils ne pouvaient conserver leurs rangs sous les traits de l'ennemi, et il leur était interdit de tenter le moindre retour offensif, grâce aux pentes abruptes sur lesquelles ils étaient engagés.

Je puis parler par expérience de cet infernal terrain que j'ai parcouru, et sur lequel j'ai été forcé de mettre pied à terre, et je puis affirmer que Josèphe n'a rien exagéré, lorsqu'il a dépeint la stupeur de la malheureuse armée de Cestius pendant cette fatale retraite, qui ne fut pour les Romains qu'une déroute. Au-dessous de leurs pieds s'ouvraient des précipices et des gouffres où ils roulaient, s'il leur arrivait de

tomber ; il ne restait donc aux soldats ni chance de fuite, ni possibilité de défense, et ils ne pouvaient que se lamenter et se désoler, comme il arrive à ceux qui se trouvent dans un cas désespéré. A leurs cris de détresse répondaient les cris de triomphe et de fureur des Juifs, ivres de sang et d'allégresse. Si la nuit ne fût enfin venue, l'armée entière de Cestius eût été anéantie. A la faveur de l'obscurité, les survivants purent gagner Bethoron; mais les Juifs les y entourèrent et épièrent tous leurs mouvements.

Il n'y avait plus désormais possibilité pour Cestius de songer à une retraite honorable. Il ne lui restait plus d'autre ressource que dans une fuite dissimulée. Il choisit donc les quatre cents soldats les plus déterminés, qu'il posta sur les retranchements, avec ordre de placer en évidence les enseignes des corps enfermés dans le camp, afin que les Juifs prissent le change et pussent croire que toute l'armée était présente. Cela fait, il s'éloigna en silence avec le reste de ses troupes, et put ainsi gagner une trentaine de stades d'avance, c'est-à-dire environ 5,500 mètres.

Au point du jour, les Juifs, voyant le camp abandonné, se ruèrent sur les quatre cents hommes qui les avaient joués, et, après les avoir massacrés jusqu'au dernier, ils se lancèrent à la poursuite de Cestius. Celui-ci avait profité d'une partie de la nuit pour gagner du terrain, et, une fois le jour venu, il avait pressé sa marche autant qu'il l'avait pu. Les soldats, sous l'empire d'une véritable panique, avaient abandonné sur la route les hélépotes, les catapultes et la plupart de leurs autres machines de guerre, dont les Juifs s'emparèrent et se servirent plus tard contre ceux-mêmes qui les avaient perdues. Ils s'avancèrent jusqu'à Antipatris en poursuivant les Romains. Arrivés là, le terrain ne leur étant plus favorable, ils crurent prudent de rebrousser chemin. Ce fut en retournant

sur leurs pas, qu'ils ramassèrent les machines de guerre, qu'ils dépouillèrent les morts, et ressaisirent le butin abandonné. Ils rentrèrent ainsi à Jérusalem, au milieu des chants de triomphe; car ils n'avaient perdu que très-peu de monde, tandis qu'ils avaient tué aux Romains et à leurs auxiliaires cinq mille trois cents hommes d'infanterie et trois cent quatre-vingts hommes de cavalerie. Cette catastrophe eut lieu le 8 du mois de Dios, l'an XII du règne de Néron. (Ce jour correspond au 2 octobre de l'année julienne.)

Après la défaite honteuse de Cestius, beaucoup des Juifs les plus nobles, effrayés de ses conséquences probables, s'enfuirent de Jérusalem. Costobarus et Saül, son frère, tous les deux cousins d'Agrippa le Jeune, avec Philippe, fils de Iakim, général de l'armée royale, réussirent à s'esquiver et se réfugièrent auprès de Cestius. Antipas, qui était enfermé avec eux dans le palais, refusa de les suivre; il fut pris plus tard et mis à mort par les séditeux. Cestius s'empressa, sur leur demande, d'envoyer Saül et les autres vers Néron, qui était alors en Achaïe, afin de lui faire connaître sa détresse et de rejeter sur Florus toute la responsabilité de cette funeste guerre; il espérait ainsi faire retomber sur la tête de ce misérable une partie du péril qui menaçait la sienne.

Les Damasquins, à la nouvelle de la défaite des Romains, décidèrent le massacre des Juifs qui habitaient au milieu d'eux, et prirent leurs mesures pour exécuter cet affreux projet sans lutte et sans obstacle. Déjà les Juifs, sous le prétexte que leurs desseins pouvaient être hostiles à l'empire, avaient été enfermés dans le gymnase; les écraser là devait être chose facile. Mais, d'un autre côté, presque toutes les femmes de Damas appartenaient à la religion judaïque; il fallait donc leur cacher avec les plus grandes précautions la tragédie qui se tramait. On y réussit, et, en moins d'une heure, les dix

mille malheureux Juifs furent traîteusement égorgés dans leur étroite prison.

Une fois de retour à Jérusalem, les Juifs qui avaient pris part à la déroute de Cestius s'occupèrent activement de tous ceux de leurs concitoyens qui se montraient encore dévoués aux Romains. Partie par la violence, partie par les caresses, ils finirent par les attirer à eux. S'assemblant alors dans le hiéron, ils élurent un certain nombre de chefs de guerre. Josèphe, fils de Gorion, et le pontife Ananias, furent chargés du gouvernement de la ville et reçurent pour mission spéciale la mise en état des remparts. Eléazar, fils de Simon, bien qu'il eût entre ses mains les dépouilles des Romains, les caisses enlevées à Cestius et les trésors publics de la nation, fut écarté d'abord de la direction des affaires, parce qu'il affectait certains airs de souveraineté, et que ses partisans jouaient autour de lui le rôle de vrais satellites d'un tyran. Mais il ne tarda pas à prendre sa revanche : l'argent qu'il répandait à pleines mains parmi les malheureux et le prestige dont il savait s'entourer lui gagnèrent promptement l'affection de la populace, qui se soumit complètement à lui.

D'autres chefs furent élus pour aller gouverner l'Idumée, c'était Jésus, fils de Sapphias, l'un des grands prêtres, et Eléazar, fils du grand prêtre Ananias; Niger, né de l'autre côté du Jourdain, et qui, pour cette raison, avait reçu le surnom de Péraïte, était alors gouverneur de cette province; il reçut l'ordre d'obéir à ces deux nouveaux chefs. Les autres contrées furent également pourvues; ainsi Josèphe, fils de Simon, fut envoyé à Jéricho, Manassès dans la Pérée, Jean l'Essénien dans la toparchie de Thamna; les villes de Lydda, de Joppé et d'Emmaüs furent annexées au gouvernement de ce dernier. Jean, fils d'Ananias, fut placé à la tête de la Gophnitique et de l'Acrabatène; enfin Josèphe, fils de Ma-

thias, reçut le gouvernement des deux Galilées, avec adjonction de Gamala, l'une des places les plus fortes du pays voisin.

Ce Josèphe, fils de Mathias, c'est notre historien. Que devons-nous, en bonne conscience, conclure de son élévation subite à l'un des postes de guerre les plus importants, le lendemain, pour ainsi dire, de la défaite de Cestius et des Romains? Que Josèphe, qui, dans son récit de la guerre des Juifs et dans son autobiographie, a gardé le silence le plus complet sur le rôle qu'il a personnellement joué dans ces événements, a dû prendre une part fort active à la campagne contre Cestius. Qu'une fois devenu l'ami des Romains, il ait oublié de se vanter de cet exploit, rien de plus naturel! Mais que les insurgés, les mains encore chaudes du sang des Romains, aient chargé de la défense de leurs frontières galiléennes un autre homme qu'un des héros de la déroute et du massacre de l'armée de Cestius, c'est ce qu'on ne fera croire à personne, j'imagine, et ce que, pour ma part, je me refuse obstinément à admettre. Le silence de Josèphe sur ce point ne prouve qu'une seule chose, c'est la prudence de notre personnage.

Josèphe, après avoir énuméré les nominations des chefs de guerre élus par la nation, oublie tous les autres, pour s'étendre avec une complaisance exemplaire sur les mérites de sa propre administration. Je ne le suivrai pas dans les détails qu'il donne avec la plus louable candeur sur sa vie de gouverneur de la Galilée. Je ne veux en effet m'occuper que de la partie militaire de son récit.

Sûr à l'avance, et franchement il n'y avait pas grand mérite à prévoir cela, que les Romains commenceraient la guerre contre la Judée en attaquant les pays frontières, Josèphe se hâta de mettre la Galilée en état de résister. Les lieux qui se prêtaient le mieux à la défense furent entourés de murailles :

c'était Iotapata, Bersabée, Salamis, Caphareccho, Iapha, Sigoph, le mont Itabyrius (le Thabor), Tarichées et Tibérias. Les cavernes situées près du lac de Gennesareth, dans la Galilée inférieure, furent fortifiées. Dans la Galilée supérieure, il entoura de retranchements la roche dite des Achabares (τὴν Ἀχάβαρων πέτρην), ainsi que Sèph, Ianinith et Mérôth. Dans la Gaulanite, Séleucie, Soganè et Gamala furent entourées de murailles. Il permit aux seuls Sepphoritains de construire eux-mêmes l'enceinte de leur ville, parce qu'il les savait riches et bien disposés pour la guerre. Il en fut de même pour Giscala, que Jean, fils de Lévi, reçut de Josèphe l'ordre de mettre en état de défense, avec les ressources de la ville elle-même. Pour tous les autres points, Josèphe surveillait personnellement les constructions militaires, donnait partout ses ordres et les secours dont il disposait. Il réunit en outre une armée de plus de cent mille recrues levées dans la Galilée seulement, et à laquelle il distribua les vieilles armes qu'il put trouver de tous les côtés, se chargeant de leur en apprendre lui-même le maniement.

Pour donner à cette armée novice le nerf qu'une bonne discipline peut seule procurer, il en calqua l'organisation sur celle de l'armée romaine, qui n'était, à son sens, devenue invincible que lorsqu'elle avait eu appris à obéir. Décurions, centurions, tribuns et légats, Josèphe institua toute cette hiérarchie dans son armée. L'usage du mot d'ordre et des sonneries de trompette pour la charge et la retraite, la solidarité des compagnons d'armes dans le péril, en un mot tout ce qui faisait la solidité des troupes romaines, fut adopté par Josèphe et imposé à son armée. Mais ce qu'il tint surtout à lui inculquer, ce fut la moralité. Il s'efforça d'inspirer à ses soldats l'horreur des déprédations et du pillage, autant par ses bons conseils, que par la répression des délits. Je ne sais

si je me trompe, mais ce dut être là le plus difficile à obtenir d'une armée composée de Sémites. Quoi qu'il en soit, Josèphe fit tout ce qu'il put pour persuader à ses troupes que la guerre ne tournait bien que pour ceux dont la conscience était pure ; tandis que les hommes qui se conduisaient avec improbité dans leur propre pays avaient pour adversaires, non-seulement ceux qui venaient les attaquer, mais encore Dieu lui-même.

Lorsque la guerre fut sur le point d'éclater, Josèphe avait sous ses ordres une armée vraiment digne de ce nom, de soixante mille hommes d'infanterie et de deux cent cinquante cavaliers seulement. En outre de ces troupes régulières, dans lesquelles il avait une confiance absolue, il comptait sous ses drapeaux quatre mille cinq cents mercenaires. Enfin il avait formé pour lui-même une garde du corps de six cents hommes d'élite. Quant à l'entretien de son armée, Josèphe y pourvut en ne levant que la moitié de la population mâle des villes et des bourgades, l'autre moitié demeurant chargée de tous les travaux qui devaient subvenir aux besoins des contingents appelés sous les drapeaux.

Pendant que Josèphe administrait ainsi avec une très-grande intelligence son gouvernement de la Galilée, il se fit un ennemi intraitable de Jean, fils de Lévi, de Giscala. Cet homme, qui joua dans la suite un des premiers rôles pendant le siège de Jérusalem, est dépeint par Josèphe sous les couleurs les plus odieuses. Je ne puis me dispenser de reproduire ici le portrait moral qu'en fait notre historien, portrait dont, bien entendu, je ne prétends en aucune façon accepter la responsabilité. Il me paraît assez difficile de croire, en effet, qu'un homme qui aurait eu tous les vices, et pas une seule qualité, eût pu réussir à se concilier l'affection des masses, au point de devenir un des trois personnages les plus influents que les Juifs choisirent pour chefs, dans les extrémités terribles

où ils ne tardèrent pas à se voir entraînés. Quoi qu'il en soit, voici ce que Josèphe nous dit de son rival Jean de Giscala :

« C'était le plus rusé et le plus perfide des nobles, le plus
 « pervers de tous les hommes. Il eut d'abord à lutter contre
 « la pauvreté, et la misère fut longtemps le seul frein de sa
 « méchanceté. Il était d'une habileté extrême à mentir, et à
 « inspirer confiance dans ses mensonges ; pour lui, la duplicité
 « était une vertu, et il était accoutumé à s'en servir à l'égard
 « de ses meilleurs amis ; il faisait parade des sentiments les
 « plus humains, tout en se livrant sans scrupule au meurtre,
 « par le seul appât du lucre ; affectant les grands sentiments,
 « mais mettant toutes ses espérances dans les méfaits les plus
 « sordides. Il fut d'abord un voleur isolé ; plus tard il recruta
 « quelques complices, dignes émules de son infamie ; ils
 « étaient en très-petit nombre, mais le succès aidant, Jean
 « grossit sa bande. Il avait grand soin de ne pas s'attacher
 « d'hommes capables de se laisser prendre ; mais il choisissait
 « ceux qui brillaient par la vigueur corporelle, la férocité
 « d'esprit et l'habitude des armes. Il réussit à se créer une
 « troupe de quatre mille brigands, dont la majeure partie
 « avait été ramassée à Tyr, ou dans les bourgades environ-
 « nantes. Avec l'aide de ces misérables, il se mit à dévaster
 « la Galilée, et à exaspérer la population de ce malheureux
 « pays que la guerre étrangère allait atteindre (*Bell. Jud.*,
 « l. II, c. XXI, p. 4). »

Le manque d'argent était le principal obstacle contre lequel avait à lutter l'ambition effrénée de Jean de Giscala. Voyant que Josèphe faisait grand cas des ressources de son esprit, il réussit à se faire confier par lui la mise en état des murailles de sa ville natale ; une fois à la tête de cette besogne, il extorqua des sommes énormes aux riches ; puis il fit, au détriment de ses coreligionnaires de toute la Syrie,

une spéculation sur l'huile préparée par des mains juives. S'étant fait concéder le monopole de la vente de cette huile permise, il ramassa des sommes immenses dont il se hâta de faire usage contre l'homme qui l'avait mis en mesure de les gagner; celui-là c'était Josèphe, dont il avait surpris la bonne foi, et qu'il s'efforça de renverser, n'épargnant, pour arriver à ses fins, ni perfidies, ni embûches, ni calomnies⁴.

Il serait beaucoup trop long de suivre Josèphe dans tous les détails de son existence politique, détails sur lesquels il appuie avec la complaisance que l'on apporte d'ordinaire à parler de soi. Nous avons mieux à faire, et nous devons nous contenter d'esquisser à grands traits la période de guerre qui précéda le siège de Jérusalem.

Constatons en passant que Josèphe, qui ne trouve pas d'expressions assez indignées pour accuser Jean de Giscala d'être un menteur émérite, nous donne immédiatement un échantillon de son propre savoir-faire en ce genre, échantillon qui prouve qu'il était de première force. Voici le fait. Quelques jeunes hommes du village des Dabarittes (aujourd'hui Dabourieh) surveillant la grande plaine (la plaine d'Esdrelon), dévalisèrent au passage Ptolémée, intendant d'Agrippa et de Bérénice, et lui enlevèrent des effets précieux, de l'argenterie et six cents pièces d'or. Le tout fut apporté à Josèphe dans la ville de Tarichées. Josèphe réprimanda les auteurs du vol, et leur reprocha la violence faite aux gens du roi; puis il déposa le produit de ce vol entre les mains d'Annæus, qui était le personnage le plus important parmi les Tarichéates,

4. Voici la seule de ces calomnies de Jean de Giscala, que Josèphe ait cru devoir préciser : *ἔπειτα διεφύμιζε πόρρωθεν ὡς ἄρα προδίδειν Ῥωμαίοις τὰ πράγματα ἰώσπητος*. On dit sagement qu'il n'y a que la vérité qui blesse. Et par sa conduite ultérieure, notre historien n'a-t-il pas jusqu'à un certain point justifié l'accusation que Jean portait hautement contre lui? Le lecteur en jugera.

dans la pensée de remettre en temps opportun le tout entre les mains des propriétaires. Cela devint l'origine d'une terrible dissension; car les voleurs, furieux de ne recevoir aucune part de ce précieux butin, et plus furieux encore de penser que Josèphe voulait gratifier le roi et sa sœur du *fruit de leurs peines* (τὸν πόνον αὐτῶν), regagnèrent de nuit leurs villages, et répandirent partout que Josèphe était un traître. Les villes voisines elles-mêmes furent soulevées par ces accusations, si bien qu'au point du jour cent mille hommes armés étaient accourus à Tarichées pour lui faire un mauvais parti.

Si jamais chiffre ridicule est tombé de la plume de Josèphe, à coup sûr c'est bien celui-là! D'où, bon Dieu! ces cent mille hommes seraient-ils sortis? et comment auraient-ils pu se rassembler et se rendre à Tarichées, dans l'intervalle du soir au matin? Il faut que Josèphe ait eu une grande peur pour voir cent mille hommes dans un rassemblement qui n'en comptait certes pas dix mille!

Quoi qu'il en soit, la multitude se réunit dans le cirque de Tarichées. Quel cirque ce devait être pour contenir cent mille hommes! Car, à un mètre carré par deux hommes, cela ferait un cirque de cinq hectares!! Passons!

La foule vociférait contre Josèphe. C'était un traître qu'il fallait lapider ou brûler vif. Jean était à la tête des mécontents, et un certain Jésus, fils de Sapphias, alors premier magistrat de Tibérias, le secondait de toutes ses forces. Tous les amis et tous les gardes du corps de Josèphe, à l'exception de quatre hommes, s'enfuirent en hâte. Quant à lui, éveillé en sursaut au moment où l'on allait mettre le feu à sa demeure, il sauta à bas du lit, et refusant d'écouter ses quatre amis qui lui conseillaient de fuir, il déchira sa robe, se couvrit la tête de poussière, s'attacha son épée au cou, et sans sourciller se présenta, les mains derrière le dos, devant la foule ardente;

à cette vue, ceux qui le connaissaient, surtout les Tarichéates, se sentirent émus de pitié ; mais les campagnards et les habitants des villes voisines, qui se pliaient difficilement à ses exigences, commencèrent à crier qu'il rapportât l'argent et qu'il avouât sa trahison. A sa contenance en effet, ils jugeaient qu'il allait tout confesser et qu'il ne pensait plus qu'à implorer sa grâce. Τῷ δὲ ἦν ἡ ταπείνωσις προκατασκευὴ στρατηγήματος. « Mais cette humilité apparente n'était pour lui que la préparation d'un stratagème. » L'aveu est touchant ! Ce stratagème, nous allons le voir, n'était qu'un mensonge effronté. Josèphe promet de tout dire, obtint la parole, et voici ce qu'il débita imperturbablement aux mécontents : « Cet argent, je n'ai envie ni de l'envoyer à Agrippa, ni de le garder pour moi ; car jamais je ne serai l'ami de celui qui est votre ennemi, et jamais je ne prendrai l'argent nécessaire au bien de tous. C'est pour vous, Tarichéates, que j'ai fait ce qu'on m'impute à crime. Votre ville a plus besoin de murailles que toutes les autres. Pour les construire, il faut de l'argent, et vous n'en avez guère. J'ai craint que vos voisins de Tibérias et des autres villes ne vous fissent du mal, et cet argent qu'on me reproche d'avoir détourné, je l'ai gardé en secret, pour vous donner des remparts. Si cela ne vous convient pas, l'argent est là : pilliez-le. Si ce que j'ai fait est bien fait, punissez votre bienfaiteur. »

Jean de Giscala aurait-il mieux dit ? J'en doute. Le but de Josèphe était atteint. Les Tarichéates applaudirent et comblèrent Josèphe de bénédictions. Mais les habitants de Tibérias et des autres villes voisines, se voyant joués, se répandirent en menaces contre lui. La querelle avait changé de sujet ; Josèphe se sentit dégagé, et appuyé d'ailleurs par les quarante mille Tarichéates qui partageaient son avis, il put haranguer la multitude avec plus d'assurance. Ce chiffre de

quarante mille est encore assez malencontreux ; j'ai visité les restes de Tarichées, restes que l'on a bien de la peine à discerner, et si cette ville a jamais renfermé quarante mille habitants, elle a résolu le plus impossible des problèmes. Et puis qu'auraient donc fait ces quarante mille habitants contre les cent mille venus du dehors ? Je me perds dans ces malheureux chiffres !

Josèphe, lorsqu'il n'eut plus rien à craindre, reprocha vivement à la foule sa témérité ; il lui répéta que l'argent qu'il avait à sa disposition servirait à fortifier Tarichées (six cents pièces d'or pour fortifier une ville de quarante mille âmes !), mais qu'il avait tout autant à cœur de couvrir de murailles toutes les autres places, et qu'ils ne devaient pas regretter l'argent, s'ils étaient d'accord avec lui pour en faire un bon usage, et encore moins en vouloir à celui qui leur procurait cet argent.

La foule, ainsi leurrée de belles paroles, se retira, mais irritée et peu convaincue ; Josèphe regagna sa demeure.

Cependant deux mille des assistants, que l'éloquence de Josèphe n'avait pas touchés, coururent en armes à sa porte, en faisant entendre de terribles menaces. Il eut encore recours au moyen qui venait de si bien lui réussir, c'est-à-dire au mensonge : ἐπὶ τούτοις πάλιν Ἰώσηπος ἀπάτη δευτέρα χρῆται. Il monta sur la terrasse de sa maison, commanda le silence de la main, et déclara qu'il ne savait pas ce qu'on lui voulait, car, au milieu du tumulte, il ne distinguait pas une seule parole. Il ajouta qu'il était prêt à leur obéir, s'ils voulaient envoyer près de lui quelques-uns des leurs, avec lesquels il pût causer tranquillement. Les plus nobles d'entre eux et les magistrats entrèrent. Que fit alors Josèphe ? Il les conduisit dans l'endroit le plus retiré de sa demeure, ordonna de bien clore les portes et les fit rouer de coups, jusqu'à déchirer leurs chairs.

Pendant ce temps-là la foule attendait, supposant que la conversation était longue et importante. Tout à coup les portes s'ouvrirent, et Josèphe chassa ces malheureux ensanglantés. Ce spectacle inattendu inspira une telle terreur à la foule tout à l'heure menaçante, qu'elle jeta ses armes et s'enfuit. Le moyen était peut-être bon puisqu'il réussit; mais, à la place de Josèphe, je crois que je ne me serais pas vanté de l'avoir imaginé et mis en usage.

La haine de Jean de Giscala contre Josèphe s'accrut de tous les avantages que celui-ci venait de ressaisir, et cette haine lui inspira une nouvelle ruse. Feignant une maladie grave, Jean écrivit à Josèphe pour le supplier de lui permettre l'usage des eaux chaudes de Tibérias, qui seules pouvaient le sauver. Josèphe, toujours confiant, manda aux chefs de la ville de l'accueillir avec bienveillance et de lui fournir tout ce dont il aurait besoin. Une fois installé depuis deux jours à Tibérias, Jean commença ses manœuvres. Gagnant les uns à prix d'argent, circonvenant les autres à grand renfort de men-songes, il leur persuada d'abandonner la cause de Josèphe. Jésus, à qui celui-ci avait confié la garde de la ville, eut bientôt vent de ces menées et les dénonça sur-le-champ à Josèphe, qui partit de Tarichées pendant la nuit, et arriva au point du jour à Tibérias. La population alla au-devant de lui; quant à Jean, qui se doutait bien que ce voyage le concernait, il se contenta de lui envoyer un de ses familiers, pour lui donner l'assurance que la maladie qui le retenait au lit l'empêchait seule d'aller lui rendre ses devoirs. Josèphe se hâta de convoquer les habitants dans le stade, où il allait leur communiquer des dépêches qu'il avait reçues. En même temps des émissaires armés partaient pour tuer Jean de Giscala. Lorsque le peuple les vit mettre l'épée à la main, il poussa un cri. Josèphe, se retournant pour voir ce que c'était, aperçut une épée sur

sa gorge et sauta sur la plage. Pour haranguer la foule il s'était placé sur un tertre de six pieds de haut. D'aventure une barque venait d'aborder ; il s'y jeta incontinent avec deux de ses satellites et poussa au large.

Cependant les soldats, saisissant leurs armes, marchaient aux traitres. Mais Josèphe, redoutant qu'une querelle privée ne devint le signal de la guerre civile et de la perte de Tibérias, ordonna à ses partisans de s'abstenir de toute récrimination et de toute violence, et de ne songer qu'à leur propre sûreté. Ceux-ci obéirent ; mais les habitants du voisinage, apprenant ce qui se passait, se soulevèrent contre Jean, qui prit aussitôt la fuite et alla se réfugier à Giscala, sa ville natale.

Cet événement souleva la Galilée entière, et des milliers d'hommes en armes accoururent de tous les points du pays vers Josèphe, se disant prêts à aller brûler vif dans son repaire Jean, leur ennemi commun. Josèphe les remercia avec effusion de leur sympathie, et les calma en disant qu'il aimait mieux vaincre ses ennemis par la prudence, que par le meurtre. Pour commencer, il se fit donner par chacune des villes de la Galilée la liste des adhérents de Jean de Giscala, et il fit proclamer par des hérauts que si, dans l'espace de cinq jours, ils n'étaient pas rentrés dans le devoir, et n'avaient pas déserté la cause du criminel qu'ils s'étaient donné pour chef, leur patrimoine serait confisqué, et leurs maisons avec leurs familles livrées aux flammes. L'effet de cette proclamation fut immédiat, et trois mille des partisans de Jean de Giscala se détachèrent aussitôt de lui et vinrent déposer leurs armes aux pieds de Josèphe.

Quant à Jean, avec ce qui lui restait de monde, c'est-à-dire environ deux mille Syriens transfuges, il comprit qu'il fallait renoncer à la lutte ouverte et se contenter de ma-

nœuvres cachées. Il commença par envoyer en secret des émissaires à Jérusalem, pour dénoncer Josèphe comme ayant formé une armée considérable, à la tête de laquelle il se préparait à envahir la capitale, afin de s'y établir en maître; qu'il fallait, par conséquent, agir en hâte contre lui pour prévenir ses desseins.

Le peuple, qui, du reste, avait prévu cette nouvelle machination de Jean, ne tint aucun compte de sa dénonciation; mais les grands et quelques-uns des magistrats, poussés par l'envie, envoyèrent en secret de l'argent à Jean de Giscala, pour qu'il l'employât à recruter des mercenaires avec lesquels il pourrait combattre Josèphe. Ils firent plus encore, et résolurent d'enlever à Josèphe le commandement de l'armée; mais, craignant que leur décret n'eût aucun effet, ils firent partir un corps de deux mille cinq cents soldats, suivi de quatre des plus illustres citoyens, qui étaient Joas-dros, fils de Nomik; Ananias, fils de Saddok; Simon et Juda, tous deux fils de Jonathas. Ces quatre personnages étaient d'une grande habileté de langage, et ils avaient pour mission de faire renoncer le peuple à sa bienveillance envers Josèphe. Si celui-ci se rendait devant eux de son propre mouvement, ils devaient lui permettre de se disculper; au cas contraire, ils devaient le traiter en ennemi.

De leur côté les amis de Josèphe s'empressèrent de le prévenir que des troupes étaient envoyées contre lui, mais sans qu'ils en connussent la cause, les desseins de ses ennemis étant restés parfaitement secrets. Il en résulta que, faute d'avoir pu prendre ses précautions, quatre des villes du gouvernement de Josèphe se déclarèrent immédiatement pour ses ennemis. Ce furent Sepphoris, Gamala, Giscala et Tibérias. Mais sans faire emploi de la force, il les fit promptement rentrer dans le devoir. Puis, à l'aide d'un stratagème

dont il se contente de signaler l'emploi, sans en indiquer la mesure, Josèphe se saisit des quatre personnages qui devaient lui aliéner les Galiléens et des principaux chefs des troupes envoyées contre lui, et il les fit reconduire sous bonne escorte à Jérusalem. Le peuple les reçut avec indignation, et il les eût taillés en pièces, avec ceux qui les avaient employés, s'ils ne se fussent soustraits par la fuite au danger qui les menaçait.

Après cette tentative, Jean jugea prudent de se tenir renfermé dans les murailles de Giscala. Quelques jours plus tard, Tibérias fit de nouveau défection, en appelant le roi Agrippa. Au jour où il était attendu il ne parut pas, mais il arriva à sa place un petit nombre de cavaliers romains qui déclarèrent Josèphe banni de la ville. La nouvelle de cet événement fut aussitôt apportée à Tarichées, au moment où toute la garnison était dehors et occupée à fourrager. Josèphe ne pouvait marcher seul et sans perdre de temps contre les déserteurs de sa cause; d'un autre côté, s'il ne bougeait pas de Tarichées, il était à craindre que les royaux ne profitassent de son hésitation pour occuper Tibérias. Attendre le lendemain était d'ailleurs chose impossible, car c'était le jour du sabbat, et ce jour là il n'y avait moyen de rien faire. Restait la ruse, et nous avons vu que Josèphe s'y entendait. Il fit donc fermer les portes de Tarichées, afin que personne n'en pût sortir pour aller prévenir ceux contre lesquels une expédition se préparait; puis il requit toutes les barques qui se trouvaient sur le lac, au nombre de deux cent trente, ayant chacune quatre hommes d'équipage au plus, et il partit en toute hâte pour Tibérias.

Lorsqu'il eut amené sa flottille en un point assez éloigné pour qu'il fût impossible de discerner ce qu'elle portait, il donna l'ordre à toutes les barques de croiser à cette hauteur, et lui-même n'ayant avec lui que sept de ses satellites sans

armes, s'approcha du rivage de façon à pouvoir être reconnu. Dès que ses ennemis l'aperçurent du haut de leurs murailles, ils furent consternés, parce qu'ils se figuraient que sa flotte était pleine de troupes; et, tout en le maudissant, ils mirent bas les armes et lui tendirent des mains suppliantes, implorant leur pardon et celui de la ville.

Josèphe se répandit contre eux en menaces; il leur reprocha durement, à eux qui avaient été les premiers à se révolter contre les Romains, d'user leurs forces dans les dissensions civiles, avant d'avoir à s'en servir contre l'ennemi commun, et de faire tout ce que cet ennemi pouvait avoir le plus à cœur de leur voir faire. Il leur reprocha aussi de comploter contre la vie de celui qui était chargé de les défendre, et de fermer, sans rougir de honte, les portes de leur ville à celui qui l'avait fortifiée. Il ajouta qu'il accueillerait volontiers ceux qui viendraient lui présenter les excuses de la ville, et dont la présence auprès de lui serait pour la cité le prix du salut. Aussitôt dix des plus notables habitants se rendirent vers Josèphe, qui les reçut dans une de ses barques et les emmena au large, le plus loin possible; puis il ordonna que cinquante des plus illustres membres du Sénat vinssent le rejoindre, comme s'il voulait aussi recevoir de leur bouche l'assurance du bon vouloir de la population. Après ceux-là, sous d'autres prétextes, il en manda coup sur coup une foule d'autres; dès qu'une barque était remplie, il la faisait partir promptement pour Tarichées, avec ordre de jeter les passagers en prison; si bien qu'il réussit à s'emparer du Sénat tout entier, composé de six cents personnes, et de deux mille habitants qu'il fit ainsi transporter à Tarichées.

Comme ceux qui étaient restés à terre vociféraient contre un certain Clitus qu'ils accusaient d'être l'instigateur de la défection, en appelant sur sa tête toute la colère de Josèphe,

celui-ci, qui s'était promis de n'ôter la vie à personne, dépêcha un de ses soldats, nommé Levias, avec ordre de couper les deux mains à Clitus. Mais Levias, peu rassuré sur le sort qui lui était réservé, s'il débarquait seul au milieu d'un cercle d'ennemis, refusa de marcher. Clitus, voyant Josèphe furieux dans sa barque et sur le point de venir lui-même lui infliger le supplice auquel il l'avait condamné, le supplia du rivage de lui laisser au moins une de ses mains. Josèphe accéda à sa prière, mais à la condition qu'il se couperait lui-même la main à abattre. Quelle clémence, et qu'il y a bien là de quoi tirer vanité ! Clitus saisit son épée, et se fit sauter la main gauche, tant il avait peur de Josèphe !

Ce fut ainsi que notre historien fit rentrer dans l'obéissance la population de Tibérias, avec des barques vides et sept hommes en tout !

Peu de temps après, Giscala, qui avait fait défection avec Sepphoris, fut prise d'assaut par Josèphe et livrée au pillage. Il réserva toutefois tout ce qu'il put du butin pour être rendu aux habitants ; il en fit de même à Sepphoris et à Tibérias. Josèphe agissait ainsi pour que le pillage de leurs biens servit d'avertissement à ceux qui avaient trahi sa cause, et pour que leur restitution les ramenât à de bons sentiments à son égard.

La guerre intestine était éteinte en Galilée. Lorsque les troubles civils furent apaisés, on ne songea plus qu'à se préparer à bien recevoir l'ennemi. A Jérusalem, le grand prêtre Ananus et tous ceux des grands qui haïssaient les Romains, se hâtaient de mettre les murailles de la ville en état, et de construire des machines de guerre. Partout dans la cité on fabriquait des javelots et des armes de toute espèce. La foule des jeunes hommes passait son temps à s'exercer ; tout était en ébullition. Les modérés étaient dans la consternation, et beaucoup d'entre eux, prévoyant l'issue de cette funeste

guerre, gémissaient et se lamentaient sur le sort de la patrie. Les prodiges qui se multipliaient étaient regardés comme de mauvais augure par ceux qui désiraient la paix; les belliqueux, au contraire, les interprétaient sans hésiter à leur avantage. En un mot, Jérusalem semblait sur le point de périr, même avant l'arrivée des Romains.

Ananus essaya de ralentir quelque peu la construction des engins de guerre, afin de modérer l'exaltation de ceux qu'on appelait les séditeux et les zélotes; mais il fut victime de son expérience. Nous verrons plus tard qu'il fut l'auteur de sa propre mort.

Dans la toparchie de l'Acrabatène, Simon, fils de Gioras, ayant réuni une bande nombreuse de révolutionnaires, prit le parti de se livrer au brigandage. Les riches virent saccager leurs maisons, et qui pis est, maltraiter affreusement leurs personnes. Déjà il était clair que Simon s'arrogeait le souverain pouvoir. Ananus et les magistrats de Jérusalem se virent forcés d'envoyer une armée contre lui, et Simon alla se réfugier avec les siens auprès des bandits qui occupaient Massada. Il s'y maintint jusqu'au meurtre d'Ananus et de ses autres ennemis, dévastant l'Idumée avec les voleurs qui lui avaient donné asile, de telle façon que les magistrats de cette malheureuse province se virent obligés, par la fréquence des meurtres et des pillages, à lever une armée qui tint garnison dans les bourgades, afin de les protéger.

Les affaires des Juifs, on le voit, étaient alors en bien pitoyable situation. Lorsque Néron reçut la nouvelle des revers essuyés en Judée par les aigles romaines, il en fut, ainsi que cela devait être, consterné et épouvanté au fond du cœur. En public il s'emporta avec arrogance, accusant la négligence des généraux, sans vouloir tenir aucun compte de la valeur de l'ennemi. Il ajouta qu'il était digne de la majesté impériale

de mépriser les malheurs de ce genre, de n'en pas tenir compte et de se montrer au-dessus de toutes les calamités. Vaines paroles que démentaient l'inquiétude et le trouble de son esprit.

Cherchant alors à qui il pouvait confier l'Orient si agité, avec ordre de châtier la Judée rebelle, et d'écarter des pays voisins l'esprit de vertige qui l'avait frappée, il ne trouva que Vespasien à la hauteur d'une aussi grande mission. C'était un homme qui avait passé sa vie entière dans les camps. Déjà il avait rendu à l'empire l'Occident bouleversé par les Germains; il avait soumis la Bretagne encore peu connue, et avait valu à l'empereur Claude un triomphe que celui-ci n'avait pas acheté au prix de ses propres sueurs. Ces considérations semblèrent déterminantes à Néron. D'ailleurs il voyait en Vespasien la maturité de l'âge réunie à l'expérience des choses; l'amour de Vespasien pour ses enfants lui répondait de la fidélité du père, et la bravoure de ses jeunes fils devait venir en aide à sa prudence paternelle. Mais au-dessus des hommes il y a un Dieu qui dirige toutes leurs actions, et ce Dieu voulut que Néron mît à la tête des armées de Syrie Vespasien, qu'il entoura de toutes les caresses et de toutes les faveurs propres à lui donner du courage, et que les conjectures présentes rendaient indispensables.

Vespasien était en Achaïe auprès de Néron, lorsque ce magnifique commandement lui fut confié; il envoya de là son fils Titus à Alexandrie chercher la quinzième légion; puis traversant l'Hellespont, il se rendit par terre en Syrie, et s'occupa immédiatement de concentrer les troupes romaines et les nombreux contingents d'auxiliaires fournis par les rois voisins.

Les Juifs, après la défaite inattendue de Cestius, s'étaient exaltés outre mesure et n'avaient plus su mettre un frein à

leurs ardeurs belliqueuses ; comme excités par le fouet de la fortune, ils ne pensaient plus qu'à pousser la guerre. Aussitôt tout ce qu'il y avait parmi eux de plus batailleur se rassembla et marcha sur Ascalon. Cette ville antique, située à cinq cent vingt stades de Jérusalem, avait été de tout temps odieuse aux Juifs, aussi fut-elle la première l'objet de leurs entreprises. Trois hommes pleins de vaillance et d'habileté étaient à la tête de l'expédition, c'étaient Niger le Péraïte, Silas le Babylonien et Jean l'Essénien. Ascalon était bien fortifiée, mais n'avait qu'une faible garnison, car elle ne renfermait qu'une cohorte d'infanterie, et qu'une aile de cavalerie placée sous les ordres d'Antonius.

La bande des assaillants arriva devant Ascalon avec une promptitude extraordinaire, mais pas assez inopinément cependant pour qu'Antonius, averti de leur venue, n'eût eu le temps d'aller au-devant d'eux avec sa cavalerie. Il les chargea vigoureusement et réussit d'abord à les repousser. Aussitôt qu'ils plièrent, les cavaliers romains les rejetant en rase campagne, les poursuivirent avec l'avantage décidé que devait nécessairement leur donner, sur ces masses indisciplinées, leur habitude de l'obéissance aux ordres des chefs expérimentés qui les conduisaient au combat. Une énorme quantité de Juifs resta sur le carreau. S'il faut en croire Josèphe, le nombre des morts s'éleva à dix mille. Jean et Silas furent tués, et le seul chef survivant, Niger le Péraïte, se réfugia avec ce qui lui restait de monde dans une petite forteresse de l'Idumée, nommée Sallis. Les Romains en furent quittes pour un certain nombre de blessés.

Cet échec aurait dû abattre l'audace des Juifs, et ce fut tout le contraire qui arriva. C'est à peine s'ils se donnèrent le temps de panser leurs blessures, et une fois qu'ils eurent repris haleine, ils se jetèrent de nouveau sur Ascalon. L'issue

de cette nouvelle attaque fut exactement la même ; car Antonius, qui avait établi des embuscades aux points du passage forcé de l'ennemi, vit bientôt les Juifs y donner tête baissée, et y laisser encore plus de huit mille morts. Ils durent fuir de nouveau et Niger avec eux. Mais celui-ci ne se retira qu'en combattant comme un lion. Il alla cette fois se réfugier dans la forteresse d'une bourgade nommée Bezedel. Pour ne pas perdre de temps à en faire le siège en règle, Antonius y fit mettre le feu, dans l'espérance que Niger périrait dans les flammes. Une fois l'incendie déclaré, les Romains se retirèrent, aussi joyeux que si déjà Niger était mort. Mais il réussit à se cacher dans une cave, d'où ceux qui cherchaient en pleurant son cadavre, pour lui donner les honneurs de la sépulture, le retirèrent vivant au bout de trois jours. Ce fut avec allégresse que les Juifs retrouvèrent le chef adoré que la Providence leur semblait avoir conservé, par une sorte de miracle, afin qu'il pût plus tard les conduire encore à l'ennemi.

Vespasien avait trouvé à Antioche le roi Agrippa qui l'attendait à la tête de toutes ses troupes ; une fois son armée constituée, il quitta la métropole de la Syrie et marcha sur Ptolémaïs. En y arrivant, il trouva les Galiléens de Sepphoris qui avaient déjà fait leur soumission à Cestius Gallus, parce qu'ils désiraient la paix et qu'ils savaient à merveille à quels ennemis ils auraient affaire, s'ils persistaient à prendre le parti des rebelles. Vespasien, enchanté de cette défection, plaça dans leur ville une garnison, composée d'infanterie et de cavalerie, en nombre suffisant pour les mettre à l'abri de toute insulte de la part des révoltés. Sepphoris, aujourd'hui Safourieh, était une place très-importante par son assiette solide et par sa grandeur ; il était donc nécessaire de s'en assurer la possession, au moment d'entrer en campagne.

La Galilée se subdivise en deux provinces, l'inférieure et la supérieure; toutes les deux sont entourées par la Phénicie et par la Syrie proprement dite. A l'occident elle a pour limite le territoire de Ptolémaïs et le Carmel, montagne qui appartenait jadis aux Galiléens, mais qui depuis était passée entre les mains des Tyriens. Au pied du Carmel est Gaba, surnommée la ville des cavaliers, parce que des cavaliers licenciés par Hérode s'y étaient établis. Au midi elle est bornée par la Samarie et par le territoire de Scythopolis, qui s'étend jusqu'au Jourdain. A l'orient, ses frontières sont l'Hippène, la Gadaride, la Gaulonitide et les limites des États d'Agrippa. Au nord elle est limitrophe de Tyr et de son territoire.

La Galilée inférieure s'étend en longueur de Tibérias à Chaboulôn, place voisine de la côte de Ptolémaïs. Dans l'autobiographie de Josèphe, cette même localité est appelée Chabolo (c. XLIII). En largeur, la Galilée inférieure s'étend depuis le bourg de Xalôth (aujourd'hui Ksalouth, village abandonné et en ruines, au pied des montagnes de Nazareth), qui est placé dans la grande plaine (d'Esdreïon ou de Jesraël), jusqu'à Bersabee; là commence la Galilée supérieure, qui s'étend en largeur de Bersabee jusqu'à Baca, bourg placé à l'extrême limite de la Galilée et du pays des Tyriens. En longueur, elle s'étend de Thella, bourgade voisine du Jourdain, jusqu'à Merôth. (Serait-ce Meïron, dans le voisinage de Safed?)

Les Galiléens, nous dit Josèphe, forment une nation guerrière et très-brave. Leur territoire est fertile, riche, admirablement cultivé, et bien planté d'arbres de toutes les essences. Les villes y sont nombreuses, et partout on y rencontre des villages dont les plus faibles comptent plus de cinq mille habitants. Je ne pense pas qu'il soit permis d'accepter de confiance cette assertion de Josèphe, parce qu'elle est évidemment entachée d'une très-grande exagération.

Notre historien compare ici la Galilée à la Pérée, et lui accorde une supériorité marquée, malgré la moindre étendue de son territoire, grâce à la fertilité de son sol et à la beauté de sa culture. La Pérée, qui est beaucoup plus vaste, est en grande partie sauvage et déserte. Partout où le sol est favorable, elle est bien cultivée et plantée d'oliviers, de vignes et de dattiers. Elle est arrosée par des torrents qui sortent des montagnes, et lorsque ceux-ci sont à sec, dans le fort de l'été, de belles et nombreuses sources y suppléent. Sa longueur est comptée de Makhærous (Mkaour, au delà du Nahr-Zerka-Mayn), à Pella (Tabakhat-Fahil; dans le voisinage du lac de Gennezareth). Sa largeur, de Philadelphia (Ammân) au Jourdain. Sa limite septentrionale est à Pella; le Jourdain la borne à l'occident, et la Moabitude au midi. A l'orient elle confine avec l'Arabie, la Silbonitide, la Philadelphène et la Geraside.

La Samarie est intermédiaire entre la Judée et la Galilée. Elle commence au bourg de Ginæa (Djenin), placé dans la grande plaine (d'Esdrelon), et finit à la toparchie de l'Acra-batène. Pour la nature de son sol elle ne diffère en rien de la Judée; car toutes les deux, à la fois montueuses et coupées de plaines, se prêtent bien aux travaux de l'agriculture, sont fertiles et bien plantées d'arbres fruitiers. Elles ne sont pas riches en sources, mais les pluies y sont fréquentes et copieuses. Toutes les sources qu'on y rencontre sont d'une douceur remarquable, et l'herbe des pâturages y est d'une si bonne qualité, que le lait s'y produit en plus grande abondance que partout ailleurs. Du reste, ce qui prouve le mieux la bonté et la fertilité de ces deux pays, c'est la grandeur de leur population.

Le bourg qui se trouve sur la frontière de ces deux provinces est Anouath, aussi nommé Borcéos, placé à l'extré-

mité nord de la Judée. La partie méridionale de celle-ci, lorsqu'on en mesure la longueur, finit à une bourgade voisine du pays des Arabes, et que les Juifs qui habitent cette région appellent Iardan. En largeur, elle s'étend du Jourdain jusqu'à Joppé. Au milieu du pays est située Jérusalem. La Judée n'est pas privée des délices dont on jouit sur les bords de la mer, car toute la côte, jusqu'à Ptolémaïs, lui appartient.

La Judée est divisée en onze parties ou lots de territoire. La première contient Jérusalem, la ville royale qui domine tout le pays circumjacent, comme la tête domine toutes les parties du corps. Les dix autres parties constituent des toparchies. La seconde est celle de Gophna ; puis il y a les toparchies d'Acra-batta, de Thamna, de Lydda, d'Emmaüs, de Pella (?), d'Idumée, d'Engaddi, d'Herodion et de Jéricho. A ces toparchies il faut ajouter les districts maritimes de Iamnia et de Joppé, dont ces deux villes sont les chefs-lieux. Dans les États d'Agrippa, on comptait comme pays juif la Gamalitique, la Gaulanite, la Batanée et la Trachonite. Leur ensemble forme une région dont la largeur est comptée à partir du Liban et des sources du Jourdain jusqu'au lac de Tibérias. En longueur elle s'étend d'un bourg nommé Arpha, jusqu'à Julias (aujourd'hui Tell-houm) ; tout ce pays est peuplé de Juifs mêlés aux Syriens.

Nous avons dit que Vespasien, dès qu'il fut arrivé à Ptolémaïs, accorda aux Sepphoritains une petite armée d'observation qui devait les garantir contre toute attaque, mais dont la destination principale était évidemment de s'assurer la possession d'une base d'opérations solide, comme l'était la place forte de Sepphoris. Le corps détaché qui y fut envoyé se composait de mille hommes de cavalerie et de six mille hommes d'infanterie. Il était placé sous le commandement d'un tribun nommé Placidus. L'infanterie tint garnison dans

Sepphoris même, mais la cavalerie alla camper dans la grande plaine (ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ, ce terme s'entend toujours de la belle plaine d'Esdrélon ou de Jesraël). Ces deux troupes lançaient incessamment des colonnes mobiles autour d'elles, et ravageaient tout le pays environnant, causant ainsi un préjudice énorme à Josèphe et à ses partisans qui, partout où ils osaient se montrer, étaient vivement repoussés. Le chef des Galiléens résolut alors de tenter un coup décisif, et se décida, suivant une expression vulgaire, à prendre le taureau par les cornes. Il avait lui-même fortifié Sepphoris avant sa défection, de façon à la rendre très-difficile à prendre, même pour les Romains. Il alla bravement l'attaquer, et fut battu. La force ne lui réussissant pas, il essaya de la persuasion sur les esprits des Sepphoritains; mais il n'eut pas plus de succès, et dut se résigner à voir les campagnes de la Galilée sillonnées jour et nuit par les colonnes romaines, qui pillaient tout, mettant à mort les hommes en âge de porter les armes, et faisant prisonniers les enfants et les vieillards. En un mot, la Galilée entière était à feu et à sang, en butte à toutes les misères et à toutes les calamités. Il n'y avait plus d'asile pour ses malheureux habitants que dans les villes que Josèphe avait entourées de murailles.

Titus, parti d'Achaïe, avait pris terre à Alexandrie, en moins de temps que la saison d'hiver ne semblait devoir en exiger. Aussitôt arrivé, il rassembla les troupes qu'il venait chercher et se rendit à marches forcées à Ptolémaïs, où son père l'attendait, avec la cinquième et la dixième légion. Il amenait lui-même la quinzième. Avec ces trois corps étaient réunis dix-huit cohortes que vinrent immédiatement rallier cinq autres cohortes et une aile de cavalerie, détachées de Césarée; plus cinq autres ailes de cavaliers syriens. Dix des cohortes avaient un effectif de mille hommes chacune. Les

treize autres n'en comptaient que six cents ; mais elles étaient renforcées chacune d'un escadron de cent vingt cavaliers.

Les auxiliaires fournis par les rois alliés étaient en très-grand nombre. Ainsi les contingents d'Antiochus, d'Agrippa et de Sohem étaient composés de deux mille archers à pied, et de mille cavaliers. L'Arabe Malchus, de son côté, avait amené mille cavaliers et cinq mille fantassins, dont la plus grande partie était armée d'arcs. L'effectif total de l'armée atteignait ainsi le chiffre de soixante mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, en outre des serviteurs (θεραπευτῶν), qui étaient extrêmement nombreux, et qui étaient assez habitués à la vie militaire, pour pouvoir avec toute raison être classés au nombre des combattants. En temps de paix, en effet, ils prenaient part à tous les exercices de l'armée, et, en temps de guerre, à tous les périls des soldats, si bien que leurs maîtres seuls les surpassaient en expérience et en valeur.

Josèphe ajoute, et en cela il a grandement raison, qu'il faut admirer cette sage organisation adoptée par les Romains, et qui, des suivants de l'armée, savait faire non-seulement des serviteurs intelligents, mais encore au besoin des soldats tout prêts à rendre d'excellents services. On le voit, il y a loin des suivants romains à ces espèces de bandits qui suivaient les armées au moyen âge, et auxquels le triste rôle qu'ils jouaient constamment a valu le nom de goujats.

Arrivé en ce point de son récit, Josèphe nous donne les détails les plus précis sur l'organisation des armées romaines et sur leur castramétation. Nous ne saurions mieux faire que de les reproduire intégralement, parce qu'ils ne peuvent manquer d'intéresser au plus haut point tous les hommes qui ont quelque peu la pratique de la vie militaire.

Si l'on prend en considération, dit notre historien, la discipline qui régnait dans les armées romaines, on sera bien

vite convaincu que si elles sont parvenues à constituer un aussi vaste empire, elle l'ont dû bien moins à la faveur de la fortune, qu'à leur propre mérite. Les Romains, en effet, ne se contentent pas de prendre les armes lorsque la guerre éclate. Pour eux le temps de paix n'est pas un temps de repos : jamais, chez eux, les exercices militaires ne sont suspendus ; jamais ils n'attendent que la guerre les menace, pour s'en occuper activement. Ces exercices ne diffèrent en rien de ceux de la guerre véritable ; et tous les jours chaque soldat fait la même gymnastique que s'il était devant l'ennemi, et avec la même ardeur. Il en résulte qu'ils supportent avec une grande facilité la fatigue des combats. Ils s'habituent aussi à ne jamais quitter leurs rangs, à ne concevoir aucune peur et à surmonter toutes les fatigues. C'est ainsi qu'ils ont toujours l'avantage sur ceux qu'ils trouvent moins solides et moins immobiles qu'eux. On peut dire en toute vérité que, pour eux, les exercices sont des combats dans lesquels le sang ne coule pas, et que les combats ne sont que des exercices où le sang coule. Ils ne se laissent pas facilement entamer par les charges subites de leurs adversaires, et toutes les fois qu'ils mettent le pied sur la terre ennemie, avant d'en venir à l'action, ils commencent toujours par fortifier leur campement. Et il ne faut pas croire que ces campements soient établis à la légère, sur un terrain inégal, et qu'ils s'y enferment sans ordre ; loin de là ! Si le terrain est inégal, ils l'aplanissent d'abord ; puis, d'après les principes de leur castramétation, ils donnent au camp une forme carrée. Pour le construire ils mènent à leur suite une grande quantité d'ouvriers en bois, munis de tous les outils nécessaires à ce travail.

L'intérieur du camp est rempli par les tentes, et le pourtour en est couvert par une espèce de muraille, munie de tours disposées à intervalles égaux. Les courtines qui relient ces

tours sont garnies de scorpions, de catapultes, de balistes et de toute espèce de machines propres à lancer des projectiles, dont elles sont bien approvisionnées. Quatre entrées sont pratiquées sur les quatre faces, de dimensions telles que les bêtes de somme et les sorties, le cas échéant, puissent les franchir à l'aise. Le camp est divisé par des rues au milieu desquelles sont dressées les tentes des officiers, entourant le prétoire (τὸ στρατήγιον), assez semblable à un temple (ναὸ παραπλήσιον). De la sorte on voit comme une véritable ville sortir subitement de terre, avec son marché et ses ateliers d'artisans. De plus, des sièges sont installés pour les chefs de cohortes (λοχαγοῖς) et les centurions (ταξιάρχους), afin qu'ils puissent rendre la justice au besoin. Le pourtour est revêtu d'un retranchement, et le camp est dressé avec une extrême promptitude, tant à cause du nombre que de l'expérience des travailleurs. Lorsque la sécurité l'exige, un fossé couvre à l'extérieur tout le vallum, et on lui donne quatre coudées en largeur et en profondeur (2^m,10).

Quand les retranchements sont achevés, chacun se retire sous sa tente et y prend du repos dans le plus grand ordre avec ses compagnons d'escouade. Les distributions sont faites alors en très-bon ordre et aussi par escouade; tous reçoivent le bois, l'eau nécessaire et le blé, quand on doit en distribuer. Personne ne peut prendre son repas au moment qui lui convient, mais tous doivent attendre l'heure fixée. Les heures du coucher, des gardes et du réveil sont indiquées par des sonneries de trompettes. En un mot rien ne peut se faire sans commandement.

Au point du jour les soldats vont saluer les centurions; ceux-ci se réunissent ensuite pour aller saluer les tribuns, avec lesquels tous les officiers se rendent devant le général en chef. Celui-ci leur communique habituellement le signe de

reconnaissance et les ordres qu'ils ont à transmettre à leurs subordonnés ; ce signe et ces ordres doivent être observés au milieu de l'action même, afin que les soldats se transportent rapidement et sans confusion en avant ou en arrière, suivant les besoins.

Lorsqu'il faut lever le camp, la trompette l'annonce, et aussitôt tout le monde se met à l'œuvre. Au premier signal les tentes sont repliées et tous les bagages sont préparés pour le départ. Cela fait, une nouvelle sonnerie annonce que tout est prêt; les mulets et les bêtes de somme sont chargés immédiatement, et chacun attend l'ordre de se mettre en marche. Puis on met le feu au camp, afin qu'il ne puisse servir à l'ennemi. Une troisième sonnerie annonce alors la sortie du camp, presse ceux qui sont en retard pour quelque cause que ce soit, et fait prendre les rangs à tout le monde. Alors un héraut, placé à la droite du général en chef, demande par trois fois et en langue latine à l'armée si elle est prête au combat. A chacune de ces trois demandes répondent autant d'acclamations des soldats, qui se déclarent prêts, et qui, devant même les paroles du héraut, lèvent les mains avec un enthousiasme guerrier, en poussant allégrement le cri de guerre.

L'armée s'ébranle ensuite en silence, chacun conservant son rang, comme s'il marchait au combat. Les fantassins sont armés du casque et de la cuirasse, et à chacun de leurs flancs est suspendu un glaive. Celui qu'ils portent au côté gauche est beaucoup plus grand que l'autre, dont la lame ne dépasse pas une palme. Les fantassins d'élite, formant l'escorte du général en chef, ont des lances et des boucliers ronds (*ἀσπίδες*). Le reste de la phalange est armé d'un javelot et d'un bouclier oblong (*θυρεὸν ἐπιμήκη*). Ils portent en outre une scie, une corbeille, un seau, une hache, une courroie, une faux, une

chaîne et des vivres pour trois jours, de telle sorte que le fantassin n'est guère moins chargé qu'un mulet.

Les cavaliers portent suspendue au côté droit une longue épée, et à la main une pique allongée (κοντός επιμήκης); leur bouclier (θυρεός) est placé obliquement (πλάγιος, transversalement?) sur le flanc du cheval; ils sont munis en outre d'un carquois contenant trois javelots au moins, à la pointe large, et aussi longue que la haste. Tous ont des casques et des cuirasses comme les fantassins. L'armement des cavaliers qui forment l'escorte du général en chef ne diffère en rien de celui des cavaliers appartenant aux ailes. Toujours l'ordre de marche des corps est fixé par le sort⁴.

Dans l'action, les Romains ne font aucun mouvement qui n'ait été prévu, mûrement discuté et décidé à l'avance. Rien n'est laissé à l'inspiration soudaine. Il en résulte qu'ils ne se trompent pas sur ce qu'ils ont à faire, et que si d'aventure ils se trompent, l'erreur est corrigée très-facilement. Ils vont jusqu'à préférer à un succès dû au hasard, un échec subi à la suite d'une manœuvre arrêtée d'avance. Ils pensent qu'un avantage exclusivement fortuit peut encourager la négligence, tandis que la délibération, quand bien même elle conduit à un revers, force ceux qui l'ont subi à prendre une autre fois toutes les précautions possibles pour que pareille chose ne se renouvelle pas. Enfin, ils ne savent aucun gré à celui qui obtient un succès de hasard, tandis qu'ils se consolent des accidents impossibles à prévoir, en pensant qu'ils n'ont rien négligé de ce qui paraissait probable.

Chez les soldats romains, la continuité des exercices est aussi salutaire pour l'esprit que pour le corps. Du reste, la crainte du châtement les force de se livrer assidûment au ma-

4. Je crois bien, sans pourtant oser l'affirmer, que c'est là le vrai sens du membre de phrase obscur : κλήρω δὲ τῶν ταγματῶν αἰεὶ τὸ λαχὼν ἡγίεται.

niement des armes. Car leurs lois punissent de mort non-seulement la désertion, mais encore l'indolence. Les généraux, d'ailleurs, sont plus sévères encore que les lois ; mais ils font oublier leur dureté envers les coupables, par la générosité avec laquelle ils comblent d'honneurs ceux qui se montrent braves. L'obéissance aux chefs est poussée à un tel point, que, dans les batailles, l'armée entière ne semble former qu'un seul corps ; les rangs sont si habilement coordonnés, que tous les mouvements sont faciles et simples. Toutes les oreilles, d'ailleurs, sont tendues pour saisir le moindre commandement ; tous les yeux épient le moindre signe et toutes les mains sont prêtes à exécuter ce qu'on exige d'elles. De là vient la promptitude d'action des soldats romains ; en revanche, ils sont très-lents à se décourager. Jamais, dès qu'une affaire est engagée, ils ne reculent devant le nombre, la ruse ou la difficulté du terrain. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que de pareils soldats, commandés par des chefs aussi habiles et aussi expérimentés, aient taillé dans l'univers un empire dont les limites sont à l'orient, l'Euphrate, à l'occident, l'Océan, au midi, la province la plus fertile de l'Afrique, et au nord enfin l'Ister et le Danube ? Ne serait-on pas tenté de dire que cet empire est trop petit pour de si grands maîtres ? (*Bell. Jud.*, III, v, 1 à 7.)

Je pardonne beaucoup à Josèphe, mais en vérité je ne saurais lui pardonner la platitude de cette dernière phrase. Il n'est pas possible, en effet, de pousser la flatterie plus loin. Si notre historien était de bonne foi en écrivant cette phrase, il avait à peu près perdu le sens. S'il ne pensait pas ce qu'il osait dire, la rougeur a dû lui monter au front. Admirez donc la discipline des Romains, rien de plus juste ; mais ne perdons pas de vue que ces maîtres si grands n'ont été trop souvent que d'abominables envahisseurs ; c'est aux

loups seuls que s'applique la formule : la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Au reste, Josèphe a si bien senti ce qu'avait de misérable cette louange hyperbolique, qu'il s'est empressé de la faire suivre de ceci : Tout ce que je viens d'exposer longuement, n'a pas été dit dans le but de flatter les Romains, mais bien pour apporter quelque consolation dans l'esprit des vaincus, et surtout pour détourner de leurs projets ceux qui songeraient à quelque nouvelle rébellion.

Revenons maintenant au récit des événements.

Vespasien et son fils Titus, une fois réunis à Ptolémaïs, s'occupèrent, le plus activement possible, de l'organisation de l'armée. Pendant ce temps-là, Placidus, à la tête de ses colonnes mobiles, dévastait la Galilée et mettait impitoyablement à mort tous les hommes valides qui tombaient entre ses mains. Voyant que les plus redoutables de ses adversaires réussissaient presque toujours à trouver un refuge dans les places que Josèphe avait fortifiées, il résolut de marcher sur la plus importante de toutes, Iotapata ; il espérait l'enlever par un coup de main, et se faire ainsi un grand mérite aux yeux des deux généraux, en leur rendant facile la campagne qu'ils allaient entreprendre. Il était assez naturel de croire, en effet, que la place la plus forte une fois enlevée, les autres ne tarderaient pas à capituler. Mais il s'était grandement trompé ; car les Iotapatènes, avertis de sa venue, marchèrent à sa rencontre, l'assaillirent inopinément et le forcèrent à battre en retraite. Les Romains eurent un grand nombre de blessés, et sept morts seulement, parce qu'ils rentrèrent en bon ordre et à rangs serrés, ce qui les couvrait convenablement contre les coups des Juifs, qui n'osaient se hasarder à engager le combat corps à corps, se contentant d'envoyer leurs traits de loin, grâce à la supériorité de l'armement de leurs adver-

saires. Les Juifs, de leur côté, n'eurent que trois tués et un assez petit nombre de blessés. Il semble, d'après ces chiffres, qu'il n'y ait eu, en cette occasion, qu'une sorte d'escarmouche qui suffit néanmoins pour faire comprendre à Placidus qu'il n'était pas de force à attaquer la place. Il se retira donc.

Vespasien alors, impatient d'entrer lui-même en pays ennemi, partit de Ptolémaïs à la tête de son armée, disposée en colonne de marche, suivant la mode romaine. Nous verrons plus loin quel était cet ordre en colonne.

Une fois les frontières de la Galilée franchies, Vespasien s'arrêta et campa, se contentant de montrer aux ennemis les forces dont il disposait, afin de les effrayer et de leur laisser le temps de venir à résipiscence, avant que les hostilités ne fussent ouvertes. Pendant ce temps d'arrêt, il prépara tout pour le siège des places fortes qu'il devait attaquer.

La venue du général en chef en personne et de son armée imposante, ne tarda pas à faire naître dans les esprits de tous le repentir de leur défection, et bientôt aussi une véritable consternation. Josèphe, en effet, avait établi toutes ses troupes non loin de Sepphoris, et auprès d'un bourg appelé Garis¹. Dès que la présence de l'armée romaine fut signalée, et qu'une bataille parut imminente, tous prirent la fuite, non-seulement avant le combat, mais avant même qu'ils eussent aperçu l'ennemi. Qu'étaient donc devenus les cent mille soldats que Josèphe se vantait d'avoir formés à la romaine? Ils avaient apparemment fondu comme la neige au soleil. N'ayant plus que bien peu de monde autour de lui, Josèphe comprit qu'il n'était pas de force à recevoir dignement l'ennemi; voyant d'ailleurs que l'ardeur belliqueuse des Juifs s'était évanouie, et que presque tous ses soldats parlaient

1. Peut-être Garin (Γαριν).

hautement de capituler, il commença à perdre tout espoir dans les résultats de la guerre, et prit le parti de s'éloigner le plus possible du danger : il courut donc avec ce qu'il avait de troupes se réfugier à Tibérias.

Vespasien alors marcha en avant et se porta sur Gabara (aujourd'hui Kabara). Cette ville ne fit, pour ainsi dire, aucune résistance; presque tous les hommes en état de porter les armes avaient pris la fuite d'avance. Une fois maître de la place, Vespasien donna l'ordre de passer au fil de l'épée les hommes arrivés à l'âge de puberté; les soldats romains s'acquittèrent de cette affreuse mission sans miséricorde, enflammés qu'ils étaient par leur haine des Juifs et par le souvenir si récent de tout le mal qu'ils avaient fait à Cestius. Gabara fut brûlée avec les villages et les petites forteresses des environs, qui, le plus souvent, furent trouvées abandonnées. Tous les habitants qui n'avaient pas fui furent réduits en esclavage.

L'arrivée inopinée de Josèphe répandit la terreur dans Tibérias, parce que les habitants étaient convaincus que jamais il ne reculerait, tant qu'il conserverait la moindre espérance dans le succès des armes juives. Ils ne se trompaient pas, hélas ! Car, dès ce moment, Josèphe avait compris que tout était perdu, et qu'il ne leur restait qu'à se soumettre. Bien qu'il eût quelque sujet de croire que les Romains lui feraient grâce, il aimait mieux mourir que de trahir son pays, et de passer tranquillement sa vie au milieu de ceux qu'il avait été chargé de combattre, et cela après s'être déshonoré en désertant le poste périlleux qui lui avait été confié. Il se décida alors à adresser aux magistrats de Jérusalem un rapport détaillé sur la situation, et conçu de telle façon, qu'en n'exagérant pas les forces de l'ennemi, on ne pût par la suite l'accuser de timidité, et qu'en les rabaissant au-dessous de la

réalité, il n'exaltât pas l'audace de ceux qui se repentaient déjà de s'être jetés dans cette folle rébellion. Il les pria donc de lui répondre immédiatement, s'il leur convenait de traiter avec les Romains ; au cas contraire, il leur demandait l'envoi de troupes qu'il pût opposer efficacement à l'ennemi. Cette dépêche aussitôt écrite fut expédiée à Jérusalem.

Vespasien, qui savait que Iotapata était devenue le refuge de la plus grande partie de l'armée ennemie, et que c'était d'ailleurs leur place de guerre la plus importante, se décida à en finir avec elle. Un corps de cavalerie et d'infanterie fut envoyé en avant pour en aplanir la route qui était montueuse et rocailleuse, difficile pour l'infanterie, et absolument impraticable pour la cavalerie. En quatre jours, le chemin fut ouvert et rendu commode pour l'armée entière. Dès le lendemain, qui était le vingt et un du mois d'Artemisius (14 avril), Josèphe, qui avait quitté Tibérias, se jetait dans Iotapata et relevait par sa présence le courage des Juifs.

Un déserteur vint informer Vespasien de l'entrée de Josèphe à Iotapata, et le presser de marcher sur cette place, lui donnant l'assurance qu'elle prise, il serait bientôt maître de la Judée entière, pourvu toutefois qu'il s'emparât de la personne de Josèphe. Vespasien fut ravi de cette nouvelle ; il regardait comme providentiel que le plus prudent et le plus habile des chefs ennemis se fût ainsi bénévolement jeté dans une impasse. Immédiatement Placidus et le décurion Ebutius furent envoyés en avant, avec ordre d'entourer la place et d'empêcher Josèphe d'en sortir.

Toute l'armée se mit en mouvement dès le lendemain, ayant Vespasien à sa tête, et elle arriva devant Iotapata à une heure avancée de la soirée. Une colline placée au nord de la place, et à sept stades seulement de distance, servit d'assiette au camp. Ce point bien apparent avait été choisi exprès pour

que la garnison pût réfléchir sur sa propre situation. Les Juifs furent pris de peur, et personne n'osa sortir des murailles. Les Romains, fatigués par une longue journée de marche, ne songèrent pas à attaquer immédiatement, mais ils entourèrent la ville d'un double cordon de troupes d'infanterie et d'un troisième de cavalerie, afin de barrer le passage aux Juifs qui seraient tentés d'évacuer la place. Ceux-ci se voyant enlever tout espoir de salut par la fuite, n'en devinrent que plus déterminés à se bien défendre. A la guerre il n'y a rien, en effet, qui donne plus de cœur aux gens que la nécessité.

Il n'entre pas dans mon plan de raconter ici toutes les péripéties du siège de Iotapata, si complaisamment racontées par Josèphe, lequel d'ailleurs y joua un rôle fort honorable. Ceux qui voudront en lire le récit¹ le trouveront au livre III de la guerre judaïque (cap. VII, *usque ad* cap. VIII). La ville ne fut prise qu'après quarante-sept jours de siège, dans la nuit du 30 de Dæsius au 1^{er} de Panemus (24 au 25 mai)².

S'il faut en croire Josèphe, les Romains firent douze cents prisonniers à Iotapata, et pendant toute la durée du siège, quarante mille Juifs périrent. Ces chiffres, le second à tout le moins, paraissent singulièrement exagérés. L'emplacement de Iotapata a été retrouvé par feu mon savant ami le D^r Schulz, consul de Prusse à Jérusalem. Depuis lors, il a été visité par le révérend Robinson, qui en donne une description détaillée, et l'an dernier par mon ami M. Auguste

1. Le siège de Iotapata vient d'être raconté et commenté avec un talent remarquable, par M. Auguste Parent, l'heureux explorateur du pourtour de la mer Morte.

2. Il est clair que pour trouver les quarante-sept jours de siège indiqués par Josèphe, il faut compter les quatre jours pendant lesquels la route fut mise en état, celui où Josèphe s'introduisit dans Iotapata, et enfin celui pendant lequel Vespasien se porta en personne devant la place.

Parent. Devant la description que Josèphe donne du site de Iotapata, il n'y a pas d'hésitation possible, et cette place illustre a existé au point qui se nomme aujourd'hui Tell-Djefat ou Djiftah (dans le voisinage du gros village de Kaoukab, et de Cana-el-Djelil, à la naissance de la vallée d'Abillin). Or, il paraît plus que difficile, vu le peu de surface des ruines, que quarante mille hommes aient pu y tenir. Concluons-en que Josèphe cette fois encore s'est livré à l'exagération qui lui est habituelle, lorsqu'il veut mettre en relief la valeur des Romains, tout en exaltant celle de ses compatriotes.

Maintenant, il nous faut revenir quelque peu en arrière.

Pendant que le siège de Iotapata traînait en longueur, Vespasien détacha Trajan, préfet de la dixième légion, avec deux mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie, pour aller mettre à la raison une ville voisine, nommée Iapha, que la résistance inattendue des Iotapatènes avait surexcitée. Trajan trouva la ville, déjà forte par sa situation naturelle, entourée d'une double muraille. Les habitants marchèrent au-devant de lui, engagèrent le combat et furent promptement mis en déroute. Les Romains les poursuivirent l'épée dans les reins, et entrèrent en même temps qu'eux dans la première enceinte. Comme ils se précipitaient vers la seconde, la population, craignant de voir entrer avec eux les Romains, leur ferma la porte. Il semblait que la Providence se chargeât de jeter ainsi au-devant des épées romaines les victimes qu'elle leur avait dévouées. Les malheureux eurent beau se ruer sur les portes, et implorer la pitié de ceux qui étaient préposés à leur garde, et qu'ils appelaient par leur nom : on resta sourd aux prières désespérées qu'ils proféraient en mourant. Les Romains avaient eu soin de clore derrière eux les portes de la première enceinte, si bien que les Juifs, enfermés ainsi entre deux murailles, périrent jusqu'au dernier, les uns

par le fer de leurs compagnons, les autres de leur propre main, et le plus grand nombre sous les coups des Romains contre lesquels ils n'essayaient même plus de se défendre. Ils étaient comme anéantis par la terreur et par la trahison des leurs. Aussi mouraient-ils en maudissant leurs compatriotes et non les Romains. Il en fut tué douze mille. Trajan alors, pensant que Iapha ne contenait plus d'hommes de guerre, et que si d'ailleurs il s'y en trouvait encore, ils n'oseraient plus rien tenter, crut devoir réserver au général en chef l'honneur de prendre la ville. Il demanda donc par dépêche à Vespasien d'envoyer son fils Titus pour achever la victoire. A la réception de cette dépêche, Vespasien, craignant qu'il ne restât encore quelque difficulté à vaincre, détacha Titus avec cinq cents cavaliers et mille hommes d'infanterie.

Titus, arrivé devant la place, l'aborda sur deux points. L'attaque de gauche fut confiée à Trajan, et il se chargea lui-même de celle de droite; des échelles furent appliquées aux murailles, que les défenseurs abandonnèrent après une courte résistance. Ce fut à l'intérieur seulement que la lutte fut sérieuse : les hommes combattaient dans les ruelles, et les femmes du haut des terrasses lançaient aux ennemis tout ce qui leur tombait sous la main. Le combat dura six heures. Quand les plus braves eurent été tués, le massacre commença partout, en plein air et dans les maisons. Jeunes et vieux périrent; les enfants seuls et les femmes furent épargnés pour être réduits en esclavage. Dans toute cette sanglante affaire, y compris le premier combat, quinze mille Juifs moururent, et le nombre des captifs fut de deux mille cent trente. C'est le vingt-cinq du mois de Dæsius (19 mai) que cette affreuse catastrophe eut lieu.

Les Samaritains, à leur tour, reçurent un échec terrible qu'ils eurent la maladresse d'attirer sur eux. Ils s'étaient

rassemblés sur le mont Garizim, qui passe parmi eux pour un sanctuaire, et ils s'y maintenaient en armes. Il était évident que cette réunion inaccoutumée cachait des projets de guerre. Les malheurs de leurs voisins semblaient ne pas les refroidir, et comptant sur leur propre faiblesse, ils se rendaient par petites bandes au lieu de rassemblement. Vespasien pensa qu'il était prudent de couper court à ces velléités belliqueuses. Il chargea donc Céréalis, légat de la cinquième légion, d'enlever le Garizim avec six cents cavaliers et trois mille hommes d'infanterie. Céréalis, de son côté, jugea qu'il n'était pas prudent de gravir la montagne et d'engager la bataille, parce que l'ennemi occupait en nombre des positions dominantes et fort difficiles à aborder. Il se contenta donc de cerner le pied de la montagne et de rester là en observation pendant une journée entière. L'eau manquait en haut du Garizim, et le hasard voulut que la chaleur devint intolérable. (On était alors en été, et les Samaritains avaient eu l'imprudence de ne pas faire de provisions.) Il en résulta que plusieurs d'entre eux moururent de soif dans cette journée, mais que beaucoup d'autres, préférant l'esclavage à une mort pareille, désertèrent et passèrent aux Romains. Dès que Céréalis fut assuré par leurs rapports que ceux qui occupaient encore le plateau étaient abattus par la souffrance, il se mit à gravir la montagne, et cerna les Samaritains. Il leur offrit alors de les prendre à merci, les suppliant de songer à leur salut, qu'il leur promit solennellement, à la seule condition qu'ils mettraient bas les armes. Ils n'y voulurent pas consentir, et les Romains les tuèrent jusqu'au dernier, au nombre de dix mille six cents. Ce nouveau massacre eut lieu le vingt-sept du mois de Dæsius (21 mai).

Maintenant revenons à Iotapata.

Après le sac de la ville, les Romains cherchèrent active-

ment Josèphe, poussés autant par leur fureur contre lui, que par les ordres exprès de Vespasien, qui pensait que Josèphe une fois pris, la guerre serait bien avancée. Tous les cadavres furent examinés; tous les recoins les plus secrets furent fouillés avec soin, mais vainement. Josèphe, au moment où la place venait d'être forcée, avait réussi à se glisser à travers les ennemis, avec la protection évidente de la Providence, et s'était jeté dans un puits profond, dans la paroi duquel était percée une grotte spacieuse, impossible à apercevoir d'en haut⁴. D'autres l'avaient précédé dans cette retraite, et il y trouva une quarantaine d'hommes munis des provisions nécessaires pour y vivre un certain temps. Il resta là caché pendant le jour, parce que les Romains étaient répandus partout; mais la nuit, il sortit de sa retraite, cherchant le moyen de fuir en évitant les sentinelles. Malheureusement tout était si bien gardé, précisément à cause de lui, qu'il dut se décider à redescendre dans le caveau. Il s'y tint enfermé deux jours; mais le troisième, une femme qui était avec eux fut arrêtée, et elle trahit le secret de cette cachette. Aussitôt Vespasien y envoya deux tribuns, Paulinus et Gallicanus, avec ordre d'offrir la vie à Josèphe et de l'engager à se rendre.

Ces deux officiers vinrent donc exhorter Josèphe à renoncer à la résistance, lui promettant la vie sauve; mais ils ne réussirent pas à le persuader. Car il lui paraissait vraisemblable que, pour le punir de sa conduite passée, les Romains le condamneraient au supplice. Vespasien alors envoya un troisième tribun, nommé Nicanor, pour parlementer avec Josèphe, qui le connaissait personnellement, ayant eu autrefois des relations d'amitié avec lui. Celui-ci lui vanta la magnanimité des

4. Cette description s'accorde à merveille avec la disposition de certains sépulcres que l'on rencontre fréquemment dans cette partie de la Syrie, et dont j'ai pu constater la présence près de Naplouse, et à Yaroun.

Romains à l'égard de ceux qu'ils avaient combattus; il ajouta que sa bravoure personnelle était un sujet d'admiration pour les généraux romains, bien loin d'être une cause de haine, et que si Vespasien le faisait prier de se rendre, c'était bien plutôt pour sauver un brave, que pour l'envoyer au supplice qu'il ne serait en droit de lui infliger que s'il refusait de se fier à sa parole. Il termina en lui disant que Vespasien n'était pas homme à se servir d'un ami pour lui tendre un piège, et que lui-même n'aurait pas accepté la mission infâme de le perdre en abusant de son amitié.

Josèphe hésitait encore, et les soldats furieux s'apprêtèrent à l'étouffer par le feu dans sa retraite; leur chef heureusement les empêcha de le faire, tant il avait à cœur de prendre Josèphe vivant. Pendant que Nicanor recommençait ses instances et que les soldats vociféraient des cris de mort, Josèphe se rappela les songes qu'il avait faits et dans lesquels Dieu lui avait dévoilé les malheurs futurs des Juifs, et la destinée des empereurs romains. L'interprétation de ces songes lui faisait conjecturer tout ce que Dieu lui avait révélé d'une manière ambiguë; il connaissait d'ailleurs les prophéties des livres sacrés, lui prêtre, issu d'une lignée de prêtres. En ce moment, comme inspiré, il adressa à Dieu la prière suivante : « Lorsque tu as décrété la ruine de la nation juive que tu as créée, la fortune est passée du côté des Romains, et tu m'as choisi pour prédire l'avenir. C'est donc sans regret que je tends la main aux Romains, et que j'accepte la vie. Je te prends à témoin que ce n'est pas comme un traître, mais bien comme le ministre de ta volonté, que je passe de leur côté. »

Cela dit, il avertit Nicanor qu'il était prêt à faire ce qu'il lui demandait. Mais les Juifs qui étaient enfermés avec lui dans le caveau, voyant Josèphe céder aux instances des Ro-

maines, l'entourèrent avec des cris de fureur : « Les lois de nos pères, disaient-ils, doivent gémir et Dieu doit s'indigner, lui qui a donné aux Juifs des âmes qui savent mépriser la mort. Josèphe, aimes-tu donc assez la vie pour consentir à jouir en esclave de la lumière du jour ? Que tu oublies vite ce que tu as été ! Combien de malheureux tu as décidés à mourir pour la liberté ! Non, tu n'avais pas de cœur ; non, tu n'avais pas une vraie prudence, toi qui attends le salut de ceux que tu as bravement combattus, toi qui désirerais être sauvé par eux, si vraiment tu pouvais l'être ! Mais si la fortune des Romains t'a fait perdre le souvenir de toi-même, c'est à nous de songer à la gloire de la patrie. Tu vas sentir nos mains et nos glaives. Quant à toi, si tu meurs de bon cœur, tu mourras comme un chef des Juifs ! Sinon, tu mourras comme un traître ! » A ces mots, ils tournèrent contre lui leurs épées, le menaçant de l'égorger, s'il songeait à se rendre aux Romains.

Josèphe alors, craignant l'exécution de leurs menaces, et convaincu d'ailleurs qu'il trahirait les ordres de Dieu s'il acceptait la mort avant de leur avoir prédit tout ce qui devait arriver, se mit à philosopher avec eux sur la fatalité (ἤρχετο πρὸς αὐτοὺς φιλοσοφεῖν ἐπὶ τῆς ἀνάγκης). Je me garderai bien de reproduire ici le discours passablement ridicule que notre historien prétend avoir prononcé en cette circonstance. Il était certes dans une conjoncture où les belles et longues phrases ne sont pas de mise. Je n'en veux relever qu'une seule qui me paraît assez extraordinaire, la voici : « Ignorez-vous donc que ceux qui meurent suivant la loi naturelle, et qui rendent à Dieu, lorsqu'il l'exige, la vie qu'il leur a donnée, jouissent d'une gloire éternelle, et que leur race se perpétue ? que les âmes de ceux-là restent pures et obéissantes, et qu'elles vont habiter le lieu le plus saint du ciel, d'où elles sont envoyées, dans la suite des siècles, pour animer

des corps purs? » Voilà certes une étrange idée de métempsy-cose que l'on ne se serait pas attendu à trouver dans la bouche et sous la plume d'un prêtre de Jéhovah !

Quoi qu'il en soit, Josèphe parla tant qu'il put pour détourner ses compagnons de l'égorger. Mais ceux-ci, auxquels le désespoir fermait les oreilles, et qui d'ailleurs s'étaient depuis longtemps dévoués à la mort, ne voulaient rien entendre. Les uns, courant sur lui en brandissant leur épée, le traitaient de lâche, et voulaient le mettre en pièces à l'instant. Josèphe, pour échapper à ce péril terrible, interpellait celui-ci par son nom, fixait celui-là de son regard de chef, saisissait la main d'un autre, ou lui adressait des supplications, jouant à peu près le rôle d'une bête féroce acculée qui se voit cernée d'ennemis et se tourne incessamment vers celui qui la menace de plus près. Ceux qui respectaient encore le chef dans cette cruelle extrémité, sentaient leurs mains faiblir et abandonner le fer, et la plupart de ceux qui voulaient le frapper, voyaient, sans pouvoir s'en rendre compte, leur épée s'abaisser. Josèphe cependant ne perdit pas la tête, et se confiant à Dieu, il saisit ce moyen d'échapper : « Eh bien ! leur dit-il, puisque vous êtes décidés à mourir, allons, laissons au sort le soin de choisir nos meurtriers, et que celui que le sort aura désigné tombe de la main de son voisin ; nous périrons tous ainsi, et du moins aucun de nous ne se sera souillé du suicide. Il n'est pas juste, en effet, que lorsque tous les autres ont péri, celui-là seul survive qui se sera repenti ! » Cette ouverture fut accueillie, et aussitôt ils tirèrent au sort. Le premier désigné tendit la gorge à son voisin, joyeux de mourir avec son général ; car mourir en même temps que Josèphe leur paraissait préférable à la vie. Soit hasard, soit effet de la Providence divine, Josèphe resta le dernier avec un seul homme, et faisant tout ce qui était possible pour ne pas être condamné par

le hasard, ou s'il restait le dernier, pour ne pas souiller sa main du sang d'un compatriote, il réussit à persuader à son compagnon de vivre comme lui.

Pour parler vrai, je crains bien que Josèphe, qui ne l'avoue pas ouvertement, n'ait triché de toutes ses forces, dans cette horrible partie qu'il réussit à gagner. C'est un secret entre Dieu et lui !

C'est ainsi que Josèphe, après avoir échappé aux Romains et aux Juifs, fut amené par Nicanor devant Vespasien. La foule des soldats se précipita pour voir le prisonnier, et entourait tumultueusement le général. Les uns se réjouissaient hautement de ce qu'il était pris ; les autres l'accablaient de menaces ; tous se poussaient pour le regarder de plus près. Les plus éloignés vociféraient qu'il fallait le conduire au supplice. Les plus rapprochés au contraire se rappelaient ses actes, hésitaient, étonnés, en le voyant tel qu'il était ; et parmi les chefs, il n'y en avait pas un qui, à son aspect, ne sentît tomber la colère dont il était animé contre lui. Titus, plus que tous les autres, était touché du caractère et de la résignation du prisonnier, et se laissait aller à la pitié naturelle à son âge. Beaucoup d'autres ressentirent la même impression, et furent émus de compassion envers Josèphe. Titus fit plus que tous les autres pour obtenir de la clémence de son père la grâce du prisonnier. Vespasien se contenta d'ordonner qu'on le plaçât sous bonne garde, parce qu'il voulait l'envoyer immédiatement à Néron.

Lorsque Josèphe entendit cet ordre, il demanda à Vespasien la faveur de causer quelques instants seul à seul avec lui. Tout le monde fut aussitôt écarté, à l'exception de Titus et de deux amis, et Josèphe prit la parole : « Tu penses, Vespasien, n'avoir pris avec Josèphe qu'un prisonnier ordinaire ; tu te trompes : je suis un messager chargé de t'annoncer de grandes

choses. Si Dieu ne m'avait pas envoyé vers toi, j'aurais su montrer comment les chefs des Juifs doivent mourir. Tu veux me livrer à Néron ; pourquoi ? Ceux qui doivent succéder à Néron, jusqu'à toi, resteront-ils debout ? Vespasien, tu seras César et empereur, toi et ton fils que voilà. Couvre-moi de chaînes autant que tu le voudras, et garde-moi pour toi-même. Car ce n'est pas de moi seulement que tu seras le maître, César, mais de la terre, de la mer et de tout le genre humain. Quant à moi, je suis digne du supplice, si je t'ai menti à la face de Dieu. »

A ces étranges paroles, Vespasien se montra d'abord incrédule, et soupçonna Josèphe d'employer un grossier artifice pour sauver sa vie. Peu à peu cependant la confiance se fit jour dans son esprit, Dieu le poussant à songer à l'empire, et lui montrant par divers pronostics que la couronne lui serait dévolue.

Une circonstance imprévue vint prouver la véracité de Josèphe. L'un des deux amis de Vespasien et de Titus, présents à cet entretien secret, lui dit qu'il était fort étonné qu'il n'eût pas prédit leur perte aux Iotapatènes et sa propre captivité à lui-même, si tout ce qu'il disait aujourd'hui était autre chose que de vains mensonges qu'il inventait pour se tirer d'affaire. Josèphe lui répondit qu'il avait annoncé aux Iotapatènes que leur ville tomberait au pouvoir des Romains le quarante-septième jour, et que lui-même serait fait prisonnier. Vespasien fit aussitôt interroger séparément les captifs, et s'assura que Josèphe disait vrai. De ce moment il commença à avoir foi dans ses paroles. Cependant il ne changea rien à ses ordres touchant les précautions à prendre pour le surveiller, mais il lui fit donner des vêtements et lui offrit de riches cadeaux. La bienveillance de Vespasien était désormais acquise à Josèphe, que Titus continua de traiter avec une bonté toute particulière.

Josèphe s'attribue formellement, ainsi qu'on vient de le voir, la prédiction faite par un Juif à Vespasien sur sa future élévation à l'empire. Il est assez curieux de constater que dans le Talmud c'est un autre personnage à qui le fait est attribué. Nous lisons en effet dans le Talmud de Babylone (traité Ghitin, f° 57, Abôth de Rabbi-Nathan, ch. iv, fin) : Rabbi-Jochanan-ben-Zaccaï (après qu'on l'eût fait passer pour mort et transporté hors de Jérusalem) prédit à Vespasien qu'il serait roi.

L'excellent dictionnaire hébreu-français de MM. Sander et Trenel est suivi d'un supplément contenant les noms propres mentionnés dans le traité d'Aboth, et rédigé par S. Ulmann, grand rabbin du Consistoire central. Je lui emprunte la notice biographique de Rabbi Jochanan-ben-Zaccaï, dont il vient d'être question.

« Né, suivant plusieurs chroniqueurs, en 47 avant l'ère
« vulgaire, de la race pontificale, il fut un des plus illustres
« disciples de Hillel. Partisan de la paix, il se rendit, pendant
« le siège de Jérusalem, auprès de Vespasien, et obtint auprès
« de lui la permission d'établir une école à Iamnia, qui devint
« le siège du synhédrin. En fondant cette institution, le cé-
« lèbre docteur assura l'avenir du judaïsme, et sauva du
« milieu des ruines fumantes de Jérusalem et du temple, le
« trésor le plus précieux de la nation juive, sa doctrine et sa
« législation, dont l'étude est devenue si florissante à l'école
« de Iamnia et sous les maîtres illustres qui en sont sortis.
« R. Jochanan lui-même a eu, pendant un certain temps, son
« école à Beror-Haïl, non loin de Jérusalem. Versé dans tou-
« tes les connaissances cultivées à son époque, pieux, tolérant,
« prévenant envers tout le monde, en un mot marchant dans
« les traces de son maître Hillel, R. Jochanan-ben-Zaccaï
« acquit une grande autorité et fit plusieurs règlements con-

« cernant le culte. Ami de Vespasien, qui le recommanda à
« Titus, il put, grâce à cette protection, sauver de la mort
« R. Gamaliel II, dont le père R. Siméon II périt martyr, et
« transmettre à ce descendant de Hillel la dignité de Naci,
« après avoir exercé lui-même pendant quelque temps cette
« haute fonction. Il soutenait souvent des controverses contre
« les Zaducéens. Il mourut peu d'années après la prise de
« Jérusalem, à l'âge de cent vingt ans et en 73 de l'ère vul-
« gaire, suivant les chroniqueurs déjà cités. Depuis sa mort,
« dit la Mischna, la sagesse a perdu sa splendeur. »

Je dois me contenter de rapporter le renseignement tal-
mudique que j'ai cité plus haut, sans me permettre de tran-
cher la question qu'il soulève. Est-ce Josèphe, est-ce Jocha-
nan-ben-Zaccaï qui a prédit à Vespasien son avènement à
l'empire? Peu importe au fond. Toutefois il n'y aurait rien de
bien étonnant à ce que ces deux hommes, évidemment doués
d'une intelligence peu commune, eussent, chacun de son
côté, prévu qu'au moment où l'empire romain devait évidem-
ment devenir la proie d'un général habile et aimé de ses sol-
dats, Vespasien, adoré des légions qu'il commandait depuis
plusieurs années, serait adopté par elles et proclamé César.
Au demeurant, peu importe, je le répète, et je me borne à
constater que le récit de Josèphe, en ce qui le regarde, est
empreint d'une très-grande apparence de vérité.

Revenons au récit des événements.

Le 4 du mois de Panemus (28 mai), Vespasien rentrait
à Ptolémaïs, et gagnait de là Césarée, l'une des plus grandes
villes de la Judée, mais dont presque tous les habitants étaient
Grecs. Le général et l'armée y furent accueillis avec les témoi-
gnages de la plus vive allégresse, tant à cause du dévouement
de la population romaine, que de sa haine invétérée contre la
nation qui venait d'être frappée. Là même, on vociféra beau-

coup contre Josèphe, dont la foule demandait la mort. Vespasien se débarrassa de cette demande de la multitude, en n'y faisant aucune réponse.

Deux des légions furent établies à Césarée même, pour y prendre leurs quartiers d'hiver. La quinzième fut envoyée à Scythopolis (Beisan) pour y attendre la campagne prochaine. C'est donc vers le 1^{er} Juin que les opérations de la guerre furent suspendues, et, avec le climat du pays qui en était le théâtre, c'était une précaution indispensable.

Vers cette époque s'était formée à Joppé une bande considérable de Juifs qui avaient déserté les rangs des insurgés, ou qui avaient échappé aux sacs des villes détruites par les Romains. Leur dessein était de relever la ville que Cestius avait dévastée et de s'y établir solidement. Mais la désolation du pays d'alentour ne leur permit pas de mettre ce projet à exécution. Ils changèrent alors d'avis, et se firent écumeurs de mer. Ils équipèrent donc un grand nombre d'embarcations de pirates et se mirent à exercer leurs brigandages sur les côtes de la Syrie, de la Phénicie et de l'Égypte. Vespasien, informé de ce nouveau méfait, résolut d'y mettre fin. Un détachement d'infanterie et de cavalerie fut envoyé sur les lieux, et comme la ville n'était pas gardée, les Romains s'en emparèrent de nuit, sans aucune difficulté. Les Juifs de Joppé avaient bien eu vent de l'attaque des Romains, mais ils ne se sentirent pas de force à résister; ils se réfugièrent en toute hâte sur leurs navires et poussèrent au large, où ils passèrent la nuit hors de portée du trait.

Joppé n'a pas de port, car la ville vient finir sur un rivage escarpé et d'accès difficile, qui se creuse légèrement entre deux espèces de cornes, que constituent deux grands rochers s'élevant au-dessus de l'eau et des roches sous-marines formant de très-dangereux écueils. On y voit encore, dit Josèphe, les

vestiges des chaînes d'Andromède, preuves de l'antiquité du récit fabuleux qui la concerne. Le vent du nord frappant presque perpendiculairement cette côte, et y poussant des vagues énormes contre la barrière qui leur est opposée, rend cette station maritime des plus dangereuses.

Telle est la description que Josèphe fait de la détestable rade foraine de Jaffa. Aux chaînes près d'Andromède, que l'on ne voit plus depuis longtemps sur les roches de ce que l'on appelle le port (si jamais on les y a pu voir), cette description est toujours d'une exactitude absolue. Il faut avoir débarqué une fois dans sa vie à Jaffa, pour savoir ce qu'est un péril de mer par le plus beau temps du monde. Là règne en tout temps une houle énorme, qui soulève comme des coquilles de noix les mahonnes qui vont chercher passagers et bagages à bord des paquebots, quand ceux-ci admettent qu'il y a possibilité d'approcher de terre, sans courir un trop grand danger. En hiver, il est rare qu'un navire quelconque se hasarde à mouiller devant Jaffa. Les voyageurs et les dépêches à destination de cette place sont, le plus souvent, transportés sans hésitation à Beyrouth, ou tout au moins à Kheïfa, où le danger est beaucoup moindre. Quant à trouver un port sur la côte entière de la Syrie, il n'y faut pas penser, et il est bien à craindre qu'il n'en soit ainsi longtemps encore. Les sinistres maritimes ont beau se multiplier sur cette côte inhospitalière, c'est un fort léger souci pour le gouvernement turc, qui se gardera bien d'empêcher les gens de se noyer, s'il doit lui en coûter quelques millions qu'il est bien plus raisonnable de laisser gaspiller par des administrateurs *beaucoup trop intelligents*. Ce ne sont certes pas les impôts qui manquent en Syrie; ils en ont mis sur tout et ils en inventent tous les jours de nouveaux. Mais il y a tant de parties prenantes (qu'on l'entende comme on voudra, on sera toujours en deçà de la

vérité), que les caisses de l'État n'en profitent guère. Pauvre pays, qui pourrait si facilement devenir un des plus beaux pays de la terre!

Les pirates joppéniens, ainsi que nous l'avons dit, avaient passé la nuit au large, à bord de leurs barques. Au point du jour s'éleva un vent violent, que les navigateurs appellent Melamborion (le Borée noir; c'est le vent du nord qui, dans ces parages, se nomme toujours la Bora). En un clin d'œil quelques-uns des navires se défoncèrent en s'abordant, et d'autres allèrent se briser sur les récifs : la plupart firent des efforts inouïs pour s'élever contre le vent et gagner la haute mer, seul moyen d'éviter les périls de la côte, garnie d'ailleurs d'ennemis; mais le vent rendit la mer si grosse, qu'ils sombrèrent. La plupart de ces malheureux périrent ou à la mer ou sur les brisants de la côte. Quelques-uns d'entre eux se tuèrent de leur propre main, pour prévenir l'agonie du naufrage, et tous ceux qui purent aborder furent égorgés par les Romains, si bien que toute la côte était jonchée de cadavres. Quatre mille deux cents corps furent rejetés par les flots en cette circonstance. C'est ainsi que les Romains prirent et détruisirent Joppé, sans avoir éprouvé la moindre perte en cette occasion.

C'était la seconde fois en bien peu de temps que cette ville était dévastée par les Romains. Vespasien, pour éviter qu'elle ne devînt de nouveau un repaire de pirates, fit établir un camp sur l'Acropole, et y établit une garnison mixte d'infanterie et de cavalerie. Les premiers devaient rester à la garde du camp, tandis que les seconds saccageraient le pays, les bourgades et les petites forteresses des environs.

Lorsque le bruit de la chute de Iotapata parvint à Jérusalem, beaucoup de gens refusèrent d'y croire, parce qu'il n'y avait aucun témoin oculaire survivant, pour donner les

détails de cette catastrophe. Peu à peu cependant la vérité fut connue par les rapports des populations voisines, et il n'y eut plus moyen de douter. Quant aux détails répandus, ils étaient presque tous imaginaires. Ainsi on disait hautement que Josèphe avait péri dans le sac de la place, et ce fut un sujet de deuil général. Chacun des morts laissait parmi les siens et parmi ses amis des regrets cruels ; mais la mort du chef causait une douleur publique : le deuil de la nation devait durer trente jours. Aussitôt que les faits réels furent connus, aussitôt que l'on eut la certitude que Josèphe était vivant, qu'il était auprès des Romains et beaucoup mieux traité par eux qu'un captif ordinaire, la colère contre le vivant égala l'affection qu'on avait donnée au mort imaginaire. Pour les uns, Josèphe n'était plus qu'un lâche ; pour les autres, c'était un traître sans honneur. La haine contre les Romains s'accrut d'autant, comme si les Juifs voulaient se venger sur eux des méfaits de Josèphe.

Vers cette époque, Vespasien, désireux d'ailleurs de visiter les États d'Agrippa, accepta l'invitation que ce monarque lui adressait, autant pour lui faire honneur, que pour éteindre, par sa présence, la discorde qui divisait ses sujets ; il quitta donc avec ses troupes Césarée la maritime et se rendit à la Césarée dite de Philippe (aujourd'hui Banias). Il y resta vingt jours en fêtes continuelles tant pour lui que pour l'armée, rendant grâce à Dieu des succès qu'il avait obtenus en si peu de temps. Il apprit là que Tibérias et Tarichées s'agitaient et menaçaient de faire défection ; et comme ces deux villes appartenaient au royaume d'Agrippa, il résolut, en vertu de la décision qu'il avait prise au fond du cœur, de renverser partout les espérances des Juifs, de marcher avec son armée contre ces deux places, et de payer l'hospitalité somptueuse d'Agrippa en châtiant ces deux villes rebelles. Il fit donc partir Titus

pour Césarée, avec ordre d'y prendre le commandement des troupes qu'il amènerait immédiatement à Scythopolis, très-grande ville de la Décapole, et voisine de Tibérias¹. C'est là que Vespasien et Titus firent leur jonction.

De Scythopolis Vespasien marcha sur Tibérias, et vint camper avec ses trois légions à la localité nommée Sennabris, et qui n'est distante de Tibérias que de trente stades (5,550^m). Il envoya de là le décurion Valérianus à la tête de cinquante cavaliers, pour parlementer avec la ville et l'engager à se rendre. Il savait de source certaine, en effet, que la population désirait la paix, et que les pensées séditieuses n'étaient semées parmi elle que par quelques agitateurs.

Valérianus fit diligence, et lorsqu'il fut arrivé en vue des murailles de la ville, il mit pied à terre et en fit faire autant à sa troupe, pour ne pas se donner l'apparence d'être venu avec des intentions hostiles. Mais on ne lui laissa pas le temps de parler, et les séditeux, conduits par un chef de bandits nommé Jésus, fils de Saphat, l'attaquèrent immédiatement. Valérianus, ne voulant pas engager de combat sans les ordres du général, bien qu'il fût certain d'avoir le dessus, jugeant d'ailleurs qu'il était chanceux d'affronter la multitude qu'il avait devant lui avec si peu de monde, et, s'il faut le dire, plus effrayé que de raison de cette attaque audacieuse et inopinée, chercha à fuir à pied, avec cinq de ses hommes. Jésus et les siens s'emparèrent d'eux facilement, et les ramenèrent triomphalement dans Tibérias, comme des vaincus et non comme des victimes d'un guet-apens.

Les hommes expérimentés et raisonnables, et les notables de Tibérias, inquiets des suites de cette agression insensée, s'enfuirent au camp des Romains, et, le roi à leur tête, allè-

1. Beisan est effectivement à une très-petite journée de marche de Tabarieh.

rent se jeter aux genoux de Vespasien, le suppliant de ne pas mépriser leurs prières, et de ne pas mettre sur le compte de tous la folie de quelques-uns. Ils le conjurèrent d'épargner une population qui avait toujours été pleine de bienveillance pour les Romains, mais de tirer vengeance des auteurs de la rébellion, qui les avaient tenus eux-mêmes sous bonne garde, lorsqu'ils avaient manifesté le désir d'aller au-devant des Romains, pour traiter de la paix.

Vespasien, tout irrité qu'il était contre la ville entière, à cause du vol de ses chevaux, accueillit favorablement leur prière, et d'autant plus volontiers qu'il voyait Agrippa inquiet du sort de Tibérias. Le peuple ayant approuvé ce que ses représentants avaient fait et dit, Jésus et ses adhérents jugèrent qu'il n'était pas prudent de rester à Tibérias, et s'enfuirent à Tarichées ¹.

Le lendemain, Vespasien envoya Trajan à la tête d'un corps de cavalerie, sur la hauteur qui domine la ville, afin de sonder les intentions de la population et de s'assurer qu'en effet elle désirait la paix. Il acquit ainsi la certitude que tout le monde à Tibérias était d'accord avec ceux dont il avait reçu les supplications, et il se décida à y entrer avec son armée. Les portes lui furent ouvertes, et le peuple alla au-devant de lui, poussant de joyeuses acclamations, et lui donnant le nom de leur sauveur et de leur bienfaiteur. Mais comme l'entrée de la ville était fort étroite et aurait gêné la marche des soldats, Vespasien ordonna d'abattre au midi un pan de mur de l'enceinte et de préparer ainsi une entrée plus commode. C'était tout simplement démanteler une place impor-

1. La position de Tarichées étant très-connue à Kharbet-Kedès et à El-Karak, entre Beïsan et Tabarieh, il devient clair que le camp de Vespasien devait être de l'autre côté, c'est-à-dire vers le nord de Tibérias. Sennabris était donc de ce côté.

tante. Agrippa intervint, démontra que c'était exposer Tibérias aux insultes et au pillage; il se porta d'ailleurs garant de sa fidélité future à la foi jurée, et Vespasien, par égard pour le roi, décréta la conservation des remparts.

De là il alla camper entre Tarichées et Tibérias, et fortifia son camp avec soin, dans la persuasion que cette fois il s'agissait d'une guerre véritable à entreprendre¹; en effet, tous les révolutionnaires affluaient à Tarichées, pleins de confiance dans les murailles de la place et dans le voisinage du lac auquel les gens du pays donnent le nom de Gennesar. La ville, en effet, placée comme Tibérias au pied de la montagne, avait été entourée, par l'ordre de Josèphe, de tous les côtés où elle n'était pas couverte par les eaux du lac, d'une muraille solide, mais avec moins de soin cependant que Tibérias. Les Tarichéates avaient sur le lac un très-grand nombre de barques toutes équipées et préparées, soit pour leur servir de refuge en cas d'insuccès dans un combat sur terre, soit pour livrer au besoin à l'ennemi un véritable combat naval. Pendant que les Romains étaient occupés à construire les retranchements de leur camp, Jésus et ses compagnons tentèrent une sortie qui réussit d'abord. Les travailleurs furent mis en déroute, et une partie de l'ouvrage déjà fait fut détruite. Comme l'armée se préparait à marcher contre eux en bon ordre, ils battirent en retraite avant d'avoir subi aucun échec. Les Romains les poursuivirent et les forcèrent à se réfugier sur leurs barques. Ils ne s'éloignèrent pas assez de la plage pour ne pouvoir plus faire usage de leurs armes de jet contre les Romains, et une fois à cette distance ils se rassemblèrent comme une véritable phalange et jetèrent l'ancre.

1. Ce camp a ses traces parfaitement visibles, et je les ai reconnues à mon premier voyage, entre l'emplacement de Tarichées et les sources sulfureuses d'El-Hammam.

engageant de la sorte un véritable combat naval avec un ennemi formé en bataille sur la terre ferme. A ce moment, Vespasien apprit qu'un énorme rassemblement de Juifs s'était formé dans la plaine voisine de la ville, et il y dépêcha immédiatement son fils à la tête de six cents cavaliers d'élite.

Titus, trouvant devant lui des forces beaucoup plus considérables qu'il ne l'avait supposé, envoya sur-le-champ demander du renfort à son père. Voyant cependant que la plupart de ses hommes étaient disposés à bien faire sans attendre l'arrivée des renforts réclamés, mais que d'autres, devant une pareille multitude de Juifs, éprouvaient une certaine hésitation, il s'arrêta en un point où il pouvait haranguer sa troupe, et il le fit un peu plus brièvement, j'imagine, que ne le dit Josèphe. Au moment de l'action, les longs discours ne sont pas de saison. Quelques courtes phrases et le bon exemple suffisent. Il en fut ainsi, je n'en doute pas.

Les paroles de Titus eurent tout le succès qu'il désirait, et ses cavaliers se disposèrent à charger vigoureusement l'ennemi. En ce moment, Trajan accourait en hâte à la tête de quatre cents cavaliers, et Josèphe assure que leur arrivée ne fut pas agréable aux premiers venus, parce qu'elle leur enlevait une partie de la gloire qu'ils se promettaient. C'est un fort beau sentiment, mais je n'y crois guère. La preuve, c'est qu'une fois en face des Juifs, Titus demanda des renforts, et que ceux-ci eurent le temps de venir avant que l'action ne s'engageât. Titus et son monde ont donc pris tout le temps de la réflexion, et sans entendre faire le moindre tort à la valeur romaine, je crois assez volontiers que Titus était un véritable homme de guerre et qu'il ne se serait pas exposé, par suite d'une forfanterie ridicule, à s'enlever la chance de frapper un coup décisif.

En même temps que Vespasien envoyait Trajan et ses

quatre cents cavaliers renforcer la troupe de Titus, Antonius Silo, à la tête de deux mille archers, était chargé d'aller occuper la hauteur qui dominait la ville, et ils devaient, à coups de flèches, écarter les défenseurs des murailles. Ils s'acquittèrent parfaitement de leur mission, et rendirent ainsi presque nul l'appui que les Juifs espéraient donner du haut des murs à ceux qui auraient pris part à la sortie.

Lorsque le moment de charger fut venu, Titus lança le premier son cheval sur l'ennemi, et ses cavaliers l'imitèrent en jetant un grand cri. Leur front n'occupait que l'espace suivant lequel se développait la ligne ennemie, de sorte que leur nombre paraissait plus considérable. Les Juifs, quoique épouvantés par la régularité de cette charge, soutinrent passablement le premier choc; mais, frappés par les piques des cavaliers et renversés par l'allure des chevaux, ils furent bientôt foulés aux pieds. Lorsqu'un grand nombre d'entre eux eut été tué de la sorte, le reste se débanda, et chacun s'enfuit vers la ville pour son compte. Titus frappait les fuyards par derrière, rompait les groupes qui cherchaient à se former pour mieux résister, tournait les uns pour les frapper en plein visage, et écrasait par les bonds de son cheval ceux qu'il avait culbutés. Il s'efforçait ainsi de couper la retraite aux Juifs et de les rejeter dans la plaine; mais ils étaient tellement nombreux, qu'ils réussirent à rentrer dans la ville.

A peine y étaient-ils enfermés, qu'une violente altercation surgit parmi eux. Les habitants, qui tenaient à leurs biens et à leur ville, avaient toujours montré peu de goût pour la guerre; en ce moment où les Juifs venaient d'être mis en déroute, ce sentiment éclata de la manière la plus vive. Mais les étrangers qui s'étaient impatronisés à Tarichées étaient en majorité, et comme ils s'excitaient mutuellement, des cla-

meurs se firent entendre comme si on allait en venir aux mains. Titus, qui était près des murailles, entendit le tumulte et s'écria aussitôt : « Voilà le moment, compagnons ! n'hésitez pas, car Dieu vous livre les Juifs. Prenez donc la victoire qui s'offre à vous. N'entendez-vous pas ces cris ? Ceux qui nous ont échappé s'entretuent. La ville est à nous si nous profitons de cet instant. Mais il ne suffit pas de se presser, il faut du cœur et de la peine ; car à la guerre on ne fait rien de grand sans danger. Prévenons à la fois et la concorde qui doit forcément naître parmi nos ennemis, et l'arrivée des secours qui vont nous venir. A nous déjà une première victoire ! prenons maintenant la ville tout seuls. »

A ces mots, il sauta en selle et poussa son cheval dans le lac, par lequel il entra le premier dans Tarichées, bientôt suivi de tout son monde. Ce trait d'audace consterna les défenseurs des murailles. Personne n'osa plus combattre, ni même résister. Jésus avec les siens abandonna la partie et s'enfuit à travers champs. Les autres, courant au lac, tombèrent entre les mains des Romains ; ceux qui essayaient de s'embarquer étaient passés au fil de l'épée, aussi bien que ceux qui s'efforçaient de regagner à la nage les barques déjà parties. Ceux qui restaient dans la ville n'étaient pas mieux traités ; les étrangers, qui n'avaient pas réussi à fuir et qui tentaient de combattre encore, étaient promptement abattus ; les habitants, qui ne voulaient pas faire de résistance, parce que leur conscience leur disait qu'ils étaient dignes du pardon, la bataille ayant eu lieu malgré eux, étaient également frappés, jusqu'à ce que Titus, par pitié pour eux, ordonna de cesser le carnage, lorsque tous les coupables eurent péri. Quant à ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac, dès qu'ils virent la ville prise, ils gagnèrent le large et s'éloignèrent le plus qu'ils purent des Romains.

Titus se hâta d'envoyer à son père un de ses cavaliers lui portant l'heureuse nouvelle de la prise de Tarichées. Vespasien, d'autant plus ravi du fait d'armes de son fils, qu'il présageait la fin de la guerre, accourut sur l'heure, entoura la ville de troupes, avec ordre de tuer quiconque essaierait d'en sortir. Le lendemain il commanda de construire en toute hâte des radeaux pour poursuivre ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac. Les matériaux étaient en abondance, les ouvriers habiles fourmillaient dans l'armée; une véritable flotte fut bientôt prête.

Les radeaux furent chargés d'autant de soldats qu'il en fallait pour combattre les fuyards. Ceux-ci, ayant partout des ennemis devant eux, ne pouvaient prendre terre nulle part; et d'un autre côté ils n'étaient guère en mesure de soutenir un combat naval, car leurs embarcations étaient trop petites pour résister à des radeaux chargés de monde. Ils se contentèrent donc de faire le plus de mal possible aux Romains, en voltigeant autour d'eux, en leur lançant des pierres de loin et parfois de près. Mais ces pierres ne faisaient guère que du bruit, car elles tombaient sur des hommes bien couverts de leurs armures, tandis que les traits des Romains arrivaient jusqu'à ceux auxquels ils étaient destinés; ceux qui s'approchaient de trop près étaient frappés avant de pouvoir rien faire; leurs barques étaient chavirées et ils étaient eux-mêmes jetés à l'eau. Beaucoup qui tentaient d'aborder les radeaux étaient transpercés à coups de pique. Parfois les soldats romains, sautant dans une embarcation juive, l'épée à la main, s'en emparaient incontinent. D'autres fois encore, deux radeaux serraient entre eux une embarcation ennemie et la faisaient prisonnière. Si parmi ceux qui étaient tombés à l'eau, quelqu'un laissait voir sa tête, une flèche lui était immédiatement envoyée, ou un radeau s'en saisissait. Si enfin, poussé

par le désespoir, l'un d'eux tentait de nager vers les Romains. et de se cramponner aux radeaux, on lui coupait les mains ou la tête. Enfin les malheureux, cernés et poussés vers la terre, y trouvèrent la mort qui les attendait. Pas un seul n'échappa. Le lac était rouge de sang et couvert de cadavres.

Dans les journées qui suivirent, une épouvantable puanteur se répandit dans tout le pays; toute la côte était jonchée de corps en putréfaction et tuméfiés. Il fallut les brûler, et cette opération fut loin de diminuer l'odeur affreuse qui désolait autant les vainqueurs que les vaincus. Le nombre des morts, y compris ceux qui avaient péri dans la ville, fut de six mille cinq cents.

Après le combat, Vespasien tint à Tarichées un conseil de guerre avec les chefs de l'armée romaine, pour décider du sort des prisonniers étrangers à la ville, et auxquels seuls les hostilités étaient imputables. Tous furent d'avis qu'il était prudent de s'en débarrasser; car si on les mettait en liberté, ces hommes, désormais sans patrie, ne se tiendraient certainement pas tranquilles, et forceraient à prendre les armes les populations au sein desquelles ils se réfugieraient. Vespasien, qui partageait cette opinion, réfléchit au genre de mort qu'il fallait leur infliger. Les tuer à Tarichées, c'était soulever les habitants, qui verraient certainement avec horreur massacrer tant de suppliants au milieu d'eux; il répugnait d'ailleurs au général d'employer la force contre une population qu'il avait prise à merci. Il finit cependant par exécuter le conseil de ses amis, qui lui représentaient qu'envers les Juifs tout était permis, et qu'il était sage de faire passer l'utile avant l'honorable, lorsqu'on ne pouvait obtenir les deux ensemble.

Que dirons-nous de cette morale à l'usage des Romains? Rien; nous laisserons au lecteur le soin d'en faire justice.

Vespasien, donnant à ses prisonniers une liberté illusoire,

ne leur laissa ouverte que la route de Tibérias. On croit facilement ce qu'on désire. Les malheureux, ne redoutant aucun piège, partirent donc joyeusement et avec une entière confiance. Mais ils trouvèrent la route qu'ils avaient à suivre garnie de troupes, qui ne permirent pas à un seul d'entre eux de s'en écarter, et qui, en fin de compte, les enfermèrent dans la ville. Vespasien les suivit de près et les fit rassembler dans le stade. Là, il fit égorger, au nombre de douze cents, les vieillards et les enfants. Parmi les plus valides, il choisit six mille jeunes hommes qu'il envoya à Néron, à l'isthme de Corinthe; tout le reste, au nombre de trente mille quatre cents, fut vendu, à l'exception de ceux dont il fit présent à Agrippa. Il laissait en effet à ce monarque le droit d'en user à sa volonté contre tous ceux qui étaient sortis de ses États. Agrippa n'hésita pas et les vendit de son côté, sans scrupule. Toute cette foule, ainsi traitée, était composée de Trachonites, de Gaulanites, d'Hippéniens et de Gadarites, pour la plupart rebelles et fugitifs, espèces de bandits pour lesquels la guerre était préférable à la paix. Cela arriva le 8 du mois de Gorpiaëus (1^{er} août).

Tous ceux qui en Galilée s'étaient soulevés contre les Romains après la ruine de Iotapata, se hâtèrent de faire leur soumission, lorsque Tarichées eut été forcée. Les Romains occupèrent aussitôt toutes les villes et toutes les forteresses, à l'exception de Giscala et du mont Itabyrius (mont Thabor, Djebel-Tour). Gamala, ville située au-dessus du lac de Tibériade et en face de Tarichées, persistait aussi à tenir contre les Romains. Cette ville était du domaine d'Agrippa, ainsi que Sogané et Séleucie. Sogané faisait partie de la haute Gaulanite (Djaoulan), et Gamala de la basse. Quant à Séleucie, elle était située devant le lac Semechonite (El-Houleh). La largeur de ce lac est de trente stades, sa longueur de soixante,

et ses marécages s'étendent jusqu'à Dan¹, lieu délicieux et pourvu de sources formant (τρέφουσαι, *nourrissant*) ce que l'on appelle le petit Jourdain, qui se jette dans le grand, au-dessous du temple de la Vache-d'Or (Tell-el-Qadhi).

Au commencement de la rébellion, Agrippa avait traité avec Sogané et Séleucie; mais Gamala avait refusé de se rendre à lui, à cause de sa position naturelle, bien plus respectable encore que celle de Iotapata. Josèphe avait développé de son mieux les ouvrages de défense de Gamala; aussi les Juifs qui l'occupaient, bien qu'inférieurs en nombre aux défenseurs de Iotapata, avaient-ils plus de confiance et d'audace que ceux-ci. La ville était remplie d'hommes de guerre qui s'y étaient réfugiés, comme dans un asile imprenable, et lorsque Agrippa avait voulu les mettre à la raison, ils avaient résisté pendant sept mois entiers. Vespasien se chargea de venir à bout de cette entreprise difficile.

Quittant son camp d'Emmaüs (El-Hammam), près de Tibérias, il se rendit à Gamala. Bloquer la ville entière était impossible, à cause de son assiette; il dut donc se contenter de placer des postes partout où la chose pouvait se faire, et il occupa la montagne qui la dominait. Les travaux de siège commencèrent aussitôt et furent poussés activement par les légions romaines.

Comme pour Iotapata, je me dispenserai de suivre Josèphe dans tous les détails qu'il donne à ce sujet, et je me contenterai de rappeler que le roi Agrippa, s'étant approché des murailles de la ville, pour offrir aux habitants une capitulation honorable, reçut au coude droit une pierre lancée

1. Μέχρι Δάφνης χωρίου. (Bell. Jud. IV, 1, 4.) Je n'hésite pas à corriger ici Δάφνης en Δάννης. Si nous comparons en effet ce passage à ceux dans lesquels Josèphe parle de Dan (Ant. Jud., V, III, 4; et VIII, VIII, 4, XII, 4), nous ne pouvons conserver aucun doute à cet égard.

par une fronde. Cet incident excita au dernier point la colère des Romains.

Le siège fut long et des plus pénibles, car il fut marqué par un violent échec que les Romains essuyèrent, la première fois qu'ils donnèrent l'assaut à la place. Ils n'y purent entrer définitivement que le 23 du mois d'Hyperbérétæus (16 septembre). Titus, qui n'avait pas assisté au commencement des opérations, parce que son père l'avait envoyé en Syrie, chargé d'une mission auprès de Mucianus, pénétra le premier dans Gamala. La population entière, à l'exception de deux femmes, périt dans cette journée. Quatre mille personnes furent passées au fil de l'épée, et plus de cinq mille autres se donnèrent volontairement la mort, en se précipitant du haut de la montagne escarpée qui avait été leur dernier refuge.

Le siège avait commencé le 24 de Gorpiaëus, il dura donc en tout trente et un jours.

Pendant le siège de Gamala, Vespasien fit attaquer le mont Itabyrius, qui est placé entre la grande plaine et Scythopolis. Sa pente a trente stades (5,550 mètres) de longueur ¹. Du côté du nord il est inaccessible, et au sommet se trouve un plateau de vingt-six stades de tour, entièrement clos par une muraille que Josèphe avait fait construire en quarante jours seulement. Cette forteresse tirait d'en bas toutes ses ressources en eau et en vivres, car les habitants n'avaient d'autre eau à leur portée que celle des pluies.

Placidus, à la tête de six cents cavaliers, fut chargé d'enlever cette position que défendait une foule de réfugiés. Il ne pouvait gravir la montagne avec sa cavalerie ; il fit donc proposer aux défenseurs le pardon de leurs fautes, en leur offrant la paix. Ceux-ci descendirent avec l'intention de tendre

1. Évidemment il faut entendre ici la longueur de la pente par laquelle on accède au plateau du Thabor, *ὅτι τὸ μὲν ὕψος ἐπὶ τριάκοντα σταδίου, ἀνίστη.*

un piège à Placidus. Ils ne se doutaient pas que le Romain jouait le même jeu, et qu'il était plus adroit qu'eux. Les Juifs en effet ayant engagé le combat, les Romains firent semblant de fuir, et aussitôt qu'il les eurent attirés suffisamment loin en plaine, ils firent volte-face, les chargèrent avec furie et leur coupèrent la retraite vers la montagne. Renonçant aussitôt à regagner le Thabor, ils prirent le parti de fuir vers Jérusalem. Quant aux habitants du Thabor, qui manquaient d'eau, ils jugèrent prudent de se rendre et de livrer leur montagne à Placidus, après avoir reçu sa parole qu'il ne leur serait fait aucun mal.

Il ne restait plus à réduire dans toute la Galilée que la seule Giscala. La population réelle, composée d'agriculteurs toujours préoccupés de leurs récoltes, désirait la paix. Mais là encore un ramassis de gens sans aveu, à la tête desquels s'était mis Jean, fils de Lévi, dont nous avons parlé déjà plusieurs fois, faisait la loi et forçait les habitants paisibles de se tenir prêts à soutenir la guerre. Vespasien y envoya son fils Titus avec un corps de mille hommes de cavalerie; en même temps la dixième légion retournait dans son cantonnement de Scythopolis, et les deux autres rentraient à Césarée avec Vespasien. Il semblait opportun au général de donner à ses troupes le temps de se refaire, après la campagne qui venait de finir, à la vue surtout des fatigues que leur causerait infailliblement le siège de Jérusalem, ville puissante, où ils retrouveraient sans aucun doute tous ceux qui leur avaient échappé jusqu'alors.

Titus arriva devant Giscala (El-Djich), et reconnut qu'il lui serait facile de l'enlever immédiatement de vive force. Mais il savait qu'en pareille occurrence les bons payaient pour les méchants, et d'ailleurs il était fatigué de carnage. Il préféra donc obtenir la reddition de la place, en lui offrant une capitulation convenable. Si les habitants ne l'acceptaient pas

et s'ils le forçaient à agir, il les avertit qu'il ne serait point fait de quartier, et que la destruction des murailles dans lesquelles ils avaient tant de confiance, ne serait qu'un jeu pour lui, avec les moyens dont il disposait. Jean employa la violence pour empêcher la population de faire la moindre démonstration en faveur de la paix; puis il fit répondre à Titus qu'il acceptait ses conditions, et qu'il était prêt à imposer la capitulation à ses soldats; mais que ce jour-là étant le sabbat, il lui était absolument interdit de s'occuper de rien; qu'une nuit était vite passée, et que par conséquent le retard demandé par lui ne pouvait causer aucun préjudice aux Romains. Titus consentit, et la Providence, qui réservait Jean au désastre de Jérusalem, inspira aux Romains la pensée d'aller camper à Cydissa, bourgade tyrienne située au milieu des terres¹, très-populeuse, très-ardente ennemie des Galiléens, et, pour cette raison, munie de fortifications capables de la défendre contre ces ennemis détestés.

Pendant la nuit qui suivit, Jean, voyant les abords de la place dégarnis de postes de surveillance, l'évacua sans bruit avec tous les siens et s'enfuit vers Jérusalem. Jusqu'au vingtième stade cet homme, qui ne songeait qu'à sa propre sécurité, permit à la multitude des femmes de le suivre; mais, arrivé là, il se débarrassa de cette entrave qui retardait sa fuite, et abandonna sans pitié femmes et enfants, malgré leurs lamentations et leurs supplications. Une fois séparés des leurs, les fuyards furent pris d'une panique, et crurent qu'ils avaient les Romains sur les talons. Le bruit de leur propre marche les épouvantait, et leur fuite devint bientôt un sauve qui peut général, où les uns périssaient en se lançant à travers des routes impossibles, tandis que les autres se foudaient aux

1. S'agit-il de Kedech, qui n'est qu'à une faible distance d'El-Djich?

pieds, en voulant se dépasser. Le sort des femmes et des enfants était affreux, et beaucoup d'entre elles osèrent jeter des cris de détresse vers leurs maris et leurs proches, les adjurant de ne pas les abandonner et de leur donner la protection qu'ils leur devaient. Mais Jean força ses adhérents de rester sourds à ces supplications désespérées, et les pressa de songer à leur propre salut, en gagnant le seul point où il leur serait donné de se venger sur les Romains de la perte des êtres les plus chers. Bientôt la masse des Juifs disparut au loin, chacun courant de toutes ses forces où la terreur l'emportait.

Au point du jour, Titus parut devant les murailles de Giscala. Selon les termes de la capitulation, le peuple lui ouvrit les portes, en l'acclamant comme son libérateur. La fuite de Jean lui fut aussitôt dénoncée, et, en lui demandant grâce pour eux-mêmes, les habitants le supplièrent de châtier tous les rebelles qui restaient encore parmi eux. Titus, sans s'arrêter aux prières de la population, détacha immédiatement une cohorte de cavalerie à la poursuite de Jean. Celui-ci lui échappa et réussit à gagner Jérusalem; mais six mille de ses compagnons furent mis à mort sur le chemin, et un peu moins de trois mille femmes et enfants furent ramassés par les Romains.

Titus, irrité de n'avoir pu tirer une vengeance immédiate de la déloyauté de Jean, pensa cependant qu'il y avait pour lui une compensation suffisante dans le nombre de ceux qui avaient péri et dans celui des captifs; il fit donc son entrée dans Giscala, au milieu des bénédictions du peuple. Il ordonna d'abattre immédiatement une partie des murailles de la ville, mais il se contenta de menaces pour réprimer la rébellion, parce qu'il craignait que les haines particulières ne devinssent bientôt des motifs de dénonciation, ce qui l'aurait exposé à châtier des innocents. Il entoura la ville de postes suf-

fisants pour réprimer toute nouvelle tentative de soulèvement et pour rassurer pleinement ceux qui étaient partisans de la paix. La Galilée se trouva ainsi pacifiée après la prise de Giscala.

A son arrivée à Jérusalem, Jean se vit accueilli par la ville entière. La foule entourait tous ceux qui avaient réussi à se sauver avec lui, leur demandant des détails sur ce qui leur était arrivé. Leur respiration essoufflée prouvait assez qu'ils avaient longuement couru, sans se donner le temps de reprendre haleine. Le croirait-on ? ces hommes pleins d'arrogance affirmèrent qu'ils n'avaient pas fui devant les Romains, et qu'ils ne venaient à Jérusalem que pour mieux combattre l'ennemi ; que c'était le fait d'hommes insensés et inutiles de s'exposer à la mort pour défendre une Giscala ou d'autres misérables bicoques, tandis qu'il importait de réserver tous les courages et toutes les armes pour la défense de la métropole.

Ils ne racontèrent que plus tard la perte de Giscala, et alors le plus grand nombre comprit que leur prétendue évacuation honorable n'était en réalité qu'une fuite honteuse. Puis, lorsqu'on apprit le sort des captifs, la population de Jérusalem se sentit grandement troublée, et elle prévit immédiatement l'avenir qui la menaçait elle-même. Mais Jean n'était pas homme à rougir de ce qu'il avait fait, et, s'adressant à ses auditeurs, il les excitait à la guerre, en s'efforçant de leur rendre l'espérance. A l'entendre, les Romains étaient sans ressources, tandis qu'eux-mêmes disposaient d'immenses moyens de résistance. Puis, se moquant de l'ignorance de ceux qui n'étaient pas des hommes de guerre, il affirmait que jamais les Romains, quand bien même il leur pousserait des ailes, ne franchiraient les remparts de Jérusalem, eux qui avaient tant souffert devant les villages de la Galilée, et qui avaient usé leurs machines de siège contre leurs méprisables murailles.

La plupart des jeunes gens s'enflammaient à ces paroles audacieuses et appelaient la guerre de tous leurs vœux, tandis que, parmi les hommes d'âge et d'expérience, il n'y en avait pas un qui ne gémit en prévoyant l'avenir, comme si la ville était déjà sur le point de périr.

De Giscala, Titus revint directement à Césarée, que Vespasien quitta bientôt pour aller s'emparer de Iamnia et d'Azot (Esdod), où il installa des garnisons. Puis il rentra à Césarée, emmenant avec lui un grand nombre d'habitants de ces deux places qui s'étaient rendues à lui.

Cependant toutes les villes de la Judée étaient remuées par des dissensions intestines, et tous ceux que la puissance romaine laissait respirer s'entre-déchiraient. Deux grands partis en effet étaient en présence, les partisans de la guerre et ceux de la paix. Il n'y avait plus de lien de famille ni d'amitié; la communauté seule des opinions politiques rapprochait les gens des classes les plus opposées. En un mot, la discorde se glissait partout. Les révolutionnaires et les batailleurs l'emportaient naturellement en audace sur les hommes âgés et prudents. Le brigandage ne pouvait manquer de naître d'un pareil état des esprits. D'abord les vols individuels eurent lieu; puis bientôt des bandes se formèrent et tout le pays fut mis au pillage. Il n'y eut véritablement plus de différence entre les procédés des Romains et ceux des Juifs eux-mêmes, si bien que ceux qui étaient les victimes de ces bandits, eussent préféré devoir leur malheur aux Romains.

Les garnisons établies dans les villes, autant par insouciance que par haine des Juifs, laissaient faire et ne portaient secours à personne. Puis, un beau jour, les chefs de toutes les bandes, rassasiés de pillage, se réunirent, formèrent une véritable armée de brigands, et s'introduisirent furtivement dans Jérusalem, qui n'était alors gouvernée par personne,

et qui, suivant l'antique coutume, accueillait tous les Juifs, sans se préoccuper de ce qu'ils étaient. Les habitants d'ailleurs eurent la simplicité de croire que tous ces hommes armés venaient par pure bonté à leur secours. Ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur, car la ville fut bientôt en proie aux plus dures calamités. En effet, les bouches inutiles de la foule inoffensive consommaient les vivres nécessaires à l'entretien des soldats, et de là résulta que Jérusalem eut bientôt affaire à la fois à la guerre extérieure, à la sédition et à la disette.

L'exemple des premiers venus était bon à suivre : aussi vit-on bientôt affluer les brigands de tout le pays ; ils se réunirent à leurs devanciers, et la situation de Jérusalem empira d'autant. Ces maudits, en effet, ne se contentaient plus de rapines et de spoliations, et ils en vinrent à l'assassinat, commis, non pas à la faveur de la nuit, en cachette et sur des victimes prises au hasard, mais au grand jour et sur les personnes les plus illustres de la cité. Le premier frappé fut Antipas, homme au service du gendre du roi et citoyen des plus puissants, qui était préposé à l'administration des trésors publics. Il fut arrêté tout à coup, sans raison, et jeté en prison. Après lui, Levias, issu d'une des plus nobles familles, et Sophas, fils de Raguel, tous deux de race royale, eurent le même sort, ainsi que beaucoup d'autres du rang le plus élevé. La population était en proie à la terreur, mais comme si la ville eût été déjà aux mains de l'ennemi, chacun se contentait de penser à sa propre sécurité.

Les brigands ne devaient pas se contenter de la détention pure et simple pour ces infortunés. Ils étaient trop puissants, trop bien apparentés, pour qu'il fût prudent de les garder longtemps en prison ; le peuple d'ailleurs pouvait finir par se révolter contre une semblable tyrannie. Leur mort fut donc résolue, et un certain Jean, surnommé le fils du Daim,

assassin émérite, fut chargé de les égorger. Dix scélérats comme lui l'accompagnèrent à la prison, tous armés d'épées, et les détenus furent massacrés. Il fallait colorer ce meurtre odieux d'un prétexte, et le prétexte fut bientôt trouvé. Les victimes avaient comploté de livrer Jérusalem aux Romains, et les assassins se vantèrent d'avoir fait justice de traîtres à la liberté commune, et se glorifièrent de leurs crimes, comme s'ils fussent devenus en réalité les bienfaiteurs et les sauveurs de la patrie.

Ce fait ne rappelle-t-il pas d'une manière frappante les fatales journées de septembre? J'en fais juge le lecteur.

Ce n'est pas tout encore. La population de Jérusalem tomba à un tel degré d'avilissement et de lâcheté, les autres en vinrent à un tel point d'insolence, qu'ils prétendirent qu'ils avaient le droit de désigner les souverains pontifes. Abrogeant les droits antiques des lignées pontificales, ils installèrent des grands prêtres inconnus et de bas étage, dans le seul but de se créer des complices de leurs sacrilèges. En effet, les hommes qui, sans aucun titre, auraient été élevés par eux aux honneurs suprêmes, seraient bien obligés d'être toujours de leur avis.

Les chefs de cette tourbe criminelle, lorsqu'ils furent rassasiés d'injures faites aux hommes, s'en prirent à Dieu lui-même, et osèrent poser leurs pieds pollués dans le sanctuaire (εις τὸ ἅγιον). Le peuple avait fini par se soulever contre eux, excité par les paroles indignées d'Ananus, le plus âgé des pontifes, homme de la plus grande sagesse, et qui peut-être eût sauvé Jérusalem, si elle eût pu échapper aux griffes des bandits; ceux-ci, pour se mettre à l'abri de la colère populaire, se firent une citadelle du temple de Dieu; et le *Saint* (τὸ ἅγιον) devint leur refuge et le siège de leur tyrannie.

A tous les maux infligés au peuple, ils ajoutèrent bientôt

une moquerie qui fut le plus cruel de leurs méfaits. Voulant en effet voir jusqu'où irait la couardise de la population, et jusqu'à quel point ils étaient maîtres de tout faire suivant leur bon plaisir, ils imaginèrent de choisir les souverains pontifes par la voie du sort, tandis que cette dignité était, ainsi que nous l'avons déjà dit, héréditaire dans certaines familles. Pour justifier cette infamie, ils invoquèrent l'existence d'une coutume antique, et affirmèrent que dans les temps anciens le pontificat était donné par le sort¹; en réalité ils violaient la loi la plus respectable et mentaient impudemment pour sanctionner leur usurpation.

Convoquant donc une tribu de race pontificale, qui portait le nom des Eniachim, ils prirent dans son sein un grand prêtre par la voie du sort. Le hasard désigna un homme du village d'Aphtha, nommé Phannias, fils de Samuel, qui non-seulement n'était pas de lignée pontificale, mais qui était d'une telle ignorance qu'il ne savait pas du tout ce qu'était le souverain pontificat. On alla l'enlever malgré lui à ses champs; on le déguisa, comme cela se fait dans une mascarade; on lui fit revêtir la robe sainte, et on lui souffla ce qu'il avait à faire. Pour ces misérables, ce crime affreux n'était qu'un jeu, qu'une plaisanterie; mais tous les prêtres qui assistaient de loin à cette profanation indigne, versèrent des larmes amères, et gémirent en pensant que l'honneur de la religion était perdu.

Le peuple, cette fois, ne souffrit pas sans mot dire cet excès d'audace; il se souleva en masse pour écraser ses tyrans. A sa tête s'étaient mis bravement Gorion, fils de Joseph,

¹ Nul doute que ce passage n'ait trait au tirage au sort exécuté, lors de la constitution du souverain pontificat, entre toutes les branches de la famille d'Aaron, pour fixer leur ordre d'accession à cette haute dignité, par suite d'extinction d'une lignée directe de grands prêtres.

et Siméon, fils de Gamaliel², qui suppliaient leurs compatriotes de se venger enfin des traîtres qui compromettaient leur liberté, et de purger le sanctuaire de la présence des scélérats qui le souillaient. D'accord avec eux, les plus illustres des pontifes, Jésus, fils de Gamalas, et Ananus, fils d'Ananus, se multipliaient dans les rassemblements pour reprocher au peuple sa lâcheté et pour l'exciter contre les *Zélotes*. C'était en effet sous ce nom de *Zélotes* que les brigands se désignaient eux-mêmes, comme s'ils étaient pleins d'ardeur pour le bien, eux qui n'avaient d'autre émulation que celle du mal et du crime.

Ananus convoqua le peuple, qui, tout indigné qu'il était de voir les lieux saints occupés militairement et profanés par la rapine et par le meurtre, ne se pressait guère de venger ses injures, parce qu'il supposait avec raison que les *Zélotes* ne seraient pas faciles à déloger de là. Le grand prêtre s'avança au milieu de l'assemblée, et après avoir à plusieurs reprises jeté les yeux du côté du temple en versant des larmes, il prit la parole.

Je ne sais s'il est permis de croire que Josèphe, avec sa manie de mettre de grands discours dans la bouche de ses héros, nous a conservé la harangue du grand prêtre Ananus. J'en doute fort, et j'aime mieux me dispenser de reproduire les périodes que Josèphe lui prête, et dont l'analyse allongerait le récit des événements. Ce que nous pouvons admettre avec toute confiance, c'est que les paroles d'Ananus, qui savait pertinemment que c'était œuvre périlleuse que d'attaquer les *Zélotes* dans leur repaire, réussirent à faire passer dans le cœur de ses auditeurs une partie de l'indignation qui enflammait le sien. Le peuple demanda unanimement à grands cris qu'on le conduisit contre les *Zélotes*, en se déclarant prêt à s'exposer aux plus grands dangers.

2. Celui-ci était alors naci ou président du synhédrin.

Cette ardeur guerrière n'eut pas les honneurs de l'initiative ; car tandis qu'Ananus, après avoir harangué le peuple, choisissait les hommes propres au combat et les y préparait, les Zélotes, informés de ce qui se passait par des espions à eux qui se trouvaient toujours présents aux délibérations populaires, entrèrent en fureur, s'élancèrent en masse hors du temple et égorgèrent tous ceux qui se présentèrent sur leur chemin. Ananus courut au-devant du danger avec ses soldats improvisés, chez lesquels la fureur suppléait à l'expérience des armes. On en vint aux mains dans la ville et en avant du hiéron, à coups de pierres et de javelots. Ceux qui lâchaient pied étaient poursuivis par leurs vainqueurs l'épée dans les reins. De part et d'autre les pertes furent considérables. Les maisons de la ville servirent d'asile aux blessés du peuple. Ceux des Zélotes remontèrent dans le hiéron, inondant de sang le parvis sacré.

Chaque fois que les bandits chargeaient, ils avaient d'abord le dessus. Mais la foule furieuse du peuple allait toujours croissant ; on accablait d'injures ceux qui reculaient ; on les poussait en avant par les épaules, et, ne laissant aucun passage ouvert aux fuyards, on rejetait à un moment donné la masse entière des combattants sur les Zélotes. Ceux-ci ne furent bientôt plus en état de résister à la pression des assaillants. Ils se retiraient lentement vers le hiéron, lorsqu'Ananus et les siens intervinrent au combat. Aussitôt le premier péribole fut envahi ; ceux qui l'avaient perdu se jetèrent épouvantés dans le péribole intérieur, et en fermèrent incontinent les portes. Ananus craignait d'attaquer ces portes du haut desquelles l'ennemi aurait accablé ses soldats ; d'ailleurs il ne se croyait pas permis, quand bien même il eût été sûr de la victoire, de laisser entrer dans l'enceinte sacrée le peuple non purifié. Il se contenta donc de choisir au sort six

mille hommes armés qu'il établit dans les portiques pour les garder. Tous les autres combattants furent répartis en postes d'observation, placés dans tous les environs du hiéron. On vit alors beaucoup des principaux personnages de la cité, congédiés par ceux à qui le commandement militaire était dévolu, envoyer des pauvres qu'ils engageaient à prix d'argent, pour aller monter la garde à leur place.

Jean de Giscala causa la perte de tout ce monde. Feignant de partager l'indignation du peuple, il ne quittait pas Ananus, le suivant dans tous les conciliabules des grands de la ville, dans les visites des postes qu'il inspectait pendant la nuit. Par lui les Zélotes savaient tous les secrets de leurs adversaires et étaient mis au courant de toutes les délibérations du peuple, avant même que celles-ci fussent closes. Pour éloigner tout soupçon, il ne cessait d'accabler Ananus et les grands de tous les témoignages du dévouement le plus obséquieux. Mais cette précaution produisit précisément l'effet contraire. Ses absurdes adulations le rendaient suspect; d'un autre côté, il était présent partout, bien qu'on ne l'eût pas appelé, et l'on commença à craindre qu'il ne fût un traître.

Tous les projets secrètement élaborés étaient à point nommé devinés par les Zélotes, et Jean seul pouvait être soupçonné de perfidie. Il était pourtant difficile de s'en débarrasser, car il était rusé, de noble extraction et bien protégé. On prit donc le parti, assez ridicule, il faut en convenir, d'exiger de lui un serment de fidélité. Jean n'hésita pas une seconde, et jura tout ce que l'on voulut. A partir de ce moment, Ananus et ceux qui étaient d'accord avec lui, furent pleinement rassurés et laissèrent Jean assister à leurs conciliabules. Ils firent mieux encore, et l'envoyèrent en parlementaire aux Zélotes, afin de traiter d'un accommodement; car ils avaient pour premier désir d'empêcher la profana-

tion qu'eût subie le hiéron, si un Juif y eût péri les armes à la main.

Jean, une fois admis en présence des Zélotes, leur rappela les dangers auxquels il s'était exposé pour servir leur cause, en leur révélant tous les secrets d'Ananus et de ses partisans, et il ajouta que ces dangers n'étaient rien auprès de celui qui les menaçait en ce moment. Ananus n'hésitait plus, et, après avoir obtenu l'assentiment du peuple, il avait envoyé des émissaires à Vespasien, pour le presser de venir se saisir de Jérusalem. Il avait de plus ordonné à ses soldats de se purifier pour le lendemain, afin qu'une fois entrés dans le temple, sous prétexte de religion, ou par force, ils pussent engager le combat avec eux. Il ajoutait ne pas savoir comment ils pourraient soutenir un plus long siège ou se défendre contre de si nombreux adversaires. C'était la Providence qui l'avait fait choisir comme parlementaire, car le projet d'Ananus était de les attaquer lorsqu'ils seraient désarmés; il fallait donc se décider, s'ils tenaient à la vie, et demander grâce aux assiégeants, ou chercher quelque secours à l'extérieur.

Il les engageait d'ailleurs à ne pas oublier que l'on déteste toujours les auteurs des méfaits dont on a souffert, lors même qu'ils ont l'air de s'en repentir, et que ceux qui ont été blessés, lorsqu'ils deviennent les plus forts, cèdent toujours à la colère. Que, quant à eux, ils seraient toujours en butte à la haine des parents et des amis de leurs victimes, et à celle de la population, qu'ils avaient irritée en violant toutes ses lois. Il était possible qu'il s'en trouvât quelques-uns dans la multitude qui sentissent quelque compassion pour eux; mais, à coup sûr, ils se tairaient devant la majorité. — Tous ces propos jetèrent la terreur dans les rangs des Zélotes.

Mais quel était le secours extérieur que Jean n'osait nommer? C'étaient les Iduméens. Pour décider les chefs des

Zélotes à les appeler, il leur peignit Ananus sous les couleurs les plus terribles, le disant plein de cruauté, et affirmant qu'il ne cessait de répandre des menaces contre chacun d'eux. Éléazar, fils de Simon, et Zacharie, fils de Phalek, tous deux de race sacerdotale, passaient parmi les Zélotes pour les hommes les plus habiles et les plus déterminés du parti. Ceux-ci eurent la plus grosse part dans les menaces fictives d'Ananus, et se laissèrent persuader que le grand prêtre voulait attirer les Romains à Jérusalem, afin de s'assurer la possession de l'autorité souveraine. Ils hésitaient pourtant et ne savaient que résoudre. Ils étaient convaincus que le peuple ne tarderait pas à les attaquer, et que bientôt la ressource de recourir aux Iduméens leur serait enlevée; d'un autre côté comment espérer que ces auxiliaires pussent être arrivés avant la catastrophe? Toutefois, ils furent d'avis qu'il valait mieux essayer de recourir aux Iduméens. Ils leur écrivirent donc une courte dépêche, leur annonçant qu'Ananus, abusant le peuple, voulait livrer la capitale aux Romains; qu'eux-mêmes, par amour pour la liberté, s'étaient séparés du traître et étaient assiégés dans le temple, où ils ne pourraient plus tenir que bien peu de temps; que s'ils ne venaient promptement à leur secours, ils seraient bientôt réduits eux-mêmes en servitude par Ananus, et verraient Jérusalem aux Romains.

Deux des Zélotes les plus intelligents, et marcheurs des plus remarquables, furent chargés de porter la dépêche aux chefs des Iduméens, et de leur donner de vive voix toutes les explications convenables. On pouvait compter sur la venue des Iduméens, race turbulente, ennemie de l'ordre et essentiellement batailleuse. Ce qu'il fallait, c'était qu'ils fussent rapidement prévenus. Les deux messagers, nommés tous les deux Ananias, se mirent en route et firent telle diligence qu'ils furent bientôt auprès des Iduméens.

A la lecture de la lettre qui leur était adressée, ils furent d'abord étonnés, mais de l'étonnement ils passèrent immédiatement à la fureur, et la nation fut appelée aux armes. En très-peu de temps, une troupe de deux mille combattants fut réunie et partit pour Jérusalem, avec l'ardeur qu'auraient eue des sauveurs de la capitale. Ils étaient sous les ordres de quatre chefs, Jean et Jacob fils de Sosas, Simon fils de Cathlas, et Phinéas fils de Clousoth¹.

Si le départ des messagers des Zélotes passa inaperçu pour Ananus et les siens, il n'en fut pas de même de l'arrivée des Iduméens. Ananus se hâta de faire fermer les portes de la ville et de garnir les murailles de défenseurs. Il ne voulait pourtant pas en venir aux mains avec eux, et son intention était d'essayer la persuasion. Ce fut Jésus, le plus âgé des pontifes après Ananus, qui fut chargé de haranguer les survenants. Il s'établit donc dans une tour située devant eux, et, de là, leur dit sans réticence ce qu'étaient les hommes au secours desquels ils accouraient. Il s'efforça de les détourner de prêter main-forte à des brigands souillés de tous les crimes, à des profanateurs qui osaient s'enivrer dans le temple.

Comme quelques-uns des Iduméens se récriaient sur la trahison qui devait livrer Jérusalem aux Romains, et signifiaient leur volonté d'empêcher que cette trahison ne s'accomplît, Jésus reprit, en jurant que tout cela était un mensonge horrible; qu'il n'était question ni de Romains ni de trahison, et que ces accusations étaient la plus abominable des calomnies inventées par les Zélotes. « Pourquoi donc nous livrerions-nous maintenant aux Romains, lorsqu'il nous était loisible, au commencement de la guerre, de ne pas nous révolter contre eux, ou du moins facile, après notre défec-

¹ Encore une analogie étrange. Que l'on se rappelle la venue des Marseillais à Paris, pendant la Terreur.

tion, de rentrer en grâce, avant que tout le pays qui nous entoure ne fût dévasté par eux ? Et croyez-vous que, quand bien même nous le voudrions, nous pourrions aujourd'hui les apaiser, après que la ruine de la Galilée a exalté leur orgueil, les toucher par de la servilité, alors qu'ils sont à nos portes ? Quant à moi, je l'avoue hautement, je préférerais la paix à la mort ; mais, une fois la guerre engagée, j'aime mille fois mieux une mort glorieuse que l'esclavage. Est-ce nous, chefs du peuple, que l'on accuse d'avoir traité en secret avec les Romains, ou bien est-ce le peuple entier ? S'il ne s'agit que de nous seuls, que les dénonciateurs révèlent les noms des amis que nous avons envoyés comme instruments de notre trahison. Qui donc a été arrêté en chemin, soit au départ, soit au retour ? Où sont les lettres interceptées ? Comment ce peuple tout entier, au milieu duquel notre vie se passe, qui nous voit à toute heure, n'a-t-il rien su de ce que nous machinions ? Comment cette poignée de bandits, qui n'ose franchir les limites du hiéron, pour entrer en ville, a-t-il pu découvrir ce qui se tramait en secret au dehors ? Maintenant que le supplice mérité par eux les menace, ils ont découvert une trahison dont aucun de nous n'était soupçonné, tant qu'ils n'ont rien eu à craindre ! Si c'est au contraire le peuple entier qu'ils accusent, il faut qu'ils disent que la délibération a été prise au grand jour, car personne ne manquait au conseil, et, en ce cas, comment n'en avez-vous rien su ? Ne fallait-il pas désigner les envoyés chargés de traiter ? Que les calomniateurs disent donc leurs noms ! Vous voyez bien que ce ne sont là que des inventions des malfaiteurs qui cherchent à éviter le châtiement qu'ils ont mérité ! Si la ville devait être trahie, ce ne serait que par ceux qui osent nous accuser, car aux crimes qu'ils ont déjà commis il en manque un encore, la trahison ! »

L'orateur retraça alors le tableau des méfaits imputables

aux Zélotes, et s'efforça de gagner les Iduméens à son parti, en leur disant qu'il était de leur devoir d'aider la population à anéantir des brigands souillés de tous les crimes envers les hommes et envers Dieu lui-même. Au cas où ils persisteraient à tenir compte de leur appel, ils étaient libres de le faire, mais à la condition d'entrer dans la ville sans armes et en amis, et de consentir à prendre un rôle qui tint le milieu entre ceux d'ennemis et d'auxiliaires, c'est-à-dire de se poser en arbitres et en juges ; que s'ils ne voulaient pas s'associer à l'indignation du peuple, ni accepter le rôle de juges, il leur restait un troisième parti à prendre, celui de respecter la neutralité, c'est-à-dire de ne pas insulter aux malheurs du peuple et de ne pas faire cause commune avec les bourreaux de la métropole. Jésus termina enfin en leur disant qu'ils n'avaient pas le droit de s'étonner, s'ils voyaient les portes de la ville fermées devant eux, tant qu'ils resteraient en armes.

Le commencement du discours du pontife avait été habile et logique ; la fin fut tellement maladroite qu'elle exaspéra les Iduméens. Ceux-ci, en effet, étaient furieux de trouver les portes closes, et leurs chefs s'indignaient de la proposition qui leur était faite de mettre bas les armes. L'un d'eux, Simon fils de Cathlas, après avoir calmé l'irritation des siens, répondit aux pontifes qu'il ne s'étonnait plus de voir les défenseurs de la liberté assiégés dans le temple, puisque quelques hommes se permettaient de fermer une ville qui appartenait à la nation entière, et s'apprétaient à recevoir les Romains, peut-être en ornant de couronnes les portes de la cité, tandis qu'ils parlaient du haut des tours avec les Iduméens, et leur enjoignaient de jeter les armes qu'ils avaient saisies pour défendre la liberté. L'orateur, plus habile que le pontife Jésus, rétorqua tous ses arguments, et lui reprocha d'insulter la nation, en refusant à des compatriotes l'entrée d'une ville toujours ou-

verte pour cause de religion, même aux Gentils. « En nous signifiant vos ordres insultants, ajouta-t-il, vous osez vous plaindre d'être soumis à une odieuse tyrannie. Mais c'est vous qui êtes les tyrans ! Qui donc vous croira, quand les faits sont en si complet désaccord avec vos paroles ? Vous serez chassés de la ville par ces mêmes Iduméens que vous chassez des autels. Il n'y a qu'un reproche à adresser à ceux qui sont assiégés dans le temple, c'est que, lorsqu'ils ont osé punir des traîtres vos complices, que vous travestissez en hommes illustres assassinés sans jugement, ils n'aient pas commencé par vous. S'ils se sont montrés indulgents, nous, Iduméens, nous protégerons la maison de Dieu, nous combattons pour la patrie et nous châtierons les ennemis du dehors et du dedans. Nous resterons donc ici sous les armes, devant les murailles, jusqu'à ce que les Romains soient fatigués de vous attendre, ou que vous changiez d'avis et que vous sentiez enfin ce que c'est que l'amour de la liberté. »

Ces paroles furent accueillies par les acclamations unanimes des Iduméens, et le pontife Jésus s'éloigna inquiet et désolé, parce qu'il voyait que les Iduméens n'avaient aucune modération, et que la ville allait avoir affaire à deux ennemis à la fois.

De leur côté, les Iduméens se préoccupaient de leur situation. S'ils se sentaient violemment outragés par le refus qu'on leur avait fait de les admettre dans la ville, ils ne tardèrent pas à comprendre que les Zélotes, qui ne faisaient rien pour leur venir en aide, étaient moins puissants qu'ils ne l'avaient cru ; dès lors l'anxiété s'empara de leurs esprits, et beaucoup d'entre eux commencèrent à regretter d'être venus. Mais comme ils auraient été honteux de rentrer dans leurs foyers sans avoir rien fait, ils décidèrent qu'ils resteraient, quelque mal qu'ils dussent être, dans le camp qu'ils établirent devant les murailles.

La nuit suivante, un orage effroyable éclata : éclairs, foudre, pluie torrentielle, ouragan, tremblement de terre, rien n'y manqua, et la consternation fut grande chez les malheureux exposés à toutes ces misères. Chez les Iduméens comme dans la ville, on interpréta de la même manière la venue de cette tempête. Les premiers furent persuadés que Dieu était irrité de leur expédition, et qu'ils ne pouvaient échapper au châtement qu'ils avaient mérité en prenant les armes contre la métropole sainte. Pour Ananus et ses amis, ils avaient remporté la victoire sans bataille, et il était manifeste que Dieu combattait pour eux. Mais ils prévoyaient mal l'avenir, et les calamités qui devaient les atteindre, eux et les leurs, ils les croyaient réservées à leurs ennemis.

Les Iduméens, se serrant les uns contre les autres, cherchaient à réchauffer leurs membres engourdis par le froid, et s'abritaient contre la pluie sous leurs boucliers juxtaposés au-dessus de leurs têtes. Quant aux Zélotes, ils étaient plus inquiets du sort de leurs alliés que du leur; réunis en conseil, ils cherchaient quelque moyen de leur venir en aide. Les plus ardents proposèrent de courir aux armes et d'attaquer les postes qui les entouraient, pour se ruer ensuite sur la ville et ouvrir les portes à leurs auxiliaires. Le moment était favorable, car la violence de l'orage retiendrait les habitants dans leurs demeures, et, quant aux portes à enlever, elles ne résisteraient que faiblement, grâce à l'impéritie de leurs défenseurs. Qu'en fin de compte, s'il y avait danger dans l'entreprise, il valait bien mieux s'y exposer que de laisser périr misérablement tant d'hommes accourus par pure bienveillance pour eux. Les plus prudents furent d'avis de ne pas tenter l'aventure, parce que non-seulement ils se voyaient entourés d'une garde plus forte que d'ordinaire, mais parce qu'ils savaient que les remparts de la ville étaient activement surveillés, à cause

du voisinage des Iduméens. Ananus, d'ailleurs, était partout à la fois, et, à chaque heure de la nuit, il inspectait toutes les portes.

Cela avait effectivement lieu toutes les nuits, mais ne fut pas exécuté cette fois, non par négligence d'Ananus, mais bien pour que, suivant les décrets de la Providence, il pérît lui-même avec ses soldats, à l'heure fatalement fixée.

Lorsque la nuit était très-avancée et que la tempête redoublait de fureur, les sentinelles des portiques furent renvoyées pour prendre du repos. Les Zélotes eurent alors l'idée de se servir des scies consacrées pour couper les barres des portes. Les mugissements du vent et les roulements du tonnerre les favorisèrent si bien, que le bruit qu'ils faisaient ne fut entendu de personne.

Une fois sortis du hiéron, ils coururent aux murailles, et, à l'aide des mêmes scies, ils ouvrirent la porte devant laquelle étaient les Iduméens. Ceux-ci s'effrayèrent d'abord, pensant que c'étaient Ananus et les siens qui arrivaient, et chacun mit l'épée à la main pour défendre chèrement sa vie. Mais on se fut bientôt reconnu, et tous ensemble rentrèrent dans Jérusalem. Si en ce moment ils se fussent rués sur la ville, c'en était fait du peuple entier, tant était grande leur colère. Mais ils résolurent d'abord de délivrer les Zélotes du cordon de gardes qui les enveloppait, et cela sur les instances de ceux qui les avaient introduits dans la place. Ces gardes une fois chassés, en effet, ils pourraient, quand bon leur semblerait, faire irruption dans la ville; tandis qu'au cas contraire, jamais le peuple ne serait vaincu; car, dès qu'il en aurait envie, il leur fermerait tous les passages.

Les Iduméens acceptèrent ce plan, et traversèrent la ville pour se rendre au hiéron, où les Zélotes attendaient leur arrivée avec la plus vive anxiété. Dès qu'ils furent entrés

dans l'enceinte sacrée, les Zélotes, renfermés dans le second péribole, sortirent avec toute confiance, et, se mêlant aux Iduméens, attaquèrent les gardes des portiques; quelques-uns des factionnaires, que le sommeil avait gagnés, furent égorgés; mais les clameurs de ceux qui étaient éveillés firent prendre les armes à tout le monde, et l'on se mit, non sans stupeur, sur la défensive. Tant qu'ils crurent avoir affaire aux Zélotes seuls, ils tinrent bravement, parce qu'ils étaient assurés de l'emporter par le nombre, mais dès qu'ils se virent attaqués par l'extérieur, ils comprirent que les Iduméens avaient pénétré dans la ville. La plupart d'entre eux mirent bas les armes, et se contentèrent de gémir, tandis qu'une poignée de jeunes gens reçurent vigoureusement le choc des Iduméens et défendirent longtemps la multitude sans courage.

Les cris poussés dans le hiéron n'apprenaient que trop clairement aux gens placés dans la ville le malheur qui venait d'arriver. Personne cependant n'osa venir à leur aide, dès que l'on sut que les Iduméens étaient là. Des cris et des lamentations de femmes, voilà toute l'assistance que reçut la garnison du hiéron, qui courait le plus grand danger. Les Zélotes et les Iduméens y répondaient par des cris de fureur, que le fracas de l'orage rendait plus horribles encore. Les Iduméens ne faisaient pas de quartier, et frappaient avec rage ceux qui les avaient exclus de la ville, exaspérés qu'ils étaient par tout ce qu'ils avaient souffert pendant la tempête. Suppliants ou combattants, peu leur importait; tous étaient mis à mort. Il n'y avait aucun moyen de fuir; par conséquent, aucun espoir de salut. Tous se précipitaient vers le même point, c'est-à-dire du côté de la ville, et là, entassés les uns sur les autres, ils étaient massacrés. Tout le hiéron extérieur était inondé de sang, et lorsque le jour vint éclairer cette scène de carnage, on compta huit mille cinq cents cadavres.

Mais cela ne suffisait pas pour assouvir la fureur des Idu-méens, et, se jetant sur la ville, ils commencèrent à piller, tuant sans pitié tout ce qui se présentait. C'était aux pontifes surtout qu'ils en voulaient, et ils les cherchèrent partout. Ils finirent par les trouver, les massacrèrent incontinent, et foulant aux pieds leurs cadavres, ils reprochèrent à Ananus la bienveillance du peuple, et à Jésus les paroles qu'il leur avait adressées du haut des murailles. Ils poussèrent l'impiété au point de laisser leurs corps sans sépulture, malgré le respect des Juifs pour les morts, respect qui est si grand chez eux, que les suppliciés eux-mêmes sont inhumés avant le coucher du soleil.

On peut dire que la ruine de Jérusalem commença le jour même du meurtre d'Ananus. C'était un homme vénérable et souverainement juste, n'affectant jamais aucune hauteur avec les petits, lui qui était de l'origine la plus illustre et revêtu de la dignité la plus élevée. Épris par-dessus tout de la liberté de son pays et de son autonomie, il faisait passer le bien public avant tout ce qui l'intéressait personnellement; et s'il désirait vivement la paix, c'est qu'il savait à merveille que les Romains ne pouvaient être vaincus par les Juifs, et, que si l'on ne traitait avec eux, on était condamné sans rémission. En un mot, si Ananus eût vécu, sans aucun doute les choses se fussent arrangées; car il était éloquent et savait par ses paroles trouver le chemin des cœurs. Du reste, s'il eût réussi à se débarrasser de ses ennemis intérieurs, nul doute que les Romains n'eussent eu beaucoup à compter avec un pareil chef de guerre.

En même temps que lui mourut Jésus, qui certainement ne le valait pas, mais qui valait mieux que tous les autres. Dieu, sans doute, lorsqu'il eut décrété la destruction de la ville criminelle, et la purification par l'incendie de ses sanctuaires

profanés, Dieu voulut retrancher du nombre des vivants les seuls hommes qui vénéraient et étaient capables de défendre ces sanctuaires. On vit ces hommes qui, bien peu de temps avant, revêtus de la robe sacrée, présidaient aux solennités du culte, ces hommes, objets du respect de tous ceux qui venaient à Jérusalem des extrémités de l'univers, tués et jetés hors des murailles, en pâture aux chiens et aux bêtes fauves.

Après l'assassinat des pontifes, les Zélotes et les Iduméens traitèrent le peuple comme un vil troupeau, dans lequel ils choisissaient à l'envi leurs victimes. Les gens du bas peuple, partout où ils se montraient, étaient égorgés. Les nobles et les jeunes hommes étaient jetés en prison, dans l'espérance que la crainte de la mort les forcerait à prendre le parti de leurs bourreaux. Ce calcul fut complètement déçu, et tous préférèrent le supplice à la honte d'entrer dans les rangs de ceux qui conspiraient contre la patrie ; au reste, leur captivité n'était pas longue ; car ceux qui étaient arrêtés pendant la journée recevaient la mort la nuit suivante ; on se contentait d'aller jeter leurs cadavres hors des murailles, et l'on se procurait ainsi de la place pour de nouvelles victimes.

La terreur était si grande dans la population, que pas un n'eût osé pleurer ouvertement, ni ensevelir ses parents mis à mort de cette façon expéditive. Les larmes que l'on versait, on les versait en secret. On gémissait, mais en se cachant, de peur d'être entendu ; car on savait que l'on s'attirerait immédiatement le sort de ceux que l'on aurait pleurés. Pendant la nuit seulement on se hasardait à aller jeter un peu de terre sur les corps abandonnés ; quelques rares hommes de cœur osèrent cependant le faire au grand jour. Josèphe affirme que douze mille jeunes gens sortis des rangs de la noblesse périrent de cette façon. Mais il ne paraît pas possible que ce chiffre ne soit pas démesurément exagéré.

Les brigands osèrent par dérision constituer une sorte de tribunal et des semblants de jugements. Ainsi, voulant se débarrasser d'un certain Zacharie fils de Baruch, qu'ils exécraient parce qu'il aimait autant la liberté qu'il détestait la perversité, parce qu'il était riche et qu'ils voulaient s'emparer de ses biens, parce qu'enfin ils savaient qu'il était homme à se dévouer à leur perte, ils convoquèrent soixante-dix individus, pris parmi le bas peuple, auxquels ils conférèrent le vain titre de juges, et ils accusèrent devant eux Zacharie de vouloir les livrer aux Romains et d'avoir à ce sujet entretenu une correspondance avec Vespasien. Ils ne pouvaient produire ni preuves ni indice du crime imputé à l'accusé ; mais ils affirmaient qu'ils étaient convaincus de la réalité du fait, et ils prétendaient que cela valait toutes les preuves matérielles. Zacharie, comprenant qu'il était condamné à l'avance et perdu sans rémission, parla en toute liberté, fit ressortir, en se moquant, l'absurdité de l'accusation portée contre lui et en démontra l'inanité. Puis, se faisant à son tour l'accusateur de ceux qui le faisaient juger, il énuméra tous leurs méfaits et déplora les tristes effets de la révolution. Les Zélotes frémissaient de rage et avaient grande peine à ne pas écharper celui qui osait leur dire leurs vérités en face. Mais ils voulaient pousser jusqu'au bout leur comédie de jugement et expérimenter la fermeté des juges institués par eux ; ils voulaient enfin savoir si ces hommes, en face du péril, conserveraient le sentiment de la justice.

Or, il arriva que les soixante-dix juges acquittèrent Zacharie, aimant mieux partager son sort que mériter le reproche d'un assassinat judiciaire. Lorsque la sentence d'absolution fut prononcée, les Zélotes se récrièrent et s'emportèrent contre les juges qui n'avaient pas compris la vanité du pouvoir fictif qu'ils leur avaient conféré. Alors deux des plus audacieux

se jetèrent sur Zacharie, qu'ils égorgèrent au milieu du hiéron, et, insultant à son cadavre, ils s'écrièrent : « Voilà notre jugement à nous, et un acquittement qui vaut mieux que l'autre ! » Puis ils traînèrent le corps hors du hiéron et le lancèrent dans la vallée qui courait au-dessous. Quant aux juges, ils les chassèrent de l'enceinte sacrée à coups de plat d'épée dans le dos, par dérision ; et ils ne leur laissèrent la vie que pour qu'ils fussent, parmi le peuple, la preuve vivante de sa servitude.

Tous ces faits monstrueux étaient peu du goût des Idu-méens, qui commençaient, ainsi que nous l'avons dit, à regretter d'être venus à Jérusalem. Rassemblés en secret par un des Zélotes que le repentir avait touché, cet homme leur rappela hardiment toutes les horreurs qu'ils avaient commises, d'accord avec ceux qui les avaient appelés, tout le mal qu'ils avaient fait à la métropole. « Vous avez pris les armes, leur dit-il, pour sauver Jérusalem de la trahison des pontifes, et vous n'avez pas pu trouver le plus léger indice de cette trahison. Maintenant vous êtes les soutiens des infâmes qui ont imaginé l'existence de cette trahison et qui n'ont d'autre pensée que celle de devenir les tyrans de la nation.

« Dès le principe votre devoir eût été de les réprimer ; mais puisque la fatalité a voulu que vous devinssiez leurs complices, il est temps que vous vous arrétiez, et que vous retiriez votre puissant appui à ceux qui perdront infailliblement la patrie. Si vous avez vivement ressenti l'injure qui vous a été faite quand on vous a refusé l'entrée de la ville, vous vous êtes vengés de cette injure, que vous avez lavée dans le sang d'Ananus et de la multitude égorgée dans une seule nuit. Vous voyez bien qu'il en est beaucoup parmi vous qui ont horreur de tous ces crimes, qui jugent sévèrement la cruauté de ceux qui les ont appelés ici, de ceux qui ne respectent pas même en vous leurs sauveurs. Hésitent-ils à commettre devant vous

les actes les plus abominables ? Non ! Eh bien, alors les Iduméens passeront pour leurs complices, tant qu'ils ne s'opposent pas à leurs méfaits, tant qu'ils ne se sépareront pas d'eux ! Il nous est démontré que tout ce qu'on nous a dit de trahison est faux ; il est faux que l'on attende l'arrivée des Romains, et d'ailleurs la ville n'est pas facile à prendre ! Vous devez donc retourner chez vous, et, en désertant au plus vite cette criminelle association, vous faire pardonner la part que vous avez prise dans les actions abominables accomplies par ceux qui vous ont abusés. »

Ce discours produisit un effet immédiat. Les Iduméens se levèrent à l'instant comme un seul homme, coururent aux prisons, qu'ils ouvrirent à environ deux mille détenus qui, abandonnant sur-le-champ la ville, allèrent se réfugier auprès de Simon, dont nous parlerons un peu plus loin. Cela fait, les Iduméens se mirent en route pour regagner leur pays.

Ce départ imprévu surprit d'abord tout le monde. Le peuple, ignorant le repentir des Iduméens, reprit un peu de courage, comme si le nombre de ses ennemis avait diminué d'autant. Quant aux Zélotes, ils n'en devinrent que plus audacieux, car ils ne pensaient pas avoir perdu des auxiliaires, mais ils se sentaient débarrassés des seuls hommes qui pussent entraver ou réprimer leurs violences. Ils ne perdirent pas de temps à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire ; ils ne le savaient que trop. Anéantir les gens de cœur et la noblesse, voilà ce qu'ils voulaient : la noblesse parce qu'ils lui portaient envie, les gens de cœur parce qu'ils en avaient peur. Il ne pouvait y avoir de sécurité absolue pour eux que lorsqu'il ne resterait plus un seul survivant des hautes classes de la nation.

Ce fut alors que fut mis à mort, avec beaucoup d'autres, Gorion, homme d'illustre naissance, le fauteur du régime

populaire et le plus ardent des défenseurs de la liberté. Ce qui le perdit, ce fut l'énergie avec laquelle il disait hautement ce qu'il pensait. Niger le Péraïte, qui avait montré tant de bravoure en combattant les Romains, ne fut pas plus épargné. Il eut beau se récrier et montrer ses glorieuses blessures, pendant qu'on le traînait à travers la ville; quand il vit qu'on le conduisait en dehors des portes, et qu'il n'y avait plus d'espoir de salut, il ne demanda plus qu'une chose, c'est que la sépulture lui fût accordée. Ses bourreaux lui répondirent qu'ils ne souffriraient pas qu'un si grand honneur lui fût donné, et ils apprêtèrent son supplice. Au moment de mourir, Niger invoqua la vengeance des Romains, et, dans ses imprécations, il appela sur ses assassins la guerre, la famine, la peste, et, pour combler la mesure, il les condamna à s'entre-tuer. Dieu ratifia ce terrible jugement.

Niger mort, les Zélotes se croyaient bien maîtres du pouvoir absolu. Il n'y eut plus alors de ménagements pour une classe plutôt que pour une autre. Les uns étaient tués pour avoir autrefois osé résister à quelqu'un des Zélotes; les autres qui, pendant la paix, n'avaient rien fait qui pût leur être reproché, étaient poursuivis sous le premier prétexte venu. Celui qui ne fréquentait pas les Zélotes, était coupable d'orgueil; celui qui les traitait avec un peu de familiarité, les méprisait; celui enfin qui s'efforçait de se concilier leurs bonnes grâces, était un traître. Il n'y avait jamais qu'une peine appliquée : la mort, toujours la mort, pour les crimes les plus graves, comme pour les fautes les plus légères. Il n'y échappa, en définitive, que les hommes les plus obscurs et les plus pauvres.

Les Romains n'ignoraient pas ce qui se passait à Jérusalem, et les chefs de l'armée, regardant comme un immense avantage les dissensions qui désolaient la nation juive, avaient hâte de commencer le siège de la ville. Ils suppliaient Vespas-

sien, leur général, d'agir sans délai, et de profiter de la protection de la Providence, qui armait leurs ennemis les uns contre les autres. Ils disaient que cet état de choses ne pouvait durer et que les Juifs, ou repentants, ou fatigués de la guerre civile, ne tarderaient pas à voir la concorde renaître parmi eux, au grand détriment des Romains.

Vespasien leur répondit qu'ils étaient dans une grave erreur, et qu'ils se laissaient aller, comme dans un théâtre, au désir de montrer ce dont ils étaient capables, même au péril de leur vie ; qu'en revanche ils ne réfléchissaient ni aux avantages qu'ils devaient poursuivre, ni aux moyens de les atteindre avec sécurité. « Si nous attaquions immédiatement la ville, leur disait-il, c'est par nous que la concorde serait ramenée au sein de la nation, et les Juifs tourneraient contre nous-mêmes toutes leurs forces, qui sont encore imposantes. Laissons-les faire, et chaque jour d'attente sera marqué par la mort de bon nombre de ceux que nous aurions à combattre. La sédition se chargera de réduire l'armée de nos ennemis. Dieu est un plus habile général que moi : c'est lui qui nous livrera les Juifs sans combat, et qui donnera la victoire à l'armée, sans l'exposer à aucun péril. Quand nos ennemis s'entre-tuent, nous devons rester paisibles spectateurs des événements, bien loin de nous compromettre avec des hommes qui ont soif de la mort et qui se déchirent entre eux. S'il en est parmi vous qui dédaignent la victoire obtenue sans combat, qu'ils sachent bien qu'il est plus sage d'accomplir son œuvre tranquillement que de tenter la fortune des armes, et, croyez-le bien, ceux qui obtiennent, à l'aide de la prudence et de la patience, les mêmes avantages que d'autres obtiendraient à la suite de belles batailles, ceux-là, dis-je, sont tout aussi dignes d'éloges. A mesure que les forces de l'ennemi décroissent, nos soldats, qui se refont des

fatigues d'une pénible campagne, deviennent de plus en plus vaillants. En fin de compte, ceux qui se promettent de la gloire par de beaux exploits, se trompent fort. Les Juifs s'occupent-ils de fabriquer des armes, de renforcer leurs murailles, de rassembler des auxiliaires ? Nullement. Le retard profitera donc à celui qui saura le créer. La guerre civile et les haines intestines leur font souffrir des maux mille fois plus atroces que ceux que leur infligerait la captivité. En résumé, l'homme prudent doit laisser faire ceux qui sont les artisans de leur propre ruine, et il faut se garder de toucher à ceux qui meurent d'une maladie interne, dans le seul but d'acquérir un peu de gloire. Croyez-moi, la sédition nous donnera la victoire, sans que nous ayons la peine de l'acheter chèrement. »

Heureusement les généraux romains se laissèrent convaincre par les paroles de Vespasien, et ils ne tardèrent pas à reconnaître la justesse de ses vues. Chaque jour il arrivait des masses de transfuges, échappés à la surveillance des Zélotes. Il n'était pourtant pas facile de fuir, car toutes les issues étaient gardées, et quiconque se laissait prendre, était immédiatement mis à mort, comme coupable de vouloir passer aux Romains. Il est vrai que ceux qui pouvaient se racheter à prix d'argent, étaient mis en liberté, tandis que celui-là seul était un traître, qui n'avait rien à donner. Il en résultait que les riches échappaient et que les pauvres seuls étaient égorgés.

Dans toutes les rues, les cadavres étaient amoncelés; il arrivait souvent que ceux qui avaient réussi à franchir cette enceinte fatale, changeaient d'avis et revenaient, pour mourir dans la ville. L'espoir de la sépulture leur faisait trouver douce la mort sur le sol de la patrie. Au reste, ni ceux qui étaient tués dans la ville, ni ceux qui périssaient par les chemins, ne recevaient plus le suprême honneur de l'inhumation. Les lois

divines et humaines étaient également méprisées, et on laissait pourrir les corps morts à la face du ciel.

Quiconque était surpris ensevelissant un de ses proches, recevait le même châtiment que les transfuges, c'est-à-dire la mort; et celui-là restait privé de sépulture qui était coupable de l'avoir voulu donner à son prochain. En somme, tout bon sentiment n'était pas éteint dans le peuple, mais dans le peuple seulement; car ce qui aurait dû émouvoir la commisération, n'excitait que de l'irritation parmi les Zélotes, dont la rage passait tour à tour des vivants sur les morts, et des morts sur les vivants. Telle était la crainte qui tourmentait tous les esprits, que les survivants estimaient heureux ceux qui les avaient précédés dans le trépas, au moins parce qu'ils étaient en repos. Ceux qui subissaient encore les tortures de la prison, enviaient, en le comparant au leur, le sort de ceux mêmes qui étaient restés sans sépulture.

Les droits de l'humanité étaient foulés aux pieds, ceux de Dieu étaient tournés en dérision, et ses prophéties étaient ridiculisées comme de vains mensonges. Une de ces prophéties, inspirée par l'Esprit divin aux hommes de l'ancien temps, annonçait que la ville serait prise et le temple brûlé, lorsque la sédition l'envahirait, et que la main des Juifs souillerait les lieux saints. Tout en y croyant, les Zélotes se firent les ministres de ce terrible jugement.

Jean de Giscala, qui aspirait à la tyrannie, supportait difficilement que les honneurs qu'on lui rendait fussent partagés avec d'autres. Peu à peu il se fit un parti des hommes les plus pervers, et il s'affranchit ainsi d'une égalité qu'il ne voulait pas souffrir, refusant toujours d'obéir aux autres, et exigeant impérieusement que l'on obéît à ses ordres. Il devint clair pour tous qu'il voulait usurper le pouvoir absolu! Beaucoup se soumirent à lui par crainte, beaucoup aussi par affection;

car il possédait admirablement le secret de se faire aimer, à force de ruse et de fraudes ; mais le plus grand nombre, par précaution pour eux-mêmes, et pour que les crimes dont ils se rendaient coupables retombassent sur une seule tête.

Homme de conseil et d'action, Jean ne manquait pas de satellites. Dans le parti qui lui était opposé on trouvait ceux qui lui portaient envie et qui se révoltaient contre l'idée de se voir soumis à un homme qui naguère n'était que leur égal, et tous ceux, bien plus nombreux, qui se garaient contre le pouvoir d'un seul. Il était clair, en effet, que, s'il réussissait à s'emparer de ce pouvoir, il serait peu aisé de le renverser, et qu'il ne manquerait pas de leur garder rancune de leur opposition première. Chacun donc préférait tous les maux de la guerre à l'esclavage volontaire. La faction des opposants ne réussit même pas à rester unie, et Jean, parmi ses partisans, se mit à affecter des airs de roi. Entre eux, les deux partis se surveillaient militairement, mais ils ne se faisaient pas grand mal, si par hasard ils en venaient aux mains. Lorsqu'au contraire il s'agissait du peuple, tous combattaient comme des forcenés, et c'était à qui enlèverait le plus gros butin. Jérusalem, en proie à la guerre, à la tyrannie et à la sédition, de ces trois maux préférait encore la guerre. Aussi la désertion allait-elle croissant, et l'on courait chercher auprès des Romains le salut dont on désespérait dans ses foyers.

Une quatrième calamité vint s'ajouter aux autres causes de ruine de la nation : non loin de Jérusalem existait une forteresse, nommée Massada (Sebbeh), que les anciens rois avaient édifiée, pour y déposer leurs trésors en temps de guerre et pour y trouver un refuge assuré en cas de revers. Le parti que l'on nommait les sicaires s'en était emparé, et de là ils faisaient des incursions dans la région voisine, pour se

procurer les vivres qui leur étaient nécessaires. la crainte les détournant de se livrer à des rapines plus relevées.

Lorsqu'ils surent que l'armée romaine ne songeait pas à bouger, et que les Juifs de Jérusalem étaient divisés par la sédition et la domination la plus exorbitante, l'idée leur vint naturellement de tenter de plus grands coups.

Le jour de la fête des Azymes, ils partirent dès que la nuit fut venue, se cachant de ceux qui pouvaient les arrêter, et vinrent fondre sur la petite bourgade d'Engaddi (Ayn-djedi). Les hommes qui auraient pu la défendre n'eurent pas le temps de prendre les armes et de se réunir; dispersés en un instant, ils furent rejetés hors de leur ville. Tous ceux qui ne purent fuir, furent massacrés avec les femmes et les enfants, au nombre de plus de sept cents, puis les bandits pillèrent les maisons, s'emparèrent des moissons déjà rentrées et regagnèrent Massada. Bientôt après vint le tour de tous les villages situés à portée de leur repaire.

La bande des sicaires se recrutait chaque jour d'une foule de gens sans aveu qui affluaient de partout; les voleurs de profession qui s'étaient tenus tranquilles jusque-là, suivirent ce bel exemple, et bientôt tous les coins de la Judée furent infestés de troupes de malfaiteurs qui ne respectaient pas même les lieux sacrés. Il leur arrivait bien parfois de recevoir de sévères leçons de ceux qu'ils attaquaient, mais c'était l'exception, et d'ailleurs, comme de vrais voleurs qu'ils étaient, une fois le butin fait, ils fuyaient en toute hâte. On le voit, il n'y avait aucune partie de la Judée qui ne fût en train de périr, avec et comme la capitale.

Vespasien savait tout cela par les transfuges, dont il arrivait chaque jour un certain nombre, malgré les périls de l'évasion. Tous suppliaient le général romain de marcher au secours de Jérusalem et de sauver les débris de la nation;

car, presque tous ceux qui étaient bienveillants pour les Romains avaient déjà péri, et le peu qui vivait encore, était en danger de mort. Vespasien, ému au récit de toutes ces misères, partit enfin pour aller faire le siège de Jérusalem, mais bien plutôt en réalité pour la débarrasser de ceux qui la désolaient. Avant d'agir sur ce point, il était indispensable d'abattre tout ce qui restait encore debout de l'insurrection, et de ne laisser derrière lui personne qui pût entraver les opérations du siège.

Il se rendit donc d'abord à Gadara, métropole de la Pérée, et y entra le quatre du mois de Dystrus (26 janvier). La population, qui était riche, avait envoyé au-devant des Romains ses principaux notables, séditieux au fond du cœur, pour demander à se rendre, un peu par désir de la paix, beaucoup par crainte de perdre ses biens. Les rebelles de la ville avaient ignoré l'envoi de ces parlementaires, et ce ne fut qu'à l'approche de Vespasien qu'ils en eurent vent. Défendre la ville leur était impossible, car les adversaires qu'ils y comptaient étaient plus nombreux et plus forts qu'eux, et les Romains arrivaient. Ils se décidèrent donc à fuir, mais non sans avoir répandu du sang et sans s'être vengés. Ils se saisirent de Doléus, qui était le principal personnage de la ville, par la naissance et par la dignité dont il était revêtu, et qu'ils croyaient l'instigateur de la démarche faite auprès de Vespasien ; ils le massacrèrent, et, après avoir odieusement insulté à son cadavre, ils prirent la fuite. L'armée romaine arrivait au même moment, et Vespasien, accueilli avec des cris d'allégresse, accorda la paix aux Gadarènes et plaça parmi eux une garnison d'infanterie et de cavalerie, pour les protéger contre les tentatives des fugitifs, car ils démolissaient spontanément leurs murailles, afin de donner la preuve de leur haine de la guerre.

Vespasien envoya aussitôt à la poursuite des fuyards.

Placidus avec cinq cents cavaliers et trois mille hommes d'infanterie, puis il retourna avec le reste de l'armée à Césarée. Les Juifs, voyant tout à coup sur leurs épaules les cavaliers romains lancés à leur poursuite, n'eurent que le temps de se réfugier dans un village nommé Bethennabrin (Nimrin). Là, ils trouvèrent un certain nombre de jeunes hommes qui, de gré ou de force, furent obligés de prendre les armes avec eux et de courir au-devant de Placidus. Celui-ci n'avait pas oublié le stratagème qui lui avait si bien réussi au mont Thabor. Il fit donc mine au premier choc de reculer peu à peu, afin de les attirer loin de leurs murailles. Une fois qu'il les eut amenés en un lieu favorable, sa cavalerie les entoura et les tua à coups de javelots. Ceux qui essayèrent de fuir trouvèrent le passage barré et furent rejetés sur l'infanterie, qui en fit une véritable boucherie. Cette fois les Juifs périrent sans autre but que celui de montrer leur bravoure; car ils se ruaient comme des bêtes féroces aux abois sur la ligne romaine, qu'ils étaient incapables de rompre, et qui était inébranlable comme une muraille hérissée de fer.

Placidus ne s'occupait que de leur couper la retraite; il y réussit à merveille, et une poignée des plus vaillants parvint seule à se rapprocher des murailles. Les gardes ne savaient quel parti prendre; d'un côté, il leur répugnait de repousser les fugitifs de Gadara; de l'autre, ils devaient s'attendre à périr avec eux, s'ils les laissaient entrer dans la place. Voici ce qui arriva. Les fuyards furent rejetés dans l'enceinte, et peu s'en fallut que les cavaliers romains n'y pénétrassent en même temps qu'eux. Les portes furent aussitôt fermées; mais Placidus, après un combat terrible, réussit à enlever Bethennabrin. La plèbe inoffensive fut, comme toujours, passée au fil de l'épée. Les grands personnages s'enfuirent, et les soldats romains, après avoir pillé le village, y mirent le feu.

Ceux qui avaient échappé au désastre décidèrent les habitants des campagnes à prendre la fuite avec eux, en exagérant le malheur qui les avait frappés; en affirmant que l'armée romaine entière arrivait, ils jetèrent partout la terreur. Recrutant ainsi tout le monde sur leur passage, ils se dirigèrent du côté de Jéricho.

Gagner cette ville populeuse et bien fortifiée, c'était la seule ressource qui leur restât. Mais Placidus, qui disposait d'un corps de cavalerie déjà exalté par son premier succès, se lança à leur poursuite et tua tout devant lui jusqu'au Jourdain. Lorsqu'il eut acculé toute cette multitude à la rivière qui, gonflée par les pluies, n'était pas guéable en ce moment, il forma sa ligne de bataille et se prépara au combat que les Gadarénes ne pouvaient plus éviter, puisque désormais la fuite leur était coupée. Répandus sur une longue étendue de la rive, ils étaient accablés de traits et incessamment chargés par les cavaliers, qui les culbataient dans le Jourdain. Quinze mille d'entre eux furent tués, et le nombre de ceux qui, de gré ou de force, durent se jeter dans la rivière est infini. Deux mille deux cents furent faits prisonniers, et les Romains enlevèrent une grande quantité d'armes, de brebis, de chameaux et de bœufs. Ce désastre parut un des plus grands qu'essuyèrent les Juifs, parce que tout le pays qu'ils traversèrent dans leur fuite fut rempli de carnage, et parce que le Jourdain, gonflé par les cadavres, devint infranchissable, tandis que le lac Asphaltite était couvert des corps entraînés par le fleuve.

Placidus, profitant de sa victoire, marcha sur les forteresses et les bourgades voisines, prit Abila, Julias et Besimoth (ces trois localités sont très-probablement Tell-el-edjlâb, Er-rameh et Soueïmeh), ainsi que tous les autres lieux habités jusqu'au lac Asphaltite, et il y établit partout des transfuges. Puis il se servit de bateaux pour atteindre et châtier

ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac. Ainsi toute la Pérée, jusqu'à Machærous, se rendit aux Romains, ou fut prise par eux.

Ce fut à cette époque que l'on apprit les événements arrivés dans la Gaule et la révolte de Vindex contre Néron. Ces nouvelles décidèrent Vespasien à presser la guerre; la guerre civile et les dangers qui lui semblaient menacer l'empire, lui faisaient un devoir de pacifier l'Orient, et de délivrer au moins l'Italie de toute inquiétude de ce côté. Bien que la saison d'hiver ne fût pas passée, il s'occupa activement de garnir de troupes les villages et les forteresses qu'il avait soumis. Dans chaque village il installa un décurion, dans chaque ville un centurion, et il releva de leurs ruines la plupart des localités qui avaient été dévastées.

Au commencement du printemps, il quitta Césarée avec le gros de l'armée, et se porta sur Antipatris, où il passa deux journées à mettre ordre aux affaires de la ville. Le troisième jour il en partit et alla brûler toutes les bourgades voisines. Après avoir soumis tout ce qui dépendait de la toparchie thamnitique (de Tibneh), il marcha sur Lydda et Jamnia, qu'il eut bientôt mises à la raison, et où il établit un nombre suffisant d'habitants pris parmi les transfuges. Il se rendit ensuite à Emmaüs (Amoas). Il occupa militairement tous les passages qui de là conduisaient à Jérusalem, établit un camp entouré de murailles dans lequel il laissa la cinquième légion, et se porta aussitôt sur la toparchie de Bethleptephôn. (Qu'était-ce que cette toparchie dont il n'est pas fait mention dans le passage où Josèphe énumère toutes les divisions du territoire de la Judée [liv. III, ch. III]? Je l'ignore.) Là encore, tout fut réduit en cendres. Après avoir établi des postes fortifiés sur les points favorables de la frontière iduméenne, il envahit l'Idumée et enleva deux bourgs de ce pays, Betaris

et Caphartoba (Koufour-Tab, à l'est de Ramleh), dans lesquels plus de dix mille hommes furent tués et plus de mille autres faits prisonniers. Après en avoir chassé le reste de la population, il y installa un détachement de troupes romaines qui, par ses continuelles incursions, ravagea tout le pays montueux du voisinage.

Vespasien revint ensuite à Emmaüs, d'où il se rendit, en traversant la Samarie, à Neapolis (Naplouse), que les indigènes appellent Mabortha. Il descendit camper tout près de cette ville, au lieu nommé Korea, le 2 du mois de Dæsius (26 avril). Le lendemain il arrivait à Jéricho, où Trajan opéra sa jonction avec lui; celui-ci ramenait de la Pérée les troupes qui venaient de soumettre les populations établies au delà du Jourdain.

Avant l'arrivée des Romains, une grande partie de la population de Jéricho s'était réfugiée dans le pâté de montagnes qui sépare cette ville de Jérusalem. Ceux qui étaient restés, et ils étaient en assez grand nombre, furent passés au fil de l'épée. La ville devint donc déserte.

C'est ainsi que Vespasien serrait Jérusalem de tous les côtés. Des forts furent construits à Jéricho et à Adida¹, et ils reçurent une garnison mixte de Romains et d'auxiliaires. Lucius Annius fut envoyé de là contre Gerasa (Djerach) avec une partie de la cavalerie et un gros détachement d'infanterie. La ville fut prise du premier coup, et un millier de jeunes hommes qui n'avaient pas cru devoir fuir, y furent passés au fil de l'épée. Les familles des habitants furent emmenés en captivité, et la ville, d'abord livrée au pillage, fut brûlée ensuite. Puis les villages voisins furent traités de même. Une fois tout le pays de montagnes et toute la plaine ravagés, les habitants

1. J'ignore absolument ce que peut être la localité désignée par les mots ἐν Ἀδιδαῖς.

de Jérusalem n'eurent plus de refuge possible ; car les Zélotes surveillaient toujours avec rage ceux qui essayaient de passer aux Romains. Quant à ceux qui continuaient d'en vouloir aux Romains, ils étaient bloqués par l'armée maîtresse de tout le pays qui entourait la ville.

Vespasien, de retour à Césarée, se disposait à marcher aussi contre Jérusalem, lorsqu'il apprit la mort de Néron, dont le règne avait duré treize ans et huit jours. Chacun sait que Galba, proclamé empereur en Espagne, rentra à Rome et y fut assassiné au milieu du Forum ; que son successeur Othon périt à son tour dans l'expédition qu'il dirigeait contre son compétiteur Vitellius ; que bientôt Rome se souleva contre Vitellius lui-même ; qu'Antonius Primus et Mucianus, après avoir mis à mort cet empereur éphémère et avoir entraîné les légions de Germanie, réussirent enfin à comprimer la guerre civile. Inutile d'entrer dans plus de détails sur ces événements qui s'accomplirent dans l'intervalle de quelques mois.

Vespasien, à la nouvelle de la mort de Néron, suspendit son départ pour Jérusalem et attendit que le nom du nouvel empereur lui fût connu. Lorsqu'il sut que c'était Galba qui avait reçu la couronne, il s'abstint de toutes mesures contre les Juifs, et attendit des ordres. Il envoya aussitôt son fils Titus vers Galba, pour le féliciter et lui demander ce qu'il fallait faire en Judée. Le roi Agrippa accompagnait Titus. Pendant que les galères qui portaient ces deux personnages gagnaient péniblement l'Achaïe (on était alors en hiver), Galba fut mis à mort après sept mois et sept jours de règne, et Othon prit sa place. Agrippa, sans tenir compte de cette nouvelle révolution, résolut de continuer son voyage et de se rendre à Rome ; mais Titus rebroussa chemin sur-le-champ et, retournant en Syrie, courut rejoindre son père à Césarée. Tous les deux, inquiets de l'avenir et voyant l'empire romain

ébranlé sur sa base, n'avaient garde de penser à guerroyer contre les Juifs ; ce n'était pas au moment où ils avaient tant à craindre pour leur propre patrie, qu'il était sage de s'occuper d'une guerre étrangère.

Que devenait Jérusalem pendant ce temps-là ? Un fléau de plus venait accabler cette malheureuse ville.

Simon, fils de Gioras, était originaire de Gerasa. Jeune et rusé, mais moins que Jean de Giscala qui était maître de la ville, Simon était plus vigoureux et plus audacieux de sa personne ; c'était précisément à cause de son audace qu'Ananus l'avait dépouillé de la toparchie de l'Acrabatène, à la tête de laquelle il avait été placé. Une fois destitué, il se retira auprès des bandits établis à Massada. Il leur fut d'abord suspect, si bien qu'ils ne lui permirent d'habiter que le fort inférieur, tandis qu'ils occupaient eux-mêmes toute la ville haute¹. Simon s'y établit avec les femmes qui l'avaient suivi. Il finit cependant, en prenant part à tous leurs brigandages, par gagner leur confiance, mais non pas assez pourtant pour qu'ils se laissassent entraîner, par les conseils qu'il ne cessait de leur donner, à des expéditions plus importantes. Habitues, en effet, au refuge qu'ils s'étaient choisi, et dans lequel ils vivaient avec toute la sécurité désirable, ils appréhendaient de s'en éloigner trop. Mais Simon, qui était d'une ambition effrénée, n'eut pas plutôt appris le meurtre d'Ananus qu'il gagna les montagnes, fit appel à tous les esclaves en leur assurant la liberté, à tous les hommes libres en leur promettant des récompenses dignes d'eux ; il réussit bientôt ainsi à se créer une armée de malfaiteurs.

¹ Cette forteresse inférieure que l'on voit parfaitement d'en haut, est aujourd'hui complètement inaccessible. Jamais Arabe n'y a mis le pied de mémoire d'homme, et cette impossibilité a fait le désespoir de tous les voyageurs qui ont eu, comme moi, le plaisir de visiter Massada.

Dès qu'il se vit à la tête de forces suffisantes, il se mit à ravager les villages de la montagne, et comme chaque jour le nombre de ses adhérents augmentait, il finit par oser descendre dans la plaine. Bientôt il devint la terreur des villes elles-mêmes, et beaucoup d'hommes d'excellente famille, alléchés par sa puissance et par sa fortune, se décidèrent, pour leur malheur, à se joindre à lui. Si bien que son armée cessa bientôt d'être une bande d'esclaves et de voleurs, et devint en réalité une armée nationale qui lui obéissait comme à un roi. Il entreprit alors des expéditions dans la toparchie de l'Acrabatène et dans la grande Idumée. Il choisit un village nommé Naïn, qu'il entoura de murailles, pour base de ses opérations. Il agrandit ensuite beaucoup de cavernes, situées dans la vallée de Pharan, où il s'en trouvait un grand nombre d'autres toutes prêtes, et il y déposa ses trésors et son butin. Ces grottes lui servaient aussi de magasins pour les denrées qu'il se procurait par le pillage, et beaucoup de ses satellites y restaient à poste fixe. Personne ne pouvait douter qu'il n'exerçât ses forces et ne fit tous les préparatifs nécessaires pour s'attaquer enfin à Jérusalem elle-même.

Les menées de Simon ne pouvaient échapper aux Zélotes, qui se sentaient menacés; ils résolurent donc d'aller au-devant du danger, de frapper au plus vite celui dont les forces croissaient chaque jour, et qui devait infailliblement en faire usage contre eux. Ils sortirent en armes de Jérusalem, dans le dessein d'aller chercher leur ennemi. Simon, loin de les éviter, accourut au-devant d'eux, et les battit à plate couture. Beaucoup des Zélotes périrent dans le combat, et les autres furent rejetés dans la ville. Mais le vainqueur ne se croyait pas encore assez fort pour entamer un siège, et d'ailleurs son projet était de s'emparer de l'Idumée avant d'attaquer Jérusalem. Il marcha donc sur ce pays, à la tête d'une armée de vingt mille

hommes. Les Iduméens, de leur côté, rassemblèrent en toute hâte un corps de vingt-cinq mille combattants expérimentés, et, ne laissant dans leurs foyers que les hommes dont la présence était nécessaire pour contenir les sicaires de Massada, ils coururent à la frontière au-devant de Simon. La bataille dura une journée entière et la victoire resta incertaine. Chacun se retira de son côté, Simon, à Naïn, et les Iduméens dans leurs villages.

Peu de temps après, Simon envahissait de nouveau l'Idumée, à la tête de forces plus considérables. Il vint camper auprès du village de Thecoë, et de là envoya l'un de ses compagnons, nommé Éléazar, pour tâcher de persuader à la garnison d'Hérodiûm, forteresse voisine, de la lui livrer. Les troupes de cette garnison, ignorant le motif de la venue d'Éléazar, le laissèrent entrer immédiatement dans la place, mais dès qu'il parla de trahison, toutes les épées furent tirées et on le pourchassa. Le malheureux, ne trouvant aucun refuge où il pût se cacher, sauta du haut des murailles dans la vallée placée au-dessous et il se tua du coup.

Hérodiûm, c'est le Djebel-Foureïdis que j'ai eu le plaisir d'explorer à fond. Il n'est que trop évident, à la première inspection des lieux, que celui qui a été forcé de sauter par-dessus les murailles de la forteresse qui couronnait le sommet de la montagne, a dû se tuer en roulant dans l'immense précipice qui était ouvert devant lui. Il n'y avait en effet aucun moyen de s'arrêter dans une chute de près de 80 mètres et le long d'un plan incliné où l'on a toutes les peines du monde à tenir pied, lorsqu'on est libre de ses mouvements.

Les Iduméens commençaient à s'effrayer de la force militaire de Simon. Avant donc de risquer une nouvelle bataille, ils résolurent de se faire renseigner exactement sur l'état des forces ennemies. Un certain Jacob, qui était un des chefs de

la nation, et qui roulait dans sa tête des projets de trahison, s'offrit avec empressement pour aller chercher les renseignements désirés. Il partit donc d'Alouron, où s'était rassemblée l'armée iduméenne, et se rendit auprès de Simon, auquel il n'hésita pas à offrir de lui livrer son pays, s'il lui jurait de le traiter toujours avec grande distinction ; cette parole une fois obtenue, Jacob s'engageait à livrer l'Idumée entière à Simon. De pareilles ouvertures devaient être bien reçues ; le traître fut festoyé, comblé de promesses, et retourna vers les siens, devant lesquels il commença par exagérer autant qu'il le put la puissance de l'armée de Simon. Puis il s'aboucha avec les chefs d'abord et avec les soldats ensuite, et, prenant chacun à part, il s'efforça de lui persuader par de belles paroles qu'il fallait accueillir Simon avec joie et remettre le pays entre ses mains, sans s'exposer à la chance des combats. Pendant qu'il procédait de la sorte parmi ses compatriotes, il envoyait à Simon des émissaires secrets, pour le presser d'accourir, promettant de faire s'évanouir devant lui l'armée des Iduméens. Et de fait il tint parole, car au moment où l'armée juive approchait, Jacob sauta à cheval et s'enfuit, entraînant après lui tous ceux qu'il avait gagnés à ses projets. Il en résulta immédiatement un sauve qui peut général, et, sans en venir aux mains, chacun courut à toutes jambes se réfugier dans son village. Ce fut ainsi que Simon entra en Idumée sans coup férir. Il ne donna pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, et courut à Hébron, dont il s'empara et où il fit un immense butin en argent et en vivres.

Une fois maître de cette ville illustre, Simon parcourut l'Idumée entière, ne se contentant pas de ravager les villes et les villages, mais ravageant aussi les campagnes. Outre ses soldats, il traînait à sa suite quarante mille personnes, si bien qu'il lui était fort difficile de nourrir une semblable multitude.

Ajoutez à cette détresse constante la cruauté naturelle du chef, et sa fureur contre la nation envahie, et vous vous rendrez compte de l'état auquel la malheureuse Idumée fut réduite. De même qu'après le passage des sauterelles les forêts restent sans feuilles, de même partout où Simon avait passé on ne trouvait plus que le désert et la désolation. Ce fléau dévastateur brûlait, renversait tout. Les biens de la terre étaient dévorés ou écrasés par les pieds de la foule. En un mot, partout où Simon s'abattait, il ne restait plus trace de culture antérieure.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la colère des Zélotes. Mais ils n'osaient plus risquer une bataille; ils eurent donc recours aux embuscades dont ils garnissaient les défilés. Dans l'une d'elles ils se saisirent de la femme de Simon et de sa suite, et ils s'empressèrent d'emmener leur capture à Jérusalem, aussi joyeux que s'ils se fussent emparés de Simon lui-même. Ils espéraient en effet que celui-ci, pour qu'on lui rendît sa femme, déposerait les armes et se mettrait à leur merci. Ils s'étaient grandement trompés. Le seul sentiment qu'éprouva Simon, à cette nouvelle, fut la rage; il courut devant les murailles de Jérusalem, et, comme la bête féroce qui ne peut se venger de ceux qui l'ont blessée, parce qu'ils ont réussi à se mettre à l'abri de ses griffes et de ses dents, il fit retomber sa fureur sur quiconque fut rencontré par lui. Tous les malheureux qui avaient franchi les portes de la ville pour aller chercher des légumes ou du bois (c'étaient des vieillards inoffensifs) furent mis à la torture, et finalement tués. Puis il se contenta de couper les mains à d'autres et il les renvoya dans la ville, dans le double but d'inspirer la terreur à ses ennemis et de forcer le peuple à se soulever contre ceux qui l'avaient offensé. Il avait enjoint à ces infortunés de dire hautement que Simon avait juré par Dieu, le maître de toutes

choses, que, si on ne lui rendait immédiatement sa femme, il renverserait les murailles de la ville, et ferait ensuite subir le même châtement à tous ceux qu'elle renfermerait, sans distinction d'âge, et sans s'occuper de séparer les innocents des coupables. Cette menace émut non-seulement le peuple, mais encore les Zélotes, qui, pleins d'épouvante, s'empressèrent de rendre la liberté à la femme de Simon. Celui-ci s'adoucit un peu dès qu'il eut obtenu ce qu'il voulait, et le massacre cessa.

Ce n'était pas la Judée seule qui était en proie à la sédition et à la guerre civile : ces mêmes fléaux sévissaient alors en Italie. Galba ayant été assassiné au milieu du Forum, Othon, le nouvel empereur, défendait sa couronne contre Vitellius, que les légions de Germanie avaient proclamé. Valens et Cæcinna, tous deux généraux de Vitellius, battus le premier jour par les partisans d'Othon, furent vainqueurs le lendemain, et Othon se donna la mort après un règne de trois mois et deux jours¹. Les troupes d'Othon se rendirent alors à Vitellius, qui se mit à leur tête pour entrer à Rome.

Vers cette même époque, Vespasien sortit de Césarée le 5 du mois de Dæsius (29 avril) pour aller achever la répression de la Judée. Il gagna la région montueuse et s'empara d'abord des deux toparchies Gophnitique (Djifnah) et Acrabatène, puis des deux forteresses de Bethela (Beïtin) et d'Éphraïm. Des garnisons romaines furent établies dans le pays nouvellement soumis, et Vespasien marcha sur Jérusalem, traînant à sa suite une foule de captifs, après avoir passé au fil de l'épée la plus grande partie des populations. Au même moment, Cerealis, l'un des généraux romains, à la tête d'un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, dévastait l'Idumée supérieure. La

1. Joseph place à Bedriac (κατὰ Βηδριακὸν τῆς Γαλατίας) en Gaule, la double bataille dans laquelle Othon fut défait, et à Brexellum (ἰν Βρεξιλλῷ) le lieu de sa mort.

petite ville de Kaphethra était prise par lui du premier coup et réduite en cendres ; puis il assiégeait Kapharabis, qui était entourée de murailles respectables. Il s'attendait à dépenser beaucoup de temps devant cette place, lorsqu'au moment où il y comptait le moins, elle se rendit, ouvrit ses portes aux Romains, et implora leur clémence. De là Cerealis se rendit devant Hébron, qu'il dut enlever de vive force. Toute la population arrivée à l'âge de puberté fut mise à mort, et la ville fut incendiée.

C'en était fait de la Judée, car à l'exception de ces trois points, Herodium, Massada et Machærous, que des bandes d'insurgés occupaient encore, tout était soumis, sauf Jérusalem, la capitale, que les Romains s'apprétaient à attaquer enfin.

Simon, lorsque sa femme lui eut été rendue par les Zélotes, se reprit à dévaster l'Idumée, comme pour l'achever ; ses malheureux habitants, expulsés de leur pays, coururent presque tous se réfugier à Jérusalem, fuyant devant leur bourreau qui les poursuivait jusque sous les murs de la ville. Arrivé là, il s'établit dans un camp retranché, attendant comme l'araignée sa proie, saisissant au passage tous les travailleurs qui revenaient des champs, et les mettant à mort. On voit que la métropole de la Judée était dans une bien cruelle position, avec Simon qui, à l'extérieur, était pire que les Romains, et avec les Zélotes qui, à l'intérieur, étaient pires que les Romains et que Simon.

Pour comble de malheurs, la troupe des Galiléens elle-même commença à se souiller de tous les méfaits avec une audace sans égale. C'étaient eux qui favorisaient les ambitieux projets de Jean de Giscala, et celui-ci, en récompense des services qu'ils lui rendaient, leur passait tout. Ils avaient une soif insatiable de rapines, et pour eux le pillage des maisons riches, le meurtre des hommes et les attentats à l'honneur des

femmes, n'étaient que de simples passe-temps ; je n'oserais traduire ici l'énumération des monstruosités que Josèphe leur impute. Force m'est donc de reproduire la traduction latine qui en a été donnée dans l'édition de Dindorf : « Et impunè
« muliebria patiebantur ad satietatem, compositos gerentes
« capillos, et amictum femineum induti, unguentis etiam
« delibuti, quoque magis placerent oculos fuco et cerussa
« illinentes. Non solum autem ornatum, vel etiam quæ
« mulieribus accidunt imitabantur, nimiaque lascivia volup-
« tates illicitas excogitabant. In urbe autem tanquam in
« lupanari volutabantur, totamque facinoribus impuris pollue-
« bant. Sed feminarum ad instar vultus componentes, dextris
« cædem patrabant, fractoque gressu incedentes subita
« incursione bellatores cædebant, gladiisque e conchyliatis
« chlamydis eductis, obvium quemque transfigebant. »

Ceux qui réussissaient à échapper à Jean tombaient entre les mains plus cruelles encore de Simon ; ils ne faisaient que changer de bourreau. Tout moyen de passer aux Romains était donc enlevé.

L'armée finit par être révoltée des infamies de Jean, et tout ce qu'elle comptait d'Iduméens se mit à conspirer sa ruine, soit par envie, soit par indignation. Un combat s'en suivit, dans lequel un grand nombre de Zélotes furent tués. Les autres furent contraints de chercher un asile dans le palais bâti par Grapte, qui était cousine d'Izates, roi d'Adiabène ; mais les Iduméens, y pénétrant avec eux, les en chassèrent et les rejetèrent dans le hiéron ; ils revinrent alors sur leurs pas, et se mirent à piller les trésors de Jean. C'était en effet dans le palais que nous venons de désigner que cet homme s'était établi et avait entassé les richesses qu'il avait amassées. Les Zélotes répandus par la ville profitèrent de ce moment pour rejoindre au plus vite ceux qui s'étaient enfermés dans le hiéron. Une

fois tout son monde réuni, Jean se prépara à reprendre l'offensive contre le peuple et les Iduméens. Ceux-ci, tout en se sentant les plus forts, craignaient que leurs adversaires ne profitassent de la nuit pour fondre sur la ville et l'incendier, après les avoir massacrés. Ils jugèrent donc à propos de s'entendre avec les pontifes et de les consulter sur les moyens de se mettre à l'abri de cette éventualité. Mais Dieu avait décidé dans sa justice que tout ce qu'ils feraient tournerait contre eux, et que le remède choisi par eux deviendrait immédiatement pire que le mal.

Pour faire échec à Jean, ils imaginèrent d'accueillir Simon dans la ville, et ils l'y appelèrent avec instances. On pense bien que Simon ne se fit pas répéter l'invitation que lui apportait le pontife Matthias. Les supplications d'ailleurs étaient appuyées par tous ceux qui avaient fui les exactions des Zélotes, et qui désiraient ardemment être remis en possession de leurs biens. Simon leur déclara avec arrogance qu'il entendait être le maître à Jérusalem, et il y entra en libérateur, aux acclamations du peuple qui ne voyait plus en lui qu'un bienfaiteur. L'illusion fut de courte durée, car à peine fut-il introduit dans la place, qu'il ne pensa plus qu'aux moyens d'assurer son autorité, traitant en ennemis ceux qui l'avaient appelé, tout comme ceux contre lesquels on avait imploré son secours.

Ce fut ainsi que Simon devint le maître de Jérusalem au mois de Xanthicus de la troisième année de la guerre (du 22 février au 24 mars).

Jean et les Zélotes, bloqués dans le hiéron dont ils n'osaient plus franchir l'enceinte, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient en ville (car Simon s'en était emparé sur-le-champ), commencèrent à se croire perdus. Simon, en effet, avec l'aide du peuple, marcha contre le hiéron. Les Zélotes, solidement établis sur les portiques et sur tous les points de défense, repoussèrent

l'attaque ; beaucoup des soldats de Simon furent tués et beaucoup de blessés furent emportés. Leur position dominante donnait un grand avantage aux Zélotes, dont tous les coups étaient assurés ; ils crurent cependant plus prudent de construire quatre grandes tours qui leur permissent de frapper de plus haut : la première à l'angle nord-est de l'enceinte sacrée, la seconde au-dessus du Xystus, la troisième à l'angle situé en face de la ville basse (angle nord-ouest), la quatrième enfin sur le sommet du Pastophories. On appelait ainsi les chambres des gardiens du temple, du haut desquelles un prêtre, suivant la coutume, annonçait, au coucher du soleil et à son de trompe, le commencement du septième jour, ou jour du sabbat, et vingt-quatre heures après, la fin de ce jour consacré, indiquant aussi le moment où tout travail devait cesser et celui où il était permis de le reprendre. Sur ces tours étaient établis des scorpions et des balistes (ὀξύβελεῖς καὶ λιθοβόλους), des archers et des frondeurs. Jean atteignit ainsi son but et refroidit un peu l'ardeur de Simon et des siens, qui, tout en persistant dans leurs attaques, les dirigèrent désormais avec moins d'entrain, grâce aux pertes sensibles que leur faisaient subir les projectiles ainsi lancés de très-haut et de très-loin.

Vespasien, après avoir terminé son expédition contre les villes et les villages des environs de Jérusalem, était revenu à Césarée où il apprit la dernière révolution qui avait éclaté à Rome et qui avait fait passer la couronne impériale sur la tête de Vitellius. Ces nouvelles indignèrent Vespasien ; il connaissait et méprisait l'homme qu'un acte de fureur populaire avait mis à la tête de l'empire, et il ne se sentait plus le courage de poursuivre la guerre étrangère, en présence des maux qui accablaient la patrie. Malheureusement, quelque violent désir qu'il eût de tirer vengeance des actes qui excitaient sa colère, il se sentait immédiatement arrêté dans son élan par la distance

énorme à laquelle il se trouvait du théâtre des événements. On était arrivé à la saison d'hiver ; et avant qu'il eût atteint les côtes d'Italie, la fortune amènerait peut-être de nouvelles révolutions. Il était donc prudent d'attendre.

Dans l'armée, au contraire, chefs et soldats se réunissaient pour commenter les nouvelles d'Italie, et tous disaient hautement que les troupes établies à Rome, jouissant de toutes les douceurs de la vie, et incapables de supporter même les probabilités d'une guerre, se permettaient de faire et de défaire les empereurs à leur guise, pour donner la couronne impériale au plus offrant ; tandis qu'eux-mêmes, qui laissaient timidement passer le pouvoir entre des mains étrangères, avaient au milieu d'eux des hommes bien plus dignes de le recevoir. Comment leur témoigneraient-ils jamais leur reconnaissance, s'ils négligeaient l'occasion qui s'offrait à eux ? Ils se disaient que les droits de Vespasien à l'empire dépassaient ceux de tout le monde : que les guerres qu'ils avaient menées à bonne fin valaient bien les guerres de Germanie, et que les hommes qui, du fond de ce pays, avaient amené un tyran à Rome, ne valaient pas plus qu'eux-mêmes : qu'il n'y aurait pas, d'ailleurs, de lutte à soutenir pour faire triompher le bon droit, car le Sénat et le peuple romain ne pouvaient préférer les honteux penchants de Vitellius à la modestie de Vespasien, et ils ne tarderaient pas à comprendre qu'il ne leur était pas possible de se donner pour maître un tyran cruel et sans héritiers, en désertant les droits de celui qui serait un excellent empereur, et qui avait des fils dignes de lui : qu'enfin le mérite personnel des souverains était la plus sûre sauvegarde de la paix : qu'en un mot, si l'empire était dû à l'expérience que l'âge seul donne à l'homme, ils avaient Vespasien ; s'il était l'apanage de la vaillante jeunesse, ils avaient Titus. L'âge de l'un et de l'autre leur assurait les avantages que chacun comportait. « — Pro-

clamons-les empereurs, ajoutaient-ils, et non-seulement nous leur donnerons l'appui de nos trois légions et des rois nos auxiliaires, mais tout l'Orient, mais toutes les parties de l'Europe qui peuvent s'affranchir de Vitellius, se réuniront immédiatement à nous ; en Italie même, nous sommes sûrs de la coopération du frère de Vespasien, qui est gouverneur de Rome, et de son second fils, qui ne peut manquer d'attirer à nous toute la plus illustre jeunesse. Si nous hésitons, peut-être le Sénat nous prévientra-t-il, en conférant l'empire à celui que les soldats gardiens de cet empire ont insulté. »

? Les conciliabules où se tenaient ces propos ne tardèrent pas à enfanter un soulèvement général, et l'armée entière acclama Vespasien, en le suppliant de sauver l'empire en péril. Ce général, qui depuis longtemps s'était donné tout entier aux soins du gouvernement, n'avait jamais songé que la couronne pût un jour lui être offerte ; sans doute il sentait qu'il en était digne, mais il préférait la tranquillité de la vie privée aux périls d'une fortune plus illustre ; il essaya donc de refuser. Mais les tribuns insistèrent, et les soldats, avec l'énergie brutale qui les caractérise, mirent l'épée à la main et le menacèrent de le tuer, s'il s'obstinait à rejeter leurs vœux. Force lui fut de céder et d'accepter le titre d'empereur.

Mucianus et les tribuns le supplièrent alors d'agir immédiatement en empereur, et les soldats lui demandèrent à grands cris de les conduire contre tous ceux qui se déclaraient ses ennemis. L'Égypte fut la première province dont il s'occupa. C'était le grenier de l'empire, et deux légions qu'il désirait attirer à lui occupaient Alexandrie ; en cas de revers enfin, c'était un refuge assuré. Vespasien s'empressa donc d'expédier des dépêches à Tiberius Alexander, qui était alors préfet d'Égypte et d'Alexandrie. Il lui annonçait la détermination que son armée venait de prendre, et la nécessité où il

s'était trouvé d'accepter le titre d'empereur; enfin, il lui disait qu'il réclamait ses services, comme ministre et comme ami. Alexander ne perdit pas un instant; les dépêches de Vespasien furent lues aux légions et au peuple, auxquels il fit immédiatement prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Celui-ci était trop connu par ses actes, pour qu'il y eût l'ombre d'hésitation d'aucun côté. Alexander alors fit tout préparer pour l'arrivée de l'empereur.

En un clin d'œil le bruit de la proclamation de Vespasien se répandit partout en Orient, et toutes les villes célébrèrent cette heureuse nouvelle par des fêtes et par des sacrifices solennels pour le salut du nouvel Auguste.

Les légions de Mœsie et de Pannonie prirent immédiatement parti pour Vespasien. Celui-ci se rendit de Césarée à Béryste, où il reçut des députations de toutes les villes de la Syrie et de beaucoup d'autres provinces, qui lui envoyaient des félicitations et des couronnes.

Vespasien voyait en ce moment la fortune sourire à tous ses vœux; il était difficile qu'il ne sentît pas naître dans son esprit la conviction que tout ce qui lui arrivait était providentiel. Il se rappela une foule de faits qu'il avait jadis mal compris et qui lui parurent alors n'avoir été que des pronostics, lui annonçant sa future élévation au rang suprême. L'un d'eux surtout ne pouvait manquer de lui revenir en mémoire; c'était la prédiction de Josèphe, qui avait osé le saluer empereur, lorsque Néron vivait encore. Il se souvint en même temps que Josèphe était encore chargé de fers. Il convoqua donc Mucianus, les tribuns et ses amis, et leur rappela la valeur personnelle du prisonnier, le rôle qu'il avait joué lors du siège si difficile et si pénible de Iotapata, et enfin les paroles prophétiques qu'il lui avait adressées, paroles que lui, Vespasien, avait crues inspirées alors par la crainte et par la

ruse, tandis que les événements démontraient qu'elles émanaient d'une divination évidente. Il ajouta qu'il ne lui semblait ni bon ni juste que l'homme qui lui avait promis l'empire du monde, et qui avait été en quelque sorte le messenger de Dieu, restât plus longtemps dans les fers. Il fit alors amener Josèphe et donna l'ordre de le débarrasser de ses chaînes. A cette vue, chacun des tribuns se réjouit et pensa que si le nouvel empereur traitait ainsi un étranger, ils pouvaient espérer pour eux-mêmes des faveurs bien plus grandes.

Titus, qui était présent à cette scène, prit la parole : « Il est juste, mon père, que Josèphe soit délivré à la fois de ses fers et de la honte que la captivité a fait peser sur lui. Il ne pourra jamais plus penser et on ne pourra plus dire qu'il a été enchaîné comme un criminel, si nous ne nous contentons pas de délier, mais si nous brisons ses chaînes. » C'était effectivement la satisfaction que la coutume romaine accordait à ceux dont on reconnaissait la captivité injuste. Vespasien accueillit avec empressement la prière de son fils, et la chaîne de Josèphe fut aussitôt coupée d'un coup de hache. Ce fut ainsi que Josèphe se vit réhabiliter, en souvenir de sa prédiction, et passa depuis cette époque pour un véritable prophète.

Lorsque Vespasien eut reçu et congédié toutes les députations qui lui avaient été envoyées, lorsqu'il eut distribué parmi ses amis, suivant leur mérite, les préfectures des provinces, il se rendit à Antioche. Il réfléchit alors sur le parti qu'il devait prendre de sa personne, et il jugea qu'il était plus sage de s'occuper de Rome que d'Alexandrie, dont il était sûr, tandis que la capitale était encore aux mains de Vitellius. Il fit donc immédiatement marcher sur Rome Mucianus à la tête d'une force considérable de cavalerie et d'infanterie. Comme

on était en ce moment en plein hiver, Mucianus préféra prendre la voie de terre, et il conduisit son corps d'armée par la Cappadoce et par la Phrygie.

Ce fut alors qu'Antonius Primus porta la troisième légion (une des légions de Mœsie) contre les partisans de Vitellius, que commandait Cæcinna Alienus. Leur rencontre eut lieu près de Crémone, et le général de Vitellius persuada à ses troupes de passer à Antonius. Pendant la nuit qui suivit, les soldats se repentirent de leur désertion et se soulevèrent contre Cæcinna, qu'ils voulaient d'abord mettre à mort; à la prière des tribuns ils épargnèrent sa vie, et se décidèrent à l'envoyer chargé de chaînes à Vitellius. Antonius Primus, à la nouvelle de ce qui se passait, fit prendre les armes à ses troupes et fondit sur les vitelliens. Ceux-ci, après une faible résistance, s'enfuirent vers Crémone. Mais Primus, à l'aide de sa cavalerie, leur coupa la retraite, réussit à envelopper le plus grand nombre et les fit tailler en pièces. Ceux qui avaient réussi à gagner Crémone y furent attaqués, et la ville, une fois enlevée de vive force, fut livrée au pillage. L'armée de Vitellius, forte de trente mille deux cents hommes, fut anéantie dans cette occasion, tandis qu'Antonius ne perdit que quatre mille cinq cents des siens. Cæcinna fut délivré, et ce fut lui qu'Antonius dépêcha vers Vespasien, pour lui annoncer cet heureux événement.

Lorsque l'armée victorieuse approchait de Rome, Sabinus, frère de Vespasien, se mettant à la tête des troupes chargées de garder la capitale pendant la nuit, s'empara du Capitole, où Domitien et une foule de patriciens vinrent le rejoindre au petit jour. Vitellius, s'inquiétant beaucoup plus de Sabinus que d'Antonius Primus, fit marcher sur la capitale les troupes dont il disposait encore. Il trouvait une occasion de verser le sang des patriciens qu'il avait en horreur, et il n'avait garde de la

laisser échapper. Le combat fut terrible; mais les Germains à la solde de Vitellius réussirent, grâce à la supériorité du nombre, à s'emparer de la colline. Domitien et beaucoup des patriciens échappèrent à la mort, mais Sabinus fut pris, conduit devant Vitellius et massacré par l'ordre de celui-ci. Les soldats profitèrent de leur victoire en pillant les trésors du temple de Jupiter, et en incendiant le temple lui-même. Le lendemain, Antonius pénétrait dans Rome avec toute son armée, et une bataille sanglante s'engageait sur trois points différents dans l'intérieur de la ville. Partout les partisans de Vitellius furent écrasés. On vit alors ce misérable empereur sortir ivre du palais; le peuple se saisit de lui, le traîna ignominieusement au Forum, et après lui avoir fait souffrir toutes les injures les plus grossières, le mit en pièces. Il avait régné huit mois et cinq jours. Le nombre des morts, dans cette terrible journée, fut de plus de cinquante mille. C'était le 3 du mois d'Appellæus (27 octobre).

Le jour suivant, Mucianus entra à Rome à son tour, faisait cesser le massacre qui continuait encore, et présentait au peuple Domitien, à qui les rênes du gouvernement furent confiées jusqu'à l'arrivée de son père.

Le peuple romain, délivré enfin de la terreur qui pesait depuis trop longtemps sur lui, acclama Vespasien avec allégresse, et célébra par des fêtes solennelles son élévation à l'empire et la mort de Vitellius.

Pendant la durée des événements qui avaient placé Vespasien sur le trône, Jérusalem, malgré ses dissensions intestines, avait repris son orgueil. La nation juive ne s'était pas laissé abattre encore sous le joug romain qui depuis si longtemps pesait sur elle. Encouragée par la révolution qui s'accomplissait sous ses yeux, elle se reprenait à espérer qu'elle allait recouvrer sa liberté et secouer dans un jour prochain

ce joug qu'elle détestait. Vain espoir ! Elle était condamnée, condamnée sans rémission.

Ouvrons les Évangiles, et lisons :

SAINT LUC, XIX, 41. Étant ensuite arrivé proche de Jérusalem, et regardant la ville, Jésus pleura sur elle en disant :

42. Ah ! si tu reconnaissais au moins, en ce jour qui t'est donné, ce qui peut te procurer la paix ! mais maintenant, cela est caché à tes yeux.

43. Aussi viendra-t-il un temps pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serrent de toutes parts.

44. Ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

SAINT MATTHIEU, XXIII, 36. En vérité, je vous le dis, tout cela arrivera sur cette race.

37. Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui t'ont été envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme l'oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu !

38. Voilà que votre maison deviendra un désert¹.

XXIV, 1. Et Jésus étant sorti s'éloignait du hiéron, et ses disciples s'approchèrent, pour lui faire remarquer les constructions du hiéron.

2. Et lui, répondant, leur dit : Ne voyez-vous pas toutes ces choses ? En vérité, je vous le dis : Il ne restera pas là pierre sur pierre qui ne soit renversée.

SAINT LUC, XXI, 5. Quelques-uns lui disant que le hiéron était bâti de belles pierres et orné d'offrandes, il dit :

1. Ce même passage est répété identiquement dans saint Luc. XIII, 34 et 35.

6. Toutes ces choses que vous voyez, des jours viendront dans lesquels il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée.

7. Mais ils l'interrogèrent, disant : Maître, quand donc cela arrivera-t-il ? et quel sera le signe lorsque ces choses seront sur le point d'arriver ?

8. Il leur dit : Veillez à n'être pas trompés ! Car plusieurs viendront en prenant mon nom, disant que c'est moi et que le temps est proche. Ne les suivez pas.

9. Lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous étonnez pas ; car il faut que cela arrive d'abord ; mais la fin ne sera pas si tôt.

10. Alors il leur dit : On verra se soulever peuple contre peuple, royauté contre royauté.

11. Il y aura de grands tremblements de terre, et en certains lieux des pestes et des famines, et des choses effrayantes et des signes extraordinaires paraissant dans le ciel.

Ce même passage se retrouve à peu près identique dans l'Évangile de saint Marc (xiii), le voici :

1. Lorsqu'il sortait du hiéron, un de ses disciples lui dit : Maître, voyez quelles pierres et quelles constructions !

2. Jésus lui dit : Vois-tu ces grandes constructions ? Il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée.

3. Et lorsqu'il était assis sur le mont des Oliviers, en face du hiéron, Pierre, Jacques, Jean et André l'interrogèrent en particulier :

4. Dites-nous quand cela arrivera ; et quel sera le signe qui annoncera que toutes ces choses vont s'accomplir ?

5. Sur quoi Jésus commença à leur dire : Prenez garde que personne ne vous séduise.

6. Car plusieurs viendront sous mon nom et diront que c'est moi, et ils en séduiront beaucoup.

7. Lorsque vous entendrez des guerres et des bruits de guerre, ne craignez point, parce qu'il faut que cela arrive; mais ce ne sera pas encore la fin.

8. Car on verra se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume; et il y aura des tremblements de terre en divers lieux et des famines; et ce sera là le commencement des douleurs.

Vient enfin l'annonce directe du siège de Jérusalem.

SAINT LUC, XXI, 20. Lorsque vous verrez une armée entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche.

21. Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les montagnes; que ceux qui seront au milieu d'elle se retirent, et que ceux qui seront dans les pays d'alentour n'y entrent pas.

22. Car ce seront alors les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est dans l'Écriture soit accompli.

23. Malheur à celles qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là! Car ce pays sera accablé de maux et la colère sera sur ce peuple.

24. Ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs chez tous les Gentils, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des Gentils soit accompli.

Nous trouvons la contre-partie de cette prédiction :

1° Dans saint Marc.

XIII, 14. Or, quand vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne doit pas être, que celui qui lit entende! alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes.

15. Que celui qui sera sur le toit ne descende pas dans sa maison et n'y entre pas pour en emporter quelque chose.

16. Et que celui qui sera dans les champs ne retourne point sur ses pas pour reprendre son vêtement.

17. Mais malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là !

18. Priez pour que ces choses n'arrivent pas durant l'hiver.

19. Car l'affliction de ce temps-là sera si grande, que depuis le premier moment où Dieu créa toutes choses jusqu'à présent il n'y en a point eu de pareille, et il n'y en aura jamais.

20. Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul homme n'aurait été sauvé ; mais il les a abrégés à cause des élus qu'il a choisis.

2° Dans saint Matthieu.

xxiv, 15. Lors donc que vous verrez l'abomination de la désolation annoncée par le prophète Daniel établie dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne !

16. Alors que ceux qui seront dans la Judée se réfugient dans les montagnes.

17. Que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour emporter ce qu'il y a dans sa maison.

18. Et que celui qui sera dans la campagne ne retourne pas en arrière pour chercher ses vêtements.

19. Malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là !

20. Mais priez afin que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, ni le jour du sabbat ¹.

1. Voici comment saint Jérôme commente ce passage (In Matthæi caput xxiv, Ed. Martianay, IV, p. 446) :

« Si de captivitate Jerusalem voluerimus accipere, quando a Tito et Ves-

21. Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et telle qu'il n'y en aura jamais.

22. Et si ces jours-là n'étaient pas abrégés, aucune chair ne serait sauvée ; ces jours-là seront abrégés à cause des élus.

Enfin Jésus termine ses prophéties sur Jérusalem par le verset suivant qui en est le complément nécessaire.

SAINT LUC, XXI, 32. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point, que toutes ces choses ne soient accomplies.

Nous le retrouvons identique dans saint Marc, XIII, 30, et dans saint Matthieu, XXIV, 34.

Nous venons de rapporter toutes les menaces prononcées par le Christ contre la ville de Jérusalem et contre la nation juive ; il s'agit maintenant de vérifier si ces terribles prédictions ne se sont pas réalisées de point en point.

Je ne crains pas de le dire, jamais prophéties n'ont été formulées et ne se sont accomplies avec une précision pareille. C'est ce qui va ressortir pleinement du simple exposé des faits.

pasiano capta est, orare debent ne fuga eorum hyeme vel sabbato fiat : quia in altero duritia frigoris prohibet ad solitudines pergere, et in montibus desertisque latitare : in altero, aut transgressio legis est si fugere voluerint, aut mors imminens, si remanserint. »

DEUXIÈME PARTIE.

Vespasien, qui s'était mis en route pour Rome, n'apprit qu'à Alexandrie les événements survenus dans la capitale de l'empire. Tout autre que ce prince eût peut-être, devant la grandeur de ces événements, perdu de vue l'intérêt en apparence secondaire qu'il y avait à réprimer l'insurrection judaïque. Le nouvel Auguste comprit qu'il ne pouvait laisser inachevée l'œuvre si bien commencée par lui-même, sans compromettre la gloire de son nom, sans ruiner l'autorité romaine dans les provinces asiatiques. Il fallait en finir avec le foyer de cette formidable insurrection d'une nation jusqu'alors indomptée, et il confia à son fils Titus la mission d'assiéger et de réduire Jérusalem. Des troupes d'élite furent donc mises sous les ordres du jeune César, qui commença immédiatement son mouvement en avant⁴.

4. L'historien Flavius Josèphe, fait prisonnier à Iotapata, et devenu l'ami des deux princes, devait accompagner Titus dans son expédition (*Vie de Josèphe*, parag. 75.) ; il partit avec lui d'Alexandrie, par l'ordre exprès de Vespasien.

Nous allons étudier l'itinéraire de Titus, et nous efforcer de démêler ce qu'il y a de vrai dans les indications fournies par Josèphe.

D'Alexandrie, Titus se rendit par terre à Nicopolis, ville située à vingt stades seulement du point de départ ¹. Là, de grandes barques reçurent les soldats romains et les transportèrent par le Nil, dit Josèphe, vers le nome Mendésien, et jusqu'à Thmouis, d'où ils gagnèrent par terre la ville de Tanis (aujourd'hui Sân), auprès de laquelle ils campèrent. Une seconde journée conduisit Titus à Héracléopolis, et une troisième à Péluse.

L'armée y fit un séjour de quarante-huit heures, et le jour d'après fut consacré à traverser la bouche pélusiaque. Au delà c'était le désert! Après la première marche, Titus campa en face du temple de Jupiter Casius, et le lendemain il s'arrêta à Ostracine, station dépourvue d'eau potable, et dont les habitants étaient obligés d'aller s'en approvisionner au loin. D'Ostracine il gagna Rhinocorura (aujourd'hui El-Arich), où il fit séjour. Puis il vint à Raphia, première ville que l'on rencontre en se rendant d'Égypte en Syrie par cette voie. Ce fut à Raphia que Titus et son corps d'armée campèrent pour la quatrième fois. Leur cinquième campement eut lieu devant Gaza. Puis ils traversèrent Ascalon, Iamnia, Joppé, et arrivèrent enfin à Césarée, où le fils de Vespasien avait résolu d'organiser le corps d'armée expéditionnaire placé sous ses ordres.

Je viens de transcrire, sans y rien changer, le récit de Josèphe relatif à la marche de Titus d'Alexandrie à Césarée; il est bon maintenant d'examiner sérieusement cette liste d'étapes dont nous allons dresser le tableau :

1. *Bell. Jud.*, IV, xi, 5.

ITINÉRAIRE.	NATURE DU TRAJET.	DISTANCES.	CAMPEMENTS, SÉJOURS	
			indiqués par Josèphe.	
Alexandrie.....
Nicopolis.....	Par terre.	{ 20 stades (soit moins de 4 kilomètres.) }
Thmouis.....	Par eau.	
Tanis.....	Par terre.	1 ^{er} campement.	1
Héracléopolis..	—	2 ^e —	1
Péluse.....	—	3 ^e —	1 ^e ([*] séjour de 48 heures.)
Passage de la bouche pélu- siaque.....	Par eau.	1
Temple de Ju- piter Casius..	Par terre.	Campement.	1
Ostracine.....	—	—	1
Rhinocorura...	—	—	1
Raphia.....	—	4 ^e campement.
Gaza.....	—	5 ^e —
Ascalon.....	—	1
Iamnia.....	—	1
Joppé.....	—	1
Césarée.....	—	»

Prenons maintenant les grandes divisions de cet itinéraire.

D'Alexandrie à El-Arich, qui très-certainement a pris la place de Rhinocorura, il y a, à vol d'oiseau, 370 kilomètres en chiffres ronds. D'El-Arich à Césarée il y a encore 200 kilomètres. Cela fait un total de 570 kilomètres que nous pouvons hardiment, et en calculant au plus bas, augmenter de 30 kilomètres pour tenir compte des sinuosités de la route. Voilà donc 600 kilomètres parcourus par un corps d'armée en marche, et, ne l'oublions pas, en marche la plupart du temps dans le désert, dans des marais, ou tout au moins sur une côte sablonneuse où l'on ne trouve que de loin en loin de l'eau

potable. Dans de semblables conditions, les troupes ont dû avoir grandement à souffrir, et il est évident *à priori* que partout où des séjours ont pu leur être accordés, dans des conditions assez favorables pour qu'elles pussent se refaire, ces séjours ont dû être ordonnés par un capitaine aussi expérimenté que Titus. Il me paraît donc très-probable que ce que Josèphe désigne sous le nom de campement, signifie un séjour, c'est-à-dire un repos d'au moins une journée.

D'un autre côté, si nous tenons compte des distances kilométriques qui séparent quelques-uns des points d'étapes successives indiquées par Josèphe, nous trouvons :

De Thmouis à Tanis (de Tmi-el-Emdid à Sàn), 31 kilomètres, et encore, entre ces deux localités rencontre-t-on la plaine de Daqhelieh qui est inondée chaque année pendant huit à neuf mois. C'est une forte étape, sans doute, mais cependant elle n'a rien d'exorbitant.

De Tanis (Sàn) à Péluse, à vol d'oiseau il y a 60 kilomètres, mais cette distance est coupée en deux par l'étape d'Héracléopolis.

De Péluse à Rhinocorura ou El-Arich, avec étapes intermédiaires au temple de Jupiter Casius et à Ostracine, station dépourvue d'eau, nous trouvons, toujours à vol d'oiseau, 129 kilomètres qui, divisés par 3, nous donnent, pour chacune de ces étapes, une moyenne de 42 kilomètres, soit dix lieues et demie.

Cela paraît véritablement bien peu admissible.

Enfin d'El-Arich à Gaza il y a 91 kilomètres, et cette distance, partagée en deux par la station de Raphia, nous donne encore une moyenne de 45 kilomètres et demie, ce qui est énorme.

De Gaza à Joppé il y a 75 kilomètres ; mais au moins cette route est parcourue en trois étapes, dont la moyenne n'est

plus que de 25 kilomètres. Cette fois donc nous nous trouvons en présence de chiffres raisonnables.

Enfin, de Joppé à Césarée il y a 55 kilomètres, distance qui ne saurait être franchie en un jour. Il est donc à peu près certain que le récit de Josèphe doit être pris pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour un itinéraire pur et simple, et non pour un journal d'étapes.

Au reste, il y a mieux encore que cela. Dès le début de ce récit, nous lisons que Titus, en quittant Alexandrie, alla s'embarquer sur le Nil à Nicopolis, à 20 stades de son point de départ. 20 stades, c'est moins de 4 kilomètres. Or, le Nil proprement dit, pour former le Delta, se divise en deux branches, celle de Rosette, qui est la plus proche d'Alexandrie, et celle de Damiette. D'Alexandrie à la branche de Rosette, il n'y a pas moins de 60 kilomètres, et il y a loin de là aux 20 stades de Josèphe, on en conviendra. Heureusement l'on peut donner une autre explication à cette partie du texte.

S'il est vrai que Titus se soit embarqué à 20 stades d'Alexandrie, à un point qui s'appelait Nicopolis, ce point, tout le monde sera d'accord pour le retrouver au *camp de César*, station militaire importante, placée entre Alexandrie et Ramleh, à 4^e 350^m d'Alexandrie. Le récit de Josèphe s'adapte très-bien à cette localité, et alors il faut de toute nécessité admettre que Titus s'est embarqué sur le canal dit d'Alexandrie. Ce canal, qui va passer un peu au nord de Damanhour, rejoint la branche de Rosette à Er-Rahmanieh. La flotille de Titus, à partir de là, aura remonté le Nil jusqu'à Nekleh, où un nouveau canal part de la rive droite, entre El-Farastaq et Mahallet-Leben. C'est le canal nommé canal de Chibin-el-Qoum. Celui-ci se bifurque à Melidj, et la branche qui remonte au nord prend le nom de canal de Melidj. Il incline de l'ouest à l'est, à Mit-el-Édjil, et vient

se jeter un peu au sud de Mit-Nabit, entre Sammanour et Mansourah, dans la branche de Damiette. Sur l'autre rive (rive droite), vis-à-vis Mit-Nabit, se détache un canal à moitié desséché aujourd'hui, et qui conduisait jusqu'à Mendès en passant par Thmouis.

Est-ce cette voie fluviale que Titus avec son corps d'armée a suivie? Je suis tout à fait porté à le croire; mais, en ce cas, cette navigation a dû lui prendre beaucoup de temps.

Il ne me reste plus qu'à noter le moment de l'année où dut avoir lieu le départ de Titus d'Alexandrie. Josèphe nous dit que Vespasien, s'apprêtant à s'embarquer pour Rome, à la fin de l'hiver (λῆξαντος τοῦ χειμῶνος), envoya son fils Titus faire le siège de Jérusalem (τὸν δὲ υἱὸν Τίτον... ἀπέστειλεν ἐξαιρήσονται τὰ Ἱεροσόλυμα). Par la fin de l'hiver, aussi bien pour l'Égypte que pour la Syrie, c'est très-probablement la fin de janvier qu'il faut entendre ¹. Cette hypothèse trouvera sa vérification plus loin.

Quoi qu'il en soit, voilà Titus arrivé à Césarée. Voyons maintenant comment était composée l'armée expéditionnaire placée sous ses ordres et destinée à faire le siège de Jérusalem. En quittant l'Égypte, ce prince avait emmené avec lui deux mille hommes d'élite, pris dans les rangs de l'armée d'Alexandrie, et auxquels étaient venus se joindre trois mille hommes empruntés au corps d'observation placé sur les rives de l'Euphrate.

Quatre légions ² étaient en Judée, et allaient prendre part aux événements qui se préparaient. C'étaient d'abord les trois légions qui, sous les ordres de Vespasien, et pendant deux étés successifs, venaient de dévaster la Judée; puis la douzième qui avait éprouvé un si cruel échec peu d'années auparavant,

1. *Bell. Jud.*, IV, xi, 5.

2. *Ibid.*, V, i, 6.

lors de l'expédition désastreuse de Cestius. Cette légion avait fait ses preuves sur d'autres théâtres, et elle brûlait, on le comprend, du désir bien naturel de venger l'injure faite à son aigle. Quant aux trois légions de Vespasien, c'étaient : la cinquième, placée sous les ordres de Petilius Cerealis ; la dixième, commandée par Larcius Lepidus, et la quinzième, par Titus Frugi. La douzième avait pour chef Tyrannius Priscus. Ces deux dernières légions étaient à Césarée ; mais les deux autres reçurent l'ordre de venir rallier le corps commandé par Titus, la cinquième en partant d'Emmaüs (aujourd'hui Amos) et la dixième de Jéricho. Ce prince se mit donc en marche avec la douzième et la quinzième, que renforçaient les auxiliaires royaux envoyés par Agrippa, et ceux qui étaient accourus de tous les points de la Syrie. Les vides faits dans les cadres des quatre légions par le détachement d'hommes d'élite que Vespasien avait envoyés en Italie, sous le commandement de Mucianus, furent comblés aux dépens de la troupe amenée d'Alexandrie par Titus.

Tiberius Alexander, chaud partisan de l'empereur et ancien préfet d'Égypte, était un homme mûri dans les camps et illustre entre tous par sa grande expérience de la guerre et par sa capacité administrative ; le premier, il s'était attaché à la fortune de Vespasien, lorsqu'il pouvait être encore dangereux de partager les chances du nouvel empereur. Titus avait donc tenu à s'adjoindre un capitaine consommé, dont les lumières devaient lui être si précieuses, et il lui confia le commandement supérieur de l'armée. Deux grands personnages de plus accompagnaient le jeune prince : c'étaient Liternius Fronto, préfet des deux légions alexandrines, et Marcus Antonius Julianus, procureur de Judée¹, qui avait

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 3.

succédé dans ce poste à Gessius Florus, dont la fatale influence et les exactions avaient fait naître la guerre atroce qui approchait de son dénouement.

Tacite est un peu plus précis que Josèphe sur la composition de l'armée que Titus conduisait au siège de Jérusalem. Suivant lui, trois légions, la cinquième, la dixième et la quinzième, vieilles troupes de Vespasien, reçurent Titus à son arrivée en Judée. Il leur adjoignit la douzième qu'il fit venir de Syrie et des détachements amenés d'Alexandrie et tirés des vingt-deuxième et troisième légions. Il était accompagné de vingt cohortes alliées et de huit ailes de cavalerie; à sa suite marchaient les rois Agrippa et Sohem¹, des auxiliaires fournis par le roi Antiochus², et un corps considérable d'Arabes, ennemis déclarés des Juifs, ainsi que cela a lieu d'habitude entre voisins qui se détestent. Un grand nombre d'hommes étaient venus de Rome et d'Italie, poussés par l'espérance de se concilier les bonnes grâces d'un prince encore sans courtisans. Titus, envahissant le territoire ennemi à la tête de ces troupes rangées en bon ordre, explorant tout sur son chemin, et prêt au combat, vint camper non loin de Jérusalem.

Du reste, voici les propres paroles de Tacite (C. Cornelii Taciti Historiarum lib. V, cap. 1) : « Tres eum in Judæa legiones, quinta et decima et quintadecima, vetus Vespasiani miles excepere. Addidit e Syria duodecimam, et adductos Alexandria duo et vicesimanos tertianosque³. Comitabantur viginti sociæ cohortes, octo equitum alæ; simul Agrippa, Sohemusque reges, et auxilia regis Antiochi, validoque et

1. Sohem était roi d'Emèse et tétrarque du Liban.

2. Antiochus était roi de la Commagène.

3. Dureau de la Malle a fait ici une énorme méprise dans sa traduction de Tacite. Il a pris ces détachements pour les légions entières.

solito inter accolas odio infensa Judæis Arabum manus ; multi, quos urbe atque Italiâ sua quemque spes acciverat occupandi principem adhuc vacuum. His cum copiis fines hostium ingressus, composito agmine, cuncta explorans, paratusque decernere, haud procul Hierosolymis castra fecit. »

Il n'est pas sans intérêt, du reste, de comparer ce passage de Tacite avec un passage correspondant que nous trouvons au livre III de la *Guerre des Juifs* (chap. iv, p. 2). Titus, arrivant d'Achaïe à Alexandrie, prit le commandement des troupes qu'il devait conduire à son père, et se rendit à marches forcées à Ptolémaïs (aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre). Maintenant, laissons parler Josèphe : « Ayant trouvé son père dans cette ville, il réunit aux deux légions qui étaient avec lui (c'étaient la cinquième et la dixième, toutes deux des plus illustres) la quinzième qu'il venait d'amener. Dix-huit cohortes étaient rassemblées avec les trois légions ; cinq autres cohortes, accompagnées d'une aile de cavalerie, arrivèrent de Césarée ; puis cinq autres ailes de cavalerie syrienne. Dix de ces cohortes comptaient mille hommes de pied ; les treize autres n'en avaient que six cents, mais elles comportaient chacune cent vingt cavaliers. Les rois alliés avaient aussi levé un nombre considérable d'auxiliaires, Antiochus, Agrippa et Sohem ayant fourni deux mille archers à pied et mille cavaliers. Enfin l'Arabe Malchus avait envoyé mille cavaliers et cinq mille fantassins, dont la majeure partie étaient des archers ; de sorte que les forces entières de l'armée, y compris les troupes royales, comptaient, tant en cavalerie qu'en infanterie, soixante mille hommes, en outre des serviteurs qui suivaient en très-grande multitude, et qui, en raison de leur habitude de la guerre, ne doivent pas être comptés à part des militaires proprement dits, puisqu'en temps de paix ils assistent à tous

les exercices de leurs maîtres, et partagent avec eux tous les périls des combats, de telle sorte qu'ils ne sont surpassés que par leurs maîtres en courage et en habileté. »

Nous venons de constater que l'armée dont Titus disposait, à son arrivée en Syrie, comportait soixante mille hommes ; au moment du siège de Jérusalem, une nouvelle légion était venue rallier cette armée et augmenter notablement son effectif. On le voit, les vingt-trois mille hommes de guerre au service de l'insurrection judaïque (ainsi que nous l'établirons plus loin), avaient affaire à forte partie.

Maintenant faisons la somme des corps distincts des légions, et inscrits dans l'énumération précédente, en comptant l'aile de cavalerie à soixante-quatre hommes, comme d'habitude.

Nous trouvons :

10 cohortes à 1000 hommes.....	10,000
13 cohortes à 600 hommes.....	7,800
13 escadrons à 120 cavaliers	1,560
Contingents royaux, infanterie.....	2,000
id. cavalerie.....	1,000
Arabes, infanterie.....	5,000
id. cavalerie	1,000
6 ailes de cavaliers syriens.....	384
Une aile de cavaliers, venue de Césarée..	64
Total.....	28,808

Il resterait donc trente-un mille cent quatre-vingt-douze hommes pour représenter la force des trois légions réunies, soit dix mille trois cent quatre-vingt-dix-sept hommes par légion, ce qui est beaucoup trop considérable. Il devient donc très-probable que les serviteurs ou goujats qui suivaient

l'armée sont compris dans l'énumération totale fournie par Josèphe. En comptant six mille hommes par légion, ce qui est tout à fait raisonnable, il reste treize mille cent quatre-vingt-douze pour le chiffre des serviteurs, soit quatre mille trois cent quatre-vingt-dix-sept par légion. Ce chiffre ne paraît pas excessif. Il en résulte que, lorsque Titus arriva devant les murs de Jérusalem, où il fut rallié par la douzième légion, il avait une armée d'environ soixante-dix mille hommes de toutes armes.

Maintenant, comparons l'énumération de Tacite avec celle de Josèphe; nous trouvons que le premier désigne les corps suivants :

V^e légion.

XV^e d^e.

X^e d^e.

XII^e d^e.

Détachements des III^e et XXII^e légions¹.

20 cohortes alliées.

8 ailes de cavalerie.

Auxiliaires fournis par Agrippa, Sohem et Antiochus.

Auxiliaires arabes.

Il y a donc pour ainsi dire identité entre les deux récits. Josèphe cite vingt-trois cohortes; Tacite vingt seulement. Si ce dernier estime chaque cohorte à mille hommes, ce contingent est de vingt mille combattants, tandis que les vingt-trois cohortes de Josèphe n'en comptaient que dix-sept mille huit cents, plus treize escadrons de cent vingt cavaliers atta-

1. Ce sont les deux mille hommes d'élite tirés des légions alexandrines, destinés à combler les vides des légions employées au siège, et qui formèrent le corps d'armée à la tête duquel Titus partit d'Alexandrie, suivant le récit de Josèphe; ils étaient appuyés par trois mille hommes, empruntés au corps d'observation des bords de l'Euphrate.

chés aux treize cohortes de six cents hommes. Nous avons donc en tout dix-neuf mille trois cent soixante hommes, équivalant, à six cent quarante combattants près, aux vingt cohortes accusées par Tacite.

Josèphe parle de sept ailes de cavalerie, et Tacite de huit, ce qui ne donne qu'une différence en plus de soixante-quatre cavaliers, différence pour ainsi dire insignifiante. C'est donc avec toute raison que j'ai avancé que les énumérations de l'armée de siège données par Tacite et par Josèphe étaient pour ainsi dire identiques.

Maintenant quittons pour un instant Titus et son armée, et voyons ce qui se passait à Jérusalem, pendant que se formait l'orage qui allait fondre sur cette malheureuse ville.

Titus était auprès de son père à Alexandrie ¹, tout occupé de régler avec lui les affaires de l'empire qui venait de leur échoir, lorsque les divisions intestines qui désolaient Jérusalem s'exaspérèrent encore et créèrent trois partis distincts, toujours en armes et prêts à s'entre-déchirer. Les Zélotes, ces fanatiques qu'Eléazar fils de Simon avait réussi à séparer du peuple, et à renfermer avec lui dans l'enceinte sacrée du temple (εἰς τὸ τέμενος) ², avaient accueilli dans leurs rangs Jean fils de Lévi, de Giscala, et les plus déterminés d'entre eux s'étaient immédiatement constitués les partisans ardents du nouveau venu. Sous les ordres de celui-ci, ils ne cessaient de porter dans tous les quartiers de la ville le meurtre et le pillage, sous le prétexte de châtier la tiédeur de patriotisme de toute la partie saine et inoffensive de la population. Eléazar, qui avait rêvé pour lui seul la souveraine puissance, Eléazar ne pouvait s'accommoder d'un partage d'autorité, et bien moins encore de l'infériorité flagrante que son rival faisait peser sur lui.

1. *Bell. Jud.*, V, 1, 1.

2. *Ibid.*, V, 1, 2.

Pour recouvrer ce qu'il avait perdu, et détacher sa fortune de celle de Jean de Giscala, il feignit l'indignation la plus grande contre les crimes que les partisans de celui-ci commettaient quotidiennement. Il entraîna de son côté Judas fils de Chelcias, Simon fils d'Ezron, et Ézéchias fils de Chabar. Tous les trois avaient parmi les Zélotes de nombreux amis qui constituèrent immédiatement un véritable parti; rompant alors avec leurs anciens compagnons, ils se retranchèrent dans le péribole intérieur du temple (*καταλαβόμενοι τὸν ἐνδότερον τοῦ νεῶ περιβόλον*), et tournèrent leurs armes contre eux, du haut des portes sacrées et des saintes murailles (*ὑπὲρ τὰς ἱερὰς πύλας, ἐπὶ τῶν ἁγίων μετώπων*). Les vivres ne leur manquaient pas, car ils n'étaient pas gens assez scrupuleux pour se priver des ressources que leur offraient en abondance les magasins du temple; là donc n'était pas le péril; mais ils se sentaient en bien petit nombre, et n'osaient franchir les limites de leur forteresse improvisée.

Jean avait beaucoup plus de monde sous ses ordres; mais la position dominante occupée par ses adversaires rétablissait en quelque sorte l'équilibre entre les deux partis en présence. Ivre de fureur, il ne cessait de se heurter, non sans perte, contre l'ennemi qui le frappait de haut, sans courir de dangers réels; ses assauts sans cesse renouvelés restaient donc sans effet; ses pertes étaient toujours beaucoup plus considérables que celles des assiégés, et chaque jour les saints parvis étaient pollués par le sang des combattants.

De son côté, Simon fils de Gioras, que dans son désespoir le peuple avait appelé à son aide, en lui offrant en quelque sorte la souveraineté, Simon, maître de la ville haute et d'une grande partie de la ville basse, s'acharnait avec d'autant plus de rage à assaillir Jean et ses compagnons, qu'il se trouvait par rapport à celui-ci dans la même position désavantageuse,

militairement parlant. En effet, Simon était dominé par les troupes de Jean de Giscala, comme celui-ci était dominé par les troupes d'Eléazar. Pris ainsi entre deux feux, Jean recevait d'un côté tout le mal qu'il rendait de l'autre. S'il lui était facile de repousser les assauts de l'extérieur, à cause de sa position dominante, il ne pouvait, qu'à l'aide de machines, répondre aux traits qui lui étaient incessamment lancés du haut du temple. Il était en effet bien muni de scorpions, de catapultes et de balistes, à l'aide desquels il écartait les combattants, en tuant au hasard bon nombre de ceux que leur devoir forçait d'accomplir les cérémonies sacrées. Chose étrange, en effet, et qui à mon sens prouve bien que les prétendus brigands d'Eléazar n'étaient en réalité que des patriotes fanatisés, c'est que tous ceux qui se présentaient pour offrir des victimes sur l'autel des holocaustes étaient admis dans l'intérieur du péribole sacré.

Il est vrai que les gens de la ville qui venaient sous ce prétexte étaient scrupuleusement fouillés avant d'être introduits, tandis que les étrangers obtenaient bien plus facilement l'accès du temple. Les sacrifices n'étaient donc pas interrompus, et il arrivait fréquemment que les hommes pieux accourus de bien loin pour offrir des victimes à Jéhovah tombaient avant elles, écrasés par les projectiles que lançaient les machines de Jean de Giscala. De la sorte, sacrificateurs et dévots périssaient parfois ensemble jusque sur les marches de l'autel. Les cadavres des indigènes et des étrangers, des prêtres et des profanes, étaient entassés pêle-mêle, et leur sang confondu formait de véritables mares sur le pavé sacré du temple.

Les partisans d'Eléazar, maîtres des prémices sacrées emmagasinées dans le temple, se gorgeaient de vin, et ne laissaient de trêve à Jean de Giscala, que lorsque l'ivresse ou

la lassitude les forçait à quitter le combat. Aussitôt Jean tournait sa fureur contre Simon : quand il pouvait réussir à le repousser loin des murailles extérieures du temple, il se ruait sur la ville, pillant et incendiant toutes les maisons, tous les dépôts de vivres qui se présentaient sur son chemin. Dès qu'il songeait à la retraite, il avait les soldats de Simon sur les talons ; si bien qu'en peu de temps une partie de la besogne que les Romains auraient dû faire se trouva accomplie du fait des Juifs eux-mêmes. En effet, les alentours du temple étaient rasés par l'incendie, et plus rien ne pouvait gêner la mise en bataille d'une armée, entre le temple et la ville, dans l'espace que la guerre civile s'était pour ainsi dire chargée de niveler. Tous les grands amas de blé avaient été brûlés, les petits dépôts seuls ayant échappé à la destruction, parce qu'ils étaient restés inaperçus. Les provisions perdues ainsi eussent été, dit Josèphe, suffisantes pour bien des années de siège ; mais il était écrit que cette malheureuse population périrait par la famine, et cela ne pouvait arriver que par sa propre faute¹.

Se figure-t-on ce que devait être le séjour de Jérusalem où avaient afflué les gens sans aveu de tous les points du pays ; où les vieillards et les femmes sans défense étaient réduits à faire en secret des vœux pour la prompte arrivée des Romains, et à souhaiter ardemment que la guerre étrangère vint les délivrer au plus vite de la guerre civile ; où la consternation et la terreur glaçaient tous les cœurs ; où l'on n'avait même plus la suprême ressource de fuir ? Car toutes les issues étaient rigoureusement fermées, et quiconque laissait entrevoir la moindre espérance dans la présence des Romains, ou le moindre désir de s'échapper de cet enfer, était mis à mort sans pitié. Le tableau

1. *Bell. Jud.*, V, 1, 4.

que Josèphe a tracé de cette affreuse situation, ce tableau, dis-je, fait horreur¹.

A bout de ressources, Jean de Giscala finit par imaginer de se servir, contre les défenseurs du temple, des bois de construction qui avaient été amassés pour donner au sanctuaire une hauteur de vingt coudées de plus, suivant un plan adopté, quelques années avant, par le corps des prêtres et par le peuple. C'étaient des poutres de cèdre que le roi Agrippa avait fait venir à grands frais du Liban ; mais la guerre, en éclatant inopinément, avait empêché de donner suite à ce projet ; les bois, devenus sacrés par leur destination, étaient donc restés empilés dans le péribole, attendant que des temps plus heureux permissent de les employer au seul usage que leur consécration rendait licite. Jean n'était pas homme à reculer devant un pareil sacrilège, et j'avoue humblement que je ne me sens pas disposé à lui en faire un grand crime. Ayant reconnu que ces bois avaient justement la longueur né-

1. *Bell. Jud.*, V, 1, 5.

Dans la Mischna, III^e partie, Traité Sotà, ch. ix, § 44, on lit :

בפולמוס של אכפכיינוס נורו על עמרות חתנים ועל האירוס. בפולמוס של טיטוס נורו על עמרות כלות. בפולמוס האחרון נורו שלא תצא כלה באפיריון בתוך העיר

Bipolemos est ici un *grécisme* évident. C'est : « *pendant la guerre* » que ce mot signifie. Nous avons donc :

« Pendant la guerre de Vespasien, on supprima l'usage des couronnes pour les mariés dans les fiançailles ; pendant la guerre de Titus, on supprima l'usage de toutes les couronnes ; pendant la dernière guerre, on supprima entièrement l'usage des litières (évidemment une sorte de chaise à porteurs ou de palanquin) pour aller par la ville. »

Ce qui est intéressant dans ce passage talmudique, c'est la distinction qui y est faite entre la guerre de Vespasien et la guerre de Titus. Cette distinction, parfaitement justifiée par l'histoire, se trouve aussi admise dans la chronique du סדר עולם (seder-ôlam).

Quant à la *dernière guerre*, mentionnée sous cette dénomination, ce ne peut être que la guerre faite sous Hadrien, lors de la formidable insurrection juive de Bar-Kaoukab (Bar-Chochebas, Bar-Coziba).

cessaire pour construire des tours d'approche qui le portassent au niveau de l'ennemi posté sur le haut du temple, il y mit bravement la hache, et lorsqu'il eut construit les tours dont il avait besoin, il les fit amener derrière le temple et adosser à l'exèdre occidentale. Là seulement, en effet, il pouvait utiliser des tours de ce genre, vu que les trois autres côtés étaient protégés par des rampes d'escalier projetées au loin.

Il avait espéré tirer grand parti de ses tours d'approche; mais la Providence avait décidé qu'elles resteraient inutiles; personne n'avait encore mis le pied dans l'une d'elles, que l'apparition subite de l'armée romaine fut signalée. A cette nouvelle, les haines intestines devaient s'apaiser; elles s'apaisèrent en effet.

Maintenant, revenons en arrière et étudions la marche de Titus sur Jérusalem, à partir de Césarée.

Josèphe, sans y attacher d'importance probablement, a rendu un très-grand service à l'archéologie militaire. Dans deux passages de ses écrits il a pris le soin de détailler l'ordre et la formation d'une colonne en marche en pays ennemi, et c'est là un document qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs. Nous allons donc reproduire scrupuleusement le passage relatif au mouvement en avant de l'armée romaine marchant sur Jérusalem¹.

Titus, à son entrée sur le territoire ennemi, était précédé de tous les auxiliaires royaux et autres; après eux venaient les pionniers (ὁδοποιοὶ) chargés d'ouvrir les routes, et les castramétateurs (μετρηταὶ στρατοπέδων); puis les bagages (τὰ σκευοφόρα) des chefs de corps (τῶν ἡγεμόνων) protégés par une escorte suffisante (τοὺς τούτων ὀπλίτας); Titus marchait ensuite, accompagné des autres hommes d'élite et des hastiaires (τοὺς

1. *Bell. Jud.*, V, II, 4.

τε ἄλλους ἐπιλέκτους καὶ τοὺς λογχοφόρους ἔχων). Derrière eux était placée la cavalerie légionnaire (τὸ τοῦ τάγματος ἱππικόν), qui précédait le convoi des machines de guerre, précédant lui-même les tribuns (χιλίαρχοι) escortés par des hommes d'élite, et les chefs des cohortes (σπειρῶν ἑπαρχοι). Suivait l'aigle entourée des manipules attachés à la garde des enseignes, et placée devant les trompettes de ces manipules (αἱ σημαῖαι, καὶ ἔμπροσθεν οἱ σαλπικταὶ τῶν σημαιῶν); puis marchait la phalange formée en colonne par six (ἡ φάλαγξ, τὸ στίφος εἰς ἕξ πλατύνασα). Venaient ensuite les serviteurs des légions, poussant devant eux les bagages de celles-ci. Au dernier rang étaient groupés les mercenaires, et l'arrière-garde qui les surveillait (οἱ μίσθιοι καὶ τούτων φύλακες οἱ οὐραγοί). Cette description d'une armée romaine en marche suffit pour justifier ce que nous avons dit plus haut de l'impossibilité matérielle de faire accomplir à des colonnes ainsi ordonnées des marches trop considérables. Il semble bien difficile, qu'à moins de cas extraordinaires, on ait pu songer à leur faire franchir en une journée plus de vingt milles, c'est-à-dire plus de vingt-neuf à trente kilomètres.

Je vois bien indiquées dans la disposition générale de l'armée une avant-garde et une arrière-garde, mais il n'est pas fait mention d'éclaireurs ni de flanqueurs. Or, il ne viendra à l'idée d'aucun militaire ayant parcouru le pays à travers lequel s'avancait Titus, qu'un capitaine quelconque ait jamais pu concevoir la pensée de s'y aventurer, sans prendre toutes les précautions possibles, et sans faire éclairer sa marche avec la plus grande sollicitude ¹.

1. Il n'est pas sans intérêt de comparer la description que Josèphe vient de nous donner de la colonne dirigée par Titus, avec la description de la colonne dirigée par Vespasien, à son entrée sur le territoire de la Galilée (*Bell. Jud.*, III, vi, 2) : Vespasien, marchant sur la Galilée, quitte Ptolé-

Le corps d'armée, s'avancant ainsi en bon ordre, traversa la Samarie et vint s'arrêter à Gophna, que Vespasien avait prise antérieurement, et qui était alors occupée par une garnison romaine. La Gophna de Josèphe, c'est la Djifnah de nos jours, gros village situé directement au nord de Jérusalem, et à un peu moins de 20 kilomètres de cette ville. La distance de Césarée à Djifnah est très-grande, et il a fallu nécessairement plusieurs jours pour la franchir, trois au moins, et quatre très-probablement. Josèphe ne précise rien quant à la direction suivie par Titus à son départ de Césarée; il se contente de nous dire qu'il vint à Gophna à travers la Samarie (διὰ τῆς Σαμαρείτιδος). Pour ma part, je n'hésite pas à admettre qu'il marcha de Césarée sur Antipatris (Kafr-Saba), et se dirigea de là sur Gophna. Une fois arrivé là, il était

mais après avoir fixé, suivant la coutume romaine, l'ordre de l'armée. Les auxiliaires, armés à la légère, et les archers ouvrent la marche. Ils sont chargés de repousser les attaques subites et de fouiller les lieux suspects, ainsi que les forêts propres aux embuscades. Ils sont suivis de l'infanterie romaine et de la cavalerie, non armées à la légère. Après eux s'avance un groupe formé de dix hommes pris sur chaque centurie, portant leurs armes, leurs bagages et les mesures de campement. Derrière viennent les hommes chargés d'ouvrir les chemins, d'en redresser les sinuosités et d'en aplanir les aspérités, enfin de pratiquer des passages suffisants à travers les forêts. Derrière encore sont les bagages de Vespasien et ceux des légats, protégés par un fort escadron de cavalerie. Puis paraît Vespasien lui-même, accompagné de fantassins d'élite, de cavaliers et de hastiaires, et suivi de la cavalerie légionnaire (composée de cent vingt hommes par légion). Viennent ensuite les mulets portant les hélépoles et les autres machines de guerre. Après eux, les chefs des légions, ceux des cohortes et les tribuns, escortés par des hommes d'élite. Ensuite figure l'aigle, entourée des maniples attachés à la garde des enseignes. Ces étendards sacrés sont suivis des trompettes, derrière lesquelles marche la phalange, disposée *en colonne par six*. Suivant la coutume, un centurion était préposé au maintien de l'ordre. Les serviteurs de chaque légion suivaient à pied, conduisant les mulets et les bêtes de somme chargés des bagages. Enfin, après les troupes légionnaires, s'avancait la multitude des mercenaires que suivait, par une sorte de précaution, une arrière-garde composée de fantassins et d'hoplites, renforcés d'un escadron de cavalerie.

à une telle proximité de l'ennemi, qu'il ne pouvait plus s'avancer qu'avec une extrême prudence.

L'armée romaine passa la nuit à Gophna, et le lendemain matin elle fit un nouveau mouvement en avant. « Après une « journée de marche, elle vint camper le long de la vallée que « les Juifs, dans leur langue maternelle, nomment la vallée des « Épines, et devant le village appelé Gabath-Saoul (ce qui « signifie la colline de Saül). Ce point est distant de Jérusalem « de 30 stades ¹. »

Examinons ce passage. La Gabath-Saoul de Josèphe, c'est la Djebaâ ou El-Djib moderne placée à 2 kilomètres, au nord de Naby-Samouïl. Ce village de Djebaâ domine la naissance d'une longue vallée qui se dirige, de l'est à l'ouest, vers les deux villages de Beit-hour-el-Fouqah, et de Beit-hour-el-tahtah, c'est-à-dire vers les Bethoron supérieure et inférieure de l'Écriture sainte. Ce qui ne manque pas d'un certain intérêt, c'est que cette vallée se nomme, de nos jours encore, Ouad-Abou'z-Zâarour, « vallée mère des épines. » Les Arabes désignent en effet sous le nom de zâarour un arbrisseau épineux tout à fait voisin, comme espèce naturelle, de notre aubépine, qui est le *mespylus oxyacantha* des botanistes. Voilà donc un renseignement topographique tout à fait satisfaisant. Gabath-Saoul, ajoute Josèphe, n'est qu'à 30 stades de Jérusalem, ce qui fait, à très-peu près, 5,550 mètres. De Djebaâ à Jérusalem (porte de Damas), il y a en réalité 8 kilomètres : Josèphe s'est donc trompé de 2 kilomètres et demi. Mais il faut bien vite ajouter qu'il dit *environ* 30 stades (διέχων ὅσον ἀπὸ τριάκοντα σταδίων), et cette erreur, en conséquence, n'a aucune espèce de gravité.

De Djifnah à Djebaâ, il n'y a que 12 kilomètres ; il

1. *Bell. Jud.*, V, II, 4.

est donc évident que cette marche a dû être accomplie par l'armée en trois heures environ, et que bien avant midi l'emplacement du camp devait être choisi. Cette remarque est absolument nécessaire, si l'on veut se rendre compte des événements qui ont marqué la fin de la journée dans laquelle Titus est venu coucher à Gabath-Saoul.

Nous avons dit déjà que les cinquième et dixième légions, arrivant d'Emmaüs et de Jéricho, devaient rallier le corps d'armée principal devant Jérusalem. Nous ne ferons pas à Titus, et encore moins à Tiberius Alexander, l'injure de supposer que les ordres de marche n'avaient pas été transmis avec toute la précision désirable aux chefs de ces deux légions. Leur arrivée devait nécessairement être combinée avec celle du gros de l'armée, si l'on ne voulait pas exposer l'une ou l'autre de ces deux légions à subir les graves conséquences d'une marche isolée et sans appui. Les trois corps devaient donc exécuter forcément des mouvements bien calculés, et arriver à destination à jour et heure fixes. C'était évidemment là une précaution élémentaire à prendre et qui seule pouvait écarter les chances d'un engagement et d'un échec partiels. Il n'est pas possible, en effet, d'admettre que les chefs des Juifs fussent assez ignorants de l'art de la guerre, ou assez confiants, si l'on veut, pour ne pas chercher par tous les moyens possibles à obtenir les renseignements les plus précis sur les mouvements des troupes convergentes auxquelles ils allaient avoir affaire. Tout corps en l'air, comme on dit en langage militaire, eût été infailliblement attaqué dans sa marche, nous en aurons bientôt la preuve palpable; du moment, au contraire, que les trois corps ennemis devaient arriver devant la place, de façon à pouvoir au besoin se prêter un appui mutuel, il n'y avait pas à songer à s'éparpiller pour aller chercher une défaite assurée, et se faire écraser en

détail. Les Juifs durent donc se borner à répandre partout des espions, et à observer, du haut de leurs murailles, les mouvements de l'ennemi, se tenant prêts à profiter de la première chance favorable qui se présenterait.

Tout ce que je viens de dire prouve, à mon avis, que ce fut par un ordre de marche parfaitement compris, que dans la nuit du jour même où les Romains vinrent camper à Gabath-Saoul, la cinquième légion, arrivant d'Emmaüs, se mit en route pour rallier le camp de Titus. Pourquoi cette marche de nuit? Très-probablement pour barrer le passage à tout corps juif qui, débouchant par la vallée et la route que commandait Emmaüs, aurait été tenté de venir prendre en flanc ou en queue la colonne de Titus, et l'empêcher d'asseoir tranquillement son camp devant Djebaâ, à un point certainement déterminé à l'avance, puisqu'il commandait les vallées par lesquelles un corps ennemi aurait eu la possibilité de se faufiler, pour exécuter à l'improviste une attaque dangereuse. Une fois Titus solidement établi à Gabath-Saoul, c'est-à-dire à la fin du jour, il n'y avait plus d'inconvénient à dégarnir Emmaüs et à opérer la jonction de la cinquième légion avec le gros de l'armée. C'est effectivement ce qui eut lieu.

Quant à la dixième légion, venant de Jéricho, il est également facile de comprendre que son apparition devant Jérusalem devait être subordonnée à l'arrivée du reste de l'armée, sur un point où il serait facile de porter secours à cette légion détachée, dans le cas où une attaque séparée serait dirigée contre elle. Nous verrons en effet tout à l'heure les faits prouver que ce plan fort sage fut réellement conçu et exécuté. Revenons maintenant au récit des événements.

Une fois établi à Gabath-Saoul, Titus ne perdit pas un instant pour pousser une simple reconnaissance vers la ville qu'il venait assiéger. Prenant avec lui six cents cavaliers

d'élite, il marcha immédiatement sur Jérusalem, pour s'assurer par ses yeux de la force de la place, et sonder du même coup les dispositions des habitants. Il espérait encore que sa présence seule suffirait pour les amener à composition. Il savait à merveille, en effet, par tous les rapports qu'il avait reçus, que la population de Jérusalem, en haine des séditeux et des brigands qui l'opprimaient, avait soif de la paix. De plus, il supposait que, se montrant à eux avec des forces tout à fait insuffisantes pour qu'ils pussent craindre une attaque, ils se tiendraient tranquilles ¹.

Nous trouvons encore ici les défenseurs de Jérusalem traités par Josèphe de séditeux et de brigands (τοῖς στασιώδεσι καὶ ληστρικοῖς), et nous devons, une fois pour toutes, dire nettement ce que nous pensons de ces qualifications outrageantes. Si nous comparons ce qui se passait à Jérusalem à ce qui se passa en France à l'époque de la Terreur, nous sommes tout étonnés de trouver, dans des événements que dix-huit siècles séparent, une identité presque absolue. Les mêmes causes, à ces deux époques si éloignées, ont amené les mêmes effets. Dissensions intestines, luttes sanglantes, meurtres, émigrations, égorgement des suspects, échange de dénominations infâmes, tout y est ! Les sicaires, les Zélotes, les brigands, les séditeux, tout cela ne rappelle-t-il pas les révolutionnaires, les sans-culottes, les Jacobins et les ci-devant, de quatre-vingt-treize, aussi bien que les brigands de la Loire, de la fin de l'Empire ? Ne nous étonnons donc pas de l'emploi des injures sous la plume de Josèphe, qui s'était vendu corps et âme aux Romains. Pour les patriotes de Jérusalem, les Juifs auxiliaires de Titus étaient ce que furent, pour les patriotes de la France, les émigrés de

1. *Bell. Jud.*, V, II, 4.

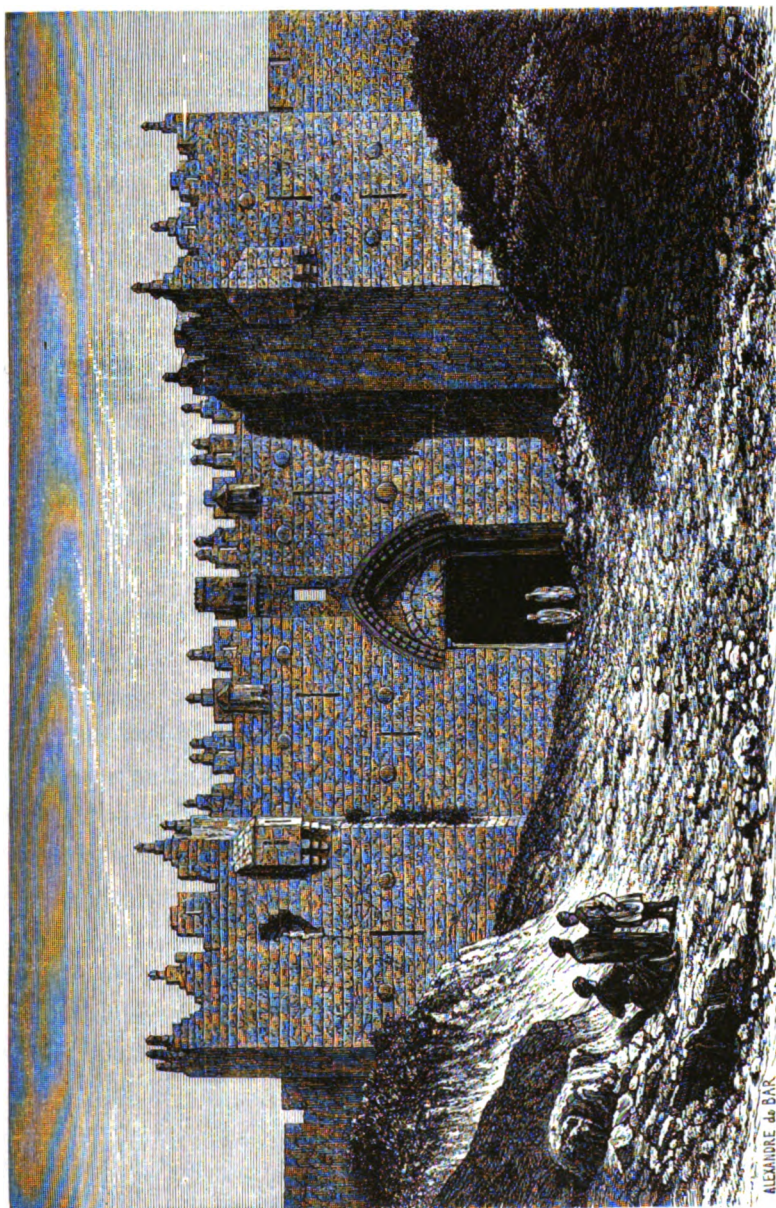
Coblentz et les soldats de l'armée de Condé. Pour Josèphe et pour les partisans d'Agrippa, les défenseurs de Jérusalem ne pouvaient être que des brigands. Ceci dit, on ne s'étonnera pas que je n'attache aucune importance à ces dénominations passionnées, toutes les fois que je les rencontrerai dans le récit de Josèphe.

Mais reprenons l'exposé pur et simple des faits de guerre.

Quittant le camp de Gabath-Saoul, Titus et son escorte suivirent la voie antique qui est devenue l'une des routes actuelles de Jaffa, et passant devant la position de la moderne Châfat, il ne tarda pas à arriver sur le sommet du Scopus, d'où il descendit vers la ville. Tant qu'il chemina sur la route déclive qui du haut du Scopus conduit devant les murailles, personne ne se montra hors des portes de Jérusalem; mais aussitôt qu'il eut quitté la route directe pour s'acheminer du côté de la tour Psephina, et fait exécuter ainsi à sa troupe un imprudent mouvement de flanc, d'innombrables défenseurs s'élancèrent en avant des tours des Femmes (κατὰ τοὺς γυναικείους καλουμένους πύργους), par la porte qui est en face du tombeau d'Hélène, et coupèrent en un clin d'œil la colonne de cavalerie romaine¹.

Attaquant de front les cavaliers qui étaient en tête, et refoulant ceux qui se trouvaient encore sur la voie directe, pour les empêcher de rejoindre ceux qui s'en étaient déjà écartés, ils réussirent à séparer du gros de l'escorte Titus et le petit nombre d'hommes placés près de sa personne. Ce prince ne pouvait plus avancer, parce que le terrain cultivé placé devant lui était recoupé dans tous les sens par des haies, des murs et des amas de pierrailles; revenir sur ses pas et

1. *Bell. Jud.*, V, 11, 2.



TOURS ET PORTE DES FEMMES.

Bab-el-Aamoud.

rejoindre les siens paraissait impossible, à cause de la multitude des ennemis qui lui barraient le passage; la plupart des Romains, d'ailleurs, ignorant le danger que courait Titus, et supposant qu'il battait en retraite avec eux, s'étaient hâtés de tourner bride. La position était des plus périlleuses, et Titus comprit qu'il n'y avait plus pour lui de salut que dans un suprême coup de tête. Faisant donc volte-face, et criant à ses compagnons de l'imiter, il chargea l'ennemi de toute la vitesse de son cheval, espérant ainsi faire une trouée dans cette masse compacte d'assaillants. La Providence lui vint en aide et le tira de ce terrible danger. Sans casque et sans cuirasse, car, ainsi que nous l'avons dit, il était venu faire une reconnaissance et non livrer un combat, il réussit à se faufiler sain et sauf au milieu de la grêle de traits lancés de tous les côtés contre lui, et qui passaient tous en sifflant, sans qu'aucun d'eux lui fit une égratignure. Frappant sans merci de son épée, à droite et à gauche, égorgeant ceux qu'il avait en tête, il faisait bondir son cheval par dessus ceux qu'il avait renversés. Les Juifs, poussant des cris de fureur à la vue d'un pareil acte d'audace, se ruaient à l'envi sur son passage, en s'excitant mutuellement; mais ils étaient bientôt forcés de reculer et de s'écarter devant lui. Ce qu'il avait de cavaliers autour de sa personne, assaillis à revers et de flanc, s'étaient groupés à ses côtés et derrière son cheval, car tous comprenaient qu'il ne leur restait qu'une chance de salut, et qu'elle était de lui ouvrir le chemin, avant qu'il pût être entouré. Parmi les derniers de la troupe, deux périrent; l'un fut environné et tué avec son cheval à coups de javelot, l'autre jeté à bas de cheval fut égorgé et sa monture fut enlevée. Quant à Titus, il parvint avec les autres à regagner le camp.

Les Juifs, exaltés par l'issue de ce premier combat, con-

çurent aussitôt une confiance sans bornes, et ne doutèrent plus de la victoire, tant leur orgueil exagérait à leurs yeux un aussi mince succès¹.

De deux choses l'une : ou le danger couru par Titus en cette circonstance n'a pas été aussi grave que le prétend Josèphe, ou l'escorte romaine a perdu plus de deux hommes. Nous avons là, à mon humble avis, un échantillon remarquable de ce que l'on appelle « style de bulletin, » et pour que les Juifs aient tiré si grande gloire de ce premier combat, il faut que le résultat final ait été bien autrement grave que la mise à mort de deux hommes et d'un cheval. Au reste, il n'y a pas à se dissimuler que dans cette circonstance Titus a commis une très-grande imprudence, dont il aurait parfaitement pu être victime. Tout bien considéré donc, l'honneur de cette escarmouche est resté aux Juifs, qui cette fois ont fait preuve de plus d'habileté que leurs adversaires.

Dans la nuit qui suivit cette reconnaissance désastreuse, la cinquième légion arriva au camp de Gabath-Saoul et dès le lendemain matin l'armée romaine changea de position et vint s'établir sur le Scopus, où, peu d'années auparavant, Cestius lui-même était venu se poster. Du Scopus, dont le nom est parfaitement significatif, on voyait devant soi toute l'étendue de la ville, et l'on pouvait admirer la splendeur du temple². C'est une colline d'une médiocre hauteur qu'entourent à leur naissance les deux ravins qui, réunis, forment la vallée du Cédron, nommée aussi aujourd'hui vallée de Josaphat. Le plateau a un développement de l'est à l'ouest d'environ mille mètres. Il domine une petite plaine, un peu accidentée, s'étendant sur une longueur de mille à douze cents mètres jusqu'aux murailles septentrionales de

1. *Bell. Jud.*, V, 11, 2.

2. *Ibid.*, V, 11, 3.

Jérusalem. Du camp jusqu'aux murailles, Josèphe compte sept stades, ou environ treize cents mètres, et cette évaluation de distance est très-suffisamment exacte.

Les deux légions venues de Césarée avec Titus campèrent ensemble. La cinquième, que sa marche de nuit avait dû fatiguer, reçut l'ordre de camper à trois stades en arrière. Cette disposition avait pour but de couvrir des troupes harassées et de leur permettre de tracer les lignes de leur camp, avec une sécurité à peu près complète.

Pendant mon dernier séjour à Jérusalem, j'avais à cœur de retrouver sur le terrain les traces qui seraient encore visibles du siège de Titus; j'ai donc tout naturellement étudié avec soin le plateau du Scopus, et j'y ai reconnu des mouvements de terre et de longs amas de pierrailles, qui ne laissent guère de doute sur leur destination. Ainsi la crête du plateau faisant face à la ville est couronnée par un long vallum avec retour à angle droit au point où la route actuelle de Naplouse, route qui n'est très-évidemment que la voie antique, recoupe ce vallum. Pendant la traversée de l'emplacement du camp cette route est encaissée entre deux longues branches de terrassement. Elle divise donc le camp en deux portions distinctes. Celle de droite est fermée, à l'est, par un vallum à l'extrémité duquel se trouve un tumulus; et en arrière du retranchement extérieur se voit une sorte de redan, à faces parallèles aux côtés regardant le terrain ennemi, et dont la branche orientale est munie extérieurement de deux forts tumulus. La portion de gauche est fermée, à l'ouest, par une ligne en crémaillère à deux crans, dont le saillant extrême est couvert par un tumulus très-considérable. Au centre de cette portion occidentale, se trouve encore un beau tumulus. Quelle a été la destination de ces tumulus, et font-ils partie de la construction du camp lui-même? Je l'ignore, et je ne

pourrais faire sur leur destination que de pures hypothèses, dont j'aime mieux m'abstenir.

A gauche et à deux ou trois cents mètres environ en arrière des retranchements rectilignes faisant face à la ville, se présentent trois grands vallum concentriques, s'appuyant tous les trois sur la crête d'un ravin profond et assez escarpé. Est-ce là le camp de la cinquième légion? Je suis fort disposé à le croire. Au reste je ne puis mieux faire que de renvoyer à la carte annexée à ce travail, et qui représente les environs de Jérusalem, avec leur nivellement. On y trouvera le tracé des restes du camp de Titus, levés avec le plus grand soin par mon ami, M. le commandant d'état-major Gélis.

Au moment où les travaux destinés à mettre le camp à couvert venaient de commencer, la dixième légion arrivait de Jéricho, où elle avait laissé une petite garnison, pour garder le passage dont Vespasien s'était emparé peu de temps auparavant; la dixième légion, dis-je, paraissait sur le mont des Oliviers où elle avait reçu l'ordre de s'établir, lorsqu'elle ne serait plus qu'à une distance de six stades des murailles¹. Le mont des Oliviers (τὸ Ἑλαιῶν ὄρος), ajoute Josèphe, est placé en face de la ville à l'orient, et en est séparé par une vallée profonde qui se nomme le Cédron (Κεδρὼν). Inutile, je pense, de faire ressortir la parfaite exactitude de ces renseignements topographiques, car les noms sont restés absolument les mêmes.

On comprend que la venue subite d'une puissante armée ennemie ait mis immédiatement un terme à la guerre civile qui désolait Jérusalem. Du haut de leurs murailles, les Juifs voyaient avec une vive inquiétude les Romains s'établir et se retrancher sur trois points différents; il était donc prudent de

1. *Bell. Jud.*, V, 11, 3.

faire trêve à leurs luttes intestines, et de réunir leurs efforts pour la défense commune de la ville sainte. Ils se demandaient les uns aux autres ce qu'ils attendraient, et s'ils souffriraient qu'on les étouffât dans une triple muraille; allaient-ils se croiser les bras et mettre bas les armes, pendant que l'ennemi construisait pour lui-même des retranchements grands comme des villes; allaient-ils tranquillement les regarder faire, comme s'ils s'occupaient d'une œuvre bonne et utile? — Nous ne sommes forts que contre nous-mêmes, s'écriaient-ils, et les Romains, grâce à nos dissensions, s'empareront de la ville, sans verser une goutte de leur sang! — Certes ils avaient grandement raison, et leur parti fut bientôt pris. Courant donc aux armes d'un accord unanime, ils se ruèrent incontinent à travers la vallée du Cédron et fondirent en poussant de grands cris sur la dixième légion occupée à fortifier son camp¹.

Il est difficile que des soldats qui ont à faire œuvre de terrassiers restent en même temps sous les armes, cela est certain; mais les légionnaires répartis sur les lignes à couvrir se livraient avec une confiance véritablement inconcevable à leur travail manuel. Probablement les chefs avaient pensé que les Juifs n'oseraient exécuter une sortie pour venir les attaquer, et que si d'ailleurs l'idée leur en venait, ils en seraient fortement distraits par leurs démêlés intérieurs. Et voilà qu'inopinément on avait l'ennemi sur les bras! Parmi les Romains quelques-uns fuyaient en toute hâte; le plus grand nombre courait aux armes, mais était mis à mort, avant d'avoir pu faire face aux assaillants.

En vérité, qu'une attaque pareille ait pu s'accomplir comme une véritable surprise, sur un sommet très-élevé, dominant la ville entière, plongeant dans les replis les plus

1. *Bell. Jud.*, V, II, 4.

cachés de la profonde vallée qui séparait le camp de cette ville, voyant à merveille toutes les issues par lesquelles les assaillants avaient pu s'écouler hors de l'enceinte, c'est une honte ! Comment ! une légion entière se met tranquillement en face de l'ennemi à remuer la terre, loin de ses armes, et avec la quiétude de laboureurs qui manœuvrent la charrue, et pas un poste avancé, pas une vedette n'éclaire, pour le salut de tous, les mouvements de la place contre laquelle on est venu ! Comment ! les assaillants ont environ un kilomètre à parcourir, en descendant le revers à peu près abrupt de la vallée du Cédron, puis en remontant le revers non moins roide du mont des Oliviers, et, parmi les hommes intéressés à savoir ce que fait l'ennemi, pas un ne s'en doute, pas un n'aperçoit ces masses de soldats qui affluent vers eux et qui leur courent sus, comme tombant du ciel ! Disons-le, une semblable négligence de la part de la dixième légion peut à bon droit être taxée d'ineptie ; elle implique une de ces fautes impardonnables qui à la guerre doivent être sévèrement punies.

Le nombre des Juifs allait toujours grossissant, précisément parce que le succès des premiers engagés donnait confiance aux retardataires ; mais, il faut le dire, leur succès les faisait paraître plus nombreux non-seulement aux yeux des Romains, mais même aux leurs. Ce qui donnait aux légionnaires une infériorité marquée dans cette lutte corps à corps et pêle-mêle, c'était leur habitude de combattre en ligne, de conserver leurs rangs et de recevoir les ordres qu'ils avaient à exécuter. Ici, plus rien de cela ; tout était confusion. Ils fuyaient, puis parfois revenaient individuellement à la charge, lorsqu'ils étaient serrés de trop près ; mais tous ces mouvements exécutés sans cohésion ne pouvaient aboutir, comme ils n'aboutirent en effet, qu'à une déroute. Après une lutte

sans direction, et dans laquelle Romains et Juifs perdirent un grand nombre de combattants, les premiers furent rejetés hors de leurs retranchements ébauchés.

La dixième légion, qui n'avait pas su se garder, semblait ainsi vouée par son incurie à une perte certaine, lorsque Titus prévenu en hâte de ce qui se passait, accourut au secours de la troupe si fatalement compromise. Reprocher en termes sanglants leur lâcheté aux légionnaires, et arrêter leur fuite éperdue, ce fut l'affaire d'un instant. Il fit mieux encore, et prêchant d'exemple, il chargea les Juifs à la tête des hommes d'élite qu'il avait amenés avec lui, en tua bon nombre, en blessa un plus grand nombre encore, et rejeta tout le reste au fond de la vallée. Dans leur fuite désordonnée à travers la pente si roide qu'ils avaient à descendre, ils perdirent beaucoup des leurs, mais aussitôt qu'ils eurent franchi le lit du Cédron et mis le pied sur la pente opposée, ils firent volte-face et le combat recommença d'une berge à l'autre du torrent. On se battit ainsi jusqu'au milieu de la journée; mais peu après midi, Titus, après avoir distribué à la troupe de secours qu'il avait amenée avec lui, et à quelques détachements empruntés aux centuries de la dixième légion, des postes convenables pour repousser toute nouvelle attaque, Titus renvoya tout le reste de la légion vers le sommet de la montagne, avec ordre de reprendre le travail de campement, interrompu par la sortie des Juifs¹.

On pouvait croire que tout était fini pour ce jour-là; il n'en fut rien. Le mouvement rétrograde des Romains fut considéré comme une fuite par les Juifs, et un explorateur qu'ils avaient eu le soin de poster sur le haut des murailles, pour épier les mouvements de l'ennemi (ils savaient placer

1. *Bell. Jud.*, V, II, 3.

des vedettes, eux!), leur fit, en secouant sa robe, le signal convenu pour indiquer que l'ennemi cédaient devant eux. Il n'en fallut pas plus pour qu'une nouvelle masse de combattants se ruât, comme une troupe de bêtes féroces, sur les talons des prétendus fuyards. Personne, parmi les Romains, ne put résister à cette charge furieuse; les rangs furent rompus comme par les coups d'une machine de guerre, et chacun s'enfuit à la débandade vers le sommet de la montagne. Titus se vit abandonné vers le milieu de la pente, en compagnie d'un petit nombre d'hommes. Ses amis qui, par respect pour la majesté impériale, s'étaient arrêtés auprès de lui, en oubliant le danger, le supplièrent de reculer devant les Juifs qui aspiraient à mourir; de ne pas s'exposer aux mêmes dangers que ceux dont le devoir était de protéger sa retraite, en résistant au péril de leur vie, mais de songer plutôt à la dignité de son rang, et de ne pas courir comme un simple soldat, lui, le chef de l'armée et le maître du monde, les chances d'un événement qui pouvait ruiner la fortune de tous. Titus ne tint aucun compte de ces conseils, et, faisant volte-face, il reçut à la pointe de son épée ceux qui s'attaquaient à sa personne; les frappant à la face, il se lança, à travers leurs corps entassés, sur la pente que couvrait la multitude ennemie. Celle-ci, comme paralysée par cet acte d'audace, n'essaya pas de reculer, mais s'écartant de chaque côté devant lui, se remit aussitôt à la poursuite des fuyards. Titus alors les chargea en flanc et s'efforça de les arrêter.

Pendant que cela se passait sur la pente du mont des Oliviers, la panique s'empara de ceux qui, un peu plus haut, étaient occupés à retrancher le camp; voyant fuir leurs camarades placés au-dessous d'eux, ils s'imaginèrent que Titus fuyait aussi, et qu'il leur serait impossible de soutenir le choc formidable des Juifs. Ce fut d'abord un sauve qui peut géné-

ral ; mais bientôt, heureusement pour l'honneur de la dixième légion, quelques hommes aperçurent l'empereur au milieu de la mêlée ; épouvantés du danger qu'il courait, ils réussirent par leurs cris à faire comprendre ce danger à leurs compagnons. La pudeur militaire fit le reste, et, plus honteux d'avoir abandonné leur chef que d'avoir fui, ils firent face, puis se jetant sur l'ennemi avec fureur, ils réussirent à le rejeter au fond de la vallée, malgré sa résistance désespérée. Titus alors, avec ceux qui seuls avaient pris part à son magnifique fait d'armes, contint l'ennemi et renvoya de nouveau les légionnaires à la construction de leurs lignes. C'est ainsi que par deux fois, coup sur coup, ce vaillant prince réussit à sauver la dixième légion qui, grâce à ce secours, put en définitive achever ses ouvrages de défense ¹.

Nous avons vu tout à l'heure que la première attaque des Juifs avait été repoussée peu après midi ; il en faut conclure que la légion avait quitté Jéricho bien avant le lever du soleil ; car de Jéricho au mont des Oliviers il y a six bonnes heures de marche. Selon toute vraisemblance, dès neuf heures du matin la légion avait fait halte sur son point de campement, et entre dix et onze heures elle avait été attaquée. Il avait bien fallu ce temps pour permettre à Titus, placé sur le Scopus, d'être prévenu du danger, de réunir sa troupe de secours, d'accourir sur le lieu de l'action et de fondre sur les assaillants, qui, du reste, durent céder promptement à cette attaque de flanc, qui les surprenait à leur tour.

Les survivants de la sortie étaient rentrés dans les murailles de Jérusalem, et aussitôt les camps romains mis à l'abri de toute nouvelle insulte, la guerre étrangère s'assoupit, pour faire place aux luttes de l'intérieur. La fête des azymes, tom-

1. *Bell. Jud.*, V, 11, 5.

bant le 14 du mois macédonien de Xanthicus, approchait. Eléazar et ses partisans déclarèrent qu'ils ouvriraient les portes du temple et qu'ils admettraient tous ceux qui viendraient y célébrer la solennité du jour¹. Jean de Giscala était trop habile pour négliger cette occasion de s'emparer de la forteresse de son rival. Les moins connus de ses soldats cachèrent leurs armes sous leurs vêtements, et, se mêlant aux hommes pieux qui se rendaient au temple, ils y pénétrèrent avec eux. Une fois introduits dans la place, ils jetèrent les manteaux qui les gênaient, et se montrèrent tout à coup l'épée à la main. A l'instant même, un effroyable tumulte surgit autour du naos; en effet, la foule inoffensive des dévots, étrangère d'ailleurs aux haines de parti, se figurait que le danger présent menaçait tout le monde, tandis que les Zélotes d'Eléazar comprenaient à merveille que l'on n'en voulait qu'à eux seuls. Désertant en toute hâte les portes qu'ils étaient chargés de garder, et sautant à bas des parapets de leurs murailles, ils se réfugièrent, sans en venir aux mains, dans les cloaques du temple. Le peuple, affolé de terreur, s'empilait contre l'autel, ou s'enfuyait autour du sanctuaire. On les assommait à coups de bûche, ou on les passait au fil de l'épée. En ce jour d'horreur bien des haines personnelles furent assouvies, et beaucoup périrent, sous le prétexte qu'ils étaient des Zélotes, mais en réalité, pour expier quelque ancienne offense faite à leurs assassins. Ceux-ci, qui égorgeaient sans pitié des innocents, épargnèrent les ennemis véritables qu'ils étaient venus surprendre. Ils les firent sortir des cloaques, leur laissèrent la vie sauve et pactisèrent avec eux. Une fois devenus maîtres du temple intérieur et de tous ses magasins sacrés,

1. Nous constaterons un peu plus loin que ce fut le 14 de Xanthicus (7 mars 70), que Titus transporta son camp du Scopus au voisinage immédiat de la tour Psephina. (*Bell. Jud.*, V, XIII, 7.)

ils n'eurent plus aucun souci de Simon, et il ne resta, à partir de ce moment, que deux partis, au lieu de trois, parmi les défenseurs de la cité sainte ¹.

Le récit que je viens d'analyser contient un renseignement curieux. Les Zélotes se réfugièrent, dit Josèphe, dans les souterrains, dans les cloaques du hiéron (εἰς τοὺς ὑπονόμους τοῦ ἱεροῦ). Quels peuvent être ces souterrains, ces cloaques? Sans nul doute les canaux par lesquels s'écoulaient vers le Cédron les eaux de lavage du temple; mais, où les trouver aujourd'hui? Je soupçonne, sauf meilleur avis, que leur entrée n'est autre que le puits fermé par une dalle, et qui se voit à fleur du sol, dans le pavé placé au-dessous de la Sakhrâh. Ce puits se nomme Bir-el-Arouah, « le puits des âmes, » et les dévots musulmans se figurent que c'est dans ce puits que prennent leur source les grands fleuves de l'univers, c'est-à-dire le Nil, le Tigre et l'Euphrate. On a souvent prétendu qu'en prêtant l'oreille au-dessus de l'orifice on entendait distinctement le murmure d'une eau courante. Je déclare y avoir mis la meilleure volonté du monde, et n'avoir perçu aucun bruit de cette nature. J'aime mieux croire que l'autel des holocaustes était placé au-dessus de la Sakhrâh, et que le sang des victimes, entraîné par les eaux que l'on faisait affluer sur le pavé sacré, lors des sacrifices, s'écoulait par le Bir-el-Arouah dans les conduits souterrains que j'ai retrouvés en bas du mur extérieur sud du haram-ech-chérif, au pied de la triple porte murée. Ce n'est là, du reste, je me hâte de le dire, qu'une hypothèse à laquelle je n'attache pas une trop grande importance.

Revenons à Titus.

Campée sur le Scopus, l'armée romaine était trop éloignée

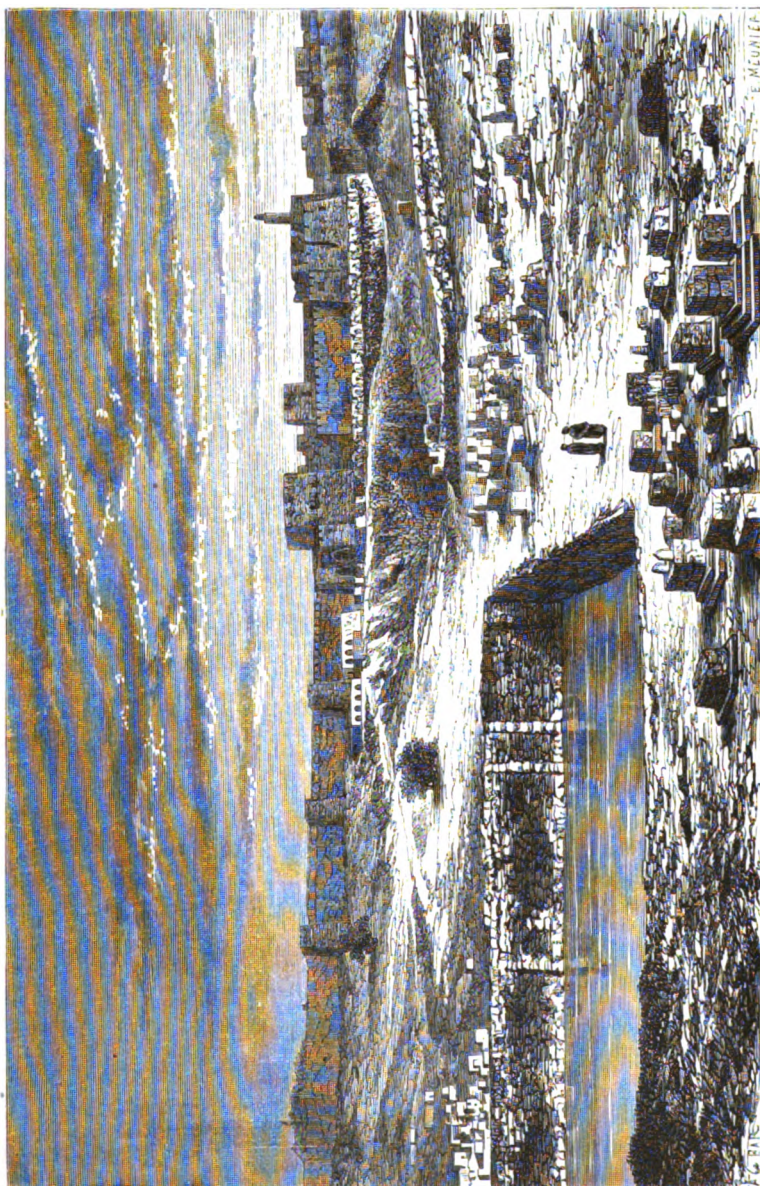
1. *Bell. Jud.*, V, III, 4.

de la ville assiégée. Il fallait donc nécessairement se rapprocher, pour rendre les travaux plus expéditifs et plus faciles. Des postes d'infanterie et de cavalerie, en nombre suffisant pour repousser toutes les sorties, furent établis en des points choisis de façon à favoriser leur action immédiate, et le reste des troupes disponibles reçut l'ordre de nettoyer les abords de la place, jusque devant les murailles. Tous les murs et amas de pierrailles, toutes les haies clôturant les jardins, tous les bosquets des habitants furent abattus. Les arbres furent coupés, les cavités furent comblées, et les roches en saillie au-dessus du sol furent entamées et nivelées à coups de pic. Le terrain se trouva de la sorte aplani, depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, qui sont placés devant la Piscine dite des Serpents ¹.

Ce paragraphe a grand besoin d'un commentaire. Il est évident pour qui parcourt les environs de Jérusalem, entre le Scopus et la place, que le récit de Josèphe est fort exagéré. Que les Romains aient abattu les haies et les murs de clôture des jardins, qu'ils aient coupé les arbres, rien de mieux; mais qu'ils aient comblé toutes les cavités et rasé les rochers saillants, c'est fort loin d'être vrai. Les rochers, une fois coupés, ne repoussent pas, que je sache, et il en existe un certain nombre qui ont été forcément respectés par les Romains. Tel est, par exemple, le pâtre de roches sur lequel a existé le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène.

Les limites que Josèphe assigne à ce travail préliminaire des légions sont, d'une part, le Scopus que nous connaissons déjà, et de l'autre les monuments d'Hérode, voisins de la Piscine des Serpents. Le docteur Schulz a identifié très-heureusement, je le crois, la Piscine des Serpents avec le Birket-Mamillah,

1. *Jell. Jud.*, V, III, 2.



PISCINE SUPÉRIEURE

Birket - Mamillah.

et les monuments d'Hérode avec une ruine informe aujourd'hui qui se trouve au sud de la piscine. Au moyen âge, cette ruine, transformée en église, se nommait le Charnier du Lion. J'accepte donc sans scrupule cette double identification, et j'admets que tout le terrain compris entre le Scopus et le Birket-Mamillah fut aplani, autant que la chose pouvait se faire. Ce travail prit quatre jours entiers à l'armée (τέσσαραις δὲ ἡμέραις ἐξισωθέντος τοῦ μέχρι τῶν τειχῶν διαστήματος) ¹.

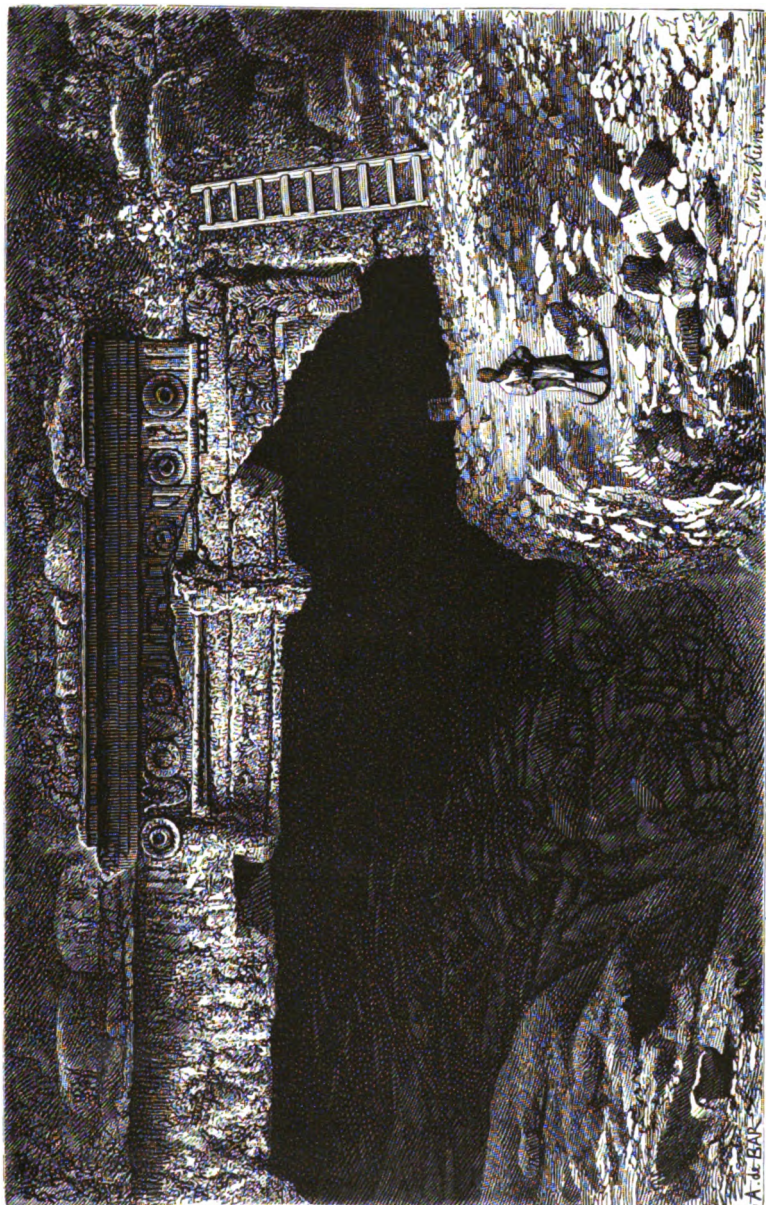
Pendant que les légions de Titus exécutaient ce nettoyage indispensable, les Juifs n'avaient garde de rester inactifs; ils essayèrent d'un stratagème assez grossier, il faut l'avouer, pour attirer les soldats romains dans un coupe-gorge. Les plus audacieux des défenseurs de la place, sortant de la ville par la porte ouverte entre les tours des Femmes (c'est, ainsi que je l'ai déjà dit, la porte de Damas, ou Bab-el-Aamoud de nos jours), feignirent d'avoir été jetés dehors par ceux qui désiraient la paix, et simulant une grande frayeur d'une attaque possible des Romains, ils se groupèrent en avant des murailles avec toute l'apparence du désespoir. Pendant ce temps-là, une autre troupe garnissait les créneaux, et jouait le rôle d'habitants paisibles, implorant la paix à grands cris, tendant vers les Romains des mains suppliantes, et offrant de leur livrer à l'instant les portes de la ville. Ce disant, ils jetaient des pierres aux prétendus expulsés, comme pour les chasser du voisinage de ces portes. Ceux-ci faisaient semblant de vouloir forcer l'entrée, puis adressaient des supplications à ceux de l'intérieur. Parfois ils paraissaient décidés à passer du côté des Romains; mais après avoir fait quelques pas, ils se rejetaient en arrière, comme saisis de terreur. Les légionnaires se laissèrent prendre

1. *Bell. Jud.*, V, III, 5.

à cette comédie. Croyant tenir déjà des captifs voués au supplice, et espérant que les portes allaient leur être ouvertes, ils s'ébranlèrent pour mettre la main sur leur proie. Heureusement Titus était plus perspicace que ses soldats. Cet appel et ces supplications lui semblaient d'autant plus suspects, que la veille il avait fait demander aux Juifs, par la bouche de Josèphe lui-même, d'entrer en composition, et n'en avait reçu que des injures pour réponse. Il défendit donc aux soldats de quitter leurs postes. Malgré cet ordre, un certain nombre d'hommes placés en avant de la troupe des travailleurs s'étaient élancés l'épée à la main du côté des murailles. A ce mouvement, ceux qui se faisaient passer pour des expulsés s'écartèrent; mais aussitôt que les Romains furent arrivés entre les tours qui flanquaient la porte, les Juifs firent volte-face, et fondirent à revers sur les imprudents, pendant que du haut des murs on faisait pleuvoir sur eux une grêle de pierres et de traits de toute nature. Beaucoup d'entre eux furent tués, et presque tous les survivants furent blessés. Il n'était pas facile, on le conçoit, de se tirer de là par la fuite; car ceux d'en bas barraient le passage aux légionnaires, et ceux-ci, d'ailleurs, commençaient à comprendre la faute grave qu'ils avaient commise contre la discipline; aussi la crainte du châtimement mérité par eux les poussa-t-elle à persévérer dans leur faute. Recevant donc et rendant force coups, pendant un engagement qui fut assez long, ils finirent par s'ouvrir un passage à travers le cercle qui les étreignait et firent retraite en toute hâte. Mais les Juifs les poursuivirent à coups de javelots jusqu'au tombeau d'Hélène (ὑποχωροῦσι δὲ αὐτοῖς οἱ Ἰουδαῖοι μέχρι τῶν Ἑλένης μνημείων εἶποντο βόλλοντες) ¹.

Si le tombeau d'Hélène était à proximité de la porte,

1. *Bell. Jud.*, V, iii, 3.



TOMBRAUX DES ROIS.
Qhour-el-Molouk.

comme par exemple au point où je le place aujourd'hui (à 200 mètres du Bab-el-Aamoud), il est parfaitement admissible que les Juifs aient pu poursuivre à coups de javelots jusque-là les soldats romains mis en fuite. Que si l'on s'obstine à placer le tombeau d'Hélène aux Qbour-el-Molouk, c'est-à-dire à bien près de 800 mètres des tours des Femmes, on aura grand peine, je pense, à concilier cette identification avec le renseignement militaire que Josèphe vient de nous fournir, et qui n'a pas encore été utilisé, que je sache, pour arriver à la solution de cette question topographique. En effet, mettons un instant le tombeau d'Hélène aux Qbour-el-Molouk; les Juifs ont poursuivi jusque-là les Romains, soit; mais alors où donc étaient les postes chargés de repousser les sorties? En arrière évidemment du point jusqu'où les Juifs ont pu s'aventurer, avant d'avoir rien à craindre de ces postes. En ce cas, ceux-ci étaient sur le Scopus, c'est-à-dire au camp. On me permettra, j'espère, de déclarer que ce fait seul démontre que l'identification du tombeau d'Hélène avec les Qbour-el-Molouk implique une impossibilité absolue. Je me dispense d'insister d'ailleurs sur le fait tout aussi probant qu'il fallait que les travailleurs romains fussent assez près des murailles, pour entendre les propositions mensongères que leur faisaient les Juifs, lorsqu'ils leur tendaient ce piège grossier. Placez-les aux Qbour-el-Molouk, il aurait fallu qu'ils eussent l'oreille bien fine.

Après le succès de ce stratagème, les Juifs accablèrent les Romains de sarcasmes et leur reprochèrent leur ineptie. Ils dansaient en frappant sur leurs boucliers et faisaient retentir le ciel de leurs cris de joie¹.

Parmi les légions, la disposition des esprits était tout

1. *Bell. Jud.*, V, III, 3.

autre. Les soldats qui avaient commis cet acte d'indiscipline furent accueillis par les menaces de leurs officiers, et Titus irrité leur reprocha en termes sévères la faute dont ils venaient de se rendre coupables ; il leur annonça qu'ils en subiraient la peine. Ici Josèphe, suivant la mode du temps, prête à Titus un discours très-élégant, très-pathétique et très-bien pensé. Comme je crois peu qu'en pareille circonstance un général s'amuse à arrondir des périodes, je me dispense de reproduire cette petite œuvre littéraire de l'historien juif. Ce dont il n'est pas possible de douter, c'est que les chefs de corps reçurent la réprimande qu'ils étaient chargés de transmettre à l'armée, et que tous crurent très-sérieusement que la loi militaire allait être appliquée sans pitié aux délinquants. Ceux-ci étaient dans l'abattement et attendaient le supplice qu'ils sentaient avoir mérité. Les légionnaires alors implorèrent en masse la clémence du prince, le suppliant d'accorder à l'obéissance absolue de tous la grâce de la témérité de quelques-uns ; ils lui jurèrent que les coupables sauraient racheter par leurs services futurs la faute qu'ils venaient de commettre¹.

Titus se laissa d'autant plus facilement fléchir par les prières de ses soldats, que ce qu'ils lui demandaient était déjà décidé au fond de son cœur. Pour lui, en effet, la faute d'un seul devait toujours recevoir son châtiment, tandis que la faute d'une multitude ne devait jamais être punie que par des paroles. Les soldats rentrés en grâce furent néanmoins sévèrement admonestés et engagés à se montrer plus prudents à l'avenir.

Titus cependant avait sur le cœur les ruses des Juifs, et il s'ingéniait à trouver le moyen de les en punir. Lorsque, grâce à un travail opiniâtre de quatre jours, les abords de la

1. *Bell. Jud.*, V, III, 4.



, V, III, 4.

place eurent été convenablement nettoyés¹, toutes les dispositions furent prises pour opérer la translation du camp dans le voisinage immédiat des murailles. Comme il fallait transporter en sûreté tous les bagages, un cordon formé des troupes les plus solides fut établi le long des faces nord et ouest de la ville; il était rangé sur sept files de profondeur; derrière, la cavalerie était rangée sur trois files de profondeur. Entre ces deux cordons s'en étendait un troisième, composé des archers disposés également sur sept files de profondeur. A la vue de cette triple ligne qui leur paraissait inattaquable, les Juifs comprirent que toute tentative de sortie serait inutile, et qu'ils viendraient se briser en pure perte contre un pareil ordre de bataille; ils ne bougèrent donc pas, et les bêtes de charge des trois légions, aussi bien que le reste des troupes, purent opérer leur mouvement dans une sécurité complète. Titus vint ainsi s'établir en personne à deux stades des murailles, et en face de la tour Psephina, tour placée au point où la branche méridionale de l'enceinte s'infléchissait en faisant face à l'occident. Une autre partie de l'armée alla camper un peu plus loin, en face de la tour Hippicus, et à la même distance de deux stades des murailles. Quant à la dixième légion, elle continua à occuper les retranchements qu'elle avait construits sur le mont des Oliviers².

Voici comment Tacite raconte les commencements du blocus de Jérusalem, et en déduit les raisons qui forcèrent Titus à prendre le parti de commencer un siège en règle³.

« Judæi sub ipsos muros struxere aciem, rebus secundis longe ausuri, et, si pellerentur, parato perfugio. Missus in eos eques cum expeditis cohortibus, ambigue certavit. Mox

1. *Bell. Jud.*, V, III, 5.

2. *Ibid.*, V, III, 5.

3. *Hist.*, lib. V, cap. XI.

cessere hostes et sequentibus diebus crebra pro portis prælia serebant, donec, assiduis damnis, intra moenia pellerentur. Romani ad oppugnandum versi; neque enim dignum videbatur famem hostium opperiri; poscebantque pericula, pars virtute, multi ferocia et cupidine præmiorum. Ipsi Tito Roma, et opes voluptatesque ante oculos; ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. »

Ce premier passage est complété par le suivant¹.

« Hanc adversus urbem gentemque Cæsar Titus, quando impetus et subita belli locus abnueret, aggeribus vineisque certare statuit. Dividuntur legionibus munia, et quies præliorum fuit; donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres, aut novis ingeniis, struerentur. »

Il est un fait qu'il n'est plus possible aujourd'hui de révoquer en doute, et que notre immortel D'Anville a le premier soutenu avec son inappréciable sûreté de vue. C'est que l'enceinte actuelle de Jérusalem s'est, pour ainsi dire, substituée à l'ancienne, telle qu'elle était au moment du siège. Sur le terrain les preuves de ce fait surabondent, et si l'on reconnaît, par-ci par-là, quelques petites différences de tracé, elles sont si faibles qu'il serait véritablement minutieux d'en tenir compte. Dès lors les positions des tours Hippius et Psephina sont immédiatement déterminées. Hippius c'est toujours, comme alors, la tour du Qalaah, sur laquelle vient s'appuyer la longue branche rectiligne de muraille dans laquelle s'ouvre, à sa naissance, la porte de Beit-lehm, ou Bab-el-Khalil; la tour Psephina se reconnaît dans les vastes décombres aujourd'hui informes et qui portent à Jérusalem le double nom de Qasr-Djaloud (palais de Goliath) pour les musulmans, et de Tour de Tancred pour les chrétiens.

1. *Hist.*, lib. V, cap. xiii.

Deux stades font 370 mètres ; nous avons donc ainsi, avec une très-grande exactitude, la position des deux camps établis par Titus, pour procéder à l'ouverture du siège proprement dit.

Josèphe nous a fort heureusement donné dans une phrase incidente la date du jour où Titus vint camper devant la tour Psephina ; c'est précisément ¹ le 14 de Xanthicus (7 mars 70), c'est-à-dire le jour même de la Pâque juive, où Jean de Giscala parvint à se rendre maître du temple.

Il ne viendra certes à l'idée de personne qu'en pareil moment les défenseurs de Jérusalem se soient préoccupés de ce qui se passait au dehors.

Cette coïncidence de dates ne peut être fortuite. Titus, sans parler de Josèphe, avait auprès de lui un très-grand nombre de Juifs, adhérents d'Agrippa ; il était donc parfaitement renseigné sur la solennité qui se célébrait à l'intérieur de la ville, et dès lors il n'avait guère à redouter une attaque, contre la possibilité de laquelle il avait néanmoins pris les précautions stratégiques que nous avons rapportées tout à l'heure. Aussi ce jour était-il le plus favorable entre tous, pour transporter son camp du haut du Scopus aux abords immédiats des murailles.

Nous allons voir maintenant que la date de ce jour étant connue, il devient extrêmement facile de déterminer, avec une précision suffisante, les dates de tous les faits de la campagne contre les Juifs entreprise par Titus, et que nous avons racontés jusqu'ici.

En effet, récapitulons ces faits, en remontant à partir du 14 Xanthicus, jusqu'au départ d'Alexandrie, et dressons-en le tableau synoptique :

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 7.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Xanthicus....	14.	Mars.....	7.	Jean de Giscala prend le temple. — Titus vient camper devant Psephina.
—	13.	—	6.	Ces quatre jours sont employés à nettoyer les abords de la place. — C'est le 11 ou le 12 probablement (4 ou 5 mars) que les Juifs attirent un certain nombre de légionnaires dans un guet-apens.
—	12.	—	5.	
—	11.	—	4.	
—	10.	—	3.	
—	9.	—	2.	Achèvement des retranchements sur le Scopus et sur le mont des Oliviers.
—	8.	—	1.	Titus vient camper sur le Scopus. — Combat sur le mont des Oliviers.
—	7.	Février.....	28.	Titus campe à Gabath-Saoul. — Reconnaissance repoussée. — Le prince manque d'être enlevé ou tué.
—	6.	—	27.	Titus campe à Gophna.
—	5.	—	26.	Titus campe en Samarie.
—	4.	—	25.	Titus campe à Antipatris?
—	3.	—	24.	L'un de ces deux jours Titus part de Césarée.
—	2.	—	23.	
—	1.	—	22.	Séjour de Titus à Césarée.
Dystus.....	30.	—	21.	Séjour de Titus à Césarée.
—	29.	—	20.	Arrivée de Titus à Césarée.
—	28.	—	19.	Étape intermédiaire entre Joppé et Césarée, peut-être à Dora.
—	27.	—	18.	Arrivée de Titus à Joppé.
—	26.	—	17.	— à Iamnia.
—	25.	—	16.	— à Ascalon.
—	24.	—	15.	— à Gaza.
—	23.	—	14.	— à Raphia.
—	22.	—	13.	— à Rhinocorura.
—	21.	—	12.	— à Ostracine.
—	20.	—	11.	— au temple de Jupiter Casius.
—	19.	—	10.	Passage de la Bouche pélusiaque.
—	18.	—	9.	Séjour de Titus à Péluse.
—	17.	—	8.	Arrivée de Titus à Péluse.
—	16.	—	7.	Arrivée de Titus à Héracléopolis.
—	15.	—	6.	— à Tanis.
—	14.	—	5.	— à Thmouis.
—	13.	—	4.	Ces quatre jours, y compris le jour du départ, où Titus va chercher à Nicopolis, à 4 kilomètres d'Alexandrie, le point d'embarquement, sont employés à se rendre par eau d'Alexandrie à Thmouis. — Départ d'Alexandrie.
—	12.	—	3.	
—	11.	—	2.	
—	10.	—	1.	

Du tableau qui précède il résulte forcément que Titus a dû quitter Alexandrie vers le 1^{er} février. Quant à l'erreur commise dans l'appréciation de cette date, je crois pouvoir hardiment avancer qu'elle ne peut porter que sur deux ou trois jours au plus. Dans tous les cas, nous sommes dès à présent en possession d'une date positive, celle du 14 Xanthicus ou 7 mars, pour le jour où l'armée romaine commença, à proprement parler, le siège de Jérusalem.

Nous allons maintenant, comme le fait Josèphe, donner la description de la ville menacée. Quoique cette description ait été déjà nombre de fois empruntée à l'historien des Juifs, je ne crois pas pouvoir me dispenser de la reproduire aussi exactement que possible, en faisant suivre chaque assertion de Josèphe du commentaire indispensable pour appliquer au terrain actuel les indications topographiques que nous fournit le texte de la *Guerre Judaïque*.

« La ville, munie d'une triple muraille, partout où elle
 « n'était pas couverte par des vallées impropres à des travaux
 « de siège (en ces points elle n'avait qu'une seule enceinte),
 « était construite sur deux collines se faisant face, et séparées
 « par une vallée mitoyenne, jusqu'au fond de laquelle
 « étaient étagés de part et d'autre de nombreux édifices. Celle
 « de ces deux collines sur laquelle est assise la ville haute
 « est beaucoup plus élevée que l'autre, et offre une ligne plus
 « droite pour son axe longitudinal. A cause de sa force
 « comme place de guerre, elle fut appelée la « Forteresse »
 « (Φρούριον) par le roi David, père de Salomon qui construisit
 « le premier temple; nous l'appelons le forum supérieur. »
 (Il ne faut pas perdre de vue que c'est Josèphe qui parle.)
 « L'autre colline, nommée Acra, sert d'assiette à la ville basse,
 « et affecte la forme d'un croissant de la lune arrivée à son
 « troisième quartier. En face de cette colline il y en avait

« une troisième, plus basse qu'Acra, et séparée de celle-ci
 « par une large vallée. Dans la suite des temps, lorsque les
 « Asmonéens étaient à la tête de la nation, ces princes com-
 « blèrent la vallée en question, afin de réunir la ville au temple ;
 « puis rasant le sommet d'Acra, ils en abaissèrent l'altitude,
 « afin qu'Acra elle-même fût dominée par le temple. Nous
 « avons dit qu'une vallée séparait la ville haute de la ville
 « basse, c'est le Tyropœon (vallée des Fromagers), qui se
 « prolonge jusqu'à Siloam ; nous nommons ainsi une source
 « d'eau abondante. A l'extérieur le pâté formé par ces deux
 « collines était entouré de vallées profondes, et du côté où
 « s'étendaient ces vallées, l'accès de plain-pied vers la ville
 « était impossible¹. »

La carte annexée à ce travail démontre l'exactitude topographique de cette première partie de la description de Jérusalem, rédigée par Josèphe. Nous devons cependant faire ici une réserve essentielle. Le mot « entouraient » (περιέχοντο) dont cet écrivain se sert en parlant des vallées qui couvraient la place, n'est pas suffisamment exact, car cette défense naturelle n'existe que sur les faces est, sud, et ouest en partie seulement. Au reste, Josèphe savait parfaitement qu'il se servait là d'une expression impropre, puisqu'il commence par déclarer que Jérusalem avait une triple enceinte, partout où elle n'était pas défendue par une profonde vallée. Par conséquent dire qu'en certains points elle était munie de cette triple enceinte, c'est dire très-nettement qu'elle n'était pas entourée de ces vallées protectrices. L'étude du plan nivelé de Jérusalem, je le répète une fois pour toutes, fournit au lecteur le meilleur commentaire du récit de Josèphe. Poursuivons donc :

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 4.

1. *Bell. Jud.*, V, IV, 2.

2. *Ibid.*, V, IV, 2.

Jud., V, iv, 4.

« Des trois murailles d'enceinte, la plus ancienne était
 « inexpugnable, tant à cause des vallées qu'elle dominait et
 « de la hauteur de la colline qu'elle couronnait, que parce que
 « David, Salomon et leurs successeurs s'étaient ingénies à
 « augmenter, par des ouvrages élevés à grands frais, la force
 « naturelle de la place. Du côté du nord cette muraille partait
 « de la tour Hippicus et s'étendait jusqu'au lieu nommé Xys-
 « tus, puis rejoignant le bâtiment du Sénat (τῆ βουλῆς) venait se
 « terminer contre le portique occidental du temple. L'autre
 « branche de l'enceinte, partant de la même tour Hippicus et
 « faisant face à l'occident, s'étendait à travers le lieu nommé
 « Bethso jusqu'à la porte des Esséniens, puis faisant face au
 « sud et se prolongeant dans la direction de Siloam, s'inflé-
 « chissait ensuite de nouveau pour faire face à l'est, vers la
 « Piscine de Salomon (ἐπὶ τὴν Σολομῶνος κολυμβήθρην) et
 « s'étendant dans cette direction jusqu'à un certain endroit
 « nommé Ophlas (Ophel), venait se réunir au portique
 « oriental du temple¹. »

Il est bon de noter que ce passage n'est intelligible qu'à la condition de supposer que l'enceinte actuelle suit exactement le tracé de l'enceinte décrite par Josèphe, et que par conséquent, au temps où Titus vint faire le siège de Jérusalem, toute la partie sud de l'ancienne ville des Jésuséens avait été déjà laissée en dehors de la ville.

« La deuxième muraille partant de la porte nommée
 « porte Djennath (porte des Jardins) qui était ouverte
 « dans la première enceinte, et ne couvrant que la région
 « septentrionale, s'étendait jusqu'à la tour Antonia². »

Josèphe n'en dit pas plus long sur le tracé de cette seconde muraille, et il serait fort difficile de s'en faire une idée bien

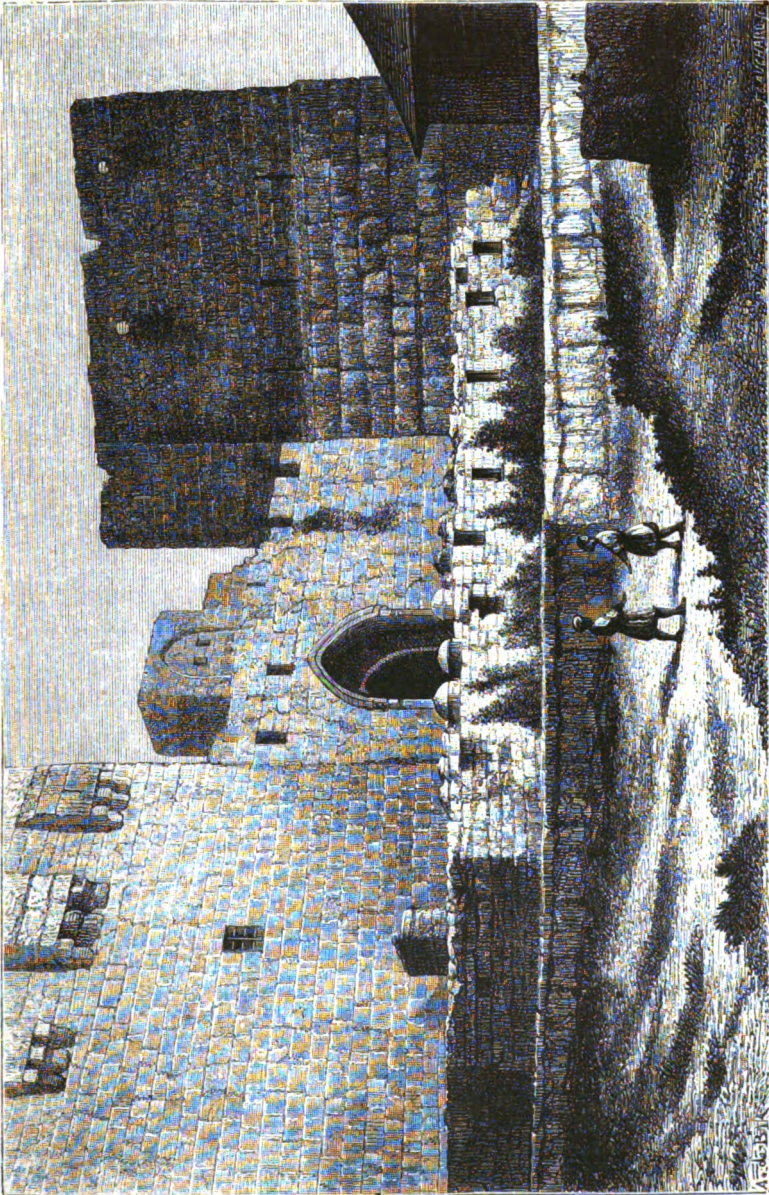
1. *Bell. Jud.*, V, iv, 2.

2. *Ibid.*, V, iv, 2.

précise, sans une étude attentive du terrain. Où était la porte Djennath ? Malheureusement nous n'en savons rien, et il est fort douteux que la vieille arcature aujourd'hui condamnée, et à laquelle M. Pierotti qui l'a découverte a donné le nom de porte Djennath, ait aucun droit à cette dénomination. Ce qui est beaucoup plus probable et plus admissible, c'est que certains débris de muraille judaïque, existant à la lisière orientale du terrain vague des chevaliers de Saint-Jean, et à l'est du Saint-Sépulcre, au point où des fouilles ont été entreprises, il y a quelques années, pour établir le consulat russe, nous offrent des jalons propres à nous faire reconnaître la direction générale de la branche occidentale de cette seconde enceinte. S'il en est ainsi, elle partait d'un point très-voisin de l'angle sud-est du terrain des chevaliers de Saint-Jean, et remontait directement au nord, jusque vers l'endroit où la Voie Douloureuse prolongée en pensée viendrait recouper la rue droite qui, traversant toute la ville du sud au nord, vient aboutir à la porte de Damas. De ce point, la deuxième enceinte, faisant face au nord, venait rejoindre la tour Antonia.

Un renseignement très-intéressant et que je dois à mon ami M. le comte Melchior de Vogüé, vient tout à fait corroborer l'opinion de ceux qui, dans les restes de muraille judaïque retrouvés derrière le Saint-Sépulcre, voient un débris de la seconde enceinte ; c'est que, dans des fouilles pratiquées au pied de cette muraille antique, on a déterré un certain nombre de balles de fronde en plomb, indices d'un combat sérieux qui aurait été engagé en ce lieu.

Des considérations historiques et militaires tout à la fois démontrent que lorsque le roi Ézéchias fit creuser la grande piscine intérieure qui se nomme aujourd'hui Birket-hammamel-Batrak (Piscine des bains du patriarche), il fallut de toute nécessité, pour mettre cette piscine à l'abri des insultes d'une



TOUR DE DAVID.

armée assiégeante, la couvrir d'une muraille se détachant très-probablement de la première enceinte vers le point où est situé la tour Phasaël (tour de David), et contournant la piscine, pour venir se réunir à la seconde enceinte, à peu près vers le milieu de sa branche occidentale. Cette muraille, à laquelle je donne le nom de muraille d'Ezéchias, a dû vraisemblablement disparaître, lorsque la construction du mur d'Agrippa rendit sa présence complètement inutile. C'est du reste ce que la suite de notre étude du siège de Titus nous apprendra.

Passons à la troisième muraille, c'est-à-dire à la muraille dont la construction fut commencée par le roi Agrippa. Nous allons, cette fois encore, suivre à la lettre les indications de Josèphe.

« La troisième muraille partait de la tour Hippicus, et
 « de là se dirigeant vers la région nord (ὅθεν μέχρι τοῦ βορείου
 « κλίματος κατατεῖνον) jusqu'à la tour Psephina, se prolongeait
 « ensuite en passant devant le tombeau d'Hélène (c'était une
 « reine d'Adiabène, mère du roi Izates) et à travers les
 « cavernes royales, se recourbait à la tour angulaire placée
 « dans le voisinage du tombeau du Foulon, et rejoignant l'en-
 « ceinte antique, se terminait contre la vallée dite vallée du
 « Cédron¹.

Si l'on examine la carte, on reconnaîtra aisément l'exactitude de cette description concise qui s'applique à merveille à l'enceinte actuelle. La tour Hippicus, c'est celle qui est en contact presque immédiat avec la porte de Beit-lehm; la tour Psephina, c'est le Qasr-Djaloud; le tombeau d'Hélène était au pâté de roches placé à 200 mètres de la porte de Damas et un peu à gauche de la route de Naplouse; les

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 2.

Cavernes royales sont les immenses carrières dont on a retranché la grotte dite de Jérémie, par le tracé de cette troisième enceinte. La tour angulaire est toujours à sa place, si le monument du Foulon a disparu, et la branche orientale de cette troisième enceinte vient bien se relier, contre la vallée du Cédron, à l'enceinte antique dont il y a un si magnifique reste à droite du Bab-Setty-Maryam, et au-dessus de la Piscine probatique.

Voyons maintenant ce que Josèphe nous dit de la construction de cette troisième enceinte.

« Le roi Agrippa fit construire cette muraille pour cou-
« vrir tout le quartier dont la ville primitive s'était accrue,
« et qui était resté ouvert jusque-là. En effet, la population
« allant en augmentant, la ville avait peu à peu franchi
« l'enceinte de ses murailles; et comme le terrain placé au
« nord du temple, sur le versant d'une colline, s'était rempli
« de maisons, la ville ne s'étendit pas médiocrement au delà
« des anciennes collines qui lui servaient d'assiette. De sorte
« qu'une quatrième colline nommée Bezetha fut couverte
« d'édifices. Cette colline, placée en face d'Antonia, avait été
« séparée de la forteresse par un fossé profond (entièrement
« creusé de main d'homme), de peur que les fondations d'An-
« tonia, si elles continuaient à faire corps avec la colline
« voisine, ne fussent d'un accès facile et trop peu élevées.
« Naturellement la profondeur de ce fossé augmenta d'autant
« la hauteur des tours. Ce quartier, qui s'était enté sur l'an-
« cienne ville, se nommait, parmi les indigènes, Bezetha, et
« ce mot traduit en grec signifiait Cænopolis (la ville neuve).
« Comme ceux qui habitaient ce quartier nouveau avaient
« besoin d'être protégés par une muraille, le père du roi
« actuel, nommé comme lui Agrippa, commença la construc-
« tion du mur en question. Mais bientôt, craignant que

« Claudius Cæsar ne vit dans l'exécution de ce vaste projet
 « un indice de mauvais dessein et de rébellion prochaine,
 « Agrippa fit arrêter le travail, lorsque les fondements du mur
 « eurent été jetés. Ce mur eût été inexpugnable, en effet, si
 « on l'eût achevé comme il avait été commencé. Car les blocs
 « qui entraient dans la construction étaient longs de 20
 « coudées et larges de 10; et par conséquent ils ne pou-
 « vaient être facilement minés par le fer, ni arrachés par les
 « machines de guerre. Le mur composé de ces blocs avait
 « lui-même une épaisseur de 10 coudées, et il eût naturelle-
 « ment reçu une hauteur plus considérable, si la magnificence
 « de celui qui l'avait commencé n'eût été entravée. Plus tard
 « ce même mur, continué avec ardeur par les Juifs, fut élevé
 « à la hauteur de 20 coudées; il fut couronné de créneaux
 « (προμυχῶνας) de 3 coudées munis de mantelets (ἐπάλξεις)
 « de 2 coudées. De sorte que la hauteur totale de la muraille
 « était de 25 coudées ¹. »

4. *Bell. Jud.*, V, iv, 2.

Voici la description de Jérusalem conservée par Tacite; elle est très-concise, mais n'en mérite pas moins d'être prise en grande considération, comme tout ce qui est tombé de la plume de l'illustre écrivain.

« Magna pars Judææ vicis dispergitur. Habent et oppida. Hierosolyma genti caput. Illic immensæ opulentiae templum; et primis munimentis urbs, dein regia; templum intimis clausum. Ad fores tantum Judæo aditus: limine, præter sacerdotes, arcebantur. » (*Hist.*, lib. V, cap. viii.)

« Igitur castris, uti diximus, ante mœnia Hierosolymorum positis, instructas legiones ostentavit (Titus). » (*Ibid.*, cap. x.)

« Sed urbem, arduam situ, opera molesque firmaverant, quils vel plana satis munirentur. Nam duos colles immensum editos claudebant muri, per artem obliqui, aut introrsus sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent. Extrema rupis abrupta et turres, ubi mons juvisset, in sexaginta pedes, inter devexa, in centenos vicanosque attollebantur, mira specie, ac procul intuentibus pares. Alia intus mœnia, regiae circumjecta. Conspicuoque fastigio turris Antonia, in honorem M. Antonii ab Herode appellata. » (*Ibid.*, cap. xi.)

Templum in modum arcis, propriique muri, labore et opere ante alios; ipsæ porticus, quils templum ambiebatur, egregium propugnaculum. Fons

Ces renseignements sont fort précis, et, à part l'exagération ridicule, si habituelle à Josèphe, des dimensions données aux blocs de pierre employés par l'ordre d'Agrippa, il n'y a rien que de très-acceptable dans tout ce que je viens d'emprunter à notre historien. La grande coupure taillée dans le roc vif pour isoler Antonia, a été retrouvée dans les travaux entrepris lorsque les dames de Sion sont venues créer leur bel établissement près de l'arc de l'Ecce-Homo ; et cette découverte a donné une bonne preuve de plus de l'exactitude de l'historien des Juifs, en tout ce qui concerne les faits généraux. Mais ne lui demandez pas de chiffres, car il n'a jamais eu, à ce qu'il paraît, la moindre aptitude pour se rendre compte des nombres et des dimensions. Y a-t-il rien, en effet, de plus manifestement inadmissible que ces blocs de 20 coudées de longueur et de 10 coudées de largeur, employés à construire une muraille de 10 coudées d'épaisseur elle-même, de telle sorte que cette muraille se serait composée d'une seule rangée de blocs empilés ? Quoi qu'il en soit, poursuivons notre étude de la description des murailles de Jérusalem, d'après le récit de Josèphe.

« Au-dessus du mur s'élevaient des tours hautes et larges
« de 20 coudées, carrées et massives comme le mur lui-
« même, et ne cédant en rien au temple, pour l'assemblage

perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. Præviderant conditores, ex diversitate morum, crebra bella ; inde cuncta, quamvis adversus longum obsidium, et a Pompeio expugnatis, metus atque usus pleraque monstravere. Atque, per avaritiam Claudianorum temporum, empto jure muniendi, struxere muros in pace, tanquam ad bellum ; magna colluvie, et cæterarum urbium clade aucti ¹ : nam pervicacissimus quisque illuc perfugerat, eoque seditiosius agebant. (*Hist.*, lib. V, cap. XII.)

1. Ceci se rapporte certainement à ce que Tacite dit un peu plus haut (*Ibid.*, cap. x) : Missu Neronis, Vespasianus fortuna famaue, et egregiis ministris, intra duas æstates, cuncta camporum, omnesque, præter Hierosolyma, urbes victore exercitu tenebat.

« et la beauté des pierres. La partie massive des tours, ayant
 « 20 coudées de hauteur, était surmontée de magnifiques
 « salles, avec étage supérieur, où se trouvaient des citernes
 « propres à recueillir l'eau des pluies; de larges escaliers y
 « donnaient accès. Cette troisième muraille était garnie de
 « 90 tours semblables, et ces tours étaient séparées par
 « un intervalle de 200 coudées. Le mur intermédiaire (le
 « second sans doute) était divisé par 14 et le mur antique
 « par 60 tours. Quant au circuit entier de la ville, il était
 « de 33 stades ¹. »

J'ai dit tout à l'heure ce que je pensais des chiffres que nous fournit Josèphe; il est bon de justifier mon dédain absolu, par un exemple tiré du passage que je viens de rapporter ².

Le mille romain était égal à 8 stades olympiques. Or, le mille romain est de 1,481 mètres; divisant ce chiffre par 8 nous avons pour le stade olympique 185 mètres. Est-ce de ce stade et de la coudée royale de 525 millimètres que Josèphe s'est servi? Quelques simples chiffres vont nous donner la réponse. 33 stades, dit Josèphe, nous représentent le circuit de Jérusalem; donc ce circuit égale 33 fois 185 mètres, ou 6,105 mètres.

D'un autre côté, le mur d'Agrippa, ou troisième mur, est garni de 90 tours de 20 coudées de largeur. 20 fois 90 font 1,800 coudées, soit 1,800 fois 525 millimètres ou 945 mètres. L'intervalle qui sépare deux tours consécutives est de 200 coudées, ou de 105 mètres. Le troisième mur comporte 89 de ces intervalles, ou 89 fois 105 mètres, ce

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 3.

2. Je ne saurais mieux faire que de reproduire textuellement ici les calculs que j'ai insérés dans mon voyage en Terre-Sainte (t. II, p. 55 et suivantes).

qui fait un total de 9,345 mètres qui, ajoutés à la somme des largeurs des tours égale à 945 mètres, nous donne 10,290 mètres. Il ne nous en faut pas plus, j'imagine, pour conclure, que les chiffres de Josèphe sont absurdes, ou qu'ils ont été outrageusement altérés, car le résultat immédiat qu'ils donnent, c'est que la partie est plus grande que le tout. Donc nous devons rester dans le doute le plus absolu sur la valeur du stade et de la coudée employés par Josèphe, ou du moins nous pouvons affirmer, dès à présent, qu'il ne s'est pas servi à la fois du stade olympique de 185 mètres, et de la coudée de 525 millimètres.

Conduits par l'in vraisemblance qu'offre la largeur de 20 mètres donnée aux tours, supposons un instant que la coudée qu'emploie Josèphe soit le *djamed* ou la demi-coudée de 262 millimètres (en négligeant un demi-millimètre), et recommençons nos calculs, en conservant toujours le stade olympique, c'est-à-dire 6,105 mètres pour le circuit total de Jérusalem.

Dans ce cas, nous avons 1,800 coudées de 262 millimètres, soit 472 mètres pour la somme des faces extérieures des tours. Les 89 intervalles ou courtines, de 200 coudées, nous donnent 4,672 mètres; je néglige les fractions. 4,672 mètres plus 472 nous donnent pour la troisième muraille seule 5,144 mètres, second chiffre aussi absurde et inadmissible que le premier, puisqu'il ne nous reste, en retranchant 5,144 de 6,105 que 961 mètres pour représenter toute la partie de l'enceinte qui partant de la tour Hippicus va contourner le mont Sion, celle qui couvre Ophel, et la portion de l'enceinte du Haram-ech-Chérif comprise depuis le milieu de sa face sud jusqu'au Bab-Setty-Maryam. Tout cela mesuré sur le terrain, en suivant le tracé certain de la muraille antique, a un développement de 2,100 mètres à peu près. Ce qui reste de l'enceinte

actuelle mesure à peu près 1,800 mètres, ce qui nous donne 3,900 mètres environ pour le circuit total. De quelque manière qu'on s'y prenne, il y aura toujours une différence de plus de 2,000 mètres entre la somme des 33 stades de Josèphe, et le pourtour de l'enceinte réelle.

D'Anville, qui a fait un travail des plus remarquables sur la topographie de Jérusalem, et cela sans avoir visité jamais cette ville illustre, n'a pas été moins embarrassé que je ne le suis, pour se rendre compte des chiffres de Josèphe. Recourant alors aux mesures données par le Talmud, il a constaté, par des textes positifs, que le mille des Juifs était à la fois égal à 7 stades et demi et à 2,000 coudées. Or 2,000 coudées de 525 millimètres nous donnent 1,050 mètres, lesquels, divisés par 7, 5 stades, portent le stade juif à 140 mètres. Essayons donc maintenant ces nouvelles valeurs, puisque nous sommes réduits à tâtonner. Conservons cependant le *djamed* pour la coudée employée par Josèphe, puisque des tours uniformes de 10^m 50 de largeur ne sont guère admissibles. Les tours auront ainsi 5^m 25 de largeur, qui, multipliés par 90, nous donnent toujours 472 mètres pour les largeurs des tours, et 4,672 mètres pour la somme des courtines, soit 5,144 mètres en tout. Nos 33 stades réduits à 140 mètres, valeur du stade hébraïque, ne nous donnent plus que 4,620 mètres, et pourtant cette fois encore la partie devient plus grande que le tout.

De pareils résultats sont bien faits, on en conviendra. pour rebuter, et j'abandonne sans regret les chiffres de Josèphe, lesquels d'ailleurs sont en désaccord flagrant avec les mesures prises sur le terrain. Josèphe, dans son *Livre contre Apion* (I, 22) rapporte le passage où Hécatee d'Abdère parle de Jérusalem comme d'une ville forte, de 50 stades de tour, et contenant 120,000 habitants. Si les 33 stades sont exagérés, ainsi que je viens de le démontrer, que dirons-

nous des 50 stades d'Hécatee? Que nous devons à plus forte raison rejeter ce chiffre, et passer outre.

Eusèbe nous a conservé sur l'étendue du circuit de Jérusalem, deux renseignements, dont un au moins a une valeur que l'on ne peut guère contester. Nous allons les examiner successivement.

Le premier¹ est dû à Timocharès, l'historien d'Antiochus, qui donne à Jérusalem un périmètre de 40 stades (φρσι..... τὰ Ἱεροσόλυμα τὴν μὲν περίμετρον ἔχειν σταδίους Μ). Disons tout de suite que ce chiffre précis de 40 stades est à bon droit suspect. D'ailleurs, 40 fois 185 mètres feraient 7,400 mètres, et il ne m'en faut pas plus pour que je m'attribue le droit de mettre ce chiffre au rebut.

Le second renseignement ne peut pas être traité avec le même sans façon, car celui-ci émane de l'*agrimensor* ou arpenteur de la Syrie. Le voici²: « L'arpenteur qui a mesuré la Syrie dit, dans le premier livre de son travail, que « Jérusalem est bâtie sur un lieu montueux et raboteux (ἐπὶ μετεώρου τε καὶ τραχέως τόπου); il ajoute qu'une partie de ses « murailles est construite en pierres polies (ἀπὸ λίθοῦ ξεστοῦ), « mais la plus grande partie en moellons (τὰ δὲ πλείονα ἀπὸ γλίχκος); il dit enfin que le périmètre de la ville est de « 27 stades. »

27 stades olympiques de 185 mètres nous donnent 4,995 mètres en tout, tandis que 27 stades juifs de 140 mètres seulement ne nous donnent plus que 3,780 mètres. Si nous rapprochons ce chiffre de celui que la mesure directe nous a fourni sur le terrain, soit 3,900 mètres, et si nous tenons compte des petites différences de détail qui existent forcément entre le tracé actuel et le tracé mesuré à la corde par l'arpen-

1. *Præp. Evang.*, lib. IX, cap. XXXV.

2. *Ibid.*, cap. XXXVI.

teur de la Syrie, nous trouvons un accord tel que nous devons nous tenir pour satisfaits. Nous admettons donc que cet ingénieur, par une raison qu'il ne nous est pas possible de deviner, a donné le circuit de Jérusalem en mesures hébraïques, c'est-à-dire en mesures du pays, et qu'il y a, pour ainsi dire, identité entre le chiffre actuel et celui qu'il a recueilli. Nous nous bornerons à ce qui précède sur le compte des trois murailles de Jérusalem, puisque de tous les chiffres que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis, il n'y en a qu'un qui soit vraisemblable et digne par conséquent de notre confiance. Tout ce que je viens d'établir à propos des chiffres fournis par Josèphe, nous prouve que nous ne devons jamais utiliser ces chiffres qu'avec une défiance absolue.

Je demande pardon au lecteur de cette longue digression toute technique, et je reviens à la description de l'enceinte de Jérusalem.

« Si la troisième muraille était admirable, il y avait une
« chose bien plus admirable encore ; c'était la tour Psephina,
« bâtie à l'angle formé par les branches septentrionale et
« occidentale de l'enceinte, et devant laquelle Titus était
« venu asseoir son camp. Comme elle avait 70 coudées
« de hauteur, on pouvait du sommet apercevoir l'Arabie
« au lever du soleil, et embrasser de l'œil les limites
« extrêmes de la terre judaïque, jusqu'à la mer. La tour
« Psephina était octogonale. En regard de Psephina, la tour
« Hippicus et deux autres tours avaient été bâties par Hérode
« sur le mur antique ; toutes les trois surpassaient en gran-
« deur, en beauté et en force toutes les tours de l'univers¹. »

Tout le monde sait qu'Hérode avait consacré ces trois tours à la mémoire de Mariamme sa femme qu'il avait fait assassiner

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 3.

par jalousie, de son frère Phasaël, et de son ami Hippicus, qui tous deux avaient bravement péri dans les combats et les armes à la main.

Passons donc immédiatement à la description que Josèphe nous a conservée de ces trois tours, et par suite à leur identification certaine avec les tours actuellement existantes.

Hippicus, qui avait reçu le nom de son ami, était quadrangulaire, ayant en largeur et en longueur 25 coudées, et 30 en hauteur. Elle n'était vide en aucun point. Au-dessus de ce massif formé de blocs liés entre eux, était placé un puits, profond de 20 coudées, et destiné à recueillir l'eau des pluies. Il était couvert par un édifice à deux étages, haut de 25 coudées, et divisé en diverses chambres, au-dessus duquel étaient placés des créneaux de 3 coudées de hauteur, avec parapet de 2 coudées seulement, de sorte que la hauteur totale de la tour était de 80 coudées.

La seconde tour, à laquelle il donna le nom de son frère Phasaël, avait 40 coudées de longueur, de largeur et de hauteur, et était entièrement massive. Elle était couronnée par un portique haut de 10 coudées, entouré d'un parapet à créneaux. Au milieu du portique s'élevait une autre tour contenant des chambres magnifiques et une salle de bains, de sorte que rien ne manquait à cette tour pour paraître une habitation royale. Celle-ci était encore mieux munie de parapets et de créneaux que celle qui lui servait de base. La hauteur totale était de 90 coudées. Elle ressemblait assez par sa tournure au phare d'Alexandrie, mais elle était beaucoup plus grande. A ce moment (à l'arrivée de Titus devant Jérusalem), elle était devenue le siège de la tyrannie de Simon.

La troisième tour, nommée Mariamme (c'était le nom de la reine) était massive jusqu'à la hauteur de 20 coudées, et

elle avait 20 coudées de longueur et de largeur. Elle supportait des appartements plus magnifiques et plus riches que les autres, le roi ayant pensé qu'il était convenable de donner à la tour qui portait le nom de sa femme, une ornementation plus splendide que celle qu'il destinait à des tours consacrées à la mémoire de deux hommes. Celles-ci, en revanche, étaient plus fortes que celle à laquelle il avait donné le nom d'une femme. La hauteur totale était de 55 coudées ¹.

Ces trois tours, déjà si grandes, le paraissaient plus encore par la nature même de leur position. En effet, le mur antique, sur lequel elles étaient construites, s'étendait sur une colline élevée, et avait une hauteur de 30 coudées au-dessus de la colline, ce qui faisait paraître les tours bien plus hautes encore. Les dimensions des pierres employées à leur construction n'étaient pas moins admirables. Ces pierres, en effet, n'étaient pas des blocs vulgaires faciles à remuer, mais bien des blocs de *marbre* blanc dont chacun avait 20 coudées de longueur, 10 de largeur et 5 de hauteur. Ils étaient si bien reliés entre eux, que chaque tour semblait un rocher naturel que la main de l'homme avait façonné en faces et en angles; nulle part on ne pouvait apercevoir de joints ².

Transportons-nous maintenant sur le terrain et voyons à tirer parti des renseignements que Josèphe vient de nous fournir.

Examinons d'abord les dimensions résultant du récit, pour chacune des trois tours dont il s'agit.

Hippicus avait 25 coudées de côté et 30 de hauteur. Elle contenait un puits de 20 coudées de profondeur.

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 3.

2. *Ibid.*, iv, 4.

Phasaël avait 40 coudées de côté et de hauteur.

Mariamme enfin avait 20 coudées de côté et de hauteur.

Si nous prenons la coudée hébraïque de 525 millimètres, ces mesures deviennent pour Hippius 13^m125 de côté et 15^m70 de hauteur, le puits ayant 10^m50 de profondeur.

Pour Phasaël, 21 mètres de côté et de hauteur, et enfin pour Mariamme 10^m50 de côté et de hauteur.

La tour sur laquelle s'appuie toujours l'enceinte extérieure de la ville a 16^m40 sur son plus grand côté, et 13 mètres sur le plus petit; elle n'est donc pas carrée. Hippius avait en nombre rond 25 coudées, soit 13^m125. Il y a donc, quant aux dimensions, similitude tout à fait satisfaisante.

Passons à Phasaël : celle-ci avait 21 mètres de côté, selon Josèphe. A la plate-forme supérieure, la tour de David, épaisseur du parapet comprise (laquelle est de 0^m70) a 21^m04 sur 16^m30. Elle n'est donc pas carrée non plus, mais l'une de ses dimensions, la plus grande, est identique avec celle que nous a transmise l'historien des Juifs. Cette fois encore nous pouvons conclure que la tour de David n'est que la tour Phasaël.

Reste la troisième tour, c'est-à-dire Mariamme. Suivant Josèphe, elle avait 10^m50 de côté; la tour moderne a 11^m60 sur 10^m40. Il y a donc encore accord satisfaisant. Je l'ai déjà dit bien des fois, rien ne change en ce pays. Où il y a eu trois tours dans l'antiquité, trois tours ont toujours été maintenues et avec les mêmes dimensions. Josèphe les cite dans l'ordre suivant : Hippius, Phasaël, Mariamme; et une fois Hippius identifiée, nous retrouvons, dans le même ordre, des tours ayant les dimensions accusées par Josèphe. En vérité il faudrait être bien difficile pour ne pas voir ici autre chose que des coïncidences fortuites.

Reste enfin à trouver le puits signalé par Josèphe comme

appartenant à la tour Hippicus. Ce puits avait 20 coudées de profondeur, soit 10^m50. Avec une ficelle et un caillou, nous avons mesuré la profondeur actuelle du puits existant dans la tour qui a remplacé Hippicus. En laissant descendre le caillou, même à travers la vase molle, jusqu'à refus, nous avons trouvé 6^m35. Il y aurait donc, si la mesure donnée par Josèphe est rigoureusement exacte, 4^m15 de décombres et de saletés de toute nature accumulés au fond de ce puits. Non-seulement cela n'est pas étonnant, mais j'ose dire que ce qui l'est à mes yeux, c'est que la couche encombrante ne soit pas plus considérable. Donc le puits lui-même peut à bon droit être reconnu pour celui dont a parlé Josèphe.

Derrière les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamme, établies sur la branche septentrionale de l'enceinte antique, se trouvait immédiatement le palais du roi, dont la splendeur était au-dessus de toute description. Aucun édifice ne pouvait lui être comparé pour l'élégance et la splendeur de la construction. Il était entouré d'un mur de 30 coudées de haut et orné de tours magnifiques réparties à intervalles égaux sur tout son pourtour; on y voyait des salles de banquet garnies de cent lits destinés aux convives. Elles étaient revêtues des pierres les plus variées et les plus rares. Les toits eux-mêmes et les plafonds étaient admirables, autant par la longueur des poutres que par la richesse de l'ornementation. Il y avait une multitude de chambres, toutes remarquables par l'immense variété des décorations. L'ameublement entier était des plus précieux, et presque tous les vases qui en faisaient partie, étaient d'or ou d'argent. Plusieurs portiques concentriques, supportés par des colonnes de grand prix, l'entouraient. Les intervalles découverts qui les séparaient étaient resplendissants de verdure. On y trouvait de nombreux bosquets coupés par des allées de promenade, longeant de profonds étangs et

des citernes peuplées de figures de bronze qui répandaient une eau vive et abondante; auprès de ces fontaines étaient établis de nombreux colombers. Enfin il est impossible de décrire toutes les splendeurs de ce palais, et il faudrait d'immenses efforts de mémoire pour se rappeler toutes les richesses dévorées par l'incendie qu'alluma la main des brigands. Ce ne sont pas les Romains, en effet, qu'il faut accuser de la destruction de ces merveilles; mais c'est la torche de la guerre civile qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, anéantit tout cela, au commencement de l'insurrection; car le feu, mis à Antonia d'abord, gagna de là le palais et dévora les toits des trois tours¹.

Je ne sais si les paroles de Josèphe exagèrent les splendeurs du palais, mais ce que je sais, *de visu*, c'est qu'il n'en existe aujourd'hui ni la moindre trace, ni le plus mince vestige.

Josèphe passe ensuite à la description du temple, et comme nous aurons amplement à en parler, en poursuivant notre étude du siège de Titus, il est de toute nécessité de reproduire cette description et de nous efforcer de la comprendre.

Après avoir longuement raconté comment Salomon parvint à constituer la plate-forme à moitié naturelle, à moitié artificielle, qui était destinée à servir d'assiette à une des merveilles du monde, Josèphe arrive à l'ensemble des édifices sacrés, et nous devons maintenant le copier scrupuleusement.

« Les constructions supportées par ces fondations merveilleuses étaient dignes d'elles. Tous les portiques étaient
« doubles; ils étaient soutenus par des colonnes monolithes
« de marbre blanc, de 25 coudées de hauteur, que couronnaient des plafonds de cèdre. La richesse et le poli des

1. *Bell. Jud.*, V, IV, 4.

« matériaux et la précision des assemblages donnaient à l'en-
 « semble de ces portiques un aspect splendide et dont on ne
 « pouvait perdre la mémoire, quoique la peinture et la sculp-
 « ture ne fussent point employées à leur ornementation. Ils
 « avaient 30 coudées de largeur, et leur circuit, y compris
 « Antonia, avait un développement de 6 stades. Tout l'espace
 « découvert était pavé d'une mosaïque formée de pierres de
 « toute espèce¹.

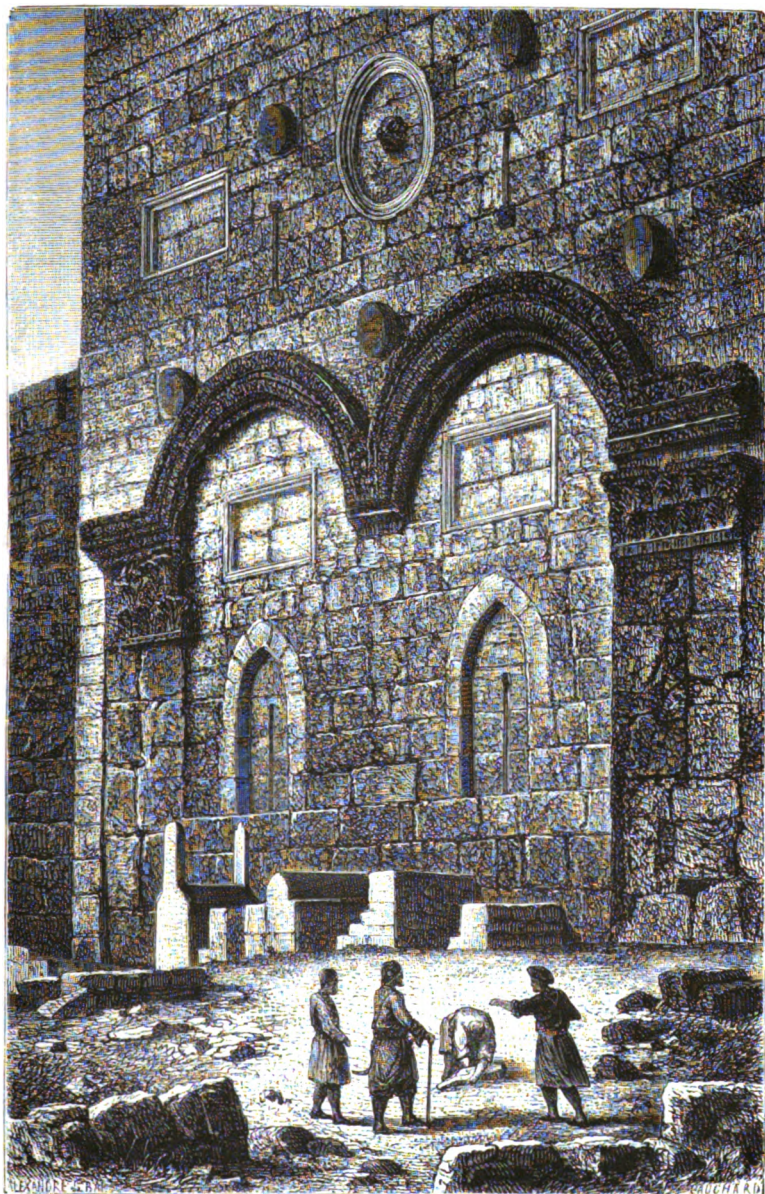
Le chiffre de six stades, soit $6 \times 185 = 1,110$ mètres, n'est pas exact; suivant toute apparence, il est notablement au-dessous de la réalité. Je n'en veux pour preuve que le calcul suivant. Si nous prenons la description du portique royal ou portique triple bâti par Hérode le long du grand mur méridional², nous pouvons facilement arriver au diamètre des colonnes dont quatre rangées supportaient ce portique; ce diamètre était de 3 coudées hébraïques, de 525 millimètres, et par conséquent de 1^m575. Il y avait en tout, dit Josèphe, 162 colonnes, et ce nombre n'est pas divisible par 4. Première erreur. Le portique avait 1 stade de longueur, soit 185 mètres. Déduisant la somme des 41 diamètres des colonnes de ces 185 mètres, il nous reste 120^m575 pour la somme des entre-colonnements, et ce chiffre divisé par 40 nous donne 3 mètres environ pour chaque entre-colonnement, ce qui, architecturalement parlant, est absurde, avec des colonnes de 1^m575 de diamètre. Le chiffre de 6 stades donné pour le circuit total des portiques ne mérite donc aucune créance. Dès lors que nous sommes condamnés à nous méfier des chiffres de Josèphe, nous devons nous résigner à ne nous occuper que des dispositions générales qu'il indique, en exprimant notre regret de ne pouvoir rien dire de positif sur

1. *Bell. Jud.*, V, v, 2.

2. *Ant. Jud.*, XV, xi, 5.

les dimensions. Reprenons donc la description qu'il donne du temple, et estimons-nous heureux si nous pouvons en saisir complètement le sens.

Lorsque l'on quittait la partie de l'enceinte sacrée renfermant les portiques et que nous appelons le hiéron extérieur, pour entrer dans le second hiéron, Josèphe nous dit que « l'on rencontrait une balustrade de pierre qui l'entourait, « haute de 3 coudées (1^m575) et très-élégamment construite. Le long de cette balustrade étaient disposés, à intervalles égaux, des stèles portant en grec et en latin les prescriptions sur la loi de pureté, et interdisant aux étrangers « de pénétrer dans le saint (ἅγιον). Le second hiéron, en effet, « se nommait le saint. Une rampe de 14 marches séparait le « premier hiéron du second. La plate-forme de celui-ci était « tétragonale, et elle avait son propre mur d'enceinte. La « hauteur extérieure totale de ce mur était de 40 coudées, « (21 mètres), mais il était en partie caché par la rampe des « 14 marches, et sa hauteur intérieure n'était que de 25 « coudées (13^m125); et encore, comme il était bâti à un « niveau supérieur à celui du sommet de la rampe, on n'en « voyait pas tout l'intérieur, celui-ci étant en partie caché par « l'élévation de la plate-forme (ὑπὸ τοῦ λόφου, « par la colline »). « Au delà du sommet de la rampe de 14 marches il y avait, « jusqu'au pied du mur, une esplanade large de 10 coudées « (5^m25). A partir de là, de nouvelles rampes de 5 « marches conduisaient aux portes qui étaient au nombre de « 8 pour le nord et le midi, 4 de chaque côté; à l'orient « il y en avait forcément 2. Voici pourquoi : de ce côté « étant une place close par une muraille et réservée aux « femmes pour les pratiques du culte, il était nécessaire qu'il « y eût une seconde porte; elle était ouverte en face de la « première. Il y avait aussi une porte au midi et une au nord



ENCEINTE EXTÉRIEURE DU TEMPLE.

Porte Dorée.

« donnant accès dans le parvis des femmes (εἰς τὴν γυναῖκα-
 « ντήν.) Il était interdit aux femmes de passer par toutes les
 « autres portes, et elles ne pouvaient franchir l'enclos qui
 « leur était attribué. Ce parvis était destiné non-seulement
 « aux femmes qui habitaient la Judée, mais encore à toutes
 « celles appartenant à la nation et qui se présentaient pour
 « accomplir les cérémonies de leur religion. A l'occident, il
 « n'y avait aucune porte, et le mur était continu. Des por-
 « tiques appuyés contre la face intérieure de la muraille, et
 « entre les portes, tournaient à l'intérieur, en face des garde-
 « meubles, fortement soutenus par de belles et grandes
 « colonnes. Ces portiques étaient simples, et, si ce n'est pour
 « la grandeur, ils ne cédaient en rien aux portiques d'en
 « bas¹. »

Jusque-là, tout est intelligible, et la description de
 Josèphe peut facilement se traduire sur le papier. Poursui-
 vons donc :

« Neuf des portes étaient revêtues d'or et d'argent, aussi
 « bien que leurs montants et leurs linteaux. Celle qui était à
 « l'entrée du naos était ornée d'airain de Corinthe, et sur-
 « passait en beauté celles qui étaient revêtues d'or et d'argent.
 « Chaque portail ou pylône avait deux baies, ayant chacune
 « 30 coudées de hauteur et 15 de largeur (15^m, 75 et 7^m, 875).
 « Au delà du seuil, ce pylône s'élargissait pour former de
 « part et d'autre des salles longues et larges de 30 coudées
 « (15^m, 75), construites en forme de tours et hautes de plus
 « de 40 coudées (21 mètres). Elles étaient soutenues par des
 « colonnes de 12 coudées de circonférence (plus de 2 mètres
 « de diamètre). Tous ces pylônes étaient de dimensions égales;
 « mais celui qui couronnait la porte en airain de Corinthe,

1. *Bell. Jud.*, V, v, 2.

« placée à l'orient, et qui, en avant du parvis des femmes.
 « faisait face directement à la porte du temple (τοῦ ναοῦ),
 « était beaucoup plus grand. Il avait en effet 50 coudées de
 « hauteur (26^m,25) et ses portes de 40 coudées (21 mètres)
 « étaient décorées avec bien plus de magnificence, car elles
 « étaient revêtues de plaques épaisses d'or et d'argent. Tous
 « les ornements des neuf portes y avaient été appliqués par
 « Tibère¹. Quinze marches conduisaient du mur clôturant le
 « parvis des femmes à la grande porte. Elles étaient moins
 « élevées que celles des rampes de cinq marches qui se trou-
 « vaient aux autres portes². »

Tout cela est encore suffisamment clair, et n'a pas besoin de commentaires.

« Le naos proprement dit, nommé l'agio-hiéron, était
 « placé au milieu et l'on y accédait par une rampe de douze
 « marches. La façade avait 100 coudées en hauteur et en
 « largeur (52^m,50). Par derrière il était plus étroit de 40
 « coudées (21 mètres), parce que, sur la façade, deux espèces
 « d'épaules de 20 coudées chacune (10^m,50) faisaient saillie
 « sur les flancs du temple. La première porte de celui-ci,
 « haute de 70 coudées (36^m,75) et large de 25 (13,125),
 « n'avait pas de battants. Elle était en effet le symbole du
 « ciel, visible et ouvert. Son front était entièrement doré, et
 « à travers cette porte on voyait tout l'intérieur de la pre-
 « mière salle, qui était très-grande. Tout l'intérieur de la
 « porte était resplendissant d'or. Le naos étant à deux
 « étages³, la première salle était seule livrée aux regards.

1. Alexander Alabarchas fut procurateur de Judée, puis préfet d'Alexandrie. C'est son fils Tiberius qui fut placé par Titus à la tête de l'armée d'expédition contre Jérusalem.

2. *Bell. Jud.*, V, v, 3.

3. Τοῦ δὲ ναοῦ ἑνὸς εἶω διστέγυ. J'avoue que je ne saisis pas bien ce que Josèphe a voulu dire par ces mots.

« Elle avait 90 coudées de haut, 50 de long et 20 de large
 « (47^m,25, 26^m,25, et 10^m,50). Ainsi que je le disais, la
 « porte à l'intérieur de la salle était entièrement revêtue d'or,
 « comme le mur qui l'encadrait. Elle était couronnée d'un
 « cep de vigne d'or d'où pendaient des grappes de la hau-
 « teur d'un homme. Le temple étant à deux étages (?), la
 « partie postérieure était plus basse que l'extérieure; elle
 « avait des portes d'or de 55 coudées (28^m,875) de haut et
 « de 16 coudées de large (8^m,40). Devant ces portes pen-
 « dait un voile babylonien, teint de couleurs d'hyacinthe,
 « de byssus (lin), de coccus (écarlate) et de pourpre, d'un
 « tissu admirable, montrant un mélange des matières les plus
 « belles, et symbolisant toutes choses. Le coccus, en effet,
 « semblait représenter le feu, le byssus, la terre, l'hyacinthe,
 « l'air, et la pourpre, la mer : les uns en raison de la simi-
 « litude des couleurs; le byssus et la pourpre en raison de
 « leur origine, car le byssus naît de la terre, et la mer
 « engendre la pourpre. De plus, sur le voile était représenté
 « tout le ciel à l'exception des signes du zodiaque¹. »

« Ceux qui pénétraient à l'intérieur, se trouvaient dans la
 « partie plane du naos (cela veut-il dire que l'on pénétrait de
 « plain-pied dans l'arrière-temple? Je le pense). La hauteur
 « et la longueur de cette partie étaient de 60 coudées (31^m,50),
 « sa largeur était de 20 coudées seulement (10^m,50). Cette
 « longueur de 60 coudées (de l'arrière-temple) était aussi
 « divisée en deux parties. La première coupure ayant 40
 « coudées (21 mètres) de longueur, renfermait trois objets
 « d'art merveilleux et célèbres entre tous, dans la mémoire
 « des hommes : c'étaient le candélabre (chandelier à sept
 « branches), la table et l'encensoir. Sept becs se détachant du

1. *Bell. Jud.*, V, v, 4.

« candélabre représentaient les sept planètes, et douze pains
 « rangés sur la table, le cercle du zodiaque et l'année. Quant
 « à l'encensoir qui était alimenté par treize parfums empruntés
 « à la mer et à la terre habitable, il témoignait ainsi que tout
 « venait de Dieu et devait être consacré à l'usage de Dieu.
 « La partie extrême du temple n'avait que 20 coudées
 « (10^m,50) de longueur (elle était donc carrée). Un voile la
 « séparait aussi de la salle précédente. Elle ne renfermait
 « rien. Elle était inaccessible et inviolable, et parce que per-
 « sonne ne pouvait la voir, on la nommait le Saint du Saint
 « ('Αγίου Ἁγίου). Autour des côtés du temple inférieur (τοῦ
 « κατω νουῦ) étaient appuyées de nombreuses maisons à trois
 « étages, dans lesquelles on passait de l'une à l'autre; de
 « part et d'autre de la porte du temple était placée l'entrée
 « de ces files de maisons. La partie supérieure du temple
 « n'était pas recouverte à l'extérieur par ces maisons, et pa-
 « raissait ainsi plus étroite. Elle dominait le reste de l'édifice
 « et était moins large que la partie inférieure, de 40 cou-
 « dées (21 mètres). De là résultait que la partie la plus
 « rapprochée du sol (τοῦ ἐπιπέδου) ayant 60 coudées de hau-
 « teur (31^m,50), la hauteur totale de l'édifice était de 100
 « coudées (52^m,50)¹. »

« L'aspect extérieur était aussi digne d'admiration pour
 « l'esprit que pour les yeux. Les parois du temple, en effet,
 « étaient de tous côtés recouvertes d'épaisses plaques d'or,
 « de sorte qu'aux premiers rayons du soleil levant, il resplen-
 « dissait comme s'il eût été en feu, et que ceux qui jetaient
 « les yeux de son côté, les en détournaient, comme s'ils eussent
 « été frappés par l'éclat de la lumière solaire. Pour les étran-
 « gers arrivants il ressemblait de loin à une montagne de

1. *Bell. Jud.*, V, v, 5.

« neige, parce que partout où les murailles n'étaient pas
 « couvertes d'or, elles présentaient des surfaces du blanc le
 « plus éclatant. A la crête (*κατὰ κορυφὴν*) il était hérissé de
 « pointes d'or, extrêmement aiguës, destinées à empêcher les
 « oiseaux de s'y percher et de le souiller. Parmi les blocs qui
 « avaient servi à sa construction, on en comptait qui avaient
 « jusqu'à 45 coudées (23^m,625) de longueur, 5 de hauteur
 « (2^m,625) et 6 de largeur (3^m,15)¹. »

Les dimensions que Josèphe attribue ici à certains blocs employés dans la construction du temple, paraîtraient singulièrement exagérées, si l'on ne se rappelait que la plate-forme du grand temple de Bâalbek présente des blocs bien plus considérables encore.

« L'autel placé devant le temple avait 15 coudées de
 « hauteur (7^m,875) et 50 coudées (26^m,25) de longueur et
 « de largeur. Cet autel carré avait ses angles façonnés en
 « forme de cornes, et du côté du midi on y montait par un
 « plan incliné assez doux. Il avait été construit sans que l'on
 « y employât le fer, dont il n'avait jamais subi le contact.
 « Enfin le temple et l'autel étaient entourés par une balustrade (*γείσιον*) de pierres, élégante et ornée, haute d'une
 « coudée environ (0^m,525), et qui séparait le peuple et
 « les prêtres². »

Telle est la description suffisamment détaillée du temple, que Josèphe nous a laissée dans son livre sur la guerre des Juifs. Il est bien entendu que je fais bon marché des chiffres parfois incohérents que comporte cette description. Elle nous révèle d'ailleurs assez bien les dispositions générales du saint édifice, pour que cela me paraisse suffisant. Comme toutefois ce sujet, on en conviendra, je l'espère, ne manque

1. *Bell. Jud.*, V, v, 6.

2. *Ibid.*, V, v, 6.

pas d'importance, j'ai pensé ne pouvoir m'abstenir de reproduire également la description du même monument insérée dans le livre des *Antiquités Judaïques*. Il est bon, en effet, que ces deux descriptions soient comparées, pour que le lecteur se trouve en mesure de contrôler et de compléter au besoin l'une par l'autre. Voici cette seconde description, qui d'ailleurs est beaucoup moins détaillée.

« Ayant arraché les anciennes fondations, et en ayant jeté d'autres, il établit dessus le temple (τὸν ναόν) qui avait 100 coudées de largeur (52^m,50). La hauteur avait 20 coudées de plus, qu'elle perdit dans la suite, lorsque les fondations se furent tassées, et nous avons décidé, vers le temps de Néron, que nous rendrions au temple cette élévation ¹.

« Le naos fut construit en pierres blanches et dures. La longueur de chacune de ces pierres était d'environ 25 coudées (13^m,125) et la hauteur d'environ 12 coudées (6^m,30) ².

« Le temple, comme le portique Royal, avait des bas côtés, et une partie intermédiaire beaucoup plus élevée, de façon que les habitants du pays pouvaient l'apercevoir à une distance de beaucoup de stades, surtout ceux qui habitaient ou se dirigeaient en face de lui. Il avait des portes d'entrée aussi hautes que le naos, armées de portières d'étoffe de couleurs variées, sur lesquelles étaient représentées, dans le tissu, des fleurs purpurines et des colonnes.

« Au-dessus de ces tentures et au-dessous du chaperon du mur (ὑπὸ τοῖς θηρυζώμασιν) s'étendait une vigne d'or, portant des grappes pendantes, miracle d'art, de grandeur et de

1. *Ant. Jud.*, XV, xi, 3.

2. On voit que les dimensions assignées cette fois aux blocs du temple ne ressemblent guère à celles que nous trouvons dans la description empruntée à la guerre judaïque, à savoir : 45 coudées de longueur, 5 de hauteur, et 6 de largeur. Il semble que ces chiffres aient été écrits au hasard.



ENCEINTE EXTÉRIEURE DU TEMPLE.

Angle sud-est du Haram-ech-Chérif.

« richesse, pour le spectateur; en outre il (Hérode) entoura
 « le temple de portiques si admirables, qu'il semblait que
 « personne avant lui ne l'eût orné. Deux de ces portiques
 « s'appuyaient sur la grande muraille¹. »

Vient ensuite le récit abrégé des travaux de Salomon qui fut le constructeur de cette grande muraille, et le paragraphe suivant raconte l'histoire de la tour Antonia. Mais ces passages n'ayant rien qui intéresse nos recherches actuelles, je passe outre, et j'arrive à la description du péribole, ou de l'enceinte extérieure.

« Sur la face occidentale du péribole existaient quatre
 « portes, dont l'une conduisait au palais, la vallée interjacent
 « étant laissée au passage. Deux portes conduisaient dans
 « le quartier placé devant la ville; la dernière menait à l'autre
 « ville (Bezetha sans doute²); elle était munie de degrés
 « nombreux, les uns descendant au fond de la vallée, les
 « autres gravissant la pente opposée. Car la ville, assise en
 « face du hiéron, et présentant l'aspect d'un théâtre, était
 « enveloppée par une vallée profonde sur toute sa face méridionale. La quatrième face de ce hiéron, celle qui regardait
 « le midi, avait aussi des portes placées en son milieu, et
 « au-dessus d'elles le portique Royal qui était triple et occupait
 « toute la longueur comprise entre la vallée orientale et la
 « vallée occidentale; il n'était pas possible d'étendre ce portique au delà de ces limites. C'était l'œuvre la plus mémorable qui eût jamais été éclairée par le soleil. En effet, la
 « vallée étant assez profonde pour que d'en haut le regard ne
 « pût pénétrer jusqu'au fond, il (le Roi) construisit au-dessus
 « un portique d'une élévation si prodigieuse que, pour celui qui
 « du haut du toit aurait essayé de sonder de l'œil cette double

1. *Ant. Jud.*, XV, xi, 3.

« hauteur, il y avait grand danger d'être pris du vertige. Ce
 « portique avait quatre rangées de colonnes, disposées de
 « manière à se faire face d'un bout à l'autre, et dont la
 « quatrième rangée était engagée dans la muraille extérieure.
 « La circonférence de ces colonnes était telle, qu'il fallait
 « trois hommes pour les embrasser; leur longueur était de
 « 27 pieds (διπλῆς σπείρας ὑπειλημμένης) ¹; elles étaient au
 « nombre de 162 ², et supportaient des chapiteaux corinthiens
 « du plus magnifique travail. Les rangées de colonnes étant
 « au nombre de quatre, elles partageaient en trois tra-
 « vées tout l'espace recouvert par le portique. Les deux laté-
 « rales étaient semblables, elles avaient 30 pieds ³ de largeur
 « et 1 stade de longueur; leur hauteur était de plus de 50
 « pieds. La travée intermédiaire avait, en largeur, moitié en
 « sus de la largeur des deux autres; sa hauteur était double.
 « Les toits étaient ornés de sculptures en bois, profondément
 « ciselées et très-variées. Celui de la partie intermédiaire
 « s'élevait au-dessus des deux autres; le mur de face qui le
 « soutenait, recoupé par les épistyles (τοῖς ἐπιστυλίοις), orné
 « de colonnes engagées, et ayant sa surface entière polie,
 « offrait un spectacle qu'on ne pouvait contempler sans
 « admiration, et auquel on ne pouvait croire sans l'avoir
 « vu ⁴.

« Telle était la première enceinte (ὁ πρῶτος περίβολος); au
 « milieu s'en trouvait une seconde à petite distance (ἀπέχων
 « οὐ πολὺ) à laquelle on accédait par quelques degrés (βαθμίσιν
 « ὀλίγαις) et qu'entourait une balustrade de pierre, munie

1. J'avoue ne pas comprendre ce membre de phrase. En tout cas, je n'admettrai jamais qu'il s'agisse de colonnes torses, comme on l'a cru parfois.

2. Comment se fait-il que ce nombre ne soit pas divisible par 4?

3. Quel étrange changement! Partout Josèphe emploie la coudée; et voilà qu'ici il se sert du pied!

4. *Ant. Jud.*, XV, xi, 5.

« d'inscriptions interdisant aux Gentils de franchir cette
 « limite, sous peine de mort. Le péribole intérieur était muni,
 « au midi et au nord, de pylônes triples (τριπτύχους πυλώνας,
 « des pylônes à trois portes?) établis à distance les uns des
 « autres (ἀλλήλων διιστῶτας), et à l'orient, d'une grande porte
 « par laquelle nous avions l'habitude de passer avec les
 « femmes, quand nous étions à l'état de pureté. Plus avant
 « à l'intérieur était le hiéron interdit aux femmes (γυναιξιν
 « ἄβατον ἦν τὸ ἱερόν); à l'intérieur de celui-ci se trouvait un
 « troisième hiéron, dans lequel les prêtres seuls avaient le
 « droit de pénétrer. Le naos était dans ce dernier hiéron, et
 « devant lui se trouvait l'autel sur lequel nous offrions des
 « holocaustes à Dieu. Le roi Hérode ne pénétra jamais
 « jusqu'à ces trois choses (le parvis ou hiéron des prêtres,
 « l'autel et le naos, sans aucun doute), leur accès lui étant
 « interdit parce qu'il n'était pas prêtre. Mais il donnait tous
 « ses soins aux portiques et aux périboles extérieurs. Il
 « construisit tout cela en huit ans ¹.

« Il fut en outre creusé, pour le roi, un souterrain secret
 « conduisant d'Antonia à la porte orientale du hiéron intérieur
 « (τοῦ ἔσωθεν ἱεροῦ). Au-dessus de cette porte, Hérode se fit
 « construire une tour dans laquelle il pût se réfugier par
 « cette voie souterraine, au cas où le peuple s'insurgerait
 « contre l'autorité royale ². »

Cette assertion de Josèphe semble assez bizarre. Il ne peut être question du hiéron intérieur où se trouvait le naos, puisque Hérode n'y pouvait pénétrer. Ne serait-il pas possible de soupçonner, comme l'a déjà fait mon savant ami Williams, qu'au lieu d'ἔσωθεν il faille lire ici ἔξωθεν? De cette façon, il s'agirait de la porte Dorée, et le roi Hérode, en cas

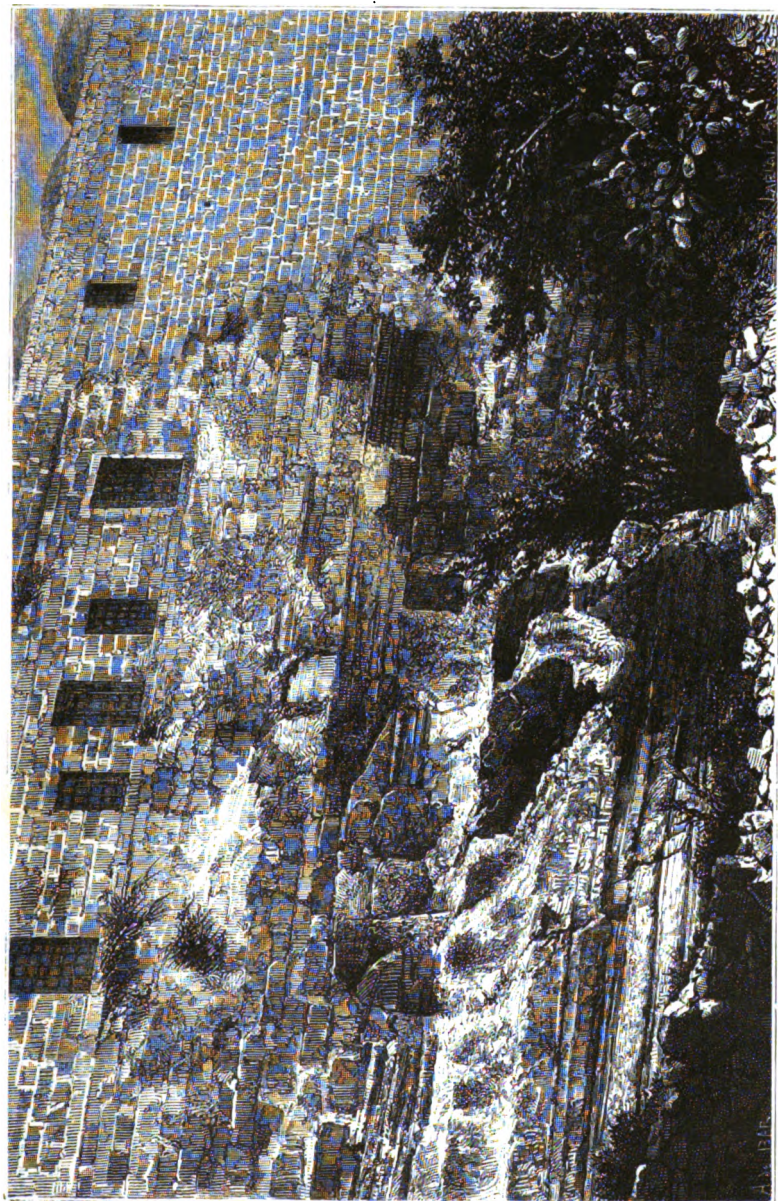
1. *Ant. Jud.*, XV, x1, 5.

2. *Ibid.*, XV, x1, 7.

d'insurrection, au lieu de s'emprisonner dans un asile fort peu sûr, se serait réservé le moyen de gagner au besoin la campagne. J'avoue que cela ne me semble pas faire question.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à reproduire la description d'Antonia donnée par Josèphe, pour nous trouver enfin en mesure de reprendre notre récit du siège de Jérusalem. Que si quelqu'un de mes lecteurs blâmait d'aventure la longueur de la digression que je me suis permise à propos du temple, je répondrais d'abord : que cet édifice méritait bien, par sa célébrité, que l'on sacrifiât quelques instants au soin de le décrire, et ensuite que le temple ayant été le théâtre de la partie la plus effroyable de la lutte des Romains contre le patriotisme juif, il était bon d'avoir une idée nette et précise des lieux illustres dont nous aurons bientôt à parler.

« Antonia était située à l'angle de jonction des portiques,
« nord et ouest, faisant partie du premier hiéron. Elle était
« construite sur une roche haute de 50 coudées (26^m, 25).
« et à pic de tous les côtés. C'était l'œuvre du roi Hérode,
« qui y déploya toute sa munificence. Du haut en bas, en
« effet, la roche était revêtue de pierres de taille polies,
« placées ainsi pour servir de décoration, mais aussi pour
« empêcher que l'on ne pût monter ou descendre le long de ses
« parois. Devant la forteresse elle-même régnait un parapet
« de 3 coudées (1^m, 575) de hauteur. En dedans de ce
« parapet, toute la superficie occupée par Antonia était un
« carré de 40 coudées (21^m) ; à l'intérieur elle avait tout le
« développement et la forme d'un palais. Elle était, en effet,
« divisée en pièces de toute espèce et de toute destination,
« telles que portiques entourants, salles de bains, larges
« places pour les troupes, de sorte que tout ce qui était
« nécessaire à la vie s'y trouvant réuni, elle ressemblait
« à une ville, tandis que, par la splendeur de sa construction,



BASE DE LA TOUR ANTONIA.

« elle avait l'air d'un palais. Comme elle affectait l'apparence
« d'une tour, elle avait ses quatre angles munis d'autres
« tours, dont les unes avaient 50 coudées de hauteur
« (26^m, 25), tandis que celle qui était placée à l'angle sud-est
« en avait 70 (36^m, 75), si bien que du sommet de celle-là
« on plongeait dans toute l'étendue du hiéron. Du côté où
« elle était en contact avec les portiques du hiéron, elle était
« munie de deux escaliers y aboutissant, et par lesquels des-
« cendaient les troupes de garde (il y avait toujours dans
« Antonia une garnison romaine) qui, dans les jours de fête,
« étaient disposées en armes en différents points des por-
« tiques, afin d'observer le peuple et de l'empêcher de faire
« quelque mouvement imprévu. C'est ainsi que le temple
« surveillait la ville, et Antonia le temple. Là se tenaient les
« gardes de ces trois lieux ; mais la ville haute avait égale-
« ment son poste de surveillance, qui était le palais d'Hérode.
« La colline de Bezetha, ainsi que nous l'avons déjà dit, était
« détachée d'Antonia ; comme c'était la plus élevée de toutes,
« elle supportait une partie de la ville neuve, et seule elle
« couvrait le hiéron du côté nord¹. »

J'ai déjà dit à plusieurs reprises combien les chiffres de Josèphe devaient être tenus pour suspects. Nous trouvons pourtant cette fois la preuve qu'il ne faut pas toujours les rejeter sans examen. La roche qui supportait Antonia n'a pas pu disparaître ; elle existe toujours en effet, et elle a bien près des 50 coudées (26^m, 25) que Josèphe lui assigne ; si on ajoute à cette hauteur celle de 70 coudées de la tour angulaire du sud-est (36^m, 75), le sommet de cette tour aurait été, de la sorte, à 63 mètres au-dessus du pavé du hiéron. Ce chiffre paraît exorbitant, et cependant une de ses

1. *Bell. Jud.*, V, v, 8.

deux parties au moins est réelle, ainsi que je vais le démontrer tout à l'heure. Quant à la superficie occupée par Antonia tout entière, elle est représentée par un carré de 21 mètres de côté, ce qui est véritablement fort modique. Les cotes de nivellement entre le sommet de la roche qui a supporté Antonia, et l'esplanade actuelle du Haram-ech-Chérif, sont 759,35 et 735,15. La crête de cette roche a donc encore en ce moment un commandement de 24^m, 20, ce qui se rapproche beaucoup, on le voit, des 26^m, 25 auxquels Josèphe estime ce commandement. Mais il n'en reste pas moins difficile d'admettre que la tour angulaire avait 36^m, 75 de hauteur au-dessus de la plate-forme d'Antonia, car à en juger par les 21 mètres de côté du carré qui supportait tout l'édifice, cette tour devait avoir un assez faible diamètre, et, par conséquent, elle eût fait l'effet d'une véritable quille.

Il est grand temps maintenant de reprendre notre étude du siège.

Un passage du récit de Josèphe a une très-grande importance, c'est celui où il énumère les forces des assiégés. Analysons-le donc avec soin.

Les gens de guerre appartenant à la population de la ville, et les séditeux qui tenaient le parti de Simon, étaient au nombre de dix mille. Ils étaient sous les ordres de cinquante chefs, auxquels Simon lui-même commandait. Cinq mille Iduméens, sous les ordres de dix chefs, s'étaient ralliés à Simon : Ceux qui paraissaient leurs chefs principaux étaient Jacob fils de Sosas, et Simon fils de Cathlas. Jean, qui s'était emparé du temple, avait sous ses ordres six mille combattants, à la tête desquels étaient plus de vingt chefs. Après le succès de sa ruse, deux mille quatre cents Zélotes, déposant leurs haines récentes, s'étaient mis sous ses ordres, en conservant pour chefs particuliers leur ancien capitaine Eléazar, et Simon

filis d'Ari¹. Cela fait un total de vingt-trois mille quatre cents hommes, et ce total, hâtons-nous de le dire, n'a rien que de très-acceptable.

La malheureuse population de Jérusalem avait été, pour ainsi dire, l'enjeu de la partie sanglante que ces trois factions distinctes avaient jouée jusque-là. A chaque combat qu'elles engageaient, la fortune des armes livrait les habitants inoffensifs aux caprices du vainqueur ; parmi le peuple, ceux qui ne prenaient parti ni pour l'un ni pour l'autre, étaient pillés par tous.

« Simon occupait la ville haute et la grande muraille jusqu'au
« Cédron, et de l'ancienne enceinte toute la partie qui, à partir
« de Siloë, s'infléchissant à l'orient, descendait jusqu'au palais
« de Monobaze (Monobaze était roi de l'Adiabène, pays situé
« au delà de l'Euphrate). Il était maître aussi de la fontaine,
« du mont d'Acra (qui est la ville basse) et de tout ce qui
« s'étend jusqu'au palais d'Hélène, mère de Monobaze. Jean
« tenait le temple et tous les alentours, sur une assez grande
« étendue, ainsi qu'Ophlas et la vallée du Cédron². »

Voilà malheureusement des renseignements fort peu précis, et qui s'accordent assez difficilement avec les notions certaines que nous possédons sur la topographie de Jérusalem. Où était le palais de Monobaze ? Nous n'en savons rien. Où était le palais d'Hélène sa mère ? Nous ne le savons pas mieux,

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 4.

2. *Ibid.*, V, vi, 4.

Voici comment Tacite dépeint l'état intérieur de Jérusalem au moment de l'investissement :

Tres duces, totidem exercitus. Extrema et latissima mœnium Simo; mediam urbem Joannes, quem et Bargioram vocabant; templum Eleazarus firmaverat. Multitudine et armis Joannes ac Simo, Eleazarus loco pollebat. Sed prælia, dolus, incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta. Mox Joannes, missis, per speciem sacrificandi, qui Eleazarum manumque ejus obruncarent, templo potitur; ita in duas factiones civitas discessit, donec, propugnantibus Romanis, bellum externum concordiam pareret.

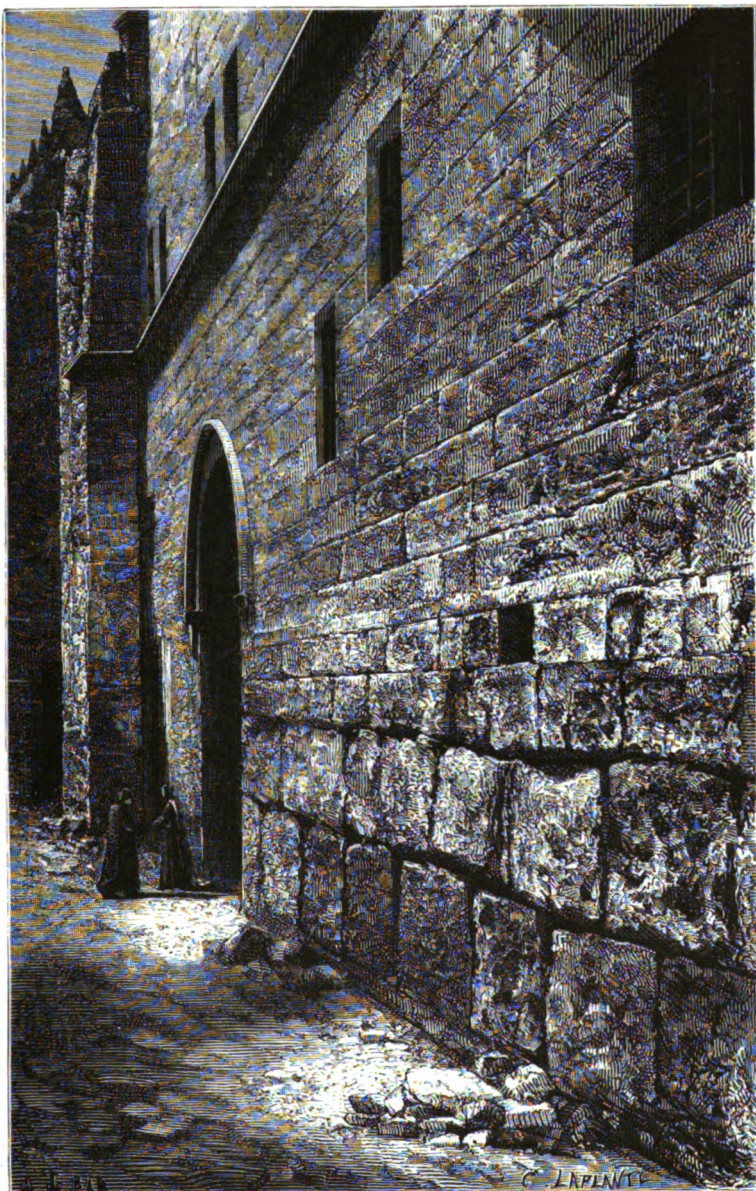
à moins que nous n'admettions, ce qui d'ailleurs est fort possible, que l'hôpital dit d'Hélène ait pris la place du palais d'Hélène. Simon tient la grande muraille jusqu'au Cédron; Jean de son côté tient la vallée du Cédron; et puis le récit semble faire descendre la muraille jusqu'à Siloë, assertion dont sur le terrain l'absurdité saute aux yeux. Se figure-t-on en effet une muraille d'enceinte tracée le long de la plus grande pente d'une vallée abrupte, et pour couvrir quoi? une déclivité absolument inhabitable? Puis, quelle distinction Josèphe entendait-il établir entre la grande muraille et la muraille ancienne? Comment le deviner, puisqu'il n'a pas pris la peine de le dire? Le seul moyen de nous tirer d'embarras est donc de fixer, s'il se peut, l'étendue de terrain occupée par l'un des deux chefs de la ville, et d'attribuer tout le reste à l'autre. C'est heureusement ce qu'il nous est assez facile de faire.

« Jean tenait le temple et tous ses alentours, sur une assez
 « grande étendue, ainsi qu'Ophlas et la vallée du Cédron. »

Dès lors, nous plaçons Jean et son monde au Haram-ech-Chérif. Par le fait, il dominait toute la vallée du Cédron, dont il était ainsi maître. Ophel nous est bien connu aujourd'hui: c'est le terrain couvert par l'enceinte actuelle, depuis la porte des Moghrabins, jusqu'au bas de la mosquée d'El-Aksa. Il est bien clair que toute la lisière de terrain environnant le Haram-ech-Chérif et commandé par lui, devait être égale-

Ces détails sont à peu près d'accord avec le récit de Josèphe. Je dis « à peu près, » parce que Tacite appelle Jean, « Bargioras, » c'est-à-dire fils de Gioras, tandis qu'il est constant que c'était Simon qui portait ce nom, Jean étant fils de Lévi et nommé d'ordinaire Jean de Giscala. Enfin, le massacre d'Éléazar et de sa bande ne s'accomplit pas, comme Tacite semble le dire, et comme Dureau de la Malle l'affirme dans sa traduction.

Somme toute, il me paraît très-vraisemblable qu'en écrivant, Tacite avait sous les yeux le livre de Flavius Josèphe. Au reste, nous en trouverons une preuve palpable à propos des prodiges qui avaient annoncé, au dire de Josèphe, la ruine de Jérusalem et de la nationalité juive.



PALAIS D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE.

Hôpital de Sainte-Hélène.

ment sous la domination de Jean. Cette lisière doit être très-approximativement limitée par une ligne parallèle à la face occidentale du Haram-ech-Chérif et partant de la porte actuelle des Moghrabins, pour remonter directement au nord, jusqu'à l'hôpital d'Hélène (ce qui, soit dit entre parenthèses, me paraît justifier l'identification de cet hôpital avec le palais de la reine d'Adiabène, au point de vue topographique). Je suppose de plus qu'à partir de ce point, la limite de la domination effective de Jean et de ses adhérents suivait la rue moderne qui va aboutir au nord-ouest de la porte actuelle de Damas, site certain des tours des Femmes.

Tout le reste de la ville devait être sous la main de Simon, et nous n'avons plus dès lors à nous occuper des détails présentés par le récit de Josèphe, et qui ne paraissent pas suffisamment clairs par eux-mêmes. On est conduit aussi à supposer que le palais de Monobaze devait être situé vers le point où se trouve aujourd'hui l'hôpital juif, c'est-à-dire à l'extrémité sud de l'escarpement oriental du mont Sion, faisant face à l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif. On conçoit d'ailleurs que la situation de Simon lui ait permis d'être seul maître de la fontaine de Siloë.

Maintenant que je crois avoir suffisamment éclairci ce qui est relatif à la répartition des différents quartiers de Jérusalem entre les deux factions qui se disputaient la suprématie, je puis reprendre le cours de mon récit.

Les deux partis en guerre avaient, en brûlant tout ce qui se trouvait entre eux, préparé une sorte de champ de bataille perpétuel. Il ne faut pas croire que la présence des camps romains, devant les murailles de la ville, avait fait cesser les dissensions intestines; au premier moment, l'arrivée subite de l'étranger avait bien calmé l'exaspération des belligérants; mais ce bon effet avait été de courte durée, et pres-

que aussitôt la guerre civile s'était rallumée. Ils se battaient donc incessamment entre eux, et faisaient ainsi tout ce qu'il fallait pour servir à merveille les desseins des assiégeants¹.

Ces faits suggèrent à Josèphe d'amères récriminations contre ses compatriotes, récriminations que je juge inutile de reproduire, en me contentant d'en rapporter la conclusion.

« Oui, dit Josèphe, j'affirme que la sédition a détruit la ville, « et que les Romains ont détruit la sédition, obstacle bien « autrement difficile à vaincre que les murailles de la cité. « Aussi les Juifs doivent-ils attribuer aux leurs les tristes « calamités qu'ils ont eu à endurer, tandis qu'ils doivent « attribuer aux Romains tout ce qui leur est arrivé de juste « et de bon. J'en fais juge quiconque connaît les événements². »

Moi, j'en fais juge quiconque prendra la peine de lire ce livre.

Pendant que telle était la situation des choses à l'intérieur de la ville, Titus, accompagné d'une escorte de cavaliers d'élite, opérait avec soin la reconnaissance de l'enceinte, pour fixer définitivement son point d'attaque. Après avoir longuement hésité, parce que partout où l'enceinte était couverte par des vallées, les approches étaient impossibles, et que de plus le mur primitif paraissait trop solide pour que les machines pussent l'entamer, il se décida à commencer les attaques à proximité du monument du grand prêtre Jean. Là en effet la muraille à battre était moins élevée, et elle ne se reliait pas à la seconde, par la raison qu'on n'avait pas eu de souci de multiplier les défenses dans la partie de la nouvelle ville qui était la moins habitée; à partir de là, il lui serait facile de marcher sur la dernière muraille, à travers laquelle il devait prendre la

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 4.

2. *Ibid.*, V, vi, 4.

ville haute, de même qu'il prendrait le hiéron en passant par Antonia ¹.

Tout ce que contient ce passage est rigoureusement exact. Le tombeau du grand prêtre Jean était à proximité immédiate de la tour Psephina; cela résulte de textes positifs que nous aurons à apprécier plus loin; par conséquent Titus, ainsi que cela devait être de toute nécessité, portait son attaque sur un saillant très-prononcé et dont les approches ne devaient pas présenter de difficultés sérieuses. Ce saillant forcé, toute la ville neuve tombait d'un seul coup au pouvoir des Romains; et de là ils pouvaient cheminer à la fois sur Antonia, sur le côté nord du hiéron extérieur et sur la deuxième enceinte. Une fois maîtres d'Antonia et de la seconde muraille, qui servait de chemise à la ville basse, il ne leur restait plus à enlever que le temple et la ville haute, c'est-à-dire la muraille antique. En d'autres termes, Titus pourrait alors procéder au siège de ce qui lui resterait à prendre, en marchant devant lui et avec toute sécurité sur ses derrières.

La reconnaissance faite par le jeune César fut marquée par un incident qui ne réussit qu'à l'exciter à presser les travaux du siège. Titus était accompagné par un de ses amis, nommé Nicanor², bien connu des assiégés, et par Josèphe. Ils eurent la pensée de s'approcher des murailles, afin de faire entendre des paroles de paix à ceux qui étaient aux créneaux. Une volée de flèches les accueillit et Nicanor fut blessé à l'épaule gauche; Titus comprit alors qu'il n'y avait plus à parlementer avec des gens qui ne respectaient même pas ceux qui tentaient de leur faire comprendre leur véritable intérêt. Aussitôt donc l'ordre fut donné aux soldats de dévas-

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 2.

2. Ce Nicanor est probablement le tribun qui, lors de la prise de Iotapata, décida Josèphe à se rendre aux Romains.

ter tous les abords de la place, de prendre des bois partout où il s'en trouverait, et de commencer la construction des *aggeres*.

L'armée devait être envoyée au travail sur trois points différents, et, une fois les ouvrages commencés, ceux-ci devaient être garnis d'hommes habiles à lancer le javelot et d'archers, devant lesquels seraient manœuvrés les scorpions, les catapultes et les balistes (τοὺς ὀξύβελεις καὶ καταπέλτας, καὶ τὰς λιθοβολοὺς μηχανάς), afin d'empêcher toute irruption subite de l'ennemi, et de contenir ceux mêmes qui du haut des murailles tenteraient d'entraver les opérations du siège. Tous les arbres des alentours de la ville furent immédiatement coupés, les bois obtenus ainsi furent rapidement conduits à pied d'œuvre, et l'armée entière se mit à l'ouvrage.

Que faisaient les assiégés pendant ce temps là? Livrés tout entiers à leurs rapines et à leurs massacres entre concitoyens, ils reprenaient courage. L'ennemi n'était-il pas tout occupé des travaux extérieurs? N'avaient-ils pas le temps de respirer, et de se venger du mal qui leur serait fait, si les Romains avaient le dessus¹? On le voit, les Juifs se faisaient d'étranges illusions, si Josèphe dit vrai; et pour concevoir ces illusions, il fallait qu'ils fussent bien peu au courant des opérations d'un siège et de leurs inévitables conséquences.

Quoi qu'il en soit, Jean, à cause de la crainte que lui inspirait Simon, refusait obstinément à ses adhérents, malgré leurs instances, la faculté d'aller combattre l'ennemi extérieur; quant à Simon, comme il avait les assiégeants sur les bras, il ne prenait pas de repos. Il se hâta de faire établir sur les murailles les machines de guerre qui avaient été enlevées jadis

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 2

à Cestius, lors de son désastre, et celles qui avaient été trouvées à la prise d'Antonia ¹. Malheureusement pour les Juifs, ils en ignoraient la manœuvre, et au commencement elles ne leur rendirent presque aucun service. Mais ils ne tardèrent guère à être instruits par des déserteurs, et aussitôt ils réus-

1. Nous trouvons dans le récit du siège de Iotapata (*Bell. Jud.*, III, vii, 9 et suiv.) quelques indications précieuses sur la forme, l'emploi et le nombre des machines de guerre transportées par une armée romaine de soixante mille hommes environ. Je me fais donc un devoir de rapporter ici ces passages intéressants.

Vespasien ayant établi en cercle (c'est-à-dire autour de la place) ses machines de jet (τὰς ἀριστερίας μηχανάς) (le nombre total de ces machines, ὄργανα, était de cent soixante), ordonna de tirer sur les défenseurs de la muraille. Les catapultes (καταπίλται) lancèrent des traits (τὰς λόγχας ἀνεργεῖζον), en même temps que des pierres pesant un talent étaient jetées par les pétroboles (ἐκ τῶν πετροβολῶν), et que du feu et un grand nombre de flèches envoyés sans interruption, rendaient non-seulement la muraille inhabitable, mais encore parvenaient jusqu'à l'intérieur de la place (ἀλλὰ καὶ τῆς ἐντὸς εὐσης ἐφικνίτο χώρας); car la troupe d'archers arabes, les acontistes (lanceurs de javelots) et les frondeurs tiraient tous, en même temps que les machines lançaient leurs projectiles (ἅμα ταῖς μηχανήμασιν ἐβαλλον) (parag. 9).

Presque toujours il délogeait les Juifs à l'aide des archers arabes, des frondeurs syriens et des balistes (λιθοβόλους) (parag. 18).

Vespasien donna l'ordre d'avancer le bélier. C'est une très-longue poutre, semblable à un mât de navire. Son extrémité est garnie d'une forte pièce de fer, façonnée en tête de bélier, ce qui lui a valu son nom. Elle est suspendue à l'aide de cordes et par son milieu, comme au corps d'une balance, à une autre poutre étayée de chaque côté par des pieux solides (σταυροῖς ἐκατέρωθεν ἰδραῖαις ὑποστηριγμένης). Tiré en arrière par un nombre considérable d'hommes qui réunissent ensuite leurs efforts pour la repousser en avant, elle va, de sa tête de fer, frapper les murailles. Il n'y a pas de tour si solide, ou de courtine (ἡ περίβολος πλατύς), qui puisse résister aux coups répétés de cette machine, si les premiers ne l'entament pas (parag. 19).

En ce moment, un Juif fit un acte de bravoure digne de louange et de mémoire. C'était un nommé Éléazar, fils de Samæas, originaire de Saab en Galilée. Soulevant une énorme pierre, il la lança avec une telle violence du haut de la muraille sur le bélier, qu'il en brisa la tête. Cela fait, d'un bond il se jeta au milieu des ennemis, s'empara de la tête du bélier et l'emporta, sans témoigner l'ombre de crainte. Sur le rempart, devenu le but de tous les coups de l'ennemi, coups qu'il recevait à corps découvert, il fut percé de cinq flèches. Il n'y fit pas attention, et, lorsqu'il eut remonté au sommet de

rent à en tirer un grand avantage contre les assiégeants. Ils ne cessaient d'ailleurs de faire pleuvoir les pierres et les flèches sur les travailleurs employés aux *aggeres*, et parfois

la muraille et s'y fut arrêté, à l'admiration de tous pour un trait semblable de vaillance, il ne put supporter plus longtemps la douleur de ses blessures et roula avec la tête de béliet, dont il ne se dessaisit pas (parag. 20).

Ce dernier passage ne peut s'expliquer qu'à la condition que la muraille en question (τὸ τείχος) n'ait été qu'une espèce de vallum en pierres amoncelées. Si c'eût été un vrai mur, comment cet homme eût-il pu y remonter? On le voit donc, le mot τείχος ne signifie pas toujours une muraille maçonnée en pierres de taille.

Enfin, nous trouvons un dernier passage très-curieux et relatif à la portée des machines romaines de trait. Malheureusement ce passage est empreint d'une exagération qu'il n'est guère possible de méconnaître; le voici :

Il était difficile de se garantir des projectiles lancés de loin par des machines qu'on ne voyait pas (certainement parce qu'elles étaient masquées, et non à cause de la distance). La violence des scorpions (ἰσχυρῶν) et des catapultes (καταπέλτων) abattait beaucoup de monde, et les grosses pierres lancées par les machines entamaient en sifflant les créneaux et écornaient les angles des tours (celles-ci étaient donc des tours carrées). Il n'y avait pas de peloton d'hommes rassemblés, en ordre assez profond pour que ces pierres énormes ne pénétrassent pas jusqu'au dernier rang, et ne le jetassent pas à terre. Un fait arrivé pendant cette nuit montra la puissance de ces machines de jet. L'un des combattants qui accompagnaient Josèphe eut la tête emportée par une pierre, et son crâne fut envoyé jusqu'au troisième stade, comme s'il eût été lancé par une fronde*. Pendant le jour, une femme enceinte, qui s'était un peu avancée en dehors de sa demeure, reçut dans le ventre un de ces projectiles qui emporta son enfant jusqu'à un demi-stade de distance (70 mètres) (parag. 23).

Parmi les défenseurs, ceux qui avaient le corps muni de cuirasses en firent un rempart à la place du mur qui s'était écroulé, avant que les machines servant à monter ne fussent jetées par les Romains (parag. 23) (πρὶν ἐλθεῖναι τὰς ἐπιβατηρίας μηχανάς).

Il s'agit évidemment ici de tabliers de ponts mobiles, et que l'on jetait en plan incliné sur la brèche afin d'en faciliter l'ascension.

Tous les renseignements que je viens de reproduire sont d'un très-haut intérêt pour l'histoire de l'art militaire, je ne puis donc pas regretter la longue digression à laquelle ils m'ont forcément entraîné.

* Ne parlons pas du stade olympique de 185 mètres, et évaluons en stades judaïques de 140 mètres la distance indiquée, nous trouvons au moins 280 mètres. Or, cela me paraît ridicule et inadmissible.

se ruant sur les pelotons de garde, ils en venaient aux mains avec eux ¹.

Les travailleurs romains étaient abrités contre les traits ennemis par des claies de branchages étendues au-dessus des terrassements, et les machines les protégeaient contre les sorties. Toutes les légions étaient munies de machines des plus remarquables, mais la dixième surtout avait à son service des scorpions puissants et d'énormes balistes à l'aide desquels elle faisait le plus grand mal, non-seulement aux sorties, mais même à ceux qui combattaient du haut des murailles. Les pierres lancées par ces machines pesaient 1 talent (plus de 60 kilogrammes), et elles avaient une portée efficace de plus de deux stades (370 mètres). Ces projectiles écrasaient non-seulement ceux qu'ils frappaient de plein fouet, mais encore ceux qu'ils atteignaient au loin, en ricochant. Dans les premiers moments les Juifs parvinrent à s'en garer, grâce à ce que les pierres employées étaient blanches, et que leur vue aussi bien que leur sifflement annonçait leur arrivée. Ils firent très-adroitement leur profit de cette remarque, et distribuèrent au sommet des tours des vigies chargées d'observer le jeu des machines; toutes les fois qu'un projectile était lancé, ils devaient crier en langue du pays : « Un trait vient ² ! » Alors ceux qui étaient menacés s'écartaient et se jetaient à terre; c'était un coup perdu. Les Romains, pour obvier à cet inconvénient, imaginèrent de noircir leurs projectiles. On ne put plus les signaler aussi facilement, et à partir de ce moment, chacun d'eux servit à tuer plusieurs hommes.

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 3.

2. Au siège de Sébastopol, des vigies signalaient de la même manière la venue des bombes, et bien des existences furent sauvées, grâce à cette précaution.

Cependant les Juifs, malgré tout ce qu'ils avaient à souffrir, malgré leurs pertes continuelles, ne cessaient de s'opposer, par tous les moyens en leur pouvoir, à l'achèvement des *aggeres*. Appelant à leur aide l'esprit d'invention et l'audace, ils inquiétaient jour et nuit les travailleurs romains¹.

Arrêtons-nous ici un instant, et parlons des *aggeres* que Titus fit construire contre l'enceinte extérieure de Jérusalem. Nous avons vu plus haut qu'il en fut construit sur trois points différents. Il était véritablement intéressant de s'assurer que sur place il existait des traces de ces grands mouvements de terres. *A priori* il y avait gros à parier que, vu le caractère éternellement insouciant des races qui, depuis les Romains, ont occupé ce pays, la recherche serait fructueuse. Je le déclare, mon espérance n'a pas été déçue. J'ai longuement étudié les points d'attaque présumés de Titus, avec l'aide de mes amis, MM. le commandant Gélis, et Aug. Salzmänn, et, à point nommé, nous avons retrouvé comme de véritables tire-l'œil, les *aggeres* de Titus. Ils ont bien eu, sans aucun doute, leur sommet quelque peu arasé par le temps, mais ils existent encore, élevés de plusieurs mètres, et traversant le fossé antique, dont il est facile de retrouver le tracé précis, lorsqu'il est taillé dans la roche.

Procédons par ordre : Titus a dirigé sa principale attaque contre la tour Psephina. Or, Psephina c'est la ruine nommée aujourd'hui Qasr-Djaloud, je l'ai déjà dit plus haut. Si nous recherchons le fossé antique, nous le retrouvons immédiatement ; car il est fort bien conservé en ce point, par un hasard vraiment providentiel, et il nous fournit avec toute la sûreté désirable le tracé de cette partie de l'enceinte antique. Elle constitue une crémaillère à trois crans successifs, fai-

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 3.

sant face au nord-ouest, et dont la face mitoyenne a été occupée par la tour Psephina. Au saillant de celle-ci, c'est-à-dire à l'extrémité sud, sur toute la largeur de la face sur laquelle elle était établie, le fossé est traversé par un *agger* parfaitement déterminé, et qui en recouvre toute l'escarpe.

Immédiatement au nord-est de Psephina était une seconde tour, dont l'assiette de rocher est très-visible encore aujourd'hui. Un second *agger* traverse le fossé et vient s'appuyer contre le saillant de droite (angle nord) de cette tour. A celui-ci comme au premier, la contrescarpe est, à très-peu près, noyée sous les terres accumulées. A coup sûr, ce groupe de deux *aggers* destinés à l'attaque d'un même saillant, représente l'une des attaques signalées par Josèphe, dans la répartition de l'armée assiégeante autour de la place, répartition qui avait probablement pour but d'éparpiller les ressources de la défense.

Du saillant occupé par le Qasr-Djaloud jusqu'au Bab-el-Aamoud, ou porte de Damas, l'enceinte actuelle, aussi bien que l'enceinte antique sur la base de laquelle elle s'est pour ainsi dire posée, l'enceinte, dis-je, présente deux branches à peu près rectilignes, dont la plus grande, celle qui se relie à la porte de Damas, est en retraite sur la première, qu'elle rachète par une face d'une cinquantaine de mètres de développement.

La branche reliée au voisinage de la tour Psephina offre, à peu près à son milieu, un cran de crémaillère formant une sorte de petit saillant, devant lequel le fossé taillé dans le roc est encore bien indiqué. Il est donc très-facile de reconnaître en ce point, c'est-à-dire contre le saillant même, un *agger* nettement caractérisé.

La même particularité se remarque au saillant formé par la face reliant les deux branches de l'enceinte dont nous nous

occupons. Nous avons donc ici encore un groupe de deux *aggers* placés à moins de 100 mètres de distance, d'axe en axe.

A 140 mètres plus loin, c'est-à-dire presque sur le milieu de la branche d'enceinte reliée au Bab-el-Aamoud, se voit en place un nouvel *agger* très-bien conservé.

Je serais assez disposé à considérer les trois *aggers* dont je viens de signaler la position, comme constituant, dans leur ensemble, une des trois attaques de Titus.

Enfin, à la porte de Damas, nous trouvons, à droite et à gauche des tours des Femmes, deux *aggers* très-élevés, très-caractérisés et dont l'origine ne peut guère être douteuse. Là donc, à mon avis, se trouve la troisième attaque de l'armée romaine.

Des fouilles à travers ces différents *aggers* seraient assurément fort instructives. Peut-être y retrouverait-on des indices saisissables du mode d'emploi et de la destination des bois qui entraient dans la composition des ouvrages de cette nature. Malheureusement ces fouilles, je n'ai pu les entreprendre, et un officier chargé d'une mission spéciale par le gouvernement français pourrait seul réussir à lever tous les obstacles que l'inertie turque élèverait avec le plus grand soin, mais sans savoir pourquoi, afin d'entraver une recherche de ce genre.

En considérant sur place la disposition et la dimension de ces *aggers*, il nous avait paru vraisemblable, à mes compagnons et à moi, qu'ils n'avaient pu être destinés qu'à supporter et à amener des tours d'approche; nous allons voir qu'ils ont dû servir de plates-formes pour les machines chargées de battre les murailles.

Lorsque le travail fut terminé, les *fabri* légionnaires (c'étaient évidemment des hommes dont l'instruction avait une

grande analogie avec celle des sapeurs du génie de nos jours) mesurèrent la distance qui séparait la tête de l'*agger* de la muraille. Ils employèrent, pour cela, un plomb suspendu à une cordelette, et que l'on jetait de l'*agger* contre la muraille. Il ne leur était pas possible de prendre autrement cette mesure essentielle, parce que du haut du mur on les eût accablés de traits de toute espèce; ayant reconnu, de cette façon, que les hélépoles pouvaient atteindre les points à battre, on les fit avancer. Titus alors fit approcher aussi les machines de jet, afin d'empêcher que les assiégés ne parvinssent à éloigner les béliers, et il donna l'ordre de commencer le battage.

Au fracas épouvantable qui retentit soudain sur trois points distincts de l'enceinte, répondirent de grandes clameurs partant de l'intérieur; la crainte envahit cette fois les plus déterminés des séditeux. Comprenant enfin que le danger qui les menaçait leur était commun, ils sentirent qu'ils n'avaient plus d'autre parti à prendre, que de réunir leurs efforts pour conjurer ce danger; les deux partis, tout à l'heure prêts à s'entrégorger, convinrent donc de déposer leurs haines et de réunir leurs armes contre les Romains, dût cette trêve du moment n'être que passagère et expirer aussitôt qu'ils auraient eu raison de l'étranger.

Simon le premier fit crier aux défenseurs du temple qu'ils pouvaient en sortir en toute sécurité, et courir aux murailles pour repousser les assiégeants. Jean, quoique plein de défiance, se vit obligé de permettre à ses soldats de profiter de cette offre. Amis et ennemis se mêlèrent immédiatement, sans souci de leurs querelles apaisées, et coururent à l'envi aux murailles, du haut desquelles ils se mirent à jeter des masses de matières enflammées sur les machines, en ne cessant d'accabler de traits les hommes qui manœuvraient les hélépoles.

Les plus audacieux, se précipitant en troupes nombreuses sur les batteries romaines, arrachaient les claies qui les protégeaient et attaquant corps à corps les hommes chargés de les défendre, parvenaient parfois à les vaincre, bien plus par leur témérité, que par leur expérience des armes.

Titus était infatigable; il ne cessait d'accourir au secours des siens, partout où le danger devenait sérieux, et couvrant les flancs de ses machines avec de la cavalerie chargée de soutenir les archers, il réussit à repousser les sorties d'incendiaires, et à répondre avantageusement au tir de ceux qui, du haut des tours, criblaient ses soldats de traits de toute espèce. Il put de la sorte rendre possible le jeu des hélépoles.

Cependant la muraille résistait aux coups, et un bélier de la quinzième légion arriva seul à renverser l'angle d'une tour. Mais il n'en résulta pas de danger immédiat pour cette tour qui dominait de beaucoup le point entamé, parce qu'il n'était pas facile d'arracher en même temps une partie du mur attenant à l'angle ruiné¹.

Il n'y avait guère qu'une seule issue à proximité des attaques principales, et par laquelle les Juifs pussent faire des sorties; c'était la porte qu'a remplacée aujourd'hui la porte de Beit-lehm ou Bab-el-Khalil. Peut-être aussi usèrent-ils pour attaquer les *aggers* les plus éloignés de la tour Psephina, de la porte ouverte dans la longue face septentrionale de l'enceinte, et qui probablement existait dès lors, là où se voit aujourd'hui la porte condamnée dite d'Hérode (Bab-*ez-Zaharieh*). Quoi qu'il en soit, les sorties, ayant affaire à de la cavalerie, devaient avoir beaucoup à souffrir; dans les mouvements de retraite, elles perdaient nécessairement

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 4.

un monde énorme et il y a tout lieu de croire que l'expérience ne fut pas souvent renouvelée, ou du moins qu'elle ne le fut que lorsque les circonstances semblaient la favoriser.

Dès le premier jour, en effet, les assiégés acquirent un peu plus de prudence. Une fois rentrés dans leurs murailles, ils se tinrent tranquilles et observèrent. Voyant alors les Romains regagner leur camp, et ne laisser qu'un petit nombre d'hommes de garde autour des travaux, parce qu'ils se figuraient que les Juifs s'étaient retirés, soit par lassitude, soit par crainte, ceux-ci se précipitèrent en masse par la porte placée près de la tour Hippicus, et qui n'était pas en vue, et ils se ruèrent, la torche à la main, sur les ouvrages d'attaque, avec une impétuosité telle, qu'ils parvinrent jusqu'aux retranchements du camp le plus prochain¹. Voilà l'explication de Josèphe; mais, où celui-ci ne voit que de l'impétuosité, il y a autre chose, à mon sens. Ainsi que je le disais, il n'y a qu'un instant, les sorties sur les attaques principales ne pouvaient s'exécuter que par la porte voisine de la tour Hippicus. Le bon sens l'indiquait; le fait est constaté positivement par notre historien. Mais pour réussir à incendier les machines qui mordaient la muraille, il fallait et du temps et une certaine liberté d'action; il était donc indispensable d'assaillir de front le camp placé vis-à-vis la tour Hippicus, et d'en occuper assez sérieusement la garnison, pour permettre à l'autre fraction de la sortie d'arriver sans difficultés sérieuses jusqu'aux *aggeres*. Voilà la seule explication possible de l'attaque de ce camp, attaque qui eût été insensée, sans un pareil but à atteindre.

Mais que dire, cette fois encore, de l'incurie romaine qui ne fait pas surveiller la porte par laquelle tout danger doit sortir?

¹. *Bell. Jud.*, V, vi, 5.

Les Juifs poussant des cris terribles eurent immédiatement devant eux ceux qui étaient proches, et ceux qui étaient loin accoururent en hâte. Ici l'impétuosité était bonne à quelque chose; elle réussit donc à l'emporter un moment sur la discipline romaine. Les premiers rencontrés furent culbutés par les Juifs qui se trouvèrent bientôt en présence de ceux qui s'étaient ralliés et mis en rang.

Au même moment un combat terrible avait lieu autour des machines que les uns s'efforçaient de brûler, et dont les autres ne s'efforçaient pas moins de détourner la flamme. Des cris de fureur retentissaient de part et d'autre; de part et d'autre on s'égorgeait. Les Juifs cependant, excités par la rage du désespoir, eurent un avantage marqué, car ils réussirent à mettre le feu aux ouvrages. Tout eût été dévoré par les flammes, si les hommes d'élite que Titus avait amenés d'Alexandrie, et qui dans ce combat montrèrent une vaillance incomparable, n'eussent réussi à contenir les assaillants jusqu'à ce que Titus, à la tête de sa cavalerie la plus solide, pût exécuter sur eux une charge à fond.

S'il faut en croire Josèphe, toujours prêt à attribuer à son héros seul le succès de tous les combats auxquels il prit part, Titus tua de sa propre main douze ennemis, et la terreur qu'il inspira fit prendre immédiatement la fuite aux autres. Je me permettrai de croire que les compagnons de Titus ne restèrent pas inactifs, lorsqu'ils chargèrent en même temps que lui, et que ce fut à cette charge collective que fut due la retraite des Juifs et le salut des ouvrages. Quoi qu'il en soit, une fois qu'ils eurent tourné les talons, les malheureux Juifs durent laisser bien des leurs sur le champ de bataille, et ils ne rentrèrent probablement qu'à grand'peine dans la ville, l'épée dans les reins.

Que devint la portion de la sortie qui s'était lancée bra-

vement sur le camp? Josèphe ne nous le dit pas, et je me crois presque en droit d'en conclure qu'ils ne battirent en retraite que lorsqu'ils virent la déroute de leurs compagnons.

De ce côté aussi, il y eut certainement beaucoup de sang versé. Il faut croire qu'on ne se faisait guère quartier de part et d'autre, puisque, après ce combat, il ne resta qu'un prisonnier vivant entre les mains des Romains.

Titus ne fit pas preuve en cette circonstance de sa clémence proverbiale, car il donna l'ordre de crucifier le malheureux en vue des murailles, afin, dit Josèphe, que ses compagnons, effrayés par ce spectacle, perdissent un peu de leur assurance. Voilà, on en conviendra, un étrange moyen d'apaiser les haines; et ce supplice, à coup sûr, ne fit qu'exaspérer ceux qui en furent spectateurs. Disons-le sans hésitation, traiter ainsi un prisonnier de guerre, pris bravement les armes à la main, c'était une infamie. Et ce n'est pas la seule qui marqua cette sanglante journée. Lorsque le combat eut cessé, Jean, le chef des Iduméens, entama du haut des murailles un colloque avec un soldat romain qu'il connaissait, et pendant qu'ils échangeaient des paroles inoffensives, un Arabe lui envoya en pleine poitrine une flèche qui le tua sur le coup. Ce fut un véritable deuil pour les Juifs, et une perte cruelle pour les patriotes, que Josèphe traite toujours de séditeux, car c'était à la fois un homme d'action et de conseil¹.

Dans la nuit qui suivit, un accident fortuit faillit devenir pour l'armée romaine la cause d'un véritable désastre. Titus avait fait construire trois tours de bois, hautes de 50 coudées (26^m25), destinées à être placées sur chacun des *aggeres* (ἐκάστου χώματος), afin que du haut de ces tours on pût chas-

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 5.

ser l'ennemi des murailles; vers minuit une de ces tours s'écroula spontanément¹.

Le nombre de ces tours nous donne le nombre des *aggeres* de l'attaque principale, puisque chacun d'eux en devait supporter une. Ils étaient donc au nombre de trois; et ces trois *aggeres*, nous les avons suffisamment reconnus, dans l'étude que nous avons faite plus haut de ceux qui existent encore à proximité du Qasr-Djaloud. Voyons maintenant quelles furent les conséquences de cet accident.

Le fracas que fit la tour en s'écroulant jeta l'épouvante dans l'esprit des soldats : croyant à une attaque subite de l'ennemi, chacun courut aux armes. Dans les camps tout était confusion et tumulte. Personne ne pouvait deviner ni dire ce qui se passait; l'imagination de chacun lui créait des fantômes d'autant plus terribles, que l'obscurité était profonde. Comme l'ennemi ne paraissait pas, les légionnaires commencèrent à avoir peur les uns des autres, si bien que chacun se mit à exiger le mot d'ordre de ses voisins, comme si les Juifs eussent été au milieu d'eux. Ce fut une véritable panique, jusqu'à ce que Titus, après s'être renseigné sur ce qui était arrivé, eut donné l'ordre de le proclamer devant tous. Ce fut à grand'peine que leur frayeur se calma, même lorsqu'ils connurent la cause du bruit qui avait interrompu leur sommeil².

Jusque-là les Juifs avaient résisté vigoureusement à tout ce que les Romains tentaient contre eux. L'emploi des tours d'approche leur devint funeste, car la plate-forme était garnie de machines légères et d'hommes armés de javelots, d'arcs et de frondes, qui les couvraient de leurs projectiles de toute nature. Ces tours, d'ailleurs, étant plus élevées que celles de

1. *Bell. Jud.*, V, vii, 4.

2. *Ibid.*, V, vii, 4.

la place, les assiégés ne pouvaient atteindre leurs ennemis ; de plus, elles n'étaient ni faciles à prendre, ni faciles à renverser, ni même attaquables par le feu, parce qu'elles étaient revêtues de fer. Les Juifs, forcés ainsi de se mettre hors de la portée des traits, ne pouvaient plus entraver le battage des béliers, qui, frappant sans cesse, avançaient peu à peu leur œuvre de destruction. La plus puissante des hélépoles manœuvrées par les Romains avait reçu, des Juifs eux-mêmes, le sobriquet de Nikôn (la Victorieuse), parce que rien ne lui résistait ; ce fut elle qui réussit à abattre un pan de la muraille.

Avant que cela n'arrivât, les Juifs, harassés par les combats continuels et par l'insomnie, avaient fini par ressentir une fatigue accablante, qui leur inspira la fatale pensée qu'il leur restait deux enceintes encore, derrière lesquelles ils pouvaient se réfugier, et que, par conséquent, il devenait inutile de s'obstiner à défendre celle-là, sans espoir d'y tenir. La plupart d'entre eux s'étaient donc retirés à bout de forces. Aussi, lorsque les Romains pénétrèrent dans la ville par la brèche que Nikôn avait ouverte, les Juifs désertèrent à l'instant tous les postes et coururent s'établir derrière la seconde enceinte. Ceux des Romains qui avaient franchi le rempart coururent immédiatement aux portes, par lesquelles ils livrèrent le passage à l'armée entière.

Titus s'empara ainsi de la première enceinte, le quinzième jour du siège, qui était le 7 du mois d'Artemisius. Une grande portion de la muraille fut immédiatement jetée bas, et la partie nord de la ville fut rasée, comme elle l'avait été déjà lors de l'expédition de Cestius¹.

Nous voici arrivés à une seconde date précise, qui est le 7 d'Artemisius. Nous pouvons donc construire un nouveau

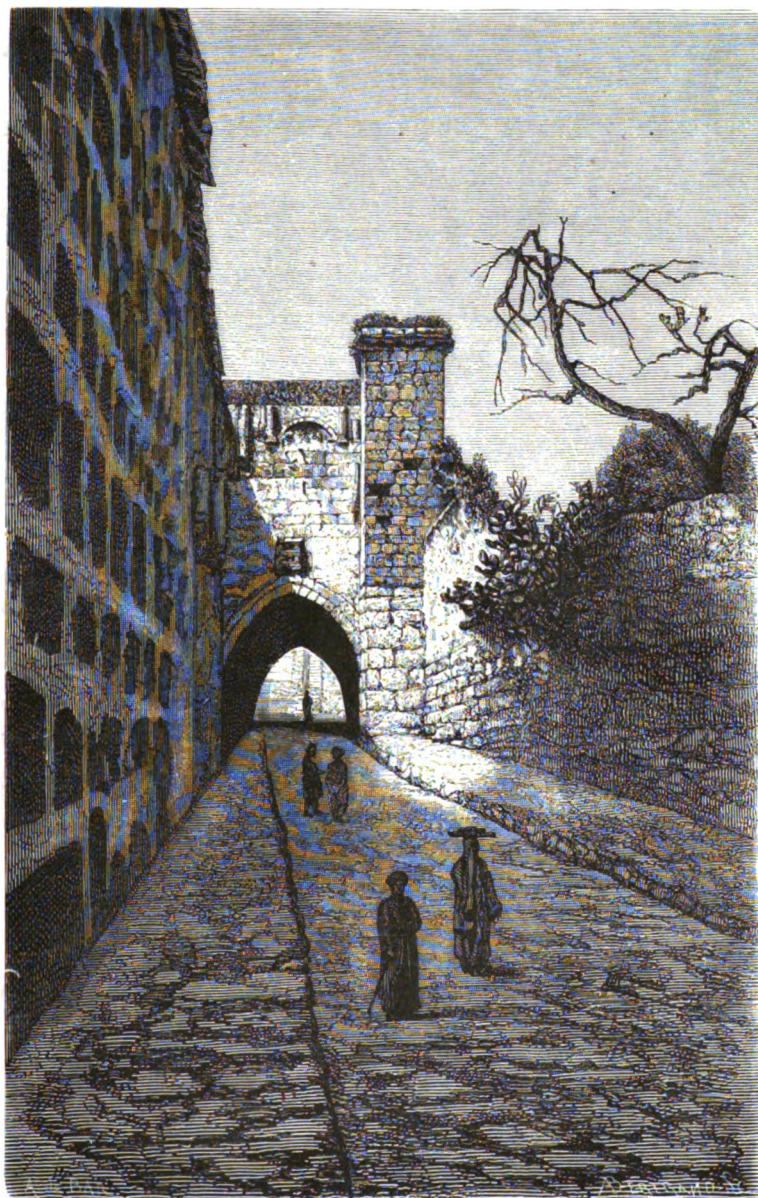
¹ Bell. Jud., V, vii, 2.

journal du siège, entre le 14 de Xanthicus et le 7 d'Artemisius.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES JULIENNES.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Xanthicus.... 14.	Mars..... 7.	Jean de Giscala s'empare du temple. — Titus vient camper devant Psephina.
— 15.	— 8.	Titus fait avec soin la reconnaissance de la place, pour fixer son point d'attaque. — Les abords de la ville sont dévastés; tous les arbres sont coupés et les bois préparés pour la construction des <i>aggeres</i> et des tours d'approche.
— 16.	— 9.	
— 17.	— 10.	
— 18.	— 11.	
— 19.	— 12.	
— 20.	— 13.	
— 21.	— 14.	
— 22.	— 15.	Premier jour du siège; la construction des <i>aggeres</i> est commencée.
— 23.	— 16.	
— 24.	— 17.	¹ Une fois les <i>aggeres</i> terminés, les béliers sont mis en batterie et entament la muraille. ² Sorties furieuses des Juifs (chute d'une tour, la nuit suivante). ³ Les tours d'approche sont appliquées à la muraille.
— 25.	— 18.	
— 26.	— 19.	
— 27.	— 20.	
— 28.	— 21.	
— 29.	— 22.	
— 30.	— 23.	
— 31.	— 24.	^{1, 2, 3.} Les dates précises de ces incidents ne peuvent être déterminées.
D'Artemisius. 1.	— 25.	
— 2.	— 26.	
— 3.	— 27.	
— 4.	— 28.	
— 5.	— 29.	
— 6.	— 30.	
— 7.	— 31.	Quinzième jour du siège; prise de la première enceinte.

Maintenant poursuivons notre récit.

Une fois maître de la ville neuve, Titus ne perdit pas de temps pour transporter son camp au dedans de l'enceinte qu'il venait d'enlever, et il l'établit au lieu que l'on appelait le camp des Assyriens (κατὰ τὴν Ἀσσυρίων παρεμβολὴν καλουμένην), en occupant tout l'espace intérieur jusqu'à la vallée du Cédron.



LE MONUMENT D'ALEXANDRE.

Voie Douleureuse.

Comme d'ailleurs la deuxième enceinte était hors de portée, les travaux de siège furent immédiatement commencés.

Les Juifs, partagés en deux bandes, résistaient vaillamment du haut de leurs remparts. Jean de Giscala défendait, avec les siens, la tour Antonia et le portique septentrional du hiéron, en face du monument d'Alexandre. Simon, de son côté, occupait avec ses adhérents les abords du monument de Jean, et garnissait toute la deuxième enceinte, jusqu'à la porte auprès de laquelle passait l'aqueduc entrant en ville dans le voisinage de la tour Hippicus ¹.

Tous ces détails, d'ailleurs assez précis, s'accordent d'une manière satisfaisante avec le terrain d'abord, et ensuite avec les positions que les deux partis occupaient dès le début du siège. Le monument d'Alexandre n'est, pour moi, que l'édifice très-antique qui se rencontre sur la Voie Douleureuse, en face de la ruelle conduisant à la porte du Haram-ech-Chérif nommée Bab-el-Aétin. A l'intérieur de cet édifice est établi aujourd'hui un petit cimetière qui, je le crois, ne reçoit plus d'inhumations. Quant à l'aqueduc signalé dans la ligne de défense de Simon, c'est bien certainement l'aqueduc qui amène les eaux du Birket-Mamillah à la grande piscine intérieure nommée Birket-Hammam-el-Bâtrak. Enfin la porte auprès de laquelle cet aqueduc pénétrait dans la ville était non moins certainement là où se trouve aujourd'hui le Bab-el-Khalil, ou porte de Beit-lehm.

Parfois les Juifs, franchissant leurs remparts, tentaient la fortune des combats; mais ils venaient se briser contre la tactique romaine qu'ils ne connaissaient pas; toujours ils étaient battus et forcés de se réfugier derrière leurs murailles, tandis que, lorsqu'ils se résignaient à défendre celles-ci, ils

¹ *Bell. Jud.*, V, VII, 3.

avaient habituellement l'avantage. Les Romains déployaient d'autant plus d'ardeur qu'ils se sentaient les plus forts et les plus habiles, et qu'ils comptaient sur une prompte victoire. Chez les Juifs c'était tout à la fois l'audace, la crainte, la patience, mais surtout l'espoir du salut qui animaient les combattants. Ni d'un côté ni de l'autre on ne prenait de relâche; c'étaient chaque jour des sorties, des assauts sans cesse renouvelés; il n'y avait pas de genre de combat qui ne fût tenté. A peine ceux qui étaient aux prises depuis le point du jour avaient-ils la faculté de prendre quelque repos pendant la nuit. et encore la nuit était-elle plus pénible que le jour, pour les deux partis en présence, parce que les Juifs craignaient sans cesse qu'on ne s'emparât de leurs murailles, et les Romains, qu'on n'envahît leurs retranchements. On attendait donc sous les armes le retour du jour, et l'aube retrouvait tout le monde prêt au combat. Parmi les Juifs régnait une noble émulation; chacun voulait courir le premier au danger, chacun voulait mériter les éloges des chefs; l'amour et la crainte de Simon tenaient à la fois tous les cœurs; et ceux auxquels il commandait avaient une telle déférence pour lui, que tous ils se fussent donné la mort, s'il le leur eût ordonné.

Quant aux Romains, l'habitude de la victoire, l'expérience des armes, la discipline et l'illustration du commandement auquel ils étaient soumis, les poussaient à se montrer braves. Mais ce qui surtout doublait leurs forces, c'était la présence de Titus qui était partout, toujours, et près de tous. Chacun eût regardé comme un opprobre de faire preuve de faiblesse pendant que le jeune César était présent à l'action et y prenait part en personne, se faisant ainsi le témoin des belles actions qu'il devait récompenser. Du reste, la plus belle récompense à laquelle aspiraient les hommes de cœur, était d'être connus de lui. Aussi beaucoup des soldats déployaient-ils le plus grand entrain. Un

jour, par exemple, que les Juifs étaient rangés en bataille au pied de leurs murailles, et en face des Romains avec lesquels ils échangeaient des nuées de javelots. un certain cavalier nommé Longinus, s'élançant hors des rangs, vint se jeter avec furie sur les Juifs ; il rompit leur ligne et tua deux de leurs plus braves soldats, le premier, en le frappant de sa lance au visage, lorsqu'il accourait au-devant de lui, et le second qui fuyait, en lui perçant le flanc du même fer qu'il avait retiré de la blessure du premier. Après ce double exploit, il réussit à se tirer de là, et à regagner la ligne de ses compagnons. Ce coup d'audace fut naturellement admiré de tous ; aussi beaucoup de soldats brûlaient-ils d'envie d'en faire autant.

Les Juifs de leur côté se montraient peu soucieux du danger, et n'avaient qu'une seule pensée, celle de faire le plus de mal possible à leurs ennemis¹. Pour eux, mourir était une joie, s'ils tombaient après avoir tué un Romain. Mais Titus ne se préoccupait pas moins du salut de ses soldats que de la victoire à conquérir. Il ne pouvait donc approuver ces actes de témérité individuelle qu'il qualifiait d'imprudences, et auxquels il mit fin par un ordre formel².

Ce prince avait fait amener l'hélepole contre la tour placée au milieu de la muraille septentrionale, et le battage avait commencé. Dans cette tour qu'avaient abandonnée tous les soldats juifs, chassés par les flèches romaines, ne se trouvait plus qu'un certain Castor, espèce de magicien (*ἀνὴρ γόης*), avec

1. Voici un très-curieux passage que nous fournit le traité Abboth de Rabbi-Nathan (C. 6) et qui prouve à la fois et la misère et la bravoure des assiégés : « Les hommes de Jérusalem mangeaient de la paille ; l'un de ceux qui combattaient sur les murailles dit : Qu'on me donne cinq dattes et j'enlèverai cinq têtes. On lui assigna cinq dattes, et il rapporta cinq têtes des hommes de Vespasien. »

2. *Bell. Jud.*, V, vii, 3.

une dizaine d'autres imposteurs de la même trempe, prêts à le seconder pour tendre un piège aux assaillants. Après être restés blottis quelque temps derrière les créneaux de la tour qu'ébranlait l'hélepole, ils se dressèrent tout à coup, et Castor tendant les bras, se mit à implorer Titus et à le supplier d'une voix lamentable de l'épargner. Le prince eut la simplicité de se fier à cette comédie, parce qu'il espérait toujours que les Juifs finiraient par capituler; il donna donc l'ordre de suspendre le jeu des béliers, et de ne plus lancer de flèches contre les suppliants; puis il somma Castor de lui dire ce qu'il voulait. Celui-ci répondit qu'il désirait descendre pour traiter; et Titus de le féliciter de cette bonne résolution et de déclarer que si tous voulaient faire comme lui, il était prêt à tendre une main amie à la population. Pendant ce temps-là, cinq des dix compagnons de Castor feignaient d'être de son avis; les cinq autres criaient que jamais ils ne se feraient les esclaves des Romains, tant qu'il leur resterait la ressource de mourir libres. Ce débat joué se prolongeait, et pendant ce temps-là l'attaque était suspendue; c'était ce que cherchait Castor qui fit avertir Simon de ce qui se passait, en le priant d'aviser à ce qu'il avait à faire pour tirer parti de cette trêve, son intention à lui étant de ne pas se moquer à demi du prince romain.

En même temps qu'il envoyait ce message à Simon, Castor faisait semblant d'exhorter à la paix ceux qui ne partageaient pas son avis. Ceux-ci, comme exaspérés par une pareille proposition, firent briller leurs épées au-dessus du parapet et en frappant mutuellement leurs cuirasses, ils s'affaissèrent comme blessés à mort. A cette vue, Titus et ceux qui l'accompagnaient furent saisis d'étonnement, et comme, d'en bas, ils ne pouvaient bien juger ce qui se passait au haut de la tour, ils se sentirent autant d'admiration que de pitié pour ces malheureux.

Sur ces entrefaites, une flèche partie du côté des Romains vint frapper Castor en plein visage; celui-ci, arrachant aussitôt le trait qu'il avait reçu, le montra à Titus, en se plaignant d'être la victime d'une iniquité. Titus adressa de vifs reproches à l'archer, et ordonna à Josèphe, qui était présent, d'aller donner la main à Castor. Mais Josèphe répondit qu'il s'en garderait bien, parce que ces prétendus suppliants ne machinaient rien de bon; il empêcha de bouger tous ceux de ses amis qui étaient tentés de s'approcher de la tour. Alors un déserteur nommé Æneas s'offrit à se rendre près de Castor; et comme celui-ci criait qu'il vint aussi quelqu'un pour recevoir l'argent qu'il voulait emporter avec lui, Æneas ne mit que plus d'empressement à accourir, sans prendre aucune précaution. Lorsque Castor le vit à portée, il souleva une énorme pierre et la lui lança, mais Æneas réussit à s'en garantir, et la pierre alla blesser un autre soldat qui l'avait suivi. Seulement alors Titus comprit qu'il était joué, et que la clémence était plus nuisible qu'utile à la guerre. Furieux de s'être laissé duper ainsi, il donna l'ordre de recommencer à faire agir l'hélépole avec toute la force possible. Castor et ses compagnons ressuscités mirent le feu à la tour, au moment où elle allait céder aux coups du bélier, et sautant à travers les flammes dans la chambre souterraine placée à l'étage inférieur, ils inspirèrent de nouveau la plus grande admiration aux Romains qui eurent la simplicité de se figurer que ces fourbes s'étaient pour tout de bon jetés dans le feu¹.

On le voit, Titus n'avait pas encore renoncé à son espérance d'entrer par capitulation dans Jérusalem, et il continuait à se laisser prendre aux stratagèmes les plus grossiers, pourvu qu'ils vinssent flatter cette espérance.

¹ *Bell. Jud.*, V, vii, 4.

Suivant toute apparence, la tour attaquée par Titus devait se trouver à peu près au point où la Voie Douleureuse, près avoir couru parallèlement à la face nord du Haram-ech-Chérif, et fait brusquement un coude en descendant vers le sud-est, pour reprendre la direction de l'est à l'ouest, un peu au nord de l'hôpital militaire, se dirige en montant assez rapidement vers le consulat de France, et la porte Judiciaire qui en est très-voisine. C'est donc un peu au nord de cet hôpital qu'a dû très-vraisemblablement se jouer la sanglante comédie de Castor, et s'ouvrir le passage qui donna accès aux Romains dans l'intérieur de la seconde enceinte.

Cette portion de la seconde enceinte fut forcée en effet le cinquième jour après la prise du premier mur¹. Voilà donc une nouvelle date à rattacher à celles que nous avons déjà fixées.

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES.		DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		
Artemisius....	7.	Mars.....	31.	Prise de la première enceinte.
—	8.	Avril.....	1.	Le siège du second mur commence.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	Ruse de Castor.
—	12.	—	5.	La seconde muraille est forcée.

Aussitôt la brèche ouverte et les Juifs chassés de ses abords, Titus se précipita dans la seconde enceinte à la tête de mille légionnaires et des hommes d'élite qui lui servaient d'escorte. Le point où les Romains pénétrèrent était celui où s'était établi, pour le service de la ville neuve, un bazar où se vendaient la laine, la chaudronnerie et les vêtements; là des ruelles tortueuses s'étendaient vers la muraille.

Si Titus eût fait abattre immédiatement la majeure partie

1. *Bell. Jud.*, V, VIII, 1.

de cette muraille, ou si, usant du droit de la guerre, il eût, une fois entré, dévasté et rasé ce dont il s'était emparé, très-probablement la victoire n'eût pas été aussi chèrement achetée. Bercé par son espoir opiniâtre de trouver enfin les Juifs sensibles à ce qu'il n'abusait pas des avantages que la force des armes lui procurait, il renonça à élargir la brèche, et à se faciliter ainsi, comme il l'aurait dû faire, les moyens de retraite, en cas de nécessité. Il se flattait d'ailleurs que les hommes envers lesquels il croyait se montrer bienfaisant, finiraient par éprouver de la répugnance à lui tendre des embûches. Lors donc qu'il eut franchi l'enceinte qu'il venait de forcer, il défendit expressément de passer au fil de l'épée les hommes dont on s'emparerait et de mettre le feu aux maisons. Il alla plus loin encore, car il fit offrir aux séditeux la faculté de combattre en ménageant les intérêts de la population, et il s'engagea formellement à indemniser les habitants des pertes qu'ils auraient souffertes.

Titus, on le voit, tenait par-dessus tout à conserver la ville à l'empire, et le temple à la ville. Des propositions aussi généreuses trouvèrent d'autant plus facilement de l'écho parmi la population inoffensive, que depuis longtemps elle était disposée à les accepter avec empressement; mais les séditeux ne voulurent voir dans cette humanité du vainqueur qu'un indice de faiblesse. Pour eux, Titus n'offrait de pareilles conditions, que parce qu'il se sentait incapable de se rendre maître du reste de la ville. Ils déclarèrent donc que quiconque serait suspect de trahison serait mis à mort, et ils égorgèrent sur le champ ceux qui se hasardèrent à prononcer le mot de paix. Ceci fait, ils attaquèrent incontinent les Romains qui s'étaient introduits dans la place, de front dans toutes les ruelles, du haut des toits et à revers par l'extérieur même de la muraille, à l'aide de sorties effec-

tuées par les portes éloignées de la brèche. Cette intervention si peu prévue jeta le trouble parmi les postes qui avaient été chargés de la garde des tours conquises. Ceux-ci se hâtèrent de fuir et de regagner le camp. De tous côtés dans la ville retentissaient les cris des soldats qui se voyaient enveloppés, et au dehors les clameurs des fuyards, épouvantés du sort probable de ceux qu'ils avaient abandonnés. Le nombre des combattants juifs ne cessait de s'accroître, et leur connaissance du dédale des ruelles dans lesquelles l'action était engagée, leur donnait un très-grand avantage. Les Romains étaient donc repoussés de partout avec des pertes énormes, malgré leur résistance désespérée. Il n'y avait pas en effet de moyen de montrer de la mollesse, la brèche étant beaucoup trop étroite pour permettre de sortir en nombre à la fois de ce coupe-gorge. Peu s'en fallut que tous ne périssent dans cette funeste tentative, et les survivants ne durent leur salut qu'à Titus. Celui-ci, garnissant d'archers l'extrémité de toutes les ruelles, et se portant de sa personne partout où la presse était la plus grande, réussit à arrêter l'ennemi à coups de flèches. Domitius Sabinus, qui ne le quittait pas et qui fit preuve de la plus grande bravoure en cette occasion, partagea avec le jeune César tout l'honneur de la journée. Titus ne cessa de repousser les assaillants à coups de flèches, que lorsque tous ses soldats furent hors de danger¹.

Ce succès momentané qui venait d'expulser les Romains de la seconde enceinte, aussitôt après qu'ils l'avaient forcée, enfla encore une fois outre mesure l'orgueil des Juifs. A partir de ce moment, ils se crurent invincibles, et ils demeurèrent persuadés que jamais plus l'ennemi n'oserait s'aventurer dans

1. *Bell. Jud.*, V, viii, 1.

la ville. Ils ne comprenaient pas qu'ils n'avaient eu affaire qu'à un détachement relativement faible, et ils ne se préoccupaient en aucune façon de la famine qui les menaçait.

Depuis longtemps déjà les gens paisibles manquaient de tout, et beaucoup avaient péri d'inanition; bien loin de s'en affliger, les séditeux voyaient en cela un avantage réel pour eux; ils ne tenaient d'ailleurs qu'à l'existence de ceux qui ne voulaient pas entendre parler de paix et qui ne consentaient à vivre que pour guerroyer contre les Romains; tous les autres n'étaient qu'un embarras, qu'un fardeau, que la mort se chargeait chaque jour d'alléger, à leur grande joie. Telles étaient leurs dispositions envers ceux qui étaient enfermés avec eux dans la ville.

Quant aux Romains qui s'efforçaient de franchir de nouveau la brèche qu'ils avaient ouverte, ils les repoussaient avec bravoure, en fermant de leurs corps cette brèche maudite. Pendant trois jours, la défense fut victorieuse, mais le quatrième jour Titus lui-même conduisit contre eux une colonne d'attaque dont ils ne purent soutenir le choc, et ils se virent forcés de reculer jusqu'aux positions qu'ils avaient gardées lors du premier assaut. Cette fois, le prince romain ne perdit pas de temps; toute la partie septentrionale de la muraille fut immédiatement démolie, et les Juifs durent se réfugier derrière la dernière enceinte. Les tours de toute la portion méridionale furent occupées par des garnisons romaines, et aussitôt Titus s'occupa d'organiser le siège de ce qui lui restait à prendre ¹.

Une nouvelle date nous est fournie par le récit de Josèphe; constatons-la donc par un tableau analogue aux précédents.

1. *Bell. Jud.*, V, VIII, 2.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius.....	12.	Avril.....	5.	La seconde enceinte est gagnée et reperdue.
—	13.	—	6.	} Combats continuels devant la brèche.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	La deuxième enceinte est définitivement prise et sa partie septentrionale est démolie.

Titus n'avait pas encore perdu toute espérance de voir les Juifs venir à composition; il crut donc bon de ralentir quelque peu les opérations du siège, pour donner à l'ennemi le temps de réfléchir. Il comptait cette fois sur la démoralisation qu'avaient dû jeter parmi les assiégés, et la ruine de la seconde enceinte, et l'imminence de la famine, dont la rapine ne pouvait plus guère retarder la venue. D'un autre côté, il voulait utiliser ce temps d'arrêt, et comme le moment était venu de faire aux soldats les distributions nécessaires, il donna l'ordre aux chefs de corps de rassembler leurs troupes en vue de la place, et de compter la solde à tous les hommes de l'armée. Ceux-ci, suivant la coutume, ayant mis toutes leurs armes au grand jour (ἀποκαλύψαντες τὰ ὄπλα θήκαι ἐσκεπασμένα, ayant tiré leurs armes de leurs étuis), furent passés en revue. les fantassins armés de pied en cap, et les cavaliers montés sur leurs chevaux richement caparaçonnés. Les abords de la ville resplendissaient d'or et d'argent, spectacle à la fois rassurant pour les Romains et terrible pour les Juifs. Ceux-ci couvraient la vieille muraille et toute la partie septentrionale du hiéron; toutes les maisons se montraient remplies de spectateurs, si bien que la ville entière disparaissait sous une innombrable multitude. Les plus audacieux étaient consternés à la vue de toutes les troupes romaines réunies, couvertes d'armes

splendides et dans l'ordre le plus parfait. Je suppose, ajoute Josèphe, que les séditeux eussent capitulé, s'ils n'avaient été convaincus que les crimes dont ils s'étaient souillés envers la population de Jérusalem n'avaient aucune grâce à espérer de la pitié des Romains; s'ils se rendaient, ils se sentaient voués au supplice; mieux valait mille fois mourir les armes à la main. Ainsi il était écrit que les innocents et les coupables, que la ville et les séditeux périraient ensemble¹!

D'après ce qui précède, il est clair que la revue que nous venons de décrire fut passée en avant du front de bannière du camp, et que les troupes romaines furent rangées en bataille devant ce qui restait à prendre de la malheureuse Jérusalem.

Quatre jours entiers furent employés à faire les distributions réglementaires aux légions. Le cinquième jour, comme les Juifs n'avaient manifesté aucune intention pacifique, Titus répartit ses troupes en deux corps, et fit commencer la construction des *aggeres*, devant Antonia et à côté du monument du Grand-Prêtre Jean. Cette double attaque pouvait seule le rendre maître de la ville haute et du hiéron; et encore fallait-il que le hiéron fût enlevé, pour que la ville haute pût être prise sans un trop grand danger.

A chaque attaque, deux *aggeres* devaient être élevés. et la construction de chacun d'eux était dévolue spécialement à une légion. Du côté du tombeau de Jean, les Idu-méens et les soldats de Simon tenaient tête aux travailleurs et les inquiétaient par de continuelles sorties. Quant à ceux qui étaient établis devant Antonia, les compagnons de Jean et la bande des Zélotes étaient chargés de les contenir. Ceux-ci avaient un grand avantage parce qu'étant placés

1. *Bell. Jud.*, V, ix, 1.

dans des positions très-dominantes, ils tenaient leurs adversaires sous la main ; de plus, ils avaient appris, petit à petit, à se servir avec succès des machines de guerre. Or, ils avaient à leur disposition trois cents scorpions et quarante balistes, à l'aide desquels ils entravaient très-efficacement la construction des *aggeres*. Titus, qui savait parfaitement que vouloir sauver la ville, c'était vouloir se perdre, Titus pressait à la fois les travaux du siège et tentait, avec non moins d'ardeur, tous les moyens possibles d'amener les Juifs à composition. Il pensait que les paroles valent quelquefois mieux que les armes, et tout en ne négligeant rien pour le prompt succès de celles-ci, il faisait engager les assiégés à penser à leur salut, et à rendre leur ville qui semblait déjà prise ; c'était Josèphe qu'il chargeait de leur faire ces ouvertures, dans leur propre langue, parce qu'il supposait qu'ils écouteront plus favorablement les supplications d'un de leurs compatriotes¹.

Avant de donner des détails sur la mission inutile de Josèphe, continuons à fixer les dates que nous rencontrons chemin faisant dans notre récit.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius....	13.	Avril.....	6.	Ces quatre jours sont consacrés à la revue de l'armée romaine et à la distribution des vivres et de la solde.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	Les <i>aggeres</i> sont commencés contre Antonia et contre la ville haute.

Maintenant, voyons comment Josèphe s'acquittait de la commission épineuse que lui avait confiée Titus. Il parcourait les abords des murailles, tout en ayant soin de se tenir hors

1. *Bell. Jüd.*, V, ix, 2.

de portée de trait, et il choisissait, pour pérorer, un lieu duquel ses paroles pussent être entendues du haut des remparts.

« Ayez pitié de vous-mêmes et du peuple, criait-il aux Juifs; ayez pitié de la patrie et du temple; et ne vous montrez pas plus cruels envers eux que les étrangers. Les Romains, pleins de respect pour tout ce qui vous est sacré, ont jusqu'à présent réprimé leur colère, et pourtant, voyez vos murailles: les plus fortes sont tombées devant eux; la plus faible vous reste. Ne savez-vous pas, par une triste expérience, qu'on ne résiste pas aux Romains? Les Juifs n'ont-ils pas appris qu'il fallait les servir? S'il est beau de combattre pour la liberté, c'était naguère qu'il fallait le faire. Quand une fois l'on a succombé, quand on a obéi pendant des années, vouloir secouer le joug, c'est le fait du désespoir; ce n'est pas prouver qu'on aime la liberté. Si l'on doit dédaigner des maîtres trop faibles, on doit respecter ceux qui sont les dominateurs de l'Univers entier. Quelles sont les régions qui ont échappé à la domination romaine? Celles qui ne sont bonnes à rien, soit à cause de la chaleur, soit à cause des frimas. Ne voyez-vous pas que partout la fortune s'est déclarée pour eux? Dieu lui-même, Dieu qui exerce son empire sur toutes les nations, Dieu est maintenant en Italie. La loi du plus fort est une loi éternelle qui domine les hommes, aussi bien que les bêtes féroces, et la victoire est toujours du côté des gros bataillons. Est-ce que vos ancêtres, qui valaient mieux que vous de toute manière, n'ont pas dû se soumettre aux Romains? Jamais ils ne s'y fussent résignés, s'ils n'avaient compris que Dieu s'était éloigné d'eux. Et vous, quelles ressources avez-vous pour résister? La plus grande partie de votre ville est prise; enfermés dans vos murailles, ces murailles fussent-elles entières, vous êtes en une pire condition que si vous aviez été écrasés. Pensez-vous donc que les Romains ignorent

que la famine vous étreint ? que le peuple meurt, et que bientôt les hommes de guerre mourront aussi ? Et si les Romains levaient le siège, s'ils ne forçaient pas votre ville l'épée à la main, est-ce que la plus atroce des guerres civiles ne vous dévorerait pas ? Est-ce que chaque heure du jour ne la rend pas plus affreuse ? Oh ! croyez-moi. Il est bon, il est sage, avant que le mal ne soit sans remède, il est sage, quand il en est temps encore, d'en venir à une pensée de salut. Les Romains peuvent vous pardonner tout ce qui s'est fait jusqu'ici ; mais vous les trouverez sans pitié, si vous persistez dans vos fureurs. Ils sont cléments dans la victoire et ils font taire leurs ressentiments, quand il s'agit de se montrer généreux et bienfaisants. Ils ne veulent pas que votre ville reste sans habitants, que votre pays devienne un désert. C'est pour cela que César vous tend encore la main. S'il prend Jérusalem par la force, pas un de vous n'a de salut à espérer, et il vous châtiara impitoyablement, parce que vous n'avez pas écouté la prière qu'il vous adresse, lorsque vous êtes à toute extrémité. Bientôt votre troisième muraille tombera, vous en pouvez juger par la ruine des deux premières, et quand bien même elle serait inexpugnable, la famine, terrible auxiliaire des Romains, la famine aura raison de vous ¹. »

Pendant que Josèphe adressait à ses compatriotes ces remontrances tant soit peu entachées de paradoxe, la plupart de ceux qui l'écoutaient du haut des murs lui répondaient par des sarcasmes ; beaucoup d'autres l'accablaient de malédictions, et quelques-uns essayaient de l'atteindre à coups de flèches et de javelots ².

En bonne conscience, il serait difficile de ne pas leur donner raison.

1. *Bell. Jud.*, V, ix, 3.

2. *Ibid.*, V, ix, 4.

Arrivés à ce point du récit de Josèphe, nous rencontrons un long discours, quelque chose comme une leçon d'histoire, qu'il prétend avoir eu l'idée de faire entendre aux défenseurs de Jérusalem, afin de les convaincre un peu mieux qu'il ne l'avait fait par sa première tirade. Je ne me sens pas, je l'avoue, le courage de transcrire ce discours qui est l'œuvre médiocre d'un rhéteur, et qui n'a rien de commun avec le cœur d'un homme de guerre¹. Je me contenterai donc d'en reproduire la conclusion ; après avoir imploré la pitié des Juifs pour leurs pères, leurs femmes et leurs enfants que la guerre et la famine vont bientôt anéantir : « Ma mère, ma femme, « ma famille, ma maison enfin qui n'est pas sans illustration, « tout cela est exposé aux mêmes dangers que vous. Peut- « être croyez-vous que c'est à cause d'eux que je vous parle « ainsi; eh bien, tuez-les! prenez mon sang pour prix de votre « salut; je suis prêt à mourir, si ma mort peut vous rendre « plus sages². »

Ces dernières paroles sont vraiment belles, et empreintes d'une énergie sauvage. En les prononçant il semble que le défenseur de Iotapata, que le Juif patriote se réveille. Bien que je ne fasse aucun cas du long discours que je me suis dispensé de reproduire, je n'ai pu résister au plaisir de citer ces paroles qui m'ont paru à la hauteur du drame terrible qui se jouait.

Josèphe nous dit qu'il pleurait, en criant à ses compatriotes ses dernières phrases ; certes, nous pouvons l'en croire. Quant aux séditeux, ils ne se laissèrent pas toucher; et ils n'eurent aucune confiance dans le sort qui leur serait réservé, s'ils changeaient d'avis. En revanche, le peuple n'eut plus

1. Qui voudra le lire, le trouvera au paragraphe 4 du chapitre ix du livre V de la *Guerre Judaïque*.

2. *Bell. Jud.*, V, ix, 4.

qu'une pensée, celle de fuir de cet enfer qui s'appelait Jérusalem.

Les uns vendaient à vil prix tout ce qu'ils possédaient; les autres avalaient les pièces d'or qu'ils avaient en leur possession, afin de les soustraire aux voleurs; puis ils s'évadaient et se réfugiaient auprès des Romains. Là, ils retrouvaient ce qu'ils avaient avalé, et pouvaient acheter ce dont ils avaient besoin. Titus les congédiait et leur permettait d'aller chercher un refuge où ils voudraient. Ce qui les excitait le plus à quitter la ville, c'était la pensée qu'ils se délivraient ainsi des affreuses misères dont ils avaient tant souffert, et qu'ils n'avaient plus à craindre la servitude.

Malheureusement pour eux, les soldats de Jean et de Simon prenaient plus de précautions encore pour les empêcher de fuir de la ville, qu'ils n'en prenaient pour en fermer l'entrée aux Romains. Quiconque se laissait soupçonner de songer à désertre était égorgé à l'instant¹.

Au reste, les riches qui persistaient à rester dans la ville avaient exactement la même chance; pour s'emparer de leurs biens, on les accusait de vouloir passer à l'ennemi, et on les massacrait. La faim ne servait qu'à exaspérer la fureur des séditeux, et chacun de ces deux fléaux allait grandissant chaque jour. Comme il n'y avait plus aucun dépôt connu de blé, on envahissait les maisons pour les fouiller. Si l'on trouvait quelque provision, on en tuait sans pitié les détenteurs, comme s'ils étaient coupables d'avoir nié qu'il leur restât quelque chose. Si l'on ne trouvait rien, on torturait les habitants, sous le prétexte qu'ils avaient trop bien caché leurs ressources. L'aspect de ces malheureux paraissait suffisant pour reconnaître s'ils gardaient oui ou non des vivres. Ceux qui

1. *Bell. Jud.*, V, x, 1.

semblaient encore en santé, passaient pour avoir d'abondantes provisions; ceux qui étaient moribonds étaient seuls épargnés. A quoi bon, en effet, tuer des hommes qui allaient sûrement mourir de faim? Beaucoup de ces infortunés donnaient tout ce qu'ils possédaient pour une mesure de blé, s'ils étaient riches, d'orge, s'ils étaient pauvres, puis ils se cachaient dans les réduits les plus obscurs de leurs maisons. Quelques-uns dévo-raient ces grains, sans prendre la peine de les moudre; d'autres en faisaient du pain, si la faim ou la terreur le leur permet-tait. On ne dressait plus de table nulle part, mais on se hâtait de manger à demi crus les aliments que l'on ne laissait pas au feu le temps de cuire ¹.

C'était un spectacle navrant de voir les plus forts se gorger plus que de raison, et les plus faibles se lamenter sur leur triste sort. La faim est la plus horrible de toutes les souffrances, car elle fait tout oublier, tout mépriser, même ce qui est le plus digne de respect. Ainsi l'on voyait des femmes arracher de la bouche une bribe de nourriture à leurs maris, des fils à leurs pères, et, ce qui est plus exécrationnable encore, des mères à leurs enfants. Elles ne frémissaient pas d'enlever à ces chers petits êtres flétris entre leurs bras, les quelques miettes qui pouvaient encore prolonger leur existence. Lorsqu'on prenait ces affreux repas, on ne réussissait jamais à le faire en secret, car les séditionnaires étaient toujours là, comme des harpies, toujours prêts à tout prendre de vive force. Une maison était-elle close? ceux qui s'y étaient enfermés étaient immédiatement soupçonnés de se cacher pour manger. Les portes étaient enfoncées, et les habitants étaient, à la lettre, forcés de rendre gorge. Les vieillards qui résistaient et ne voulaient pas se dessaisir de leur morceau de pain, étaient roués

1. *Bell. Jud.*, V, x, 2.

de coups. On traînait par les cheveux les femmes qui essayaient de cacher ce qu'elles s'apprêtaient à dévorer. Point de pitié pour la vieillesse, point de pitié pour l'enfance. Les enfants, on les brisait sur le pavé, tenant encore entre les dents la bouchée de pain qu'on leur disputait. Si quelqu'un, à la venue de ces bandits, se hâtait d'avaler ce qu'ils venaient lui arracher, ils le traitaient avec plus de cruauté encore, et comme s'il eût commis un crime. Pour découvrir les vivres cachés, ils inventaient des tortures infâmes (ὀρόβοις μὲν ἐμφράττοντες τοῖς ἀθλίοις τοὺς τῶν αἰδοίων πόρους, ῥάβδοις δ' ὀξείαις ἀναπείροντες τὰς ἑδρας¹). Pour forcer un malheureux à avouer qu'il avait un pain ou une poignée de farine, ils commettaient des actes dont la désignation seule fait horreur. Et que l'on ne croie pas que ces bourreaux fussent poussés par la faim ! Elle les eût, en quelque sorte, rendus excusables. Point ! Ils ne cherchaient qu'à inspirer la terreur et à se procurer des provisions pour le plus grand nombre possible de jours. Si parfois il arrivait que des infortunés parvinssent à se glisser de nuit jusqu'aux lignes romaines, afin de ramasser des racines sauvages et de l'herbe, on les attendait au retour, et lorsqu'ils se croyaient hors de danger, on leur enlevait tout ce qu'ils avaient recueilli. Ils avaient beau invoquer le nom redoutable de Dieu, supplier de leur laisser au moins une part de ce qu'ils avaient rapporté au péril de leur vie, il n'y avait rien pour eux, trop heureux si leurs spoliateurs ne les assassinaient pas².

Les petits étaient ainsi traités par les soldats ; les grands

1. Je ne me sens pas le courage de traduire cette phrase, et je me contente d'en donner la transcription latine pour ceux de mes lecteurs auxquels le grec ne serait pas familier : « Miseris pudendorum quidem meatus ervis obturantes, podicem vero præacutis sudibus transfigentes. » Ne serait-ce pas là une de ces accusations fantastiques que l'esprit de parti invente quelquefois ?

2. *Bell. Jud.*, V, x, 3.

et les riches étaient traînés devant les chefs qui se les réservaient. Pour les uns, on se contentait de les accuser fausement de trahir la patrie, et de vouloir livrer la ville aux Romains, et on les mettait incontinent à mort; pour la plupart, on produisait de faux témoins les dénonçant comme décidés à quitter la ville. Celui qui avait été dépouillé par Simon était remis entre les mains de Jean, et réciproquement. Les deux chefs se partageaient ainsi le sang et les cadavres de la nation; car si la discorde régnait entre eux, lorsqu'il s'agissait du pouvoir suprême, ils s'entendaient à merveille pour combiner leurs crimes¹.

Ces allégations de Josèphe sont trop passionnées pour ne pas paraître entachées d'exagération. N'oublions pas, d'ailleurs, que Josèphe n'était plus moralement en position de juger les événements avec impartialité; il appartenait, en effet, à l'un des deux grands partis en présence, dont chacun mettait sur le compte de l'autre les crimes les plus affreux, dont chacun accusait l'autre d'avoir causé la ruine de la patrie. Encore un étrange rapprochement à constater entre la révolution juive de 70 et la révolution française de 1793. Qu'on se rappelle le sort des suspects! N'est-ce pas mot pour mot ce que nous trouvons dans Josèphe?

Je fais grâce au lecteur du paragraphe que nous lisons ensuite dans le récit de Josèphe; parce que l'homme qui a pu l'écrire n'a plus à mes yeux ni le calme ni la dignité qui rendent l'historien respectable. On peut déplorer les crimes que le patriotisme mal entendu engendre parfois; mais il ne me semble pas permis d'arguer de ces crimes pour déclarer que la nation à laquelle on appartient est une race de brigands, digne de toutes les malédictions et de tous

1. *Bell. Jud.*, V, x, 4,

les supplices; or, c'est ce que fait Josèphe dans le paragraphe dont il s'agit.

Cependant, les *aggeres* construits par l'ordre de Titus, continuaient à s'élever, malgré toutes les pertes que, du haut de leurs murs, les Juifs faisaient subir aux travailleurs. Ce fut vers cette époque du siège que le jeune César détacha une partie de sa cavalerie pour explorer les vallées environnantes et donner la chasse à ceux qui sortaient de la ville afin d'aller à la maraude. Parmi eux se trouvaient quelques hommes de guerre auxquels les rapines de l'intérieur n'avaient pas réussi : mais le plus grand nombre était composé de pauvres plébéiens, que la crainte pour la vie de leurs proches empêchait seule de passer à l'ennemi. Ils ne pouvaient espérer, en effet, d'échapper en secret, avec leurs femmes et leurs enfants, à la surveillance des séditeux ; pas un d'eux ne pouvait supporter l'idée de laisser ces êtres si chers porter la peine de sa désertion. N'était-il pas sûr qu'on les mettrait à mort, ne pouvant plus atteindre les transfuges eux-mêmes ? La faim aiguillonnait leur audace ; mais presque toujours ils étaient surpris par les patrouilles romaines. Il fallait bien alors combattre pour se sauver d'un supplice certain, et après le combat il n'y avait plus à demander grâce. Après avoir été accablés de coups et torturés de mille manières avant d'expirer, leurs cadavres étaient crucifiés en vue des remparts de la ville. C'était pour Titus une affreuse peine de penser que chaque jour cinq cents Juifs au moins, et quelquefois beaucoup plus, périssaient de cette manière. Que pouvait-il faire ? Relâcher vivants les prisonniers, c'était impossible. Garder à vue une pareille multitude, c'était plus impossible encore. Il fermait donc les yeux et laissait faire, espérant toujours que cet odieux spectacle déciderait les Juifs à se rendre, par crainte d'un sort pareil. Quant aux soldats, emportés par la colère et par la haine, ils crucifiaient

leurs prisonniers, en variant, par manière de plaisanterie, les détails du supplice¹.

Se figure-t-on ce que devait être une semblable boucherie? Ah! je me plais à espérer, pour l'honneur des Romains, que ce chiffre de cinq cents victimes quotidiennes est grandement exagéré.

Bien loin d'amener les défenseurs de Jérusalem à des pensées de paix et de soumission, ces massacres ne faisaient que les exaspérer. Entraînant sur les remparts les parents des transfuges et ceux qu'ils soupçonnaient de nourrir des espérances de défection, ils leur faisaient voir de leurs propres yeux le sort réservé à tous ceux qui fuyaient en se fiant aux Romains; ils leur affirmaient que ce n'étaient pas des prisonniers, mais bien des suppliants que l'on traitait avec cette barbarie. Il n'en fallait pas tant pour que la plupart de ceux qui pensaient à fuir renonçassent à leurs projets, jusqu'au moment où la vérité fût connue. D'autres n'hésitèrent pas à passer immédiatement aux Romains et à courir au supplice sur lequel ils comptaient. Pour eux la mort donnée par l'ennemi, comparée à la faim, c'était le terme de leurs misères, c'était le repos. Titus alors imagina de faire couper une main à un certain nombre de ces infortunés, afin qu'on ne pût les accuser d'être des déserteurs, et qu'on crût à leur parole, à cause de leur malheur, et il les renvoya, ainsi mutilés, à Jean et à Simon, pour supplier ceux-ci de cesser toute résistance, de ne pas pousser les Romains à détruire la ville, et de payer par leur reddition leur propre salut, celui de la patrie et celui du temple qui ne devait pas subir le même sort qu'eux. Pendant qu'il essayait ce nouveau moyen d'en venir à des pourparlers de paix, Titus ne cessait d'inspecter successivement tous les travaux des

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 4.

aggeres, témoignant par ce fait de sa volonté ferme de substituer promptement les actes aux paroles. Voici la seule réponse qui fut faite à ces ouvertures généreuses : les Juifs, rassemblés sur les remparts, tout en vociférant les plus terribles malédictions contre lui et contre son père, lui crièrent que pour eux la mort n'était rien, qu'entre elle et la servitude, leur choix était fait ; que tant qu'ils auraient un souffle de vie, ils l'emploieraient à faire le plus de mal possible aux Romains ; qu'ils se souciaient peu de la patrie, eux qui étaient destinés à mourir tout à l'heure, ainsi qu'il le disait lui-même ; que, quant au temple, peu importait qu'il pérît, car l'univers en était un bien plus beau ! que d'ailleurs, le Dieu qui habitait ce temple, saurait bien le conserver ; qu'ils avaient ce Dieu puissant pour auxiliaire, et que, forts de cette protection, ils se riaient de toutes les menaces, appelant de leurs vœux les faits, car la fin de toutes choses est entre les mains de Dieu. Voilà la réponse hautaine qu'ils firent, en l'assaisonnant d'injures furieuses¹. Et en cela ils eurent tort, parce que jamais les injures ne prouvent rien, et qu'ils avaient d'ailleurs suffisamment pour eux l'inflexible logique des nations qui ne veulent pas plier sous le joug étranger.

Vers cette époque arrivait à l'armée le jeune Antiochus Épiphanes, fils du roi de la Commagène, amenant à Titus un corps nombreux de troupes auxiliaires, et une garde particulière à sa personne et qui était connue sous le nom de Macédonienne. Dans cette troupe d'élite tous étaient du même âge, grands, robustes, sortant à peine de la première jeunesse, armés à l'ancienne mode macédonienne, et très-habiles à tous les exercices de la guerre. Ces qualités particulières leur avaient valu leur surnom de Macédoniens, surnom plus

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 2.

honorable que facile à justifier. De tous les rois qui s'étaient soumis aux Romains, le plus heureux fut longtemps le roi de la Commagène; mais le destin voulut que plus tard le vent de la fortune cessât de souffler pour lui, et dans sa vieillesse il apprit, par une cruelle expérience, que jusqu'à l'heure de la mort, il n'est pas permis de dire d'un homme que sa vie a été prospère. Son fils était l'Antiochus Épiphanes que j'ai nommé tout à l'heure, et au moment où il était présent au camp de Titus, son père était encore au comble de la puissance. Le jeune guerrier dit tout haut qu'il ne comprenait pas que les Romains hésitassent un instant à monter à l'assaut. De sa personne il était excellent homme de guerre, audacieux, assez robuste pour être excusable de tout oser. Titus sourit en entendant cette bravade et se contenta de dire : « C'est effectivement une affaire toute simple. » Antiochus alors, impétueux comme il l'était, s'élança avec ses Macédoniens et courut à la muraille. On devine comment ils furent accueillis. Grâce à son habileté et à son sang-froid, Antiochus évitait les javelots des Juifs, en leur envoyant les siens; mais presque tous ses jeunes compagnons furent atteints en un clin d'œil. L'amour-propre ne leur permettait pas de reculer, et ils ne se décidèrent à la retraite que lorsqu'ils furent presque tous blessés; ils durent penser alors que même en faveur de vrais Macédoniens, la victoire, pour se décider, avait besoin de la fortune d'un Alexandre ¹. Si Titus, ainsi que sa réponse à la forfanterie d'Épiphanes le fait naturellement supposer, voulait, en le laissant faire, donner une leçon de prudence à ce jeune prince, il faut avouer qu'elle fut complète; il est fort probable que les Macédoniens, en pansant leurs blessures, auront compris et se seront dit plus d'une fois que la tactique romaine

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 3.

avait quelque chose de bon, et que la guerre de siège ne ressemblait pas à la guerre en rase campagne.

Les Romains, qui avaient commencé leurs *aggeres* le 12 du mois d'Artemisius, et qui y avaient travaillé sans relâche pendant dix-sept jours, ne les eurent à peu près terminés que le 29 du même mois¹. Rattachons ces deux dates à celles que nous avons déjà fixées.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius....	12.	Avril.....	5.	Les <i>aggeres</i> sont commencés.
—	13.	—	6.	Les travaux continuent.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	
—	20.	—	13.	
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	
—	28.	—	21.	
—	29.	—	22.	Les <i>aggeres</i> sont terminés.

Si les dates fixées par la phrase de Josèphe reproduite plus haut sont parfaitement d'accord entre elles, il faut reconnaître qu'elles ne le sont plus du tout avec celles que nous avons établies, à l'aide des trois tableaux qui précèdent celui-ci. En effet, il résulte de leur teneur que le 7 d'Artemisius (31 mars) la première enceinte fut prise. Les travaux de siège furent poursuivis sans délai, et comme les Romains

1. *Bell. Jud.*, V, XI, 4.

se trouvaient immédiatement devant Antonia, et devant le portique septentrional du hiéron, les *aggeres* placés sur ce point purent et durent être commencés dès cette date. Il est clair que leur construction ne gênait en rien le siège de la seconde enceinte; ils avaient au contraire l'avantage de faire une diversion et de contraindre les assiégés à éparpiller leurs moyens de défense.

Le 12 d'Artemisius (5 avril) la seconde muraille fut forcée une première fois, et évacuée dans la même journée. Ce ne fut que le 16 d'Artemisius (9 avril) que cette deuxième muraille fut définitivement prise, et largement ouverte. Du 13 au 16 inclus d'Artemisius (6 au 9 avril), il y eut un temps d'arrêt, pendant lequel eurent lieu la revue de l'armée et les distributions de toute nature qui devaient lui être faites. Le 17 d'Artemisius (10 avril) les *aggeres* furent commencés contre Antonia et contre la ville haute. Et voilà que dans le passage où nous sommes arrivés, nous lisons que les mêmes *aggeres* ont été commencés le 12 d'Artemisius (5 avril) et n'ont été terminés que le 29 du même mois (22 avril), après dix-sept journées de travail continu. Heureusement, je crois qu'il est facile d'expliquer cette discordance qui n'est en réalité qu'apparente.

Du 8 au 29 d'Artemisius (du 1^{er} au 22 avril) il y a vingt et un jours, sur lesquels quatre jours entiers ont été consacrés à la revue, les travaux du siège étant momentanément suspendus. Si donc de ces vingt et un jours nous en retranchons quatre, il reste bien les dix-sept jours employés, au dire de Josèphe, à la construction des *aggeres*. Mais il ne peut être question évidemment que de ceux établis devant Antonia, puisqu'on n'était pas maître encore du terrain où devaient être établis ceux qui seraient dirigés contre la ville haute. Ceux-ci ne furent commencés que le 17 d'Artemisius, comme

le dit Josèphe, cette date ne se rapportant qu'à eux seuls. Tous furent terminés le 29 d'Artemisius (22 avril), ceux contre Antonia en dix-sept jours de travail, et ceux contre la ville haute en douze jours seulement. Josèphe est donc dans le vrai quand il affirme que la construction de tous les différents *aggeres* a exigé dix-sept jours de travail; tou il a commis une petite inadvertance en faisant commencer tous ces travaux en même temps, le 17 d'Artemisius (10 avril). Pour être rigoureusement exact, il suffisait qu'il ne mentionnât pas, comme entrepris à cette date, les *aggeres* d'Antonia qui étaient déjà en pleine construction. Il y a donc forcément à corriger dans ce sens la phrase : Διχῇ διελὼν τὰ τάγματα Τίτος ἤρχετο χωμάτων κατὰ τε τὴν Ἀντωνίαν καὶ τὸ τοῦ Ἰωάννου μνημεῖον, au deuxième paragraphe du chapitre ix du V^e livre, et le mot ἤρχετο doit être reconnu comme à moitié inexact.

Dès lors nous sommes forcés de reconstruire les quatre tableaux précédents, en un seul représentant bien le journal du siège. C'est ce que nous allons faire ainsi qu'il suit :

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES.		DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		
Artemisius....	7.	Mars.....	31.	Prise de la première enceinte.
—	8.	Avril.....	1.	Le siège de la seconde muraille est commencé, ainsi que les <i>aggeres</i> contre Antonia.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	Ruse de Castor.
—	12.	—	5.	La deuxième muraille est forcée et reperdue.
—	13.	—	6.	Combats continuels devant la brèche. — Les travaux des <i>aggeres</i> devant Antonia continuent.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	La seconde muraille est définitivement prise et sa partie septentrionale est démolie.
—	17.	—	10.	Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont commencés.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius.... 18.	Avril..... 11.	Les travaux des <i>aggeres</i> sont poussés sans interruption.
— 19.	— 12.	
— 20.	— 13.	
— 21.	— 14.	
— 22.	— 15.	
— 23.	— 16.	
— 24.	— 17.	
— 25.	— 18.	
— 26.	— 19.	
— 27.	— 20.	
— 28.	— 21.	Tous les <i>aggeres</i> sont terminés.
— 29.	— 22.	

Malheureusement, ce tableau une fois construit, il se présente un nouvel embarras. Je n'y trouve pas en effet de place, avant le 17 d'Artemisius (10 avril), pour les quatre jours de revue et de distribution qui ont nécessairement précédé cette journée. Il n'y a qu'un seul moyen de les intercaler, c'est d'admettre que cette revue eut lieu immédiatement après la prise de la première enceinte, c'est-à-dire du 8 au 11 inclus d'Artemisius (1^{er} au 4 avril). Les travaux du siège n'auraient alors commencé réellement que le 12 d'Artemisius, et ce jour-là même la deuxième muraille aurait été prise et reperdue.

Avec cette explication, ce serait bien le 12 d'Artemisius (5 avril), ainsi que l'affirme Josèphe, que les *aggeres* auraient été commencés. De plus, il faudrait placer à cette date la ruse du magicien Castor qui se trouvait dans la tour attaquée à coups de bélier, et vers laquelle la première brèche fut ouverte.

Tout bien considéré, c'est là l'ordre chronologique que j'adopte, parce que, d'abord, il est le seul possible et qu'il paraît assez vraisemblable, d'ailleurs, qu'après la prise de la première enceinte, Titus ait ordonné et la revue et les distributions qui devenaient ainsi une sorte de repos et en même

temps de fête militaire fort bien à sa place, après un succès tel que la prise de la première enceinte. Il faut donc modifier le tableau qui précède en y insérant le fragment suivant au lieu de celui qui remplissait les mêmes dates.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius....	7.	Mars.....	31.	Prise de la première enceinte.
—	8.	Avril.....	1.	} Revue de l'armée victorieuse. Distribution de la solde et des vivres.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	} Attaque générale. — Les <i>aggeres</i> d'Antonia sont continués. — La seconde muraille est battue en brèche. — La muraille est forcée et reperdue.
—	12.	—	5.	

Tout le reste comme ci-dessus.

On voit qu'il n'est pas toujours facile de faire concorder les dires d'un témoin, même oculaire comme Josèphe. Cela tient à ce que celui-ci, écrivant à Rome plusieurs années peut-être après les événements qu'il avait à raconter, a pu facilement commettre quelque confusion dans les dates, sinon dans ses souvenirs des faits accomplis. De là tous les tâtonnements qui précèdent et que je ne saurais regretter.

Nous sommes en mesure maintenant de poursuivre notre récit qui semble jusqu'ici coordonné d'une manière satisfaisante, quant aux dates.

Nous avons dit tout à l'heure que les *aggeres* de Titus avaient été terminés le 29 d'Artemisius (22 avril). Voyons à préciser, mieux encore que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, le nombre et l'emplacement de ces grands ouvrages. Ils étaient au nombre de quatre et d'énormes dimensions. L'un d'eux, dirigé contre Antonia, avait été construit par la cinquième légion, dans le voisinage de la partie moyenne de la

piscine qu'on nommait Strouthion (c'est le nom de la plante appelée vulgairement » herbe à foulon, » et en botanique *Dipsacus*) ; à une distance d'environ 20 coudées (10^m, 50), la douzième légion avait élevé le sien. La dixième légion était occupée, fort loin de cette première attaque, à construire son *agger* contre la face nord du mur antique, dans le voisinage de la piscine nommée Amygdalon (l'Amande). Enfin la quinzième légion établissait le sien à environ 30 coudées (15^m, 75), plus loin, du côté du monument du Grand-Prêtre ¹.

Il est aujourd'hui facile de nous rendre compte des différentes positions de ces *aggeres*, dont la construction fut ordonnée à l'armée assiégeante. La piscine Strouthion existe encore de nos jours, mais elle est recouverte d'édifices modernes, ce qui n'empêche pas que des puits en service permettent d'y puiser de l'eau en abondance, pour les usages de la caserne voisine et de beaucoup d'établissements du même quartier. Elle semble occuper tout l'espace qui, au sud de la Voie Douloreuse, se trouve compris entre l'escarpement à pic du roc qui servit d'assiette à Antonia et la ruelle qui, de la Voie Douloreuse, conduit à la porte du Haram-ech-Chérif, nommée Bal-el-Hotta. Le Strouthion était relié à la Probatique (aujourd'hui Birket-Israël) par deux canaux voûtés qui existent toujours, à moitié encombrés, mais dans lesquels je n'ai pas essayé de m'aventurer. En d'autres termes, la piscine Strouthion occupait toute la partie médiane de la face septentrionale du hiéron. Faire un *agger* au beau milieu du Strouthion, comme le dit Josèphe, c'était, il faut l'avouer, choisir une assez mauvaise position, car on se plaçait ainsi bénévolement dans une sorte de rentrant, avec l'ennemi en tête et en flanc. D'un autre côté, bâtir un *agger* dans l'eau paraît bien

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 4.

difficile; ce n'eût été qu'un vrai passage de fossé, tenté à l'aide d'une accumulation de gros bois et de fascines, et pour arriver au pied du portique nord du hiéron, sans inquiéter grandement Antonia qui, au contraire, était le point essentiel à battre et à enlever, puisque Titus avait depuis longtemps reconnu que pour s'emparer du hiéron il fallait préalablement prendre Antonia, puis la détruire ou l'occuper. Il ne me paraît donc pas trop possible d'admettre que l'expression de Josèphe : κατὰ μέσον τῆς Στρουθίου καλουμένης κολυμβήθρας, soit juste. Et cela avec d'autant plus de raison que cet *agger* était dirigé contre Antonia (ἐπὶ τὴν Ἀντωνίαν). Ah! s'il nous eût dit que cet *agger* devait traverser la grande coupure qui séparait le roc d'Antonia de la colline de Bezetha, à la bonne heure; il n'y avait pas moyen de faire autrement. Serait-ce par hasard que ce fossé communiquait avec la piscine Strouthion, si bien que ces deux excavations formaient un ensemble auquel notre historien n'aura appliqué qu'un seul et même nom? C'est fort possible.

Quoi qu'il en soit, pour attaquer Antonia, il fallait marcher sur un de ses saillants; au milieu du Strouthion, on en était bien loin. Je suis donc porté à croire que ce premier *agger* était destiné à battre la face orientale d'Antonia, le saillant nord-est ayant été choisi pour point d'attaque, et que le second, celui de la douzième légion, était dirigé contre la face nord de ce même saillant. En ce cas, le premier de ces deux *aggeres* devait être construit à travers l'extrémité occidentale de la piscine Strouthion, qu'il fallait nécessairement combler en ce point. Est-ce là ce qui a été fait? Le bon sens le dit; mais j'avoue franchement que le texte de Josèphe ne le dit pas du tout. Notons de plus que la longueur de la piscine Strouthion est de 75 mètres; son axe mitoyen est donc à 37^m, 50 de son extrémité occidentale. Donnons, si nous vou-

lons, une largeur de 10 mètres à l'*agger* de la cinquième légion, il restera toujours 25 à 30 mètres de distance entre le flanc droit de cet *agger* et la face orientale du roc d'Antonia. Or l'*agger* de la douzième légion n'étant qu'à 10^m, 50 environ du premier, celui-là aurait encore été dirigé contre le portique nord du hiéron, et l'attaque prétendue d'Antonia aurait atteint tout autre chose qu'Antonia. Il y a donc là une impossibilité absolue, et je me vois, par suite de ce calcul bien simple, plus que jamais forcé d'admettre que c'est le saillant nord-est d'Antonia qui a été attaqué par l'extrémité du Strouthion, sur la face orientale, et par l'extrémité orientale de la face nord. De la sorte, la faible distance des deux *aggeres* est non-seulement explicable, mais encore forcée.

Maintenant, occupons-nous des autres, c'est-à-dire de ceux qui furent dirigés contre l'enceinte primitive de la ville haute. En s'emparant de la seconde muraille, Titus n'en avait plus devant lui qu'une seule à emporter. Il était donc maître de tous les quartiers qui s'étendaient jusqu'au Tyropœon, c'est-à-dire que les remparts qu'il avait à attaquer se dirigeaient presque en ligne droite, depuis l'emplacement actuel du Qalaah, ou château des Pisans, jusqu'à la muraille occidentale du hiéron (Heitel-Morharby), au point où est situé le Mekemeh. Donc il avait derrière lui la piscine d'Ézéchias, qui n'est que l'Amygdalon. Son point d'attaque devait être à très-peu près entre la tour de David (tour Phasaël), et l'emplacement actuel de l'hospice Prussien.

Dès lors, il devient probable que des deux *aggeres* construits sur ce point, celui de la dixième légion était en avant et un peu à l'ouest de l'Amygdalon, et celui de la quinzième légion à l'ouest du premier, et à une distance de 15 à 16 mètres seulement. Pour préciser la position de ce second *agger*, Josèphe se sert de l'expression : κατὰ τὸ τοῦ Ἀρχιερέως μνη-

μεῖον¹ : il est donc de toute évidence que le mot κατὰ signifie ici « du côté de » et rien de plus. Tout ce que nous avons dit de la situation probable de ce tombeau subsiste donc, et, avec le sens que nous adoptons forcément, il n'y a rien que d'exact dans le récit de Josèphe.

Maintenant que nous sommes fixés sur l'emplacement probable des derniers *aggers*, dont les traces ont dû nécessairement disparaître dans l'intérieur d'une ville où, depuis tant de siècles, des habitations se sont successivement bâties et superposées, continuons à raconter les événements.

Déjà les machines de siège avaient été mises en batterie sur les *aggers* dressés contre Antonia, lorsqu'une véritable catastrophe vint prouver aux Romains que les défenseurs de la place, qui étaient au moins aussi braves qu'eux, étaient à coup sûr plus rusés. Pendant que les soldats de Titus élevaient péniblement leurs *aggers*, Jean faisait miner tout l'intervalle qui les séparait d'Antonia.

Des galeries étaient creusées, étançonnées de poutres munies de chapeaux (στρυποῖς), et tout le vide en était rempli de menu bois enduit de poix et de bitume. Au moment opportun le feu fut mis à ces matières si éminemment combustibles, et quand les étançons furent brûlés, une immense fosse s'ouvrit partout devant les *aggers* qui s'y écroulèrent avec fracas.

Au premier moment, le feu fut comme étouffé par la chute de tant de matériaux, et il ne s'éleva qu'un nuage de poussière et de fumée ; mais aussitôt que le feu eut atteint ces matériaux, les flammes firent éruption. Les Romains, consternés, commencèrent à perdre courage, en voyant les effets du stratagème qui avait si bien réussi. Lorsqu'ils

1. *Bell. Jud.*, V, vi, 2.

croyaient déjà tenir la victoire, l'événement qu'ils avaient le moins prévu venait leur enlever leurs espérances. Il leur semblait inutile de travailler à éteindre l'incendie, puisque leurs *aggeres*, si péniblement élevés, n'en seraient pas moins détruits¹.

Très-probablement, les assiégés ne perdirent pas de temps pour faire jouer leur mine, et ce fut le jour même où les machines de siège furent mises en batterie, c'est-à-dire le 29 d'Artemisius (22 avril), que les ouvrages établis avec tant de peine furent anéantis.

Deux jours après, Simon à son tour attaqua les autres *aggeres*. Déjà de ce côté les hélépoles avaient commencé à battre les murailles².

Fixons ces dates.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius....	29.	Avril.....	22.	} Les <i>aggeres</i> devant Antonia sont ruinés par la mine.
—	30.	—	23.	
—	31.	—	24.	Simon attaque les <i>aggeres</i> élevés contre la ville haute.

A la tête de la sortie lancée par Simon, étaient un certain Tephtæus, natif de Garsis, ville de Galilée, Megassarus, l'un des serviteurs royaux de Mariamme³ et un Adiabénien, fils de Nabataëus, nommé d'aventure Chagiras (ce nom signifie boiteux)⁴. Ils s'élancèrent sur les machines, la torche à la main. Jamais, durant toute cette guerre, la ville n'envoya contre ses adversaires trois hommes plus audacieux et plus terribles. On eût dit à les voir qu'ils allaient vers des amis;

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 4.

2. *Ibid.*, V, xi, 5.

3. Il s'agit probablement ici de la Mariamme, femme répudiée de l'Ethnarque Archélaüs.

4. Joseph oublie de nous dire en quelle langue.

ils ne tremblèrent pas, n'hésitèrent pas, ne reculèrent pas d'une semelle, et se ruant à travers les Romains, ils mirent le feu aux machines. Criblés de traits, serrés de tous les côtés par des pointes d'épée, ils ne songèrent à se soustraire au danger, que lorsque les machines commencèrent à flamber.

A la vue des flammes, les Romains s'élancèrent hors des retranchements de leur camp et coururent au secours de leurs hélépoles; les Juifs, postés sur les murailles, s'efforçaient d'écarter les survenants, et ceux qui étaient descendus engageaient la lutte corps à corps avec eux, sans prendre la peine de s'occuper de leur propre sûreté. Déjà les toits des béliers étaient embrasés, lorsque les Romains s'efforcèrent de les arracher à l'incendie. Quant aux Juifs, ils les retenaient dans le feu, et, se cramponnant à leurs ferrures brûlantes, ils les maintenaient en place. Des béliers, le feu s'était communiqué aux *aggers* eux-mêmes, et son ardeur repoussait ceux qui voulaient s'en approcher. Enfin, les Romains, entourés de brasiers ardents, et n'espérant plus sauver leurs ouvrages, firent retraite et regagnèrent le camp.

Les Juifs les y poursuivirent l'épée dans les reins; ceux qui garnissaient d'abord les murailles étaient descendus en hâte pour grossir leur nombre, et, exaltés par leur succès du moment, ils chargeaient l'ennemi avec furie. Ils s'avancèrent jusqu'aux retranchements romains et engagèrent le combat avec ceux qui étaient de garde en avant de ces retranchements. Il y a toujours, en effet, sur le front du camp, un poste occupé à tour de rôle par les différents corps de troupe, et le règlement militaire des Romains punit de mort celui qui, pour quelque cause que ce soit, abandonne ce poste. Les hommes de garde ayant à choisir entre une mort glorieuse et le supplice, n'hésitèrent pas un moment. Ils se défendirent bravement, et beaucoup de fuyards eurent la pudeur de revenir

à leur secours. Amenant en hâte des machines de jet et les plaçant en batterie sur le *vallum*, ils s'efforcèrent de repousser la multitude qui sortait de la ville, et qui ne songeait pas à prendre de précautions, en courant à l'attaque; partout où des soldats romains se rencontraient, les Juifs se jetaient sur eux, et, s'enferrant sur les piques de leurs ennemis, ils venaient les heurter de leurs corps, en tombant pour ne plus se relever. En fin de compte, ces malheureux avaient moins d'avantage que d'audace, et c'était bien plus devant cette audace indomptable que devant le danger, que les Romains cédaient du terrain¹.

Titus était alors du côté d'Antonia, tout occupé à choisir l'emplacement des nouveaux *aggeres* à construire. A la nouvelle de cette attaque furibonde, il accourut en hâte et fit honte aux soldats qui avaient déjà la main sur les murailles de l'ennemi, de s'être laissé attaquer dans leurs propres retranchements, et assiéger par les Juifs qui semblaient sortir d'une véritable prison, pour intervertir les rôles. Mais il ne perdit pas de temps à pérorer, et s'étant mis à la tête de tout ce qu'il put réunir d'hommes d'élite, il déborda les assaillants afin de pouvoir les prendre en flanc. Les Juifs alors, bien que se trouvant entre deux feux, continuèrent la défense la plus opiniâtre. On combattait pêle-mêle, aveuglé par la poussière, poussant des cris assourdissants, et sans qu'il fût pour ainsi dire possible de discerner l'ami de l'ennemi. Les Juifs, à bout de forces, ne tenaient bon que parce qu'ils étaient sans espoir; les Romains, par amour de la gloire peut-être, mais bien plus certainement parce qu'ils voyaient leur futur empereur partager leurs dangers. Toute la multitude des assaillants eût été probablement prise, si elle

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 5.

ne se fût décidée à rentrer dans la ville, dès qu'elle vit la ligne de bataille modifiée par l'intervention de Titus.

Les Romains, quoiqu'ils fussent restés maîtres du terrain, n'en voyaient pas moins leurs *aggeres* ruinés; une heure avait suffi pour anéantir les ouvrages qu'ils avaient mis tant de jours à construire. Ils étaient donc consternés et beaucoup d'entre eux commençaient à croire qu'ils ne prendraient jamais la ville, avec les seules ressources dont ils pouvaient disposer¹.

Après cet événement, Titus assembla le conseil de guerre, et on y discuta le parti qui restait à prendre. Les plus ardents voulaient que l'armée entière fût menée à l'assaut. Ils appuyaient leur avis sur ce fait que les Juifs, n'ayant eu affaire jusqu'alors qu'à de faibles détachements, ne tiendraient probablement pas devant toute l'armée réunie, et que d'ailleurs s'ils tenaient, ils seraient bientôt écrasés sous les traits qui leur seraient envoyés. Les plus prudents conseillaient d'élever de nouveaux *aggeres*. D'autres enfin étaient d'avis que l'on devait s'en passer, et qu'il suffisait de bloquer étroitement la ville pour empêcher d'y introduire des vivres; la famine toute seule devant finir la besogne, sans qu'il fût besoin d'engager de nouveaux combats. Car il n'y avait pas lieu de batailler plus longtemps avec des forcenés qui n'avaient pas de plus chère espérance que celle de mourir par le fer ennemi, mais que le manque de vivres ferait promptement périr d'une mort plus horrible.

Quant à Titus, il ne croyait pas digne d'une armée aussi puissante que celle qu'il commandait, de s'abstenir de toute action; et pourtant, d'un autre côté, il convenait qu'il était inutile de harceler ceux qui devaient fatalement s'entre-

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 6.

détruire. Construire de nouveaux *aggeres* était chose bien difficile, à cause de la pénurie des bois de construction ; il était plus difficile encore de surveiller efficacement les sorties des maraudeurs. Construire une ligne de contrevallation continue n'était guère aisé, à cause de l'étendue de la ville et des difficultés du terrain. Il lui semblait, de plus, fort imprudent, sans avoir pris cette précaution, de tenter de nouvelles attaques contre les murailles. Fermer les issues ouvertes ne suffirait pas, parce que la nécessité et la parfaite connaissance des lieux en feraient découvrir de secrètes aux Juifs. Laisser, par un moyen quelconque, pénétrer des vivres dans la place, c'était faire traîner le siège en longueur ; il était enfin à craindre que la durée du temps employé ne diminuât l'éclat de la victoire, car, avec du temps, tout peut se faire, tandis que la promptitude du succès en décuple la gloire. Il conclut en disant que si l'on voulait concilier la sécurité des troupes avec la célérité des opérations, il n'y avait plus d'autre moyen que de construire une ligne de contrevallation continue, pour clore ainsi toutes les issues ; que les Juifs alors, désespérant de leur salut, se décideraient à rendre la ville, ou la laisseraient facilement prendre, quand la famine aurait eu raison de leur énergie ; que lui-même d'ailleurs ne resterait pas dans l'inaction, et qu'il recommencerait les *aggeres*, lorsque les assiégés ne seraient plus en état de s'opposer efficacement à leur construction ; que si quelqu'un trouvait cette œuvre gigantesque et trop difficile, il le priait de réfléchir qu'il n'était pas digne du nom romain de faire de petites choses, et qu'à Dieu seul il était facile d'en exécuter de grandes et sans labeur¹.

Cet avis ayant été goûté par tout le conseil, les chefs de corps reçurent l'ordre de porter immédiatement les troupes

1. *Bell. Jud.*, V, xi, 1.

dont ils disposaient sur la ligne des travaux. Il sembla alors qu'une ardeur surnaturelle s'était emparée du soldat. Le pourtour de la ville ayant été également réparti aux travailleurs, on vit non-seulement les légions, mais dans chaque légion les cohortes, faire assaut d'émulation. Le simple légionnaire s'efforçait de plaire au décurion, le décurion au centurion, le centurion au tribun, et les tribuns, enfin, luttaient d'enthousiasme avec les légats. Quant à Titus, son approbation était la récompense de ces nobles efforts; il ne cessait d'ailleurs de se porter de sa personne sur tous les points, et il inspectait chaque jour tout l'ensemble de l'ouvrage.

La ligne de contrevallation partant du camp des Assyriens, où était dressée la tente du prince, descendait à la partie la plus basse de la ville neuve, et de là, traversant la vallée du Cédron, elle gagnait le mont des Oliviers; s'infléchissant ensuite au midi, elle entourait la montagne jusqu'à la roche nommée le Péristéreon, puis la colline voisine qui domine la vallée où se trouve la piscine de Siloam; de là, tournant à l'occident, elle descendait dans la vallée de la Source. Puis, remontant auprès du tombeau du grand prêtre Ananus, et contournant la montagne sur laquelle Pompée avait jadis établi son camp, elle revenait vers le nord, s'avancait jusqu'à un certain hameau nommé la Maison des poichiches (Ἐπερίθων οἶκος), et, enveloppant ensuite le monument d'Hérode, elle venait, en se dirigeant vers l'orient, rejoindre les retranchements du camp, duquel elle s'était détachée à son point de départ. Cette ligne énorme avait trente-neuf stades de développement. Extérieurement étaient construits treize *castella*, dont la somme des pourtours était de dix stades. Tout cela fut fait en trois jours, tandis que l'on aurait pu craindre qu'il ne fallût des mois entiers pour l'achever; trois

jours seulement pour une œuvre aussi gigantesque, c'était incroyable.

Quand la ville eut été ainsi emprisonnée, et des garnisons placées dans les *castella*, Titus se réserva les premières rondes de nuit ; les secondes furent données à Alexander, et les légats des légions furent chargés des troisièmes. Les hommes de garde se distribuaient par la voie du sort les heures de sommeil, et pendant toute la durée de la nuit, des patrouilles parcouraient les intervalles des *castella*¹.

Nous devons forcément nous arrêter ici et discuter avec le plus grand soin les principaux renseignements topographiques que Josèphe vient de nous fournir.

Nous avons déjà fixé plus haut la position du camp des Assyriens, c'est-à-dire de l'emplacement même qui servit d'assiette au camp de Titus, lorsque ce prince se fut rendu maître de la première enceinte ou muraille d'Agrippa. C'était évidemment le flanc méridional du mont de Bezetha. Entre le sommet de ce mont et le niveau du seuil de Bab-Setty-Maryam, point le plus bas de la ville neuve, il y a une différence de 42 mètres (les cotes extrêmes de nivellement étant 786 et 744). Mais comme cette porte n'est guère qu'à 50 mètres de la face nord du hiéron, il est probable que la contrevallation sortait de l'enceinte, telle qu'elle est aujourd'hui, vers un point un peu plus élevé que l'emplacement de l'église de Sainte-Anne, en suivant la direction de la ruelle la plus au nord, qui court parallèlement à la Voie Douloureuse. Là, on était à 200 mètres des Juifs postés sur la grande tour de construction judaïque qui forme l'angle nord-est du Haram-ech-Chérif. A partir de ce point, ou d'un point certainement très-voisin, la contrevallation descendait au fond du

1. *Bell. Jud.*, V, xii, 2.

Cédron, et à en juger par la contrevallation si bien conservée de Massada, je suppose que cette branche descendait en suivant une direction assez voisine de la ligne de plus grande pente. Elle recoupait donc le fond de la vallée à une centaine de mètres environ au nord du tombeau de la Vierge. Puis elle gravissait la pente également roide du mont des Oliviers, où nous la retrouvons parfaitement reconnaissable, sur une longueur d'à peu près 700 mètres. Elle forme là une espèce de bourrelet couvert de pierres tombales, et sert en quelque sorte de limite au cimetière juif.

Qu'était-ce que la roche Péristéron (le colombier, le pigeonnier)? Nous n'en savons rien, puisque Josèphe n'a pas pris soin de nous le dire. Mais feu le D. Schulz, consul de Prusse à Jérusalem, a émis sur cette roche une hypothèse que je crois parfaitement fondée. A proximité de la contrevallation se trouve l'excavation funéraire si remarquable, connue sous le nom de tombeau des Prophètes. C'est un souterrain semi-circulaire, dans lequel les fours à cercueil sont disposés comme les trous à pigeon d'un colombier. Et comme, d'ailleurs, les caves sépulcrales destinées à recevoir les restes, ou mieux les cendres d'un grand nombre de personnes, se nommaient chez les Romains un *columbarium*, Schulz a supposé que le Péristéron de Josèphe n'était autre chose que le tombeau des Prophètes. Je l'admets d'autant plus volontiers que ce monument se trouve en effet bien voisin du point où le mont des Oliviers est séparé du mont du Scandale, qui est bien évidemment la colline désignée par Josèphe comme celle qui domine la vallée de Siloam. Les traces de la contrevallation, après s'être perdues sur une longueur de 300 mètres environ, se remontrent au delà de la route de Béthanie, sur le flanc qui domine le village de Siloam, et sur une longueur de plus de 600 mètres. Là, nouvelle lacune au point où elle des-

cendait, au fond de la vallée de la Source (εις τὴν τῆς πηγῆς φάραγγα). Cette source, c'est, à n'en pouvoir douter, celle du Bir-Eyoub. Car une fois la vallée franchie et le flanc oriental du mont du Mauvais-Conseil escaladé, on retrouve la contre-vallation bien caractérisée, et courant parallèlement à la vallée de Hinnom, sur une longueur de 300 mètres environ.

Ici se présente une nouvelle question : quel est le tombeau à qui nous devons attribuer le nom de tombeau du grand-prêtre Ananus ? Il y a tant de belles tombes creusées vers ce point, dans le flanc du mont du Mauvais-Conseil, qu'il serait téméraire d'attribuer à *priori* au grand prêtre Ananus l'une plutôt que l'autre. A mon avis, il est impossible d'émettre une hypothèse quelque peu plausible sur le compte de ce tombeau. Schulz a supposé que le tombeau d'Ananus pourrait bien n'être que la belle excavation funéraire connue sous le nom de grotte de Saint-Onuphre, mais je ne saurais me ranger à son avis ; car cette tombe est certainement bien plus ancienne que l'époque à laquelle le grand prêtre Ananus reçut la sépulture sur le mont du Mauvais-Conseil. Deux souverains pontifes ont porté ce nom ; mais tous deux sont d'une époque relativement assez récente. Ainsi, nous trouvons Ananus, fils de Seth, promu au souverain pontificat par Quirinius, et déposé par Valérius Gratus. Son fils, également nommé Ananus, fut également grand prêtre ; ce fut lui qui condamna saint Jacques à être lapidé. Albinus, procurateur de Judée sous Néron, le déposa, à la demande de la nation juive. Le tombeau qu'il s'agirait de retrouver a donc été creusé depuis l'ère chrétienne, et l'on ne fera croire à personne que la curieuse frise de la grotte de Saint-Onuphre ne soit pas de plusieurs siècles antérieure à cette époque.

Il y a, dans le voisinage immédiat, une vaste excavation maçonnée à la romaine et que l'on nomme improprement le

haq-ed-damm (le *chaudemar*, du moyen âge). Peut-être est-ce là le vrai tombeau d'Ananus. On peut le supposer, mais on ne saurait le prouver. Au reste, il est bon de noter qu'il ne peut être question dans le récit de Josèphe que du premier pontife du nom d'Ananus, le corps du second, mis à mort par les Juifs, étant resté sans sépulture.

Il résulte très-clairement du texte de Josèphe, que le mont du Mauvais-Conseil servit d'assiette au camp de Pompée. Quant à la ligne de contrevallation de Titus, elle suit la crête du banc de roches le plus élevé qui domine la vallée de Hinnom. Cette ligne se retrouve à peu près à 200 mètres (en plan) du Bir-Eyoub, et elle est très-reconnaissable sur une longueur d'environ 300 mètres, puis elle se perd de nouveau pour ne reparaitre que fort loin de là, et couronnant le mamelon qui, à l'occident, fait face à la tour Hippicus. Là, elle se montre sur une longueur de plus de 200 mètres. Mais, comme d'un autre côté, le camp détaché de celui de Titus, qui était placé devant Psephina, a été forcément construit sur ce mamelon, il serait fort possible que le retranchement qui se retrouve en ce point ne fût en réalité que celui du camp lui-même. Ce camp, d'ailleurs, a dû, comme celui de l'intérieur de Bezetha, voir la ligne de contrevallation venir s'appuyer sur ses flancs. Car là, il devenait inutile de tracer un nouveau *vallum* dont l'existence eût été parfaitement superflue.

Entre les deux dernières branches de retranchement que je viens d'indiquer, toute trace d'ouvrage militaire a disparu, grâce à la perpétuité des travaux de culture exécutés dans ce canton.

Où était placé le hameau des Pois chiches, que la contrevallation rencontrait en s'infléchissant au nord? Nous n'en savons absolument rien; mais à coup sûr, il devait se trouver au sud du Birket-es-Soulthan actuel, et très-probablement à

cheval sur la route de Beït-Lehm, là où il existe toujours un certain nombre de maisons, auprès desquelles est venu se placer l'hospice juif fondé par sir Moses Montefiore. La ligne enveloppait ensuite le monument d'Hérode situé dans le voisinage et au sud du Birket-Mamillah. Les nouvelles constructions russes, aussi bien que les travaux de jardinage, ont fait disparaître la ligne de contrevallation dans tout ce quartier. Mais nous la retrouvons parfaitement caractérisée, le long du chemin qui suit parallèlement la branche de la fortification moderne située entre le Qasr-Djaloud (tour Psephina) et la porte de Damas (porte située entre les tours des Femmes). Là elle se perd définitivement et tout naturellement, puisqu'elle rentrait dans Bezetha, pour venir s'appuyer sur le côté occidental du camp de Titus.

Voilà donc le tracé de la contrevallation bien déterminé ; mais il nous reste à vérifier certains chiffres que contient le récit de Josèphe. Suivant lui, la contrevallation entière avait un développement de 39 stades. Prenons le stade olympique de 185 mètres, nous aurons une longueur totale de 7215 mètres. Vérifions ce premier chiffre. Le compas ne nous donne que 5925 mètres ; il n'y a donc pas de doute possible, Josèphe s'est servi, comme pour l'évaluation du circuit des murailles de Jérusalem, d'un stade différent du stade olympique. Voyons donc s'il n'aurait pas cette fois encore adopté le stade hébraïque de 140 mètres. 39 de ces stades nous donnent 5460 mètres, somme qui diffère de 465 mètres de la somme des 39 stades indiqués par l'historien, c'est-à-dire de près de 3 stades hébraïques. A quoi tient cette erreur ? Je l'ignore ; mais j'affirme qu'elle existe.

Vient ensuite la mention des treize *castella* construits en dehors de la circonvallation, pour surveiller les approches de la ville et empêcher l'introduction de tout renfort et de

· tout convoi de vivres. D'où ceux-ci pouvaient-ils venir? Assurément pas de la côte de la Méditerranée qui était romaine, mais bien de la Pérée et de la Galilée. Chose très-remarquable! Si nous visitons un à un tous les sommets qui commandent les vallons ouverts de ce côté, nous retrouvons sur chacun d'eux un mamelon de pierraille, assez élevé et assez développé pour qu'il soit assez difficile de n'y pas reconnaître les *castella* désignés par Josèphe. Or, nous avons reconnu douze de ces ouvrages, et si Josèphe ne s'est pas trompé, il ne nous en manque qu'un seul, dont je n'essayerai pas, du reste, de déterminer *à priori* la situation. La somme des pourtours de ces treize *castella* fournit un ensemble de 10 stades, c'est-à-dire 1400 mètres. Chacun d'eux avait donc à très-peu près 107 mètres de tour, soit environ 26 mètres de côté. On voit que ces ouvrages n'étaient et ne pouvaient être en réalité que des postes, recevant chaque jour une garnison nouvelle, chargée de fournir les patrouilles de nuit.

Maintenant que nous avons décrit de notre mieux, à l'aide des restes encore subsistants, les travaux de contrevallation et de circonvallation construits par l'ordre de Titus, reprenons notre récit.

Dès que la faculté de sortir de la place fut ainsi enlevée aux Juifs, tout espoir de salut fut perdu pour eux, et la famine, s'aggravant rapidement, enleva bientôt des familles entières parmi le peuple. Les maisons étaient pleines de femmes et de petits enfants, tués par la faim; les rues étaient jonchées des cadavres de ceux que leur âge avait fait résister plus longtemps. Des jeunes hommes aux membres tuméfiés erraient comme des spectres sur les places publiques, et chacun d'eux tombait pour ne plus se relever, là où le fléau le frappait. Les survivants malades, ou même ceux qui avaient conservé leurs forces, n'osaient pas s'occuper d'en-

terrifier leurs proches, tant à cause de la multitude des morts, que parce qu'ils n'avaient plus à compter sur leur propre existence. Beaucoup moururent en effet en ensevelissant ceux qu'ils avaient perdus. Beaucoup d'autres allèrent se réfugier dans leur tombe, avant que l'heure fatale n'eût sonné pour eux.

Pas de deuil, pas de gémissements parmi les vivants ! L'horrible faim avait éteint toutes les affections. Ceux qui respiraient encore, contemplaient d'un œil sec et avec la raillerie sur les lèvres, ceux qui, plus vite qu'eux, avaient enfin trouvé le repos dans le trépas. Un profond silence et les ténèbres de la mort planaient sur la ville entière. Et pourtant le brigandage dominait encore toutes ces horreurs. Les bandits fouillant les maisons transformées en sépulcres, dépouillaient les cadavres, et après leur avoir arraché leur linceul, s'éloignaient en riant. Parfois ils perçaient de leurs épées les corps sans vie, comme pour éprouver la bonté de leurs glaives, ou ils égorgeaient ceux qui, étendus sur le sol, n'avaient pas encore rendu le dernier soupir. Mais si quelque malheureux les suppliait de l'achever, ils rejetaient sa prière, et laissaient à la faim le soin d'en finir avec lui.

Tous les mourants, désespérés de laisser après eux de pareils monstres, expiraient en jetant un dernier regard sur le temple.

Les séditeux avaient d'abord ordonné d'enterrer, aux frais du trésor public, les cadavres dont ils ne pouvaient supporter la puanteur. Mais bientôt, lorsqu'il n'y eut plus assez de bras pour inhumer ceux qui n'étaient plus, ils se contentèrent de les faire jeter du haut des murailles, dans les vallées placées au-dessous d'elles¹.

1. *Bell. Jud.*, V, XII, 3.

Un jour que Titus faisait le tour de ces vallées, il les vit encombrées d'amas de corps humains, desquels s'échappaient des torrents de sanie. A cet horrible spectacle, il ne put retenir ses larmes, et levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin que toutes ces calamités n'étaient pas son ouvrage.

Telle était la situation à l'intérieur de Jérusalem. Pendant ce temps-là, les Romains, qui n'avaient plus de sorties à repousser, car les hommes de guerre qui défendaient la place avaient fini par être atteints à leur tour par le désespoir et par l'inanition, les Romains, dis-je, se livraient au repos et à la joie, dans l'abondance des provisions de toutes sortes qui affluaient au camp, de la Syrie et des provinces voisines. Beaucoup d'entre eux avaient la cruauté de s'approcher des murailles, pour étaler les vivres dont ils regorgeaient, et irriter ainsi la faim de leurs ennemis.

Ces effroyables malheurs n'ébranlant en rien la détermination des séditeux, Titus, par compassion pour les misérables restes de la population, et dans la pensée d'arracher à la mort ceux qui n'avaient pas encore péri, fit commencer en hâte de nouveaux *aggeres*, en se procurant avec des difficultés extrêmes les bois nécessaires. Tous les arbres des alentours de la ville avaient été rasés pour subvenir aux premiers travaux. Aussi les soldats durent-ils aller cette fois en chercher jusqu'à la distance de 90 stades (plus de 12 kilomètres). Des *aggeres* plus puissants que les précédents furent élevés en quatre points contre Antonia seule. Titus ne cessant d'inspecter et de presser les travaux, montrait ainsi aux assiégés qu'il voulait en finir; mais ceux-ci n'avaient aucun repentir des crimes qu'ils avaient commis. Ils n'avaient plus ni corps ni âme, au salut desquels ils eussent à songer. La douleur en effet ne pouvait plus rien sur le corps, aucun sentiment humain n'avait plus d'accès dans l'âme de ceux qui déchiraient à

plaisir les cadavres du peuple, et qui entassaient dans les maisons tous ceux qui étaient à bout de forces¹.

Ce fut vers cette époque du siège, que Simon condamna au supplice Matthias lui-même, auquel il devait d'avoir occupé la ville. Ce Matthias était fils de Boëthus qui fut grand prêtre; ami fidèle du peuple, il en était adoré. Lorsqu'il vit tous les maux que les Zélotes, auxquels Jean était venu se réunir, infligeaient à la malheureuse population de Jérusalem, Matthias réussit à lui persuader d'accueillir comme un protecteur Simon, avec lequel il n'avait fait préalablement aucune convention, parce qu'il ne pouvait supposer qu'il eût jamais rien à craindre de sa part. Une fois entré dans la ville, où il ne tarda pas à se poser en maître, Simon mit au nombre de tous ses autres ennemis l'homme qui l'y avait fait admettre. Il le fit amener devant lui, l'accusa d'être favorable aux Romains², et sans lui donner la faculté de se défendre, il le condamna à mort, avec trois de ses fils, le quatrième s'étant depuis peu réfugié au camp de Titus. Matthias se voyant perdu, supplia Simon de le faire exécuter le premier, en implorant cette grâce suprême au nom du service qu'il

1. *Bell. Jud.*, V, xii, 4.

2. Je ne sais si Matthias fils de Boëthus méritait l'accusation qui fut portée contre lui, mais il paraît bien certain que les traîtres ne manquaient pas à Jérusalem. Nous trouvons dans le traité *Aboth* de Rabbi Nathan (c. iv), qui confond Vespasien avec Titus, le passage suivant :

Quand Vespasien vint pour détruire Jérusalem, Rabbi Iochanan en eut avis; il convoqua les habitants de Jérusalem et leur dit : « Mes enfants, pourquoi voulez-vous causer la ruine de cette ville et l'incendie du temple? Que vous demande l'ennemi? le simple désarmement. » Ils répondirent : « De même que nous avons soutenu la lutte contre ses deux prédécesseurs, de même, nous sortirons contre lui, et nous le tuerons. » Vespasien avait des partisans logés près des murs de Jérusalem; tout ce qu'ils entendaient, ils l'écrivaient sur des flèches qu'ils lançaient par dessus les murailles; ainsi ils annoncèrent que Rabbi Iochanan était un ami de César, et qu'il avait fait des remontrances pacifiques aux habitants de Jérusalem.

lui avait rendu, lorsqu'il l'avait fait admettre dans la place; pour toute réponse, le misérable ordonna de le tuer le dernier. Il fut donc égorgé sur les corps de ses trois fils assassinés sous ses yeux, après avoir été conduit en un point d'où leur supplice pouvait être vu des Romains. Simon avait chargé de l'office de bourreau Ananus fils de Bamadus, le plus cruel de ses satellites, et il avait pris cette disposition, afin que, si les Romains essayaient de faire quelque chose pour sauver Matthias, il pût lui-même tenter une sortie contre eux. Pour mettre le comble à son infamie, il défendit de donner la sépulture aux corps des suppliciés. Après ces quatre victimes, un prêtre d'illustre naissance nommé Ananias fils de Masambal, le secrétaire du Sanhédrin, Aristeus d'Emmaüs, et avec eux quinze des principaux notables du peuple furent égorgés. Le père de Josèphe l'historien fut jeté en prison, et il fut proclamé dans toute la ville qu'il était absolument interdit de lui adresser la parole ou même de s'approcher de lui, si l'on ne voulait être soupçonné de trahison. Quant à ceux qui osaient se plaindre en commun, ils étaient mis à mort sans autre information ¹.

Ces abominations étaient, on en conviendra, de nature à motiver les défections. Le premier qui essaya de se soustraire à ce régime de terreur fut Judas fils de Judas, l'un des chefs que Simon avait mis à la tête de ses adhérents et qu'il avait préposé à la garde d'une des tours de la ville. Ému probablement du sort des malheureux qu'il venait de voir égorger avec tant de cruauté, mais bien plutôt désireux de se mettre lui-même à l'abri du supplice, il convoqua secrètement dix de ses affidés, dans lesquels il avait la plus entière confiance, et il leur parla de la sorte : « Jusqu'à quand

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 4.

« supporterons-nous ces horreurs ? Quel espoir de salut
« nous reste-t-il, si nous continuons à servir un pareil
« monstre ? La famine nous écrase ; les Romains sont presque
« dans la ville, et Simon se montre le plus implacable
« ennemi de ceux qui l'ont servi. La crainte du châtimement
« qu'il a mérité est déjà dans son cœur, et nous ne pouvons
« pas douter de la foi romaine. Il n'y a plus à hésiter ;
« livrons la muraille, et sauvons ainsi la ville, en nous sau-
« vant nous-mêmes. Simon n'aura que ce qu'il mérite, si
« un juste supplice l'atteint plus vite qu'il ne pense. » Les
dix hommes auxquels Judas faisait ces ouvertures, s'em-
pressèrent d'adopter le projet de leur chef. Celui-ci, au point
du jour, fit sortir et dissémina, sous divers prétextes, tous les
autres soldats qu'il avait sous ses ordres, de peur que rien de
ce qui avait été décidé dans ce conciliabule ne vînt à tran-
spirer, et, à la troisième heure (de 8 à 9 heures du matin),
il appela les Romains du haut de la tour. Ceux-ci hésitèrent,
parce que beaucoup d'entre eux ne faisaient aucun cas des
offres de Judas, parce que d'autres y voyaient un piège et
que la plupart reculaient devant toute espèce d'action, per-
suadés qu'ils étaient qu'ils seraient bientôt, sans s'exposer,
maîtres de la place. Ces tergiversations causèrent la perte de
Judas. Titus, instruit de ce qui se passait, allait se décider à
s'approcher de l'enceinte, à la tête d'un détachement suffi-
sant, lorsque Simon, auquel le complot venait d'être dénoncé,
occupa la tour en toute hâte, mit à mort les coupables, sous
les yeux des Romains, et fit jeter leurs corps déchirés du haut
des murailles ¹. On voit que les chefs des assiégés étaient
bien servis.

Vers le même temps, Josèphe, qui ne cessait d'exhorter

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 2.

ses compatriotes à la paix, en rôdant autour des remparts, reçut une pierre à la tête et tomba évanoui. A la vue de sa chute, les Juifs se précipitèrent hors de la ville, et il eût été certainement enlevé par eux, si Titus n'eût envoyé à temps du monde à son secours. Pendant le combat qui s'ensuivit, Josèphe fut transporté en arrière par les Romains, sans être en état de se rendre compte de ce qui se passait. Les séditeux croyant avoir tué celui dont ils désiraient le plus ardemment la mort, poussèrent à cette vue de grands cris de joie. La nouvelle se répandit promptement dans la ville, et le peuple s'affligea en pensant qu'il avait perdu l'homme dans la foi duquel il avait placé sa dernière espérance. La mère de Josèphe apprit dans sa prison que son fils avait été tué, et elle dit avec calme à ses geôliers, tous hommes de Iotapata, qu'elle avait toujours été persuadée qu'il en serait ainsi, et que jamais elle ne reverrait son fils vivant. Dès qu'elle fut seule avec ses femmes, elle fondit en larmes et déplora son sort de mère, à qui il n'était pas permis d'ensevelir le fils qui, selon ses justes espérances, aurait dû l'ensevelir elle-même.

Heureusement cette fausse nouvelle ne la fit pas longtemps souffrir, et la joie qu'elle avait inspirée aux assiégés fut de courte durée. Josèphe, en effet, fut promptement remis des suites du coup qu'il avait reçu, et, s'avançant aussitôt vers les murailles, il cria aux Juifs qu'ils payeraient bientôt le mal qu'ils lui avaient fait, en exhortant de nouveau la population inoffensive à avoir confiance en lui. A sa vue, l'espérance revint dans le cœur des gens du peuple, et la consternation augmenta parmi les séditeux¹.

Nous trouvons dans la vie de Josèphe écrite par lui-

1. *Bell. Jud.*, V, xiii, 3.

même (cap. LXXV), un passage extrêmement curieux, qui peint à merveille la triste situation morale qui fut faite à notre historien, pendant toute la durée du siège de Jérusalem. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Vespasien, m'ayant fait partir d'Alexandrie avec Titus, pour aller assister au siège de Jérusalem, je m'y vis plus d'une fois en péril de mort, les Juifs faisant tous leurs efforts pour s'emparer de ma personne, dans le but unique de me livrer au supplice ; les Romains, toutes les fois qu'ils subissaient un échec, l'attribuant à une trahison de ma part, en appelant à l'empereur, et réclamant sans cesse que le châtiment dû à un traître me fût appliqué. Heureusement pour moi, Titus César, qui était habitué aux vicissitudes de la guerre, imposait silence aux soldats. »

On le voit, le malheureux Josèphe, s'il m'est permis de me servir d'une expression triviale, mais très-juste, Josèphe était placé entre l'enclume et le marteau, et très-certainement il ne dut son salut qu'à l'amitié des maîtres couronnés au service desquels il s'était voué, un peu par reconnaissance, et sans doute beaucoup par intérêt.

Aussitôt après, les désertions recommencèrent. Les uns, poussés par le désespoir, se jetaient du haut en bas des remparts ; les autres, feignant de marcher au combat, s'armaient de pierres et sortaient de la ville. Une fois hors d'atteinte, ils passaient aux Romains. Mais hélas ! un sort bien plus funeste que celui qu'ils avaient enduré dans la ville assiégée les attendait au camp, où ils trouvaient la satiété qui les tuait plus vite encore que la famine qu'ils avaient fuie. Ils arrivaient, en effet, tuméfiés par la faim, et la peau distendue par l'infiltration ; dévorant alors avec frénésie les vivres qu'on leur offrait en abondance, leur estomac se déchirait. A l'exception de ceux auxquels l'expérience avait appris à

réfréner leur appétit et à rendre peu à peu à leur corps l'habitude de recevoir des aliments, tous mouraient promptement.

Quant aux survivants, une autre plaie leur était réservée, et c'était la plus horrible de toutes. Un des transfuges fut aperçu par des Syriens, cherchant dans ses excréments des pièces d'or qu'il avait avalées. Nous avons raconté déjà que presque tous ceux qui formaient le dessein de s'enfuir, avalaient leur or pour le soustraire aux pillards qui fouillaient partout. L'or était d'ailleurs en si grande quantité dans Jérusalem, ajoute Josèphe, que la pièce qui avait valu jusqu'alors 25 drachmes attiques, n'en valait plus que 12. Cette opinion de notre historien me paraît complètement erronée ; en effet, si l'or monnayé avait perdu la moitié de sa valeur, c'est que les objets de première nécessité avaient doublé de prix. La décroissance des valeurs indiquées par Josèphe indique donc une grande misère, beaucoup plus réellement qu'une grande richesse.

Quoi qu'il en soit, le fait découvert par les Syriens fit aussitôt courir le bruit que les transfuges avaient les entrailles pleines d'or. Il n'en fallut pas plus pour que les Arabes et les Syriens auxiliaires se missent à fendre le ventre de ces malheureux, afin de fouiller leurs intestins, sans tenir aucun compte de leurs supplications désespérées. Je ne crois pas que les Juifs aient eu à endurer de plaie plus atroce que celle-là, car, dans l'espace d'une seule nuit, deux mille d'entre eux périrent de cette affreuse façon¹.

Dès que Titus apprit cette atrocité, son premier mouvement fut de faire cerner les assassins par sa cavalerie et de les tailler immédiatement en pièces. Mais ils étaient

1. *Bell. Jud.*, V, xiii, 4.

en telle multitude et il y avait une telle disproportion entre le nombre des bourreaux et celui des victimes, qu'il dut renoncer à ce châtiment sommaire. Il convoqua donc les chefs des auxiliaires et les légats des légions, car quelques légionnaires eux-mêmes s'étaient rendus coupables de ce crime odieux, et il leur demanda s'ils n'avaient pas honte des riches armes qu'ils portaient, en pensant que des soldats qui avaient l'honneur de combattre sous ses ordres, s'avilissaient par le plus lâche des crimes, pour poursuivre un lucre incertain. « Les Arabes et les Syriens, ajouta-t-il, peuvent
« être maîtres de leurs actes dans une guerre étrangère,
« mais croient-ils que je leur permettrai de faire partager
« aux Romains leur froide cruauté et leur haine des Juifs? Je
« le sais, déjà quelques légionnaires se sont rendus coupables
« de cette infamie. Quiconque la renouvellera sera impi-
« toyablement puni de mort. » Les légionnaires reçurent alors l'ordre de surveiller tous ceux sur lesquels pèserait un soupçon, et de les arrêter immédiatement. Malheureusement la soif de l'or aveugle celui qui la ressent et lui fait oublier toute prudence et toute honte. Dieu, d'ailleurs, avait condamné la nation entière, et avait décidé que ce qui semblait une voie de salut, ne serait que celle d'une perte assurée. Le crime que Titus avait défendu sous peine de mort, continua donc de se commettre en cachette. Ces barbares allaient à la rencontre des transfuges, afin de les atteindre avant qu'ils ne pussent être aperçus du camp, et ils les égorgeaient. Puis, après s'être assurés qu'il n'y avait pas dans les alentours de Romains aux aguets, ils se dépêchaient de fendre le ventre à leur victime, et d'arracher de ses entrailles leur horrible gain. Il arrivait rarement que l'avidité de ces misérables fût satisfaite, et presque toujours leur espérance était déçue. Certainement la terreur qu'un pareil sort inspirait

aux Juifs déserteurs dut faire rebrousser chemin à beaucoup d'entre eux¹. Triste, bien triste extrémité que celle où l'hésitation ne peut plus porter que sur le choix du supplice !

Dès que les rapines exercées sur la population de Jérusalem commencèrent à faire défaut, Jean n'hésita pas à recourir au sacrilège. Il fit fondre beaucoup des offrandes déposées dans le naos, puis la plupart des vases consacrés et nécessaires au culte, les bassins, les plats et les tables. Il n'épargna même pas les acratophores (cruches à vin) qu'Auguste et sa femme avaient envoyés au temple. Ainsi, tandis que les empereurs Romains avaient l'habitude d'honorer et d'enrichir le sanctuaire, on vit un Juif anéantir les dons pieux des étrangers, en disant à ses compagnons qu'on pouvait, sans scrupule, user de tout ce qui appartenait à Dieu, quand on combattait pour lui, et que le temple devait nourrir ses défenseurs. Le vin et l'huile consacrés aux libations à faire sur les holocaustes et confiés à la garde des prêtres, furent tirés des magasins (ceux-ci étaient dans le hiéron intérieur, ἐν τῷ ἐνδοτέρῳ ἱερῷ), et distribués aux soldats, qui n'eurent pas horreur de consommer plus d'un *hin* de ces provisions sacrées, qui devinrent leur boisson ou leur servirent à oindre leurs membres². « Je n'hésite pas à déclarer ce que la douleur m'inspire, ajoute Josèphe, et je crois fermement que si les Romains n'avaient pas persévéré dans le châtement de ces scélérats, la ville eût été engloutie par un tremblement de terre, ou noyée par un nouveau déluge, ou détruite par les foudres qui ravagèrent la terre sodonitique ; car elle contenait une race bien plus criminelle que celle qui fut anéantie dans cette catastrophe. Aussi la population

1. *Bell. Jud.*, V, xiii, 5.

2. Le hin était une mesure de capacité judaïque, équivalente à 3 litres, 045.

entière périt-elle par la folie furieuse de ceux qui s'étaient chargés de la défendre¹. »

On le voit, la haine de Josèphe contre ceux qui avaient fait le sacrifice de leur vie, pour se soustraire à la domination étrangère, se fait parfois brutalement jour. L'historien qui avait déserté la cause de la patrie, impute tous les crimes à ses adversaires politiques, et il exhale cette fois son indignation, à propos de faits que je ne me sens guère disposé à voir du même œil que lui. Les hommes déterminés à mourir et à défendre jusqu'au dernier soupir le sanctuaire de leur culte et de leur patriotisme, boivent le vin consacré et rendent quelque souplesse à leurs membres exténués par la lutte, en les oignant de l'huile destinée aux sacrifices. Singulier crime, on en conviendra, pour des gens que la famine étreint, et qui combattent à chaque heure du jour et de la nuit ! Je n'hésite pas à le dire, c'est Jean de Giscala qui a le beau rôle, et je ne puis pas me défendre de ressentir plus d'estime pour lui que pour Josèphe. Oui, il a eu mille fois raison de dire à ses compagnons que le temple devait nourrir ses défenseurs. Que Josèphe, aveuglé par la haine de parti, incrimine sans hésiter tous les actes des héroïques défenseurs de Jérusalem, libre à lui ! Mais, pour nous qui n'avons pas à subir les exaspérations d'une passion injuste, nous devons juger beaucoup plus froidement les hommes et les événements, et rien ne peut nous empêcher d'admirer en toute sincérité ce qui est vraiment digne d'admiration. Réduits à ne pouvoir consulter que les documents fournis par le représentant de l'un des partis qui déchiraient la nation juive, nous comprenons à merveille que, puisque les documents contradictoires font défaut, nous devons n'accueillir qu'avec défiance

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 6.

les renseignements qui nous viennent d'une plume partielle, et ne les utiliser qu'à la condition de les examiner de très-près, et de les soumettre au besoin à une appréciation sévère.

Mais reprenons notre récit, ou plutôt le récit de Josèphe.

A quoi bon décrire en détail ces scènes de mort ? Quelques faits généraux suffiront. Ainsi Mannæus fils de Lazare, qui, vers cette époque du siège, se réfugia au camp de Titus, affirma que, par une seule porte de la ville, on avait porté au dehors cent quinze mille huit cent quatre-vingts cadavres, depuis le jour où les Romains étaient venus camper à proximité des murailles, c'est-à-dire depuis le 14 du mois de Xanthicus (7 mars) jusqu'au 1^{er} du mois de Panemus (25 mai), soit soixante-dix-neuf jours. C'était un nombre immense. Mannæus n'était pas préposé à la garde de cette porte ; mais comme il était chargé de payer aux frais du trésor public le prix de l'enlèvement des corps, il avait bien fallu qu'il en constatât le nombre. Pour ceux qui n'étaient pas du bas peuple, leurs proches restaient chargés de leur sépulture. Voici, du reste, en quoi consistait cette sépulture : on transportait les corps et on les jetait hors de la ville. Après Mannæus, beaucoup d'autres notables, transfuges comme lui, affirmèrent que le nombre des pauvres dont les cadavres avaient été jetés par les différentes portes, s'élevait à six cent mille, mais qu'il n'était pas possible de trouver le nombre des autres. Quand les bras avaient manqué pour effectuer le transport des indigents, on avait entassé leurs cadavres dans les plus grandes maisons, que l'on avait clôturées ensuite.

Le prix de la mesure de froment était devenu d'un talent. et plus tard, lorsque, la ligne de contrevallation une fois construite, il n'y eut plus possibilité d'aller chercher de l'herbe

hors de la ville, il y eut des infortunés que la faim condamna à fouiller les égouts et à rechercher les vieilles fientes de bœuf, pour en tirer quelques débris ou quelques grains qu'ils dévoraient. Chose affreuse à dire, ce dont on détournait jadis les regards avec horreur était devenu une nourriture.

A ces récits, les Romains se sentaient émus de pitié. Quant aux séditeux, la vue de ces effroyables misères ne les touchait nullement, et ils étaient décidément prêts à les partager. La fatalité qui pesait sur la ville et sur eux-mêmes les avait tous aveuglés¹.

Il n'est pas possible de ne pas taxer d'exagération, et, je le dis sans hésiter, d'exagération monstrueuse, les chiffres que Josèphe vient de nous fournir. Il a pris soin de nous donner le nombre des combattants placés sous les ordres de Jean de Giscala et de Simon fils de Gioras, et, nous l'avons vu, ce nombre n'excédait pas vingt-trois mille hommes. Je le demande, est-il croyable que six cent mille personnes aient consenti à être victimes de la brutalité de ces vingt-trois mille soldats, que les armes romaines décimaient d'ailleurs chaque jour, et dont ils auraient eu raison, rien qu'en se ruant sur eux pour les étouffer? Et d'ailleurs, comment admettre la présence de plusieurs centaines de mille âmes, dans un espace aussi restreint que celui qu'occupait Jérusalem, même en supposant que chaque maison eût plusieurs étages, ce qui n'est pas du tout prouvé? Que le siège et la prise de Jérusalem aient constitué une des plus effroyables catastrophes enregistrées par l'histoire, cela n'est pas douteux; mais que cette catastrophe ait entraîné la mort de plusieurs centaines de mille hommes, cela n'est guère croyable, cela n'est guère possible. Je me réserve d'ailleurs d'en donner plus loin la

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 7,

preuve mathématique. La réalité est bien assez hideuse pour qu'il n'y ait pas intérêt à la surcharger de détails impossibles, pour faire de l'horreur de rhétorique.

Les fléaux qui sévissaient à Jérusalem allaient chaque jour s'aggravant, et l'irritation des assiégés s'aigrissait de plus en plus, grâce à leurs revers constants et à la famine qui commençait à moissonner dans leurs rangs, après avoir si cruellement frappé la population. Le spectacle des cadavres accumulés dans tous les quartiers de la ville était horrible; leur odeur était pestilentielle, et leur présence opposait partout un véritable obstacle aux mouvements des combattants. Ceux-ci, marchant en rang, par suite de l'expérience qu'ils avaient acquise au prix de leurs nombreuses défaites, étaient obligés de fouler aux pieds les corps qui leur barraient le chemin; en le faisant, ils n'éprouvaient plus ni horreur, ni pitié, et l'injure qu'ils faisaient aux morts ne leur semblait plus un fatal présage. Les mains souillées du sang de leurs compatriotes, ils couraient sus à l'étranger, comme pour reprocher à Dieu la lenteur du supplice qu'ils avaient mérité. Car, ce n'était pas l'espérance de la victoire, mais bien le désespoir seul qui les poussait à continuer la lutte.

De leur côté, les Romains, bien qu'ils eussent à payer au prix de fatigues inouïes leur approvisionnement de bois de construction, finirent par achever leurs nouveaux *aggeres* en vingt et un jours, après avoir rasé tous les arbres qui, dans un rayon de 90 stades, existaient encore autour de Jérusalem. L'aspect de la terre elle-même était devenu digne de pitié, car les lieux, ornés naguère d'arbres et de jardins, étaient transformés en désert sans verdure et sans ombrages. L'étranger même qui avait admiré jadis la Judée et les alentours si riants de la métropole, en voyant la désolation actuelle de tout le pays, ne pouvait retenir ses larmes, ni

s'empêcher de gémir sur un si triste changement. La guerre, en effet, avait anéanti jusqu'aux moindres vestiges de toute ancienne splendeur ; et celui qui , après avoir visité naguère cette malheureuse contrée, y eût été transporté tout d'un coup, ne l'eût pas reconnue et eût demandé où était Jérusalem ¹.

Lorsque le travail des *aggeres* fut fini, une vive crainte s'empara à la fois des Romains et des Juifs. Ceux-ci étaient convaincus que s'ils ne parvenaient à les incendier comme les premiers, la ville serait infailliblement prise ; ceux-là qu'ils ne la prendraient jamais, si leurs travaux étaient encore une fois anéantis. Les bois leur avaient manqué, les soldats étaient brisés de fatigue, et leurs échecs successifs leur avaient enlevé toute confiance. Chose étrange ! les horreurs qui se passaient dans la ville causaient plus de trouble aux assiégeants qu'aux assiégés, car elles n'amollissaient en rien la bravoure des Juifs, tandis que les Romains sentaient s'affaiblir leur espoir, en voyant leurs *aggeres* en butte aux coups de l'ennemi, leurs machines incapables de triompher de la solidité des murailles, et l'issue des combats douteuse, grâce à l'audace de leurs adversaires. Les Juifs, ils le savaient par expérience, avaient une bravoure contre laquelle ne pouvaient rien, ni la sédition, ni la famine, ni les périls de la lutte ; aussi regardaient-ils leurs attaques comme indomptables, et leurs cœurs comme inaccessibles à la crainte. De quoi seraient donc capables dans le succès ces hommes dont les revers enflammaient l'ardeur ! Aussi la garde des *aggeres* était-elle confiée à des postes solides et nombreux ².

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 1.

2. *Ibid.*, VI, 1, 2.

Voici un curieux renseignement que nous trouvons dans le Talmud, sur l'opinion que les Romains s'étaient faite de la bravoure des Juifs (Aboth de

Cette fois, Josèphe se laisse entraîner, malgré lui peut-être, à rendre justice à la bravoure des assiégés, et cela lui fait pardonner un peu les injures dont il les accable toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ce n'est certes pas par amour pour ses compatriotes qu'il a écrit ces lignes loyales; il faut donc que la vérité ait été bien éclatante, pour qu'elle se soit fait jour à travers les invectives habituelles de notre historien.

Jean et ses compagnons, enfermés dans Antonia, prenaient leurs précautions pour le cas où la muraille serait renversée, et, avant même que les béliers n'y fussent appliqués, ils tentaient une attaque contre les ouvrages des Romains. Ce suprême effort resta sans succès. Les Juifs s'étaient jetés en avant, la torche à la main, et il leur fallut rétrograder, avant même d'avoir atteint les *aggeres*. Leur mouvement avait été d'abord incertain et hésitant; ils avaient bien cherché à pénétrer dans les intervalles des ouvrages, mais sans entrain. Évidemment la crainte les dominait; en un mot, ils n'agissaient plus à la manière des Juifs. L'audace et l'élan qui sont propres à la nation leur faisaient défaut à la fois. Il n'y avait pas d'ensemble dans leur course; ils ne savaient plus revenir à la charge. S'avancant cette fois avec plus de mollesse que de coutume, ils trouvèrent les Romains beaucoup mieux sur leurs gardes; ceux-ci firent si bien un rempart de leurs corps et de leurs armes aux *aggeres* qu'ils défendaient, que tout passage fut fermé aux flammes des torches. Chaque soldat était décidé à mourir plutôt que de reculer d'une semelle. Pour

Rabbi Nathan, c. vi) : « Les habitants de Jérusalem mangeaient de la paille... Vespasien regarda leurs excréments, et voyant qu'ils ne provenaient pas de pain, il dit à ses soldats : « Ces gens mangent de la paille, et sont cependant « capables de vous battre. Quels ravages ne feraient-ils pas, s'ils mangeaient « comme vous mangez et s'ils buvaient comme vous buvez ! »

les Romains, en effet, toute espérance était perdue si ces nouveaux ouvrages étaient incendiés; et de plus il leur semblait honteux et déshonorant que la ruse l'emportât sur la valeur, la ténacité sur la discipline, le nombre sur l'habileté, en un mot, le Juif sur le Romain. Les machines de jet, d'ailleurs, appuyaient leur résistance, et envoyaient leurs traits jusqu'au milieu des Juifs. Celui qui était atteint gênait la marche des autres, et le danger les empêchait tous de se lancer en avant. Parmi ceux qui avaient gagné du terrain, entre deux décharges des machines, les uns, déconcertés par la contenance et la masse de leurs adversaires, les autres, blessés par les javelots, hésitaient et reculaient. Enfin, ils se décidèrent à la retraite, sans avoir réussi à rien, et en se reprochant mutuellement leur timidité. Ce combat eut lieu le premier du mois de Panemus¹.

Nous voici en présence d'une nouvelle date à rattacher à celles que nous avons déjà déterminées. Nous allons donc comme d'habitude construire le tableau des jours qui se sont écoulés, depuis le dernier dont nous avons reconnu l'emploi.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius.... 31.	Avril..... 24.	Simon attaque les <i>aggeres</i> élevés contre la ville haute, deux jours après la destruction par la mine des <i>aggeres</i> élevés contre Antonia. Pendant ce temps-là, Titus étudie l'emplacement des nouveaux <i>aggeres</i> à construire contre Antonia.
Désius 1 ^{re} .	— 25.	Conseil de guerre tenu par Titus, et dans lequel la construction de la contrevallation est décidée.
— 2.	— 26.	Le tracé de la ligne est déterminé et les travaux distribués.

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 3.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Dæsius	3.	Avril.	27.	La contrevallation est commencée.
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	La contrevallation est terminée ainsi que les <i>castella</i> de circonvallation.
—	6.	—	30.	Les Romains vont au loin s'approvisionner de bois de construction, pour les nouveaux <i>aggeres</i> . La détresse augmente rapidement dans la ville.
—	7.	Mai.	1 ^{er} .	
—	8.	—	2.	
—	9.	—	3.	
—	10.	—	4.	Quatre nouveaux <i>aggeres</i> contre Antonia sont commencés.
—	11.	—	5.	La détresse va toujours croissant dans Jérusalem.
—	12.	—	6.	
—	13.	—	7.	
—	14.	—	8.	
—	15.	—	9.	
—	16.	—	10.	
—	17.	—	11.	
—	18.	—	12.	
—	19.	—	13.	
—	20.	—	14.	
—	21.	—	15.	
—	22.	—	16.	
—	23.	—	17.	
—	24.	—	18.	
—	25.	—	19.	
—	26.	—	20.	
—	27.	—	21.	
—	28.	—	22.	
—	29.	—	23.	
—	30.	—	24.	
Panemus	1 ^{er} .	—	25.	Jean attaque les <i>aggeres</i> d'Antonia qui viennent d'être terminés, et avant que les béliers n'y soient mis en batterie. Il est repoussé.

Aussitôt que les Juifs se furent retirés, les hélépoles furent amenées, malgré les pierres, le fer et le feu, et les traits de toute nature dont les Juifs accablaient les Romains, du haut d'Antonia. Les assiégés avaient pleine confiance dans la soli-

dité de leurs murailles ; ils méprisaient les machines de guerre, et cependant ils s'efforçaient d'empêcher les Romains de les mettre en batterie. De leur côté, les Romains, expliquant cette ardeur des Juifs pour empêcher les hélépoles d'atteindre Antonia, par la faiblesse des murailles et par le peu de solidité de leurs fondations, luttèrent d'opiniâtreté avec leurs adversaires. Les coups reçus n'arrêtaient ni les hommes ni les machines. Quoique criblés de projectiles de toute nature, les légionnaires, méprisant tout danger qui leur venait du haut des murailles, firent avancer assez leurs hélépoles pour qu'elles pussent commencer à agir efficacement. Ainsi dominés par l'ennemi et écrasés par les grosses pierres qu'ils recevaient, les uns, formant de leurs boucliers réunis un toit au-dessus de leurs têtes, cherchaient à entamer les fondations avec les mains et à l'aide de pinces. Après un travail obstiné, ils réussirent à en arracher quatre blocs.

La nuit mit fin de part et d'autre à l'action ; mais, dans cette même nuit, la muraille ébranlée quelque temps avant par le jeu des béliers, du côté où Jean avait creusé le terrain, afin d'arriver à détruire les premiers *aggers*, la muraille, dis-je, se trouvant placée à faux au-dessus d'une galerie de mine, s'éventra spontanément¹.

Cet accident imprévu donna à réfléchir aux deux partis. Les Juifs, qu'il était naturel de supposer démoralisés et abattus par ce fait de la ruine inattendue de leur muraille, ruine contre laquelle on pouvait croire qu'ils n'avaient pris aucune précaution, se rassurèrent en voyant qu'Antonia n'avait pas été ébranlée. Chez les Romains, la joie inopinément causée par cet écroulement spontané de la muraille fut de très-courte durée ; elle s'évanouit à la vue d'un second mur

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 3.

que Jean et ses adhérents avaient élevé derrière le premier. Ce second mur cependant paraissait plus facile à renverser que l'autre, et les décombres du premier semblaient former une rampe toute naturelle pour y atteindre ; ce second mur enfin devait, suivant l'opinion des Romains, être beaucoup plus faible, et d'autant plus aisé à détruire qu'il avait été construit sans bonnes conditions de durée. Personne cependant n'osait se risquer à monter, car la perte des premiers qui tenteraient l'assaut n'était guère douteuse¹.

Titus, pensant que l'espoir et les bonnes paroles étaient ce qui pouvait le mieux exciter l'ardeur des combattants, pensant aussi que les encouragements et les promesses suffisaient souvent pour faire oublier les dangers et parfois même mépriser la mort, Titus convoqua ses plus braves soldats et tâta leurs dispositions, en leur parlant ainsi : « Compagnons, « encourager par des paroles aux actions qui ne présentent « pas de danger, ce n'est pas honorable pour ceux que l'on « exhorte, et ce n'est qu'un acte de faiblesse de la part de « celui qui a recours à ce moyen. A mon avis, les exhortations ne sont utiles que lorsque le danger est évident ; « en tout autre cas, il est du devoir de chacun d'agir digne- « ment. Aussi n'hésité-je pas d'une part à reconnaître avec « vous qu'il est bien difficile de monter vers la muraille qui « couvre nos ennemis ; d'autre part, je n'hésite pas plus à « vous dire qu'il est digne de l'homme amoureux de la « gloire, de tenter les entreprises difficiles, qu'il est beau de « mourir glorieusement et qu'une digne récompense est « réservée à ceux qui s'efforceront d'accomplir ce noble « fait d'armes. Que les premiers des stimulants pour vous « soient l'opiniâtreté des Juifs et leur constance dans les

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 4.

« revers, ces deux vertus de nos adversaires qui peuvent,
« j'en conviens, effrayer quelques-uns d'entre vous. Il serait
« honteux que les Romains, que mes soldats habitués à
« apprendre l'art de la guerre pendant la paix, et à vaincre
« pendant la guerre, montrassent moins de cœur et moins
« d'énergie que les Juifs, et cela, quand la victoire est
« proche, quand nous avons la protection visible de Dieu.
« Nos échecs ne sont dus qu'au désespoir des Juifs; pour
« eux les revers, qui sont l'œuvre de votre bravoure que
« Dieu seconde, s'accroissent de jour en jour. La sédition,
« la famine, le siège, la chute fortuite de leurs murailles,
« sans le secours du bélier, tout cela n'est-il pas l'effet de
« la colère divine? Tout cela ne vient-il pas à notre aide? Il
« est indigne de nous de nous montrer plus faibles que les
« méchants et de trahir ainsi les faveurs de Dieu. Pouvons-
« nous supporter que ces Juifs, pour lesquels la défaite n'est
« pas un grand déshonneur, puisqu'ils ont appris à plier
« sous le joug, en viennent à mépriser la mort pour secouer
« la servitude, et se jettent sans cesse sur nous, non pas
« poussés par l'espoir de vaincre, mais par simple bravade,
« tandis que nous, vainqueurs de l'univers entier, nous pour
« qui ne pas vaincre est une honte, nous resterions dans
« l'inaction, n'osant pas même une fois tenter un coup
« d'audace? Devons-nous nous faire des armes de la famine
« et de leur malheur, tandis que nous pouvons tout terminer
« sans grand danger? Si nous prenons Antonia, la ville est
« à nous; car alors, s'il faut encore combattre à l'intérieur,
« ce que je ne crois pas, c'est nous qui occuperons la posi-
« tion dominante, c'est nous qui pèserons sur la poitrine de nos
« adversaires, et cela seul nous promet une victoire complète
« et facile. Je ne vous parlerai pas de la gloire de ceux qui
« meurent les armes à la main. ni de l'immortalité qui

« appartient à ceux qui succombent embrasés par l'ardeur
« des combats ; quant à ceux qui n'ont pas assez de cœur
« pour souhaiter ce beau destin, je les dévoue à la mort de
« maladie, en temps de paix, à cette mort qui enferme l'âme
« dans la même tombe que le corps. Qui ignore parmi les
« braves, que les âmes dégagées du corps par le fer des
« combats vont habiter le pur éther du pays des astres, et
« qu'elles deviennent pour leur postérité des mânes propices
« et des héros protecteurs, tandis que celles que la maladie
« détache de leur prison matérielle, quelque pures et sans
« tache qu'elles soient, descendent dans les entrailles
« de la terre, où elles restent plongées dans les ténè-
« bres de l'oubli, parce que, pour elles, le terme de leur
« vie corporelle devient aussi le terme du souvenir des
« autres ? Puisque le destin condamne tous les hommes à
« mourir, l'action du fer ne vaut-elle pas mieux mille fois
« que celle de la maladie, quand il s'agit d'arriver à ce but
« inévitable, pour ceux qui trouvent beau de payer cette
« dette fatale en le faisant au profit d'autrui. Tout ce que
« je viens de vous dire, je l'ai dit comme s'il n'y avait
« aucune chance de salut pour qui tentera l'aventure. Mais
« à ceux qui sont de vrais hommes, il reste toujours quelque
« voie pour échapper au péril le plus grand. D'abord, on
« monte aisément sur ce qui s'est écroulé. Ensuite, tout ce
« qui est édifié par la main de l'homme est facile à détruire.
« Ayez donc confiance, unissez vos efforts, encouragez-vous
« et soutenez-vous mutuellement ; et votre bravoure aura
« bien vite raison de celle de vos ennemis. Qui sait si, une
« fois l'œuvre entreprise, vous ne l'accomplirez pas sans
« qu'il vous en coûte une goutte de sang ? Il est certainement
« vraisemblable que ceux qui monteront à l'assaut seront
« repoussés ; mais si vous agissez par surprise et avec en-

« semble, les Juifs ne supporteront pas votre attaque, fus-
« siez-vous en petit nombre. Que je sois déshonoré, si
« du premier qui franchira la muraille je ne fais un sujet
« d'envie pour tous, par les honneurs dont je le com-
« blerai! Celui qui restera vivant deviendra le chef de
« ceux qui sont aujourd'hui ses égaux; celui qui succom-
« bera n'en recevra pas moins la plus brillante des récom-
« penses¹. »

Telle est la harangue, un peu longue et un peu embarrassée, il faut l'avouer, que Josèphe met dans la bouche de Titus. Ne nous étonnons pas trop si les soldats se montrèrent froids après l'avoir écoutée; la grandeur du danger était bien faite pour glacer les plus intrépides. Un seul soldat, dans toutes les cohortes, nommé Sabinus, Syrien de naissance, se montra homme de cœur et d'action. Quiconque aurait eu l'habitude de mesurer la valeur personnelle à la tournure, eût certainement pensé que Sabinus n'était pas un héros. Il était noir de teint; sa taille était chétive, mais il avait des muscles d'acier, et la vaillance animait ce corps grêle en apparence, quoique d'une force surhumaine. Sortant des rangs, il dit : « Je me donne à toi avec joie, César, et
« le premier de tous je franchirai cette muraille. Que ta
« fortune accompagne mes efforts et ma volonté! Si l'on est
« tenté de me reprocher ma témérité, sache bien que je ne
« serai pas frustré de mes espérances, si je succombe, puis-
« que je mourrai pour t'obéir. » A ces mots, il mit l'épée à la main, et élevant son bouclier au-dessus de sa tête, il courut à la muraille. On était alors à la sixième heure du jour (vers midi). Onze hommes seulement, dans toute l'armée, se laissèrent enflammer par son exemple et le suivirent, car

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 5.

il les précédait de loin, comme poussé par une force surnaturelle.

Les vigies placées au haut de la muraille les reçurent d'abord à coups de javelots, puis les criblèrent de traits de toute sorte, et roulèrent sur eux des pierres énormes qui renversèrent quelques-uns des compagnons de Sabinus. Celui-ci, courant au-devant des traits, dont il était couvert, n'hésita pas un instant, et ne s'arrêta dans son élan, que lorsqu'il eut atteint la crête du mur et mis l'ennemi en fuite. Les Juifs; stupéfaits de tant de force et d'audace, croyant d'ailleurs qu'il était suivi de beaucoup d'autres, lâchèrent pied.

Malheureusement la fortune, comme si elle détestait la bravoure, met souvent obstacle aux actions d'éclat. Ainsi cet homme, au moment où il venait d'accomplir le miracle d'énergie qu'il avait entrepris, rencontra un bloc de pierre incliné et roula dessus avec grand fracas. Les Juifs alors revinrent à la charge, et le voyant seul et renversé, ils se jetèrent sur lui de tous les côtés. Sabinus, à genoux et se couvrant de son bouclier, se défendit bravement d'abord et blessa plusieurs des assaillants. Mais le nombre des coups qu'il avait déjà reçus affaiblit bientôt son bras, et enfin, accablé de traits, il expira. Ce brave soldat, bien digne d'un meilleur sort, périt ainsi victime de la difficulté de l'entreprise dans laquelle il s'était si noblement jeté. Parmi ceux qui l'avaient suivi, trois qui étaient aussi parvenus au sommet du mur furent écrasés à coups de pierres. Les huit autres, grièvement blessés, purent être recueillis et rapportés au camp. Ce fait d'armes s'accomplit le 3 de Panemus¹.

Nous avons vu que le premier de Panemus (25 mai), Jean de Giscala avait tenté de détruire les *aggeres* dirigés

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 6.

contre Antonia et qui venaient d'être terminés. Nous pouvons donc établir, ainsi qu'il suit, quelques dates de plus dans le journal du siège.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Panemus..... 1 ^{er} .	Mai..... 25.	Dans la nuit la muraille d'enceinte d'Antonia s'écroule spontanément.
— 2.	— 26.	
— 3.	— 27.	Sabinus monte à l'assaut suivi de onze compagnons. Il est tué avec trois d'entre eux. Les huit autres sont tous blessés.

Deux jours après, vingt des Romains préposés à la garde des *aggeres* se concertèrent pendant la nuit, et appelèrent à eux le porte-étendard de la cinquième légion, deux cavaliers appartenant aux escadrons légionnaires, et un trompette (σαλπικτήν ἔνα). A la neuvième heure (trois heures après minuit), ils s'acheminèrent en silence et avec les plus grandes précautions, à travers les décombres, vers la tour Antonia. Ils réussirent à égorger les premières sentinelles ennemies qui s'étaient laissé gagner par le sommeil, occupèrent la muraille, et commandèrent alors au trompette de sonner la charge. A ce bruit tous les autres hommes de garde se réveillèrent en sursaut et s'enfuirent, sans se donner le temps de pouvoir discerner le nombre de ceux qui avaient monté jusqu'à eux.

L'effroi et le son de la trompette leur firent croire en effet qu'une grande force ennemie avait réussi à gagner la crête de la muraille. Titus, à ce signal, se hâta de faire prendre les armes à tout le monde, et à la tête des légats et d'une troupe d'hommes d'élite, il monta à son tour. Comme les Juifs couraient se réfugier dans le hiéron (εἰς τὸ Ἱερόν), les Romains se précipitèrent à leur suite dans le souterrain que Jean avait fait creuser pour atteindre les *aggeres*. Coupés ainsi par les

deux troupes d'assaillants, les séditeux, appartenant aux corps de Jean et de Simon, résistaient avec la plus grande vigueur, et chargeaient furieusement les Romains. Car, s'ils les laissaient pénétrer dans le Saint (εἰς τὸ ἅγιον), les Juifs croyaient être définitivement pris, et les Romains, de leur côté, voyaient dans ce fait le commencement de la victoire.

Un combat terrible s'engagea aux entrées (περὶ τὰς εἰσόδους), les uns cherchant à occuper de vive force le hiéron (τὸ ἱερόν), les autres s'efforçant de rejeter l'ennemi sur Antonia. De part et d'autre les javelots et les lances ne pouvaient être d'aucun usage, et l'on se battait à coups d'épée. Dans la mêlée, il était impossible de discerner à quel parti appartenaient les combattants, parce qu'il n'y avait aucun rang gardé, et que l'étroitesse du lieu du combat forçait les hommes à pivoter malgré eux dans l'action. Des clameurs indistinctes et effroyables assourdissaient les acteurs de cet horrible drame. De chaque côté les pertes étaient énormes, et les combattants brisaient, en les foulant aux pieds, les membres et les armes de ceux qui étaient tombés. Chaque fois que l'action tournait à l'avantage de l'un ou de l'autre parti, on entendait les vainqueurs s'entre-exciter, et les vaincus pousser des hurlements de désespoir. Il n'y avait de place ni pour la fuite, ni pour la poursuite. Tous semblaient avancer ou reculer au hasard, dans une mêlée confuse. Ceux qui s'étaient trouvés placés en tête devaient fatalement tuer ou être tués, parce qu'il n'y avait pour eux aucun moyen de reculer. Des deux côtés les hommes placés derrière poussaient les leurs en avant, et ne laissaient aucun espace libre où les combattants pussent se mouvoir. Il était évident que l'opiniâtre résistance des Juifs allait l'emporter sur la tactique romaine, et déjà de toutes parts les assaillants fléchissaient, car ce combat, qui avait commencé à la neuvième heure de la nuit (trois heures après minuit), s'était

prolongé jusqu'à la septième heure du jour (une heure après midi). Les Juifs en effet s'étaient engagés en masse, poussés par la crainte d'une défaite absolue et finale ; les Romains, au contraire, n'avaient engagé qu'une partie de leurs forces ; en effet, à cette heure les légions n'avaient pas encore franchi Antonia, et leur prochaine venue seule avait jusque-là soutenu l'ardeur des combattants ; on commença donc à penser qu'il suffirait, pour le moment, d'occuper Antonia¹.

Avant de poursuivre notre récit, faisons remarquer le peu de vigilance que les Juifs mirent à se garder en cette occasion. Quelque profonde qu'ait été l'obscurité à trois heures du matin, il est incompréhensible que des sentinelles chargées d'une aussi grande responsabilité que celles qui devaient veiller au salut d'Antonia, en présence d'une brèche praticable, se soient toutes endormies, ou n'aient rien vu, ni rien entendu. Avec une pareille insouciance, il était bien clair que ce qui arriva arriverait forcément. La seule excuse possible pour ces malheureux est dans leur atroce fatigue et dans leur faiblesse, par manque d'alimentation suffisante. Il n'est que trop facile, quand les forces sont brisées, de céder au sommeil, et certes, après tout ce qu'ils souffraient depuis des mois, les défenseurs d'Antonia semblent pardonnables. Au reste, leur bravoure intraitable dans le combat qui s'ensuivit, et qui ne tourna guère à l'avantage des Romains, rachète grandement la faute commise par les factionnaires, faute que ceux-ci payèrent de leur vie.

Le récit de Josèphe me paraît en outre présenter ici une inexactitude palpable. A l'en croire, les Romains se seraient précipités à la poursuite des Juifs dans le souterrain creusé par Jean, pour miner les premiers *aggers*. Cela est impos-

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 7.

sible, car, pour atteindre ces *aggers*, le souterrain en question devait se prolonger vers l'extérieur de la forteresse, et les Juifs qui s'y engagèrent fuyaient vers le temple. Ils eussent, on en conviendra, pris un étrange chemin. Heureusement, il n'est pas difficile de se rendre compte de ce fait. Nous savons que deux souterrains (à moins qu'ils n'en fissent qu'un seul, et même) conduisaient d'Antonia au temple. C'étaient : 1° celui qui se nommait la tour de Straton, et dans lequel Antigone fut assassiné par l'ordre de son frère Aristobule¹ ; 2° celui qu'Hérode le Grand fit pratiquer et dont j'ai parlé plus haut dans la description d'Antonia. Il est hors de doute que lorsque Jean de Giscala voulut pousser des galeries de mine sous les *aggers* des Romains, il profita de l'un ou de l'autre de ces souterrains, pour y prendre le point de départ de ses nouvelles galeries ; c'était en effet économiser un travail énorme et utiliser avec intelligence un travail déjà fait depuis longtemps. C'est donc en ce sens seulement que l'assertion de Josèphe est admissible. Juifs et Romains se précipitèrent dans le souterrain en question, lequel se confondait en quelque sorte avec les galeries de mine de Jean de Giscala, puisque ces galeries venaient y aboutir.

Maintenant poursuivons.

Un centurion bithynien, nommé Julianus, issu d'une bonne famille, et homme d'une très-grande bravoure, d'une rare vigueur, et d'une adresse remarquable dans le maniement des armes, avait pris part au combat que nous venons de raconter. Dès qu'il vit les Romains fléchir et commencer à se défendre mollement (il était en ce moment dans Antonia, auprès de Titus), il s'élança, et se ruant seul sur les Juifs vainqueurs, il leur fit tourner les talons et les poursuivit jusqu'à l'angle du

1. *Ant. Jud.*, XIII, xi, 2, et *Bell. Jud.*, I, iii, 5.

hiéron intérieur (μέχρι τῆς τοῦ ἐνδοτέρω ἱεροῦ γωνίας). Tous fuyaient devant lui, comme s'il eût été doué d'une force et d'une audace surhumaines ; se précipitant au milieu d'eux, il les renversait de côté et d'autre, tuant tous ceux qui lui tombaient sous la main. Titus n'avait jamais assisté à un spectacle plus digne d'admiration, les Juifs à une plus horrible scène de massacre. Mais Julianus, comme Sabinus, était poursuivi par sa destinée, que nul mortel ne peut éluder. Il portait, comme les soldats, des chaussures garnies de clous nombreux et pointus, et, en courant sur le pavé du parvis (λιθοστρώτου)¹, il glissa et fit une chute. Le bruit que fit son armure, lorsqu'il tombait à la renverse, ramena sur lui tous ceux qu'il avait mis en fuite ; à cette vue, un grand cri partit d'Antonia, poussé par les Romains qui le voyaient perdu. Une foule de Juifs le frappaient de tous côtés de leurs lances et de leurs épées. Lui parait la plupart des coups avec son bouclier ; plusieurs fois il essaya de se relever, mais il retombait toujours sous la grêle des coups qui lui étaient adressés. Quoique abattu, il blessait de son épée beaucoup de ceux qui l'entouraient. Son agonie fut longue, parce que son casque et sa cuirasse le couvraient partout où il pouvait recevoir une blessure mortelle. Enfin, contractant son cou, lorsque tous ses membres n'étaient plus qu'une plaie, il expira, sans que personne osât venir à son secours. La douleur de Titus fut grande en voyant périr un homme aussi vaillant, sous les yeux de tant de monde. Lui-même aurait voulu courir à son aide, mais le lieu où il était alors ne le lui permettait pas, et ceux qui auraient pu le faire étaient retenus par la peur.

C'est ainsi que Julianus, après avoir lutté longuement contre la mort, expira en laissant bien peu de ses meur-

1. La présence du mot « lithostrotos » dans ce passage est intéressante en ce qu'elle commente à merveille un passage des Évangiles.

triers sans blessure. Ce trépas fut glorieux, non-seulement aux yeux de Titus et des Romains, mais les Juifs eux-mêmes l'admirèrent. Après s'être emparés du cadavre de Julianus, ils mirent une seconde fois les Romains en fuite, et les refoulèrent dans Antonia.

Ceux qui se distinguèrent par-dessus tous les autres dans cette journée furent un certain Alexas, et Gyphtæus, tous deux appartenant à la troupe de Jean; parmi les adhérents de Simon, Malachias et Judas fils de Merton, et Jacob fils de Sosas, chef des Iduméens; enfin, parmi les Zélotes, Simon et Judas, fils d'Ari¹.

Nous sommes en mesure de fixer la date de cette journée, puisque Josèphe la rattache dans son récit à la mort de Sabinus.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Panemus.....	3.	Mai.....	27.	Mort de Sabinus.
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	Dans la nuit, Antonia est enlevée par surprise, à trois heures du matin.
—	6.	—	30.	Le combat, commencé dans la nuit, dure jusqu'à une heure après midi. — Julianus est tué.

Poursuivons notre récit, en suivant toujours pas à pas celui de Josèphe.

Titus, afin de préparer pour l'armée entière une rampe d'accès facile, donna l'ordre aux soldats qu'il avait avec lui de démolir les fondements d'Antonia. Ayant appris le 17 de Panemus que ce jour-là les cérémonies du culte coutumier²

1. *Bell. Jud.*, VI, 1, 8.

Je ne m'explique pas bien comment Titus n'a pu aller au secours de Julianus, empêché, dit-on, par le lieu où il était; puisque Julianus était parti d'auprès de lui, le même chemin lui était ouvert.

2. Τὸν ἐνδελεχισμὸν καλούμενον. Ce mot signifie à peu près « la continuité, l'assiduité. »

avaient cessé d'être célébrées, faute d'hommes, Titus fit appeler Josèphe et le chargea de transmettre à Jean la proposition qu'il lui avait déjà fait adresser une première fois, à savoir que, si parmi les assiégés il se trouvait quelqu'un enflammé par le déplorable désir de livrer bataille aux Romains, il pouvait sortir de la place avec tel nombre d'hommes qu'il voudrait, et venir combattre. En agissant ainsi, sa propre ruine ne serait pas unie à celle de la ville et du temple; il ne profanerait plus le sanctuaire (τὸ ἅγιον) et n'offenserait plus Dieu, puis qu'il était libre de faire accomplir les sacrifices sacrés un moment interrompus, par le ministère des Juifs qu'il désignerait. Josèphe, qui ne voulait pas que ces paroles fussent pour Jean seul, mais bien pour la multitude, s'établit en un point d'où sa voix pouvait être entendue. Là il traduisit à haute voix en hébreu (Ἑβραϊζων)¹ la proclamation de Titus, à laquelle il ajouta de son cru beaucoup de supplications pour les décider à épargner leur patrie, à écarter l'incendie qui menaçait déjà le temple, et à rendre à Dieu les hommages accoutumés.

Le peuple désolé gardait le silence. Mais Jean, après avoir accablé Josèphe d'injures et de malédictions, termina en disant que la ruine de Jérusalem ne serait jamais à craindre, puisque c'était la cité de Dieu. A cette réponse Josèphe s'écria : « Tu l'as conservée bien pure pour Dieu !
« et le sanctuaire reste bien inviolé ! Ce Dieu dont tu espères
« le secours, tu ne l'as pas offensé ! et il reçoit bien de
« toi le culte solennel qui lui est dû ! Toi, misérable, si
« quelqu'un te volait ta nourriture quotidienne, tu le traite-
« rais en ennemi ; et ce Dieu, que tu as privé de son culte
« perpétuel, tu espères qu'il combattra pour toi ! et tu im-

1. A l'époque de Titus, les Juifs, comme Josèphe, avaient donc encore la prétention de parler hébreu.

« putes les crimes, dont tu es seul coupable, aux Romains qui
« jusqu'ici se sont appliqués à respecter nos lois, et qui cher-
« chent par la force à te faire rendre à Dieu les hommages
« dont tu l'as dépouillé. Qui ne gémirait et ne pleurerait sur
« l'étrange sort de la ville, où des étrangers et des ennemis
« veulent redresser ton impiété, tandis que toi, Juif, élevé
« sous l'empire des lois, tu as pour elles moins de respect
« qu'eux-mêmes? Jean, on n'est pas déshonoré parce qu'à la
« fin on se repent de ses fautes, et si tu désires sauver la ville,
« suis l'exemple de notre roi Jéchonias. Lorsque le Babylo-
« nien, à la tête d'une puissante armée, vint contre lui, il
« sortit spontanément de Jérusalem, debout encore et à la
« tête de toute sa famille, et il se soumit à une captivité volon-
« taire, afin de ne pas livrer à l'ennemi tout ce qui était saint,
« et de ne pas voir brûler la maison de Dieu. Est-ce que la
« mémoire de ce noble sacrifice n'est pas célébrée saintement
« par les Juifs? Est-ce que son souvenir toujours vivant ne
« sera pas immortel pour la postérité? Bon exemple à suivre,
« Jean, même quand le danger menace! Moi, je te promets ta
« grâce au nom des Romains! Rappelle-toi que c'est ton com-
« patriote qui te donne ces avis, que c'est un Juif qui te fait
« cette promesse! et, en pareil cas, il faut tenir compte de
« celui qui parle et de celui au nom de qui il parle. A Dieu
« ne plaise que jamais, dans ma captivité, j'en vienne à ne plus
« songer à mon origine, et à oublier ceux qui ont la même
« patrie que moi! Tu t'indignes, tu vocifères des outrages
« contre moi; j'en mérite de bien plus amers, puisque je
« t'exhorte en face de l'arrêt du destin, et que je cherche à
« sauver ceux que la justice de Dieu a condamnés. Qui donc
« ignore les paroles des vieux prophètes, et l'oracle fatal qui
« va s'accomplir sur notre malheureuse cité? Ils ont annoncé
« qu'elle périrait, lorsqu'un de ses enfants commencerait à y

« semer la mort. Est-ce que la ville et le hiéron ne sont pas
« encombrés de vos cadavres ? Oui, c'est Dieu, Dieu lui-même,
« qui, avec les Romains, y porte le feu purificateur, et qui
« renverse la cité qu'ont remplie tant de crimes ¹. »

Je l'ai déjà dit, je ne fais pas grand cas de ces harangues de fantaisie que je regarde assez volontiers comme de pures amplifications de rhétorique sur un sujet donné. Aujourd'hui ces morceaux de littérature sont heureusement passés de mode. Quoi qu'il en soit, Josèphe, qui nous octroie si généreusement les échantillons de son style oratoire, nous affirme qu'en prononçant les paroles qu'il vient de rapporter, ses yeux et ses joues étaient baignés de larmes, et que sa voix fut étranglée par les sanglots. Les Romains, qui l'entendirent, eurent grande pitié de ses souffrances, et non moins grande admiration de sa conduite. Quant à Jean et à ses compagnons, toutes ces belles phrases ne faisaient que les irriter, et ils désiraient ardemment s'emparer de la personne de Josèphe. Au demeurant, le discours de celui-ci avait ébranlé bon nombre de personnages nobles encore enfermés dans la place; mais comme ils avaient une terreur profonde de la surveillance des séditieux, la plupart se résignèrent à rester avec eux, bien qu'ils eussent la certitude qu'ils périraient avec la ville.

Quelques-uns, cependant, saisirent la première occasion de fuir sans trop de danger, et se réfugièrent auprès des Romains. Parmi ceux-là se trouvaient Josèphe et Jésus ² qui avaient été grands prêtres, puis parmi les enfants de grands

1. *Bell. Jud.*, VI, II, 4.

2. Ce Jésus est cité dans Josèphe (*Ant. Jud.*, XX, IX, 4 et IX, 7) sous le nom de Jésus fils de Gamaliel, et (*Bell. Jud.*, IV, III, 9, et *Vita Josephi*, 38) sous celui de Jésus de Gamala. C'est certainement cette dernière forme qui est la vraie, car nous trouvons ce personnage mentionné dans le talmud (*Ghittin*, 53, a..) sous le nom de « Josua ben Gammala, le grandprêtre. »

prêtres, trois fils d'Ismaël qui fut décapité à Cyrène, et quatre fils de Matthias, puis un fils du Matthias qui fut mis à mort avec trois autres de ses fils, par l'ordre de Simon fils de Gioras, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Beaucoup d'autres nobles réussirent à émigrer en même temps que les pontifes. Titus les accueillit avec bienveillance, et sachant qu'il leur serait désagréable de vivre au milieu d'étrangers, il les envoya à Gophna, et leur conseilla de s'y établir provisoirement, leur promettant de leur rendre toutes leurs propriétés, lorsque la guerre serait terminée. Ils s'empressèrent de se rendre à la résidence qui leur était assignée, et tous le firent avec joie et en toute sécurité. Puis, comme on ne les voyait plus paraître, les séditeux répandirent de nouveau le bruit qu'ils avaient été mis à mort par les Romains, afin de retenir, par la crainte d'un supplice imaginaire, ceux qui seraient tentés d'imiter leur exemple. Ce mensonge eut le même succès que la première fois, et il empêcha un certain nombre de personnages de s'enfuir de Jérusalem¹.

Titus, de son côté, fit revenir ceux qu'il avait envoyés à Gophna, et il leur ordonna de se montrer au peuple avec Josèphe, devant les murailles; aussitôt un grand nombre de Juifs recommencèrent à passer aux Romains. Se plaçant en groupes en avant des assiégeants, ils suppliaient avec larmes les séditeux d'ouvrir la ville entière à Titus et de sauver ainsi la patrie commune; que si ce parti leur répugnait, d'évacuer au moins le hiéron et de conserver le naos pour eux-mêmes. Car ils pouvaient tenir pour certain que les Romains n'oseraient jamais y mettre le feu, sinon en cas d'absolue nécessité. Malheureusement ces prières ne faisaient qu'exaspérer ceux auxquels elles étaient adressées, et après avoir vociféré

1. *Bell. Jud.*, VI, 11, 2.

contre les transfuges les plus abominables malédictions, ils mirent en batterie, au-dessus des portes sacrées, des scorpions, des catapultes et des balistes. Il en résultait que toute l'enceinte du hiéron, encombrée de cadavres, ressemblait à un cimetière, et le temple lui-même à une forteresse. Ils parcouraient les lieux sacrés et déclarés inaccessibles par la loi, avec les mains chaudes encore du sang des Gentils; et ils en vinrent à ce point d'iniquité, que les Romains éprouvaient, pour les Juifs profanant leurs sanctuaires, la même indignation qu'ils eussent ressentie si des Romains eussent commis un semblable sacrilège. Parmi les soldats des légions, il n'y en avait pas un seul qui ne contemplât avec crainte et ne vénérât le naos, en souhaitant ardemment que ses défenseurs vinssent à résipiscence, avant qu'il ne subît un destin irrémédiable¹.

Titus, désolé, tenta encore une fois de fléchir Jean et ses compagnons : « Misérables, leur dit-il, n'est-ce pas vous qui
« avez protégé vos sanctuaires par cette balustrade? N'est-ce
« pas vous qui avez réparti les stèles sur lesquelles est inscrite
« en grec et en notre langue la défense pour qui que ce soit
« de la franchir? Ne vous avons-nous pas accordé le droit
« de mettre à mort quiconque passerait outre, fût-il Romain?
« Aujourd'hui, brigands, n'y foulez-vous pas aux pieds des
« cadavres? Pourquoi souillez-vous le naos du sang étranger
« et du sang de vos frères? J'en atteste les Dieux de ma
« patrie, et le Dieu qui jamais a pu tenir à ce lieu, car
« maintenant je ne crois plus qu'il y en ait un, j'en atteste
« mon armée et les Juifs qui sont près de moi, j'en atteste
« vous-mêmes, ce n'est pas moi qui vous pousse à ces profa-
« nations. Changez de lieu de combat, et jamais un Romain

1. *Bell. Jud.*, VI, 11, 3.

« n'approchera de vos sanctuaires et ne leur fera subir la
« moindre insulte. Au reste, je sauverai le temple pour vous
« et malgré vous¹. »

Quand Josèphe, obéissant à l'ordre de Titus, adressait cette proclamation aux assiégés, eux et leur chef croyaient ces exhortations dictées par la crainte et non par la bienveillance; leur orgueil s'exaltait d'autant. Titus, voyant qu'ils n'avaient plus de pitié ni du temple ni d'eux-mêmes, eut de nouveau recours aux armes, bien malgré lui. Il ne pouvait lancer toutes ses troupes contre eux, car l'espace leur eût manqué. Il choisit donc les trente plus vaillants soldats de chaque centurie, mit des tribuns à la tête de chaque millier d'hommes, et, plaçant la colonne sous le commandement de Cerealis, il donna l'ordre d'attaquer à la neuvième heure de la nuit (trois heures du matin). Comme il était lui-même en armes et prêt à descendre sur le théâtre de l'action qui allait s'engager, ses amis le retinrent à cause de la grandeur du péril, et les légats lui firent comprendre qu'il rendrait de plus grands services à l'armée, en restant à Antonia et en dirigeant de là l'action, qu'en y prenant part lui-même et qu'en s'exposant en simple soldat. Que d'ailleurs tous se montreraient vaillants, quand ils sauraient qu'il était là pour les voir.

Titus se rendit à ces observations, et dit aux combattants qu'il ne restait que pour juger de leur bravoure; que tout acte de valeur aurait sa récompense, mais que toute lâcheté serait punie; qu'ainsi le spectateur et le témoin de tout ce qui se passerait, serait celui-là même dont le devoir était de distribuer les châtimens et les récompenses.

A l'heure indiquée, il donna le signal de l'attaque, et se

1. *Bell. Jud.*, VI, 11, 4.

plaçant hors d'Antonia, en un point visible de tous, il attendit les événements ¹.

La colonne qui venait d'être lancée ne trouva pas l'ennemi endormi, ainsi qu'on l'avait espéré. Les Juifs de garde furent debout en un clin d'œil, et engagèrent le combat en poussant de grands cris. Les autres hommes chargés du service de cette nuit, furent sur pied au premier signal de leurs compagnons, et ils sortirent en masse au-devant des assaillants. Pendant que les Romains soutenaient l'attaque des premiers venus, les suivants tombaient sur leurs propres compagnons, et de part et d'autre, beaucoup de combattants se heurtaient en adversaires, car les clameurs confuses poussées des deux côtés empêchaient de se reconnaître à la voix, et l'obscurité de la nuit était tellement épaisse, qu'il était impossible de rien discerner. D'ailleurs, la fureur ou la crainte ôtait à beaucoup l'usage de la vue. Aussi chacun frappait-il celui qu'il avait devant lui, sans savoir s'il était ami ou ennemi. Les Romains avaient moins à souffrir de cet inconvénient, parce qu'ils marchaient en rang, bouclier contre bouclier. Chacun d'eux, d'ailleurs, avait le mot d'ordre et s'en servait. Quant aux Juifs, toujours dispersés, et exécutant à la débandade leurs mouvements en avant et en arrière, ils avaient très-souvent l'un pour l'autre l'aspect d'un adversaire, et lorsqu'un d'eux tournait le dos, chacun de ses compatriotes, au milieu des ténèbres, le prenait pour un Romain et le recevait à coups d'épée. Il en résulta que beaucoup plus d'entre eux furent blessés par leurs amis, que par leurs ennemis; il en fut de même jusqu'à ce que le retour du jour vint éclairer le combat, et permit aux deux partis de se tenir en bon ordre, face à face, et de bien diriger leurs coups.

1. *Bell. Jud.*, VI, II, 5.

Ni d'un côté ni de l'autre, on ne cédait de terrain, et l'on semblait inaccessible à la fatigue.

Les Romains, sachant qu'ils combattaient sous les yeux de Titus, le faisaient avec bravoure, individuellement et en masse; car parmi eux, chacun croyait que ce jour serait pour lui l'origine de son avancement et de sa fortune, s'il se conduisait bravement. Les Juifs puisaient leur audace dans le danger qui les menaçait, dans leur crainte pour le hiéron, et dans la présence de leur chef qui excitait les uns par des paroles, les autres par des coups et des menaces.

Le combat cependant restait stationnaire, la ligne de bataille se mouvant avec rapidité, dans un sens ou dans l'autre, au milieu d'un espace fort restreint; car le terrain manquait à la fois pour la fuite et pour la poursuite. A chaque instant, suivant la tournure que prenait la bataille, de bruyantes acclamations partaient d'Antonia, d'où les Romains criaient aux leurs de prendre courage, s'ils gagnaient du terrain, et de s'arrêter, s'ils en perdaient. On eût dit d'un théâtre guerrier, car Titus et ceux qui l'accompagnaient ne perdaient pas le moindre détail de l'action.

En résumé, le combat, commencé à la neuvième heure de la nuit (trois heures du matin), ne cessa qu'à la cinquième heure du jour (onze heures du matin); ni d'un côté ni de l'autre, on n'avait abandonné le terrain sur lequel la bataille s'était engagée, et la victoire resta indécise.

La plupart des Romains déployèrent une grande bravoure dans cette terrible lutte.

Du côté des Juifs, parmi les partisans de Simon, ceux qui se distinguèrent le plus furent Judas fils de Merton, et Simon fils de Josias; parmi les Iduméens, Jacques et Simon, ce dernier, fils de Cathlas, et l'autre, fils de Sosas. Enfin, parmi

les adhérents de Jean, Gyphtæus et Alexas, et Simon fils d'Ari, celui-ci étant un des Zélotes¹.

Ce Judas, fils d'Ari, périt plus tard dans une embuscade, après la reddition de Machærous. Pendant le siège de Jérusalem, il avait exercé un commandement, et il avait réussi à échapper au massacre de ses compagnons, en se cachant dans un souterrain duquel il put s'évader secrètement².

Cependant la portion de l'armée romaine qui avait été occupée à renverser les fondements de la tour Antonia, vint à bout de cette besogne en sept jours³, et elle établit une large rampe vers le hiéron (μέχρι τοῦ Ἱεροῦ). Les légions, une fois rapprochées du premier péribole (τῷ πρώτῳ περιβόλῳ), commencèrent à construire des *aggeres*; le premier en face de l'angle nord-est du hiéron intérieur (τοῦ ἐῖσω Ἱεροῦ); le second placé contre l'exèdre septentrionale (κατὰ τὴν ἐόρειον ἐξέδραν), qui se trouvait placée entre les deux portes, et les deux derniers, l'un contre le portique occidental du hiéron extérieur (κατὰ τὴν ἐσπέριον στοὰν τοῦ ἔξωθεν Ἱεροῦ), et l'autre à l'extérieur, contre le portique nord (ἔξω κατὰ τὴν ἐόρειον)². Il n'est vraiment pas facile de déterminer l'emplacement de ces divers ouvrages.

Le premier *agger*, établi en face (ἄντικρυς, à l'opposite) de l'angle nord-est du hiéron intérieur, était-il appliqué au portique nord du hiéron extérieur? On serait tenté de le croire, si celui qui est désigné le quatrième n'était pas indiqué spécialement comme étant appliqué au portique nord de ce même hiéron. Il y aurait donc ainsi un double emploi qui

1. *Bell. Jud.*, VI, 11, 6.

2. *Ibid.*, VII, vi, 5.

3. Ce travail a dû commencer aussitôt que les Romains furent solidement établis à Antonia, c'est-à-dire dès le 7 de Panemus, et durer du 7 au 14 de ce mois, c'est-à-dire du 31 mai au 6 juin.

resterait inexplicable, et je suis porté à croire que ce premier *agger* désigné par Josèphe a été en réalité construit contre l'angle nord-est du hiéron intérieur. Dès lors, le second *agger*, indiqué comme ayant été placé contre l'exèdre nord et entre les deux portes, aurait été lui-même appliqué au péribole intérieur. Quant aux deux derniers, ils ont été incontestablement construits pour attaquer les portiques septentrional et occidental du hiéron extérieur, et très-probablement dans le voisinage d'Antonia, afin que, de cette position dominante, on pût protéger d'abord les travailleurs qui y furent employés, puis ceux qui durent les utiliser lorsqu'ils furent achevés.

Ces quatre *aggeres* purent-ils être construits simultanément? J'en doute fort; car nous venons de voir quelle fut l'issue des tentatives des Romains pour se rapprocher du naos. Il est bien certain que ces combats sans résultat précis durent avoir lieu dans le grand espace vide compris entre le hiéron extérieur et le hiéron intérieur, c'est-à-dire sur la grande esplanade nommée le Lithostrotos. Il n'est donc pas supposable que les Romains aient pu entreprendre, en même temps, l'attaque du hiéron extérieur et celle du hiéron intérieur. Ils ont dû au contraire, comme cela a lieu dans tous les sièges, se débarrasser de tout ce qui mettait obstacle à leur marche en avant, et ne procéder à l'attaque du hiéron intérieur, que lorsqu'ils eurent détruit toutes les défenses accumulées par les Juifs sur le hiéron extérieur. Agir autrement eût été un acte d'imprudence impardonnable, puisqu'ils eussent laissé de la sorte derrière eux des ouvrages menaçants.

En résumé, les troisième et quatrième *aggeres* signalés par Josèphe ont dû être construits d'abord, et ce ne fut qu'après l'anéantissement des défenses établies sur les portiques nord

et ouest du hiéron extérieur, que les Romains purent songer à diriger des attaques contre le hiéron intérieur. Josèphe aura d'un seul coup énuméré les ouvrages considérables établis par les Romains, pendant des périodes successives du siège.

Maintenant, poursuivons le récit des opérations.

Malheureusement, les travaux ne pouvaient être menés qu'avec une peine extrême et de très-grandes difficultés, car il fallait aller chercher les bois jusqu'à 100 stades (18^k 500^m) de la place. D'un autre côté les Romains éprouvaient parfois des pertes sensibles, en tombant dans des embuscades, parce qu'ils prenaient d'autant moins de précautions, qu'ils se croyaient plus certains de battre ceux qui les leur tendaient, et que les Juifs, désormais sans espoir de salut, ne reculaient plus devant rien. Ainsi les cavaliers, lorsqu'ils allaient chercher des bois ou fourrager, laissaient leurs chevaux débridés paître en liberté, et les Juifs, sortant de la ville¹ en nombre supérieur, réussissaient à les enlever. Comme cela se renouvelait, Titus pensa, ce qui d'ailleurs était vrai, que ces pertes étaient dues beaucoup plus à la négligence de ses soldats, qu'à la bravoure des Juifs, et en conséquence, il résolut de forcer ses cavaliers à mieux garder leurs montures, en leur inspirant une triste appréhension. L'un de ceux qui avaient perdu leur cheval fut condamné à mort, et cet exemple suffit pour empêcher que le fait ne se renouvelât. Depuis ce moment, en effet, jamais les chevaux ne furent plus laissés librement au pâturage, et les cavaliers

1. Comment des partis de Juifs pouvaient-ils sortir de la ville, depuis que la contrevallation était terminée? Il y a là une impossibilité absolue, et il faut croire qu'autour de la place il y avait des bandes de maraudeurs, contre lesquels les Romains furent obligés de se précautionner; si du reste il n'y en avait pas eu, à quoi bon les *castella* faisant fonction de circonvallation?

ne marchèrent plus aux corvées qui leur étaient imposées, qu'avec leurs montures.

Le siège du hiéron et la construction des *aggeres* continuaient donc à progresser¹.

Le lendemain du jour où les Romains tentèrent sans succès de forcer le hiéron, un certain nombre de séditieux auxquels le pillage de la ville faisait défaut, et que la faim poussait, se jetèrent, vers la onzième heure du jour (cinq heures du soir), sur la garde de la contrevallation, établie contre le flanc du mont des Oliviers, dans l'espoir de la surprendre et d'arriver à forcer facilement cette ligne, parce que ceux qui étaient chargés de la défendre se livraient probablement au repos, à pareille heure. Mais les Romains, qui avaient aperçu leur mouvement, accoururent des *castella* voisins, et les empêchèrent de franchir le *vallum* et de couper la ligne.

Un engagement très-vif eut lieu au point d'attaque, et beaucoup d'actions d'éclat furent accomplies de part et d'autre, les Romains joignant à leur valeur personnelle une grande connaissance de l'art de la guerre, et les Juifs attaquant avec furie et avec un courage indomptable. Ceux-ci avaient la nécessité pour auxiliaire, ceux-là l'amour-propre. Les Romains, en effet, regardaient comme un opprobre de laisser échapper les Juifs qu'ils tenaient comme enfermés dans un filet. Les Juifs n'avaient plus d'autre espoir de salut, que de forcer le blocus. Lorsque les assaillants furent ainsi repoussés et rejetés au fond de la vallée (du Cédron), un certain Pedanius, appartenant à une aile de cavalerie, se lança à fond de train sur le flanc des fuyards, et saisit par le pied l'un d'eux, jeune homme robuste qui était armé de pied en cap. Il fit en cette circonstance preuve d'une vigueur de poignet et de corps très-remarquable.

1. *Bell. Jud.*, VI, II, 7.

et d'une très-grande habileté de cavalier. Ce Pedanius, en effet, comme s'il s'était emparé de quelque chose de précieux, apporta son prisonnier à Titus. Le prince admira la force du Romain, et le Juif, pour avoir osé attaquer la contrevallation, fut livré au supplice. Puis Titus continua de pousser le siège du hiéron et la construction des *aggeres*¹.

Cependant les Juifs, échouant toujours dans leurs entreprises, voyaient le théâtre de la guerre se resserrer sans cesse, et se rapprocher peu à peu du naos ; ils firent ce qu'on fait pour un corps qu'envahit la gangrène, et ils sacrifièrent successivement les parties que le mal avait atteintes, afin d'éviter qu'il ne s'infiltrât plus avant. Ainsi ayant mis le feu aux portions des portiques qui, au nord et à l'ouest, étaient reliées à Antonia, ils les coupèrent ensuite sur une longueur de 20 coudées (10^m50), après avoir ainsi porté sans scrupule des mains incendiaires sur leurs sanctuaires.

Deux jours après, c'était le 24 du mois précité (Panemus), les Romains mirent à leur tour le feu au portique voisin, et l'incendie l'ayant dévoré sur une longueur de 15 coudées (7^m875), les Juifs en coupèrent le toit, et ruinèrent tout ce qui était entre eux et Antonia, sans chercher à se rendre maîtres du feu. Loin de là, quand les flammes les gagnaient, ils les laissaient faire, voyant dans leur progrès un avantage pour eux-mêmes, puisqu'elles les isolaient. On se battait d'ailleurs sans interruption autour du hiéron, et les engagements de petites troupes se ruant les unes sur les autres étaient continuels².

Nous venons de rencontrer une nouvelle date ; rattachons-la donc aux précédentes, ainsi que celle de la cessation des sacrifices quotidiens.

1. *Bell. Jud.*, VI, II, 8. — 2. *Ibid.*, VI, II, 9.

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES. DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.				
Panemus.....	6.	Mai.....	30.	Combat dans les parvis. — Julianus est tué.
—	7.	—	31.	La démolition des fondations d'Antonia commence.
—	8.	Juin.....	1 ^{er} .	
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	
—	13.	—	6.	La démolition des fondations d'Antonia est achevée.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	Les sacrifices quotidiens sont interrompus. — Nouvelle proclamation de Titus, restée sans succès.
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	Attaque du hiéron, restée sans résultat.
—	20.	—	13.	Les Juifs essayent de forcer la contrevallation, au mont des Oliviers.
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	Les Juifs brûlent les portiques attenant des deux côtés à Antonia.
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	Les Romains mettent une première fois le feu aux portiques.

Ce fut pendant cette période du siège, qu'on vit un jour un Juif, nommé Jonathas, homme de petite stature et de mine désagréable, aussi peu recommandable d'ailleurs par sa naissance, que par le reste, s'avancer du côté du tombeau du grand prêtre Jean. Arrivé là, après avoir adressé aux Romains une série de rodomontades, il finit par provoquer en combat singulier le plus vaillant d'entre eux. Parmi les soldats rangés en bataille en face de lui, beaucoup dédaignaient ses bravades; peut-être s'en trouvait-il aussi, dans le nombre, que la

peur retenait; mais la plupart ne répondaient pas à son appel, par la très-bonne raison qu'il ne faut jamais risquer sa vie contre un homme qui cherche la mort; en effet, celui qui désespère de son salut emploie sans réserve tout ce qui lui reste de force, parce qu'il regarde la Providence comme inexorable pour lui. Combattre ceux qu'il n'est pas glorieux de vaincre, et par lesquels il serait honteux d'être vaincu, n'est-ce pas un acte de folie, bien plus qu'un acte de bravoure? Il s'écoula donc un temps assez long, avant que personne consentit à se mesurer avec Jonathas, et notre homme, qui était d'une extrême arrogance et méprisait fort les Romains, les accabla de railleries sur leur pusillanimité.

Enfin un soldat appartenant à une aile de cavalerie, nommé Pudens (Πούδης), irrité par ses insolences, peut-être aussi encouragé par son apparence chétive, courut au combat. Il eut d'abord un avantage marqué, mais la fortune le trahit; il fit une chute et Jonathas, fondant sur lui, le mit à mort; posant alors le pied sur son cadavre, puis agitant son épée sanglante et son bouclier, il jeta un cri de victoire à l'armée, en insultant grossièrement à sa victime et aux Romains, témoins de son triomphe.

Un centurion, nommé Priscus, mit fin à ses gambades et à son exaltation, en lui envoyant une flèche qui lui traversa le corps. A cette vue une grande clameur s'éleva du côté des Juifs et de celui des Romains. Jonathas, tournoyant sous l'impulsion de la douleur, tomba sur le corps de son adversaire, et fit ainsi voir qu'à la guerre, la vengeance atteint bientôt celui qui a remporté un succès immérité¹.

Les séditeux qui occupaient le hiéron ne laissaient pas passer un jour, sans essayer de repousser les Romains em-

1. *Bell. Jud.*, VI, 11, 40.

ployés aux *aggeres*. Le 27 du même mois (de Panemus) ils préparèrent un piège aux assiégeants. Ils remplirent, au portique occidental, le vide compris entre les poutres du plafond et le toit qu'elles soutenaient, d'une masse de bois sec, d'asphalte et de poix; puis, lorsque tout fut prêt, ils firent semblant d'être harassés et se retirèrent. Beaucoup de soldats romains eurent l'imprudence de se mettre à la poursuite des Juifs en retraite, et, apportant des échelles, ils escalechèrent à l'envi le portique. Les plus intelligents, se méfiant de cette retraite non justifiée des Juifs, se tinrent tranquilles. Bientôt le portique fut couvert de ceux qui y étaient montés, et aussitôt les Juifs y mirent le feu, sur tous les points à la fois.

Comme la flamme se fit jour de partout en un clin d'œil, une immense stupeur frappa les Romains restés hors de danger, et le désespoir s'empara de ceux que l'incendie étreignait. Se voyant enfermés dans un cercle de flammes, les uns se précipitaient en arrière vers la ville, les autres du côté des ennemis. Beaucoup, poussés par l'espoir de sauver leur vie, sautaient vers leurs compagnons et se brisaient sur le pavé. Le feu gagnait de vitesse la plupart de ceux qui cherchaient à lui échapper, et quelques-uns d'entre eux prévenaient par le fer les atteintes des flammes. L'incendie, promenant partout ses ravages, dévorait avec une rapidité effrayante tous ceux mêmes qui recevaient la mort d'une autre façon.

Titus, bien qu'irrité contre les victimes de cette ruse infernale, parce qu'ils avaient sans ordre escaladé le portique, Titus fut pris d'une grande pitié pour les infortunés auxquels il n'était pas possible de porter secours. C'était une consolation pour les mourants de voir la douleur de celui pour qui ils étaient habitués à prodiguer leur vie. Il cherchait en effet à les soutenir par ses cris, il s'approchait d'eux et suppliait tous ceux qui l'entouraient de tenter quelque chose afin de

les sauver. Dans ces cris, dans cette douleur de Titus, chacun trouvait comme de magnifiques obsèques et mourait bravement. Quelques soldats qui s'étaient réfugiés sur la large muraille du portique, échappèrent aux flammes; entourés par les Juifs, ils résistèrent longtemps, quoique criblés de blessures, mais ils finirent tous par succomber¹.

Les mots *πὶ ἐπὶ τῶν τοῦ τῆς στοᾶς ὄντα πλατὺν* désignent, sans aucune espèce de doute pour moi, la magnifique muraille occidentale du Haram-ech-Chérif, c'est-à-dire le Heit-el-Morharby, au pied duquel les Juifs vont d'habitude, le vendredi, pour gémir sur les malheurs irréparables de leur patrie, et sur la destruction de leur temple. Contre cette muraille, qui a plusieurs mètres d'épaisseur, devait en effet s'appuyer le portique dont l'incendie fut si fatal aux Romains. Je ne saurais cependant admettre que tous les imprudents qui prirent part à cette escalade, y aient trouvé la mort. En effet, les échelles qui les avaient amenés sur le toit du portique durent leur servir également à en descendre; mais on conçoit qu'au milieu d'un sauve qui peut général, résultat forcé de l'incendie qui éclatait de toutes parts, ces échelles n'aient pu être que d'un bien faible secours.

La date de cet affreux incendie est déterminée, c'est le 27 de Panemus; rattachons-la donc aux précédentes.

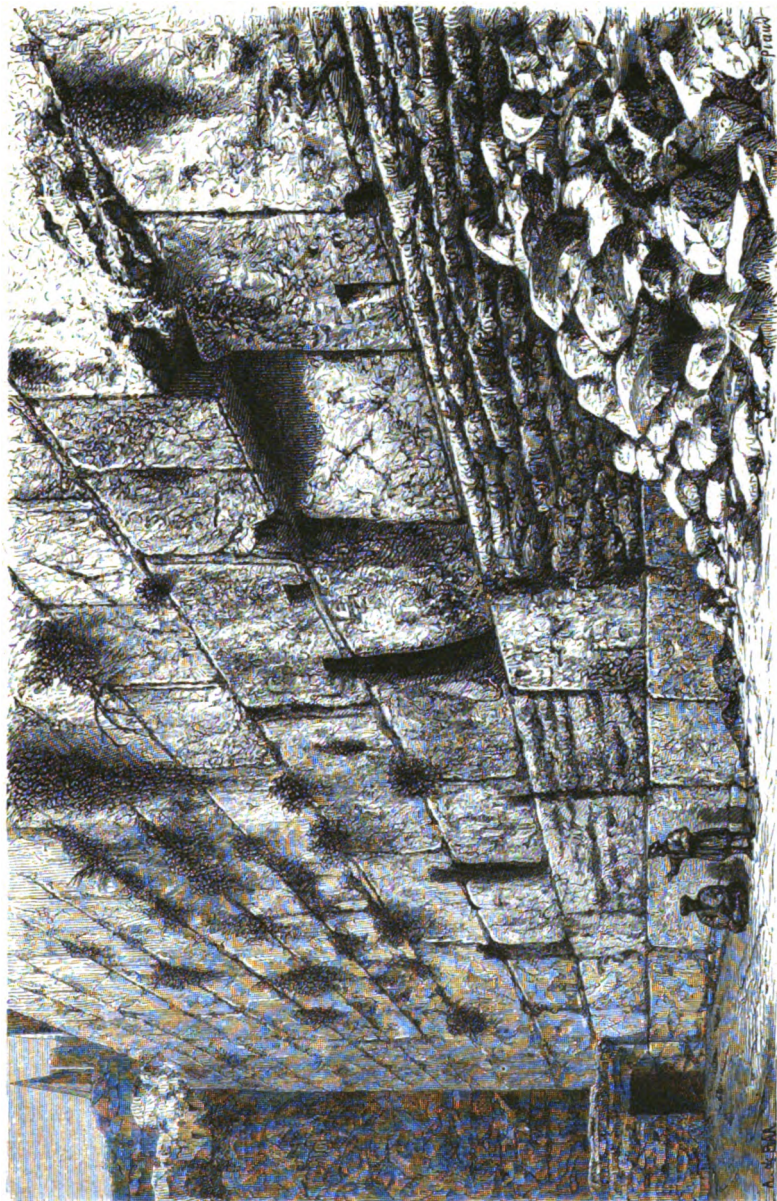
DATES MACÉDONIENNES		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
—		—		—
Panemus.....	24.	Juin.....	17.	Les Romains brûlent une portion des portiques.
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	Les Juifs brûlent le portique occidental, après y avoir attiré les Romains.

1. *Bell. Jud.*, VI, III, 4.

En dernier lieu, un jeune soldat nommé Longus, et qui était au nombre de ceux qui se réfugièrent sur la muraille, jeta le plus vif éclat sur cette catastrophe, bien que tous ceux qui en furent victimes soient dignes d'un souvenir éternel ; voici ce qu'il fit. Il se montrait le plus vaillant de tous. Les Juifs, admirant sa bravoure, et voyant qu'ils ne pourraient venir autrement à bout de le tuer, l'engagèrent à descendre vers eux, en lui assurant la vie sauve. Alors son frère, nommé Cornelius, qui se trouvait de l'autre côté, le supplia de ne pas déshonorer la milice romaine et de ne pas se déshonorer lui-même. Écoutant ce conseil, et élevant son épée le plus haut possible, Longus s'en frappa et se tua. Un autre de ceux qu'avait enveloppés l'incendie, nommé Sertorius, se tira d'affaire par la ruse. Appelant à haute voix un certain Lucius, son compagnon d'armes et de chambrée, il lui dit : « Je te fais l'héritier de tout ce que je possède, si tu t'approches de façon à me recevoir dans tes bras. » Celui-ci étant immédiatement accouru à cette proposition, Sertorius qui se jeta sur lui fut sauvé, tandis que Lucius, écrasé par le poids, tomba mort sur le pavé.

Le funeste incendie qui venait de coûter tant de monde fut une cause de tristesse pour les Romains ; mais il les rendit plus circonspects pour l'avenir, et il leur servit à quelque chose contre les ruses des Juifs, ruses qui réussissaient presque toujours, grâce à la connaissance des lieux et à l'esprit inventif de leurs auteurs.

Le portique incendié fut brûlé jusqu'à la tour que Jean avait fait construire au-dessus des portes conduisant au delà du Xystus, pendant qu'il guerroyait contre Simon ; ce qui en restait fut abattu par les Juifs, après la mort de ceux qui y étaient montés. Le jour suivant, les Romains brûlèrent aussi tout le portique septentrional, jusqu'au portique oriental.



ENCEINTE DU TEMPLE HEIT-EL-MORHARBY.

L'angle qui les reliait s'élevait au-dessus de la vallée du Cédron, dont la profondeur en ce point était effrayante¹.

Les portes conduisant au delà du Xystus sont évidemment celles qui ouvraient sur le pont dont une arche a laissé quelques beaux vestiges, vers l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif. C'est donc pour défendre ce pont que Jean de Giscala avait fait construire sa tour, élevée, ainsi que nous l'apprend Josèphe, pour repousser les attaques de Simon fils de Gioras. Une autre tour avait été bâtie par Simon à l'extrémité opposée du pont. Il ne reste plus trace ni de l'une ni de l'autre.

Nous avons vu que l'incendie du portique occidental eut lieu le 27 de Panemus (20 juin). Ce fut le lendemain, 28 de Panemus (21 juin) que le portique nord fut à son tour détruit par l'incendie qu'allumèrent les Romains. Nous avons donc une date de plus à ajouter à notre journal.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Panemus..... 28.	Juin 21.	Le portique nord est incendié par les Romains.

En ce point de son récit, Josèphe s'arrête pour parler de nouveau des fléaux qui anéantissaient la population de Jérusalem. Écoutons-le donc.

Le nombre de ceux qui, dans la ville, périrent de faim, est infiniment grand, et les misères qu'ils eurent à subir ne peuvent se raconter. Dans toutes les maisons, en effet, où paraissait l'ombre d'un aliment quelconque, on se battait, et les gens unis par les liens de l'amitié la plus étroite s'arrachaient violemment et à l'envi ce qui pouvait les aider à soutenir leur misérable existence. On ne croyait pas au dénuement de ceux mêmes qui mouraient; mais les bandits fouillaient

1. *Bell. Jud.*, VI, III, 2.

ceux qui étaient à l'agonie, de peur qu'ils ne fissent semblant de mourir, ayant quelque bribe de nourriture cachée dans leurs vêtements. Ces bandits eux-mêmes, la bouche béante comme des chiens enragés, erraient à l'aventure et, semblables à des gens ivres et privés d'intelligence, ils faisaient deux ou trois fois, en une heure, irruption dans les mêmes maisons. Le besoin les poussait à manger toute chose, et ce que les plus sordides des animaux dépourvus de raison eussent rejeté, ils le ramassaient et le dévoraient. Ils en vinrent à ronger leurs ceinturons et leurs chaussures, et à déchirer à belles dents les cuirs détachés de leurs boucliers. Jusqu'aux débris de vieux foin devinrent un aliment, et quelques hommes, recueillant des fétus de paille, en vendaient la pincée la plus légère au prix de quatre drachmes attiques¹.

« Mais à quoi bon prouver la fureur de la faim, en citant
 « pour exemple des objets inanimés? J'ai à consigner un fait
 « tel, ajoute Josèphe, que jamais on ne vit rien de pareil ni
 « chez les Grecs, ni chez les Barbares, fait horrible à raconter,
 « et incroyable pour qui l'entendra. Certes, je l'eusse volon-
 « tiers passé sous silence, afin que la postérité ne m'accusât
 « pas de mensonge, si parmi nos contemporains je ne pou-
 « vais invoquer d'innombrables témoins de sa réalité. D'ail-
 « leurs, je rendrais un bien mince service à ma patrie, si je
 « dissimulais dans mon récit les malheurs qu'elle a endurés². »

Une femme d'au delà du Jourdain, nommée Marie fille

1. Nous trouvons sur ce sujet, dans le talmud (Ghittin, 53, a.) un passage des plus curieux et que j'ai pensé devoir reproduire intégralement, en appendice, à la fin de ce volume. On pourra le consulter. Dans le Midrach sur les lamentations (fol. 64^b), on lit ce qui suit : « Rabbi-Jokhanan-ben-Zakkai, en se promenant, vit des soldats juifs qui faisaient bouillir du foin, pour en boire le jus. Il s'écria : Se peut-il que des hommes qui se nourrissent ainsi puissent résister aux armées (romaines)! »

2. *Bell. Jud.*, VI, III, 3.

d'Eléazar, du bourg de Bethesob (cela signifie maison de l'Hysope), illustre par sa naissance et par sa fortune, s'était réfugiée à Jérusalem, et s'y était trouvée enfermée avec la multitude. Les chefs des assiégés lui avaient enlevé les richesses qu'elle avait apportées d'au delà du fleuve, et ce qui lui restait d'objets de prix, ainsi que ce qu'elle pouvait acquérir de vivres, lui était journellement extorqué par les soldats. Elle en fut indignée, et plus d'une fois elle irrita contre elle les bandits, par les injures et les imprécations dont elle les accablait. Mais aucun d'eux, soit par colère, soit par pitié, ne voulut lui donner la mort. L'idée de préparer des aliments pour les autres lui était odieuse, et d'ailleurs toute ressource pour le faire lui manquait; mais l'horrible faim la torturait moins peut-être que sa colère; elle ne prit plus conseil que de son indignation et du besoin dont elle souffrait, et la voix du sang s'éteignit en elle. Saisissant donc son enfant qui était encore à la mamelle : « Malheureux enfant, « dit-elle, pour qui te garderais-je, avec la guerre, la faim « et la sédition qui nous écrasent? Vivre chez les Romains, « c'est l'esclavage; mais la faim vient plus vite que l'esclavage, et les factieux sont plus cruels que ces deux fléaux. « Allons! sers-moi de pâture! Que ta mort soit une furie « vengeresse pour les séditieux, et une page horrible pour « l'histoire, la seule qui manque encore aux misères des « Juifs. » A ces mots, elle égorgea son fils, le fit cuire, et en mangea la moitié; puis elle cacha le reste et le garda. Bientôt les séditieux parurent, attirés par l'odeur de cet exécrable festin, et la menacèrent de la tuer à l'instant, si elle ne leur livrait le mets qu'elle avait préparé. La mère, leur disant qu'elle leur en avait réservé une large part, découvrit les restes de son enfant.

A cette vue, l'horreur et la stupeur s'emparèrent d'eux,

et ils restèrent comme pétrifiés. « Oui, dit-elle, c'est bien mon
 « enfant. Oui, j'ai commis cet effroyable crime. Mangez-en
 « donc, j'en ai bien mangé, moi ! Allons ! ne soyez pas plus
 « faibles qu'une femme, plus tendres qu'une mère. S'il vous
 « reste quelque sentiment pieux, si vous avez horreur de
 « manger la victime que j'ai immolée, laissez-moi le reste,
 « à moi qui en ai déjà dévoré la moitié ! » Ils s'éloignèrent
 frémissants, épouvantés pour la première fois, et abandon-
 nèrent cet affreux aliment à la mère dénaturée.

Bientôt, cependant, la ville retentit de cet effroyable crime,
 et chacun, en y songeant, se faisait horreur à lui-même,
 comme s'il en eût été l'auteur. A partir de ce moment, tous
 ceux que la famine exténuaient souhaitèrent ardemment la
 mort et proclamèrent heureux ceux qui, avant de voir ou
 d'entendre de pareilles abominations, avaient perdu la vie¹.

Bientôt aussi, le bruit de cet affreux événement se
 répandit parmi les Romains ; les uns refusaient d'y croire ; les
 autres le déploraient, mais la plupart en concevaient une haine
 plus implacable encore contre la nation juive. Titus s'excusa
 de ce forfait devant Dieu en disant : « J'ai offert la paix
 « aux Juifs, avec le droit de vivre sous leur loi, et avec l'oubli
 « de tout le passé ; à la concorde, ils ont préféré la sédition ;
 « à la paix, la guerre, et à l'abondance, la famine. Ils ont
 « de leurs mains commencé à brûler le temple, que nous vou-
 « lions respecter. Ils ont bien mérité qu'un semblable forfait
 « fût commis chez eux ! Le crime de la mère qui a mangé
 « son enfant sera couvert par la ruine de sa patrie, et je ne
 « laisserai pas subsister sur la face de la terre une ville où les

¹. *Bell. Jud.*, VI, III, 4.

Ce fait est consigné dans le talmud (*Ghittin*, 53, a.). Il y est dit qu'une
 femme nommée Miryam, qui de la Pérée s'était réfugiée dans la capitale,
 tua son enfant pour en manger la chair.

« mères se nourrissent ainsi. Les mères ont bien moins de droit à un pareil aliment que les pères qui, après tant d'horreurs, ne veulent pas déposer les armes! » En prononçant ces paroles, Titus réfléchissait au désespoir de ces hommes; il comprenait qu'ils ne pouvaient plus concevoir une pensée saine, après avoir souffert de semblables horreurs, et que s'ils ne les avaient pas endurées, ils fussent vraisemblablement venus à résipiscence¹.

La mémoire du fait affreux que je viens de transcrire a été conservée dans les écrits talmudiques. Voici ce qu'on lit dans le traité *Siphra*² : « On raconte que Doëg-Ben-Joseph mourut et laissa à sa veuve un fils encore enfant. Cette mère mesurait son enfant chaque année, et donnait à Dieu un poids d'or égal au poids de l'enfant; mais quand Jérusalem fut assiégée, elle l'égorgea de sa main et le mangea. »

Il semble bien probable que le récit de Josèphe, contemporain et pour ainsi dire témoin de l'événement en question, est plus digne de foi que le récit talmudique, qui n'est que traditionnel, et manifestement enjolivé de détails ridicules. Il n'est pas moins probable cependant que le nom du père de l'enfant, dont Josèphe ne fait pas mention, nous a été conservé par cette tradition.

Le 8 du mois de Loüs, aussitôt que les deux légions eurent achevé leurs *aggers*, Titus ordonna d'appliquer les béliers à l'exèdre occidentale du hiéron intérieur (κατὰ τὴν ἐσπέριον ἐξέδραν τοῦ ἑσωθεν ἱεροῦ). Avant de les employer, la plus puissante des hélépoles avait battu sans repos la muraille, pendant six jours consécutifs, sans produire aucun effet; car cette muraille, grâce à la grandeur et à la liaison des blocs

1. *Bell. Jud.*, VI, III, 5.

2. *Siphra au Lévitique*, chap. xxvi, v. 34.

qui la constituaient, défiait les efforts de toutes les machines de siège. Des hommes minaient les fondations de la porte septentrionale, et, avec d'énormes fatigues, ils n'avaient réussi à arracher que les pierres de parement. La construction intérieure soutenant la porte, celle-ci resta debout, jusqu'à ce que, reconnaissant l'inefficacité des machines et des leviers, les Romains se décidèrent à tenter l'escalade des portiques¹.

Inscrivons les nouvelles dates que nous venons de rencontrer :

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Panemus.....	28.	Juin.....	21.	Incendie du portique nord par les Romains.
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
Loûs.....	1 ^{er} .	—	24.	L'hélopole la plus puissante est appliquée à l'exèdre occidentale du temple intérieur et travaille sans effet utile, pendant six jours.
—	2.	—	25.	
—	3.	—	26.	
—	4.	—	27.	Les <i>aggeres</i> contre l'exèdre occidentale du hiéron intérieur sont terminés.
—	5.	—	28.	
—	6.	—	29.	
—	7.	—	30.	
—	8.	Juillet....	1 ^{er} .	

Lorsque l'escalade des portiques intérieurs fut tentée, les Juifs ne se hâtèrent pas d'y mettre obstacle, mais ils engagèrent immédiatement la lutte corps à corps, avec ceux qui montaient. Repoussant les uns en arrière, ils les précipitaient au bas du mur; ils égorgeaient les autres, en leur courant sus. Beaucoup de ceux qui quittaient les échelles

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 4.

étaient frappés à coups d'épée, avant d'avoir eu le temps de se couvrir de leurs boucliers. Parfois enfin les assiégés renversaient des échelles couvertes de soldats en armes, en les faisant glisser latéralement; mais ils ne perdaient pas pour cela moins de monde de leur côté. Les porte-étendards combattaient pour sauver leurs enseignes, parce qu'ils ne voulaient pas qu'on les leur enlevât, ce qui, pour eux, eût été un véritable déshonneur. A la fin, cependant, les Juifs restèrent maîtres des étendards, et passèrent au fil de l'épée ceux qui avaient réussi à escalader la muraille. Tout le reste des soldats, redoutant le même sort, se retira. Parmi les Romains, pas un seul ne tomba sans gloire. Parmi les séditeux, tous ceux qui s'étaient distingués dans les rencontres précédentes ne se signalèrent pas moins dans celle-ci, et il faut mentionner avec eux Eléazar, neveu de Simon fils de Gioras.

Titus, voyant qu'il ne pouvait épargner les sanctuaires des Juifs, qu'au détriment de son armée et qu'en sacrifiant la vie de ses soldats, prit enfin le parti de faire mettre le feu par-dessous les portes¹.

A ce moment, deux hommes importants passèrent aux Romains. C'étaient Ananus d'Emmaüs², le plus sanguinaire des gardes particuliers de Simon, et Archélaüs, fils de Magadate; tous deux comptaient sur leur grâce, parce qu'ils désertaient la cause des Juifs, au moment même où ceux-ci venaient d'être vainqueurs. Titus ne fut pas leur dupe; il leur reprocha leur duplicité, et sachant tous leurs crimes envers leurs compatriotes, il se montra disposé à les condamner à mort. « C'est « la nécessité, leur dit-il, et non votre volonté qui vous a jetés

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 4.

2. Le texte porte *ὁ ἀπ' Ἀμμαυῶς*, et je présume que c'est une incorrection pour *Ἀμμαῦς* que nous trouvons, par exemple, au livre III, chap. III, page 5, de la *Guerre judaïque*.

« ici, et ceux-là sont indignes de pitié, qui désertent leur patrie, « lorsqu'ils l'ont mise en feu. » Cependant la foi promise à ces deux hommes fut respectée par lui, malgré sa colère, et il les renvoya, mais non pas au même lieu de retraite que les précédents transfuges, c'est-à-dire à Gophna ¹.

Les soldats romains n'avaient pas perdu un instant pour mettre le feu aux portes, et l'argent, en fondant par l'action des flammes, livra un passage à celles-ci vers les parties en bois ; de là, elles gagnèrent rapidement les portiques. Les Juifs alors, se voyant enfermés dans un cercle de feu, sentirent le courage et les forces les abandonner, et leur abatement fut tel que pas un d'entre eux ne pensa à repousser ou à éteindre l'incendie. Frappés de stupeur, ils regardaient ! et pourtant le désespoir que leur causait la ruine de ce qu'ils perdaient en ce moment, ne les rendit pas plus sages pour le salut de ce qui subsistait encore ; mais, comme si déjà le naos eût été dévoré par les flammes, ils n'en exécrèrent que plus les Romains. Ce jour-là et toute la nuit suivante le feu continua son œuvre de destruction ; car on n'avait pu incendier tous les portiques d'un seul coup, mais bien par portions ².

Le lendemain, Titus chargea une partie des troupes d'éteindre le feu et de déblayer les abords des portes, afin que les légions pussent plus rapidement monter à l'assaut du temple ; puis il convoqua un conseil de guerre. Les six personnages qui y prirent part étaient : Tiberius Alexander, préfet de toute l'armée ; Sextus Cerealis, légat de la cinquième légion ; Larcius Lepidus, légat de la dixième ; Titus Frugi, légat de la quinzième ; Liternius Fronto, préfet des deux légions alexandrines, et Marcus Antonius Julianus, procureur de la Judée. Les autres procureurs et les tribuns

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 2.

2. *Ibid.*, VI, iv, 2.

assistaient au conseil, et la délibération roula sur le sort du temple ou naos. Quelques-uns étaient d'avis d'user du droit de la guerre, parce que jamais les Juifs ne se tiendraient tranquilles, tant que leur temple resterait debout, et que ce temple était pour eux un point de rassemblement, quelle que fût la contrée qu'ils habitassent. D'autres soutenaient que si les Juifs abandonnaient le temple, et que si pas un seul d'entre eux ne faisait usage de ses armes pour le défendre, il fallait le conserver ; que si au contraire ils le défendaient, lorsqu'on y serait arrivé, il fallait le brûler ; car, alors, ce ne serait plus un temple, mais bien une forteresse, et qu'en ce cas, la faute n'en serait pas aux Romains, mais bien à ceux qui les auraient forcés d'agir ainsi.

Titus, après avoir recueilli les opinions, prit enfin la parole et dit que, quand bien même les Juifs combattraient encore lorsqu'on serait arrivé au naos, il ne se déciderait pas à rendre les choses inanimées responsables des fautes des hommes, et que jamais il ne brûlerait une semblable merveille. Que sa destruction d'ailleurs serait une perte pour les Romains, tandis que sa conservation serait un honneur pour l'empire. Aussitôt que l'on sut bien quelle était la volonté de Titus, Fronto, Alexander et Cerealis se rangèrent à son avis, et la séance fut levée. Les chefs de l'armée reçurent alors l'ordre de faire reposer leurs troupes à tour de rôle, afin d'avoir des soldats plus frais pour le combat, et des hommes d'élite, choisis dans les cohortes, furent chargés d'ouvrir des passages à travers les ruines, et d'éteindre l'incendie¹.

Nous venons de voir que Titus, dans le conseil de guerre tenu avant l'attaque sérieuse et définitive du temple, fit tous ses efforts pour faire prévaloir son désir qui était formellement

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 3.

de sauver à tout prix le sanctuaire des Juifs. Si nous lisons la chronique de Sulpice Sévère, nous sommes tout étonnés d'y trouver à propos du même fait une appréciation diamétralement opposée. La voici textuellement :

Fertur Titus adhibito consilio prius deliberasse an templum tanti operis everteret. Etenim nonnullis videbatur ædem sacratam ultra omnia mortalia illustrem non debere deleri, quæ servata modestiæ Romanæ testimonium, diruta perennem crudelitatis notam præberet. At contra alii et Titus ipse evertendum templum imprimis censebant, quo plenius Judæorum et Christianorum religio tolleretur. Quippè has religiones, licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectas ; Christianos ex Judæis extitisse. Radice sublatâ stirpem facilitè perituram. Ità Dei nutu accensis omnium animis templum dirutum, abhinc annos trecentos triginta et unum¹.

Cet important passage a été examiné avec un talent hors ligne par M. Jacob Bernays (*Ueber die Chronik des Sulpicii Severus*. Berlin, 1861, p. 55 et suiv.) qui y retrouve, comme en quelques autres passages empruntés à la même chronique, le cachet évident des récits de Tacite. Admettons un instant que cette appréciation soit juste, et véritablement je crois qu'elle l'est, qu'en résulte-t-il ? Que, suivant Josèphe, Titus a voulu sauver le temple ; que suivant Tacite, ou tout au moins suivant Sulpice Sévère, Titus a voulu le détruire. L'une de ces deux assertions en opposition absolue est mensongère, mais laquelle est-ce ? C'est ce que nous allons examiner avec impartialité.

Josèphe était devenu l'ami des Flaviens lorsqu'il écrivit son histoire de la guerre judaïque ; mais, ne l'oublions pas, il l'écrivit à Rome, au milieu de toute l'armée qui avait pris

1. Sévère, *Chron.*, II, xxx, 6.

part au siège de Jérusalem. Il devait donc provoquer à coup sûr des avalanches de démentis, s'il altérait sciemment la vérité connue de tant de témoins oculaires, de tant d'acteurs, veux-je dire, de ce drame terrible qui s'appelle la destruction de Jérusalem. Ou Josèphe n'a écrit qu'un pur roman d'imagination, conçu pour la plus grande gloire de Vespasien et de Titus, ses bienfaiteurs ; ou de tout l'ensemble de ce récit il résulte de la manière la plus claire, que, jusqu'au dernier jour du siège, Titus n'a cessé d'espérer que les Juifs viendraient à résipiscence, et de faire tous ses efforts pour obtenir d'eux qu'ils renonçassent à cette guerre d'extermination. Je le demande aux plus prévenus, quelle chance eût-il eu de faire agréer par les Juifs les offres de capitulation qu'il leur fit encore après l'incendie du temple, si cette destruction, au lieu d'être fortuite, eût été à l'avance décidée en principe dans son esprit. Non ! Titus n'était pas l'ennemi implacable des Juifs ; car s'il en eût été ainsi, certes il n'eût pas accompli à leur égard, et à la demande de l'un des leurs dont il faisait son ami, les actes multipliés de clémence que Josèphe a enregistré. Donc, *à priori*, il faut en convenir, la condamnation du temple par Titus n'est pas vraisemblable.

Passons maintenant à Tacite. Si jamais écrivain a hautement exprimé son mépris et sa haine pour une race, c'est Tacite dont tout le monde a lu l'appréciation passionnée qu'il fait de la nation juive. Quand il parle d'elle, c'est dans le fiel qu'il trempe sa plume, et l'on comprend, aux imputations ridicules qu'il entasse les unes sur les autres, qu'il ne se donne même pas la peine d'inventer une accusation qui ait le sens commun. L'empire avait passé à Trajan après le règne de Domitien, l'ardent persécuteur du christianisme. Le moment était donc assez bien choisi pour envelopper dans une réprobation commune Juifs et chrétiens. C'est ce que Tacite a fait.

Est-ce par une sorte de calcul qu'il a voulu rendre Titus solidaire de toutes les monstruosités enfantées par la démence de son frère? C'est bien possible. Dans tous les cas il y avait déjà vingt-huit ans que les faits étaient accomplis, lorsque Trajan monta sur le trône; lorsqu'il mourut, il y en avait quarante-cinq! Certes, les rangs des témoins oculaires avaient dû singulièrement s'éclaircir, et nécessairement Tacite avait plus beau jeu que Josèphe pour altérer la vérité. Le témoignage de Tacite sur la manière dont fut débattue dans le conseil de guerre, présidé par Titus, la question de la conservation ou de la destruction du temple de Jérusalem, n'est et ne peut être qu'un témoignage d'emprunt; il m'est donc, par cette seule raison, plus suspect que celui de Josèphe.

Mais est-ce bien Tacite qui a eu intérêt à charger la mémoire de Titus d'une imputation pareille? N'est-ce pas plutôt le chrétien Sulpice Sévère, qui, en souvenir de la persécution de Domitien, a englobé dans son ressentiment Titus le clément, Titus le bienfaisant? J'en fais juge le lecteur impartial.

Remarquons que si dans le récit emprunté à Sulpice Sévère nous changeons de place les trois petits mots, *et Titus ipse*, en les mettant au datif après les mots *nonnullis videbatur* de la première phrase, il y a identité entre le récit de Josèphe et celui de Sulpice Sévère, emprunté mot pour mot, je le veux bien, à Tacite. Quant à la dernière phrase : « *Ità Dei nutu accensis omnium animis templum dirutum, abhinc annos trecentos triginta et unum,* » elle a été écrite trois cent trente et un ans après la ruine de Jérusalem, c'est l'auteur lui-même qui le dit, et nous aurions plus de confiance dans l'assertion d'un homme qui a écrit plus de trois siècles après les événements, dans l'assertion d'un chrétien tout imbu des prophéties évangéliques, que dans celle d'un témoin oculaire? Pour ma part, je m'y refuse de la manière la plus absolue, et

je m'en tiens aux dires de Josèphe. Si ces dires sont faux, tous les détails si minutieusement vraisemblables de la catastrophe du temple constituent un mensonge tellement bien conçu, tellement bien travaillé pour revêtir l'apparence de la vérité, qu'il devient presque impossible que le menteur le plus émérite ait été capable de l'inventer.

N'oublions pas enfin que le conseil de guerre dont il s'agit fut tenu par Titus, Tiberius Alexander, Sextus Cerealis, Larcius Lepidus, Titus Frugi, Liternius Fronto, et Marcus Antonius Julianus, en présence de tous les procurateurs et les tribuns. Dès lors, comment s'expliquer que Josèphe eût osé, à l'encontre de tant de témoins, donner une pareille entorse à la vérité? Celui qui prévoit les démentis, doit être forcément plus circonspect que celui qui brode un fait à sa convenance, lorsque, depuis trois cents ans, les témoins de ce fait sont morts. En résumé, je maintiens, pour mon compte, la vraisemblance du récit de Josèphe, contre l'invraisemblance de celui de Sulpice Sévère.

Le jour où le conseil de guerre fut assemblé, la fatigue et la consternation ne permirent pas aux Juifs de rien tenter. Dès le lendemain matin, ils avaient repris courage, et leurs forces s'étaient ranimées. Vers la deuxième heure du jour (sept heures du matin), ils firent une sortie par la porte orientale et se ruèrent sur les gardes du hiéron extérieur¹. Ils furent reçus avec bravoure, et les Romains, unissant leurs boucliers,

1. Josèphe dit le hiéron extérieur, par rapport à l'enceinte proprement dite du naos. A cette heure il n'y avait plus debout, du véritable hiéron extérieur, que le portique oriental, c'est-à-dire celui de Salomon, et le portique méridional, construit par Hérode, et connu sous le nom de portique royal. Du reste, il est si vrai qu'il faut entendre Josèphe de cette façon, que nous verrons les Juifs repoussés courir se renfermer dans le dernier hiéron qu'il nomme τὸ ἐνδὸν ἑρὸν; pour lui, il y en avait donc trois en réalité, l'extérieur, ἑξωτερικόν; l'intérieur, εἰσωτερικόν, et enfin le dernier, ἐνδόν.

résistèrent comme une muraille à la charge des Juifs ; mais il était évident qu'ils ne tiendraient pas longtemps contre la multitude et la fureur des assaillants. Titus, qui du haut d'Antonia voyait ce qui se passait, avant que les siens ne fussent rompus, accourut à leur secours avec des cavaliers d'élite. Les Juifs ne purent soutenir le choc, et dès que les premiers furent tués, les autres prirent la fuite. Les Romains les ayant poursuivis l'épée dans les reins, ils firent volte-face et tinrent bon de nouveau ; repoussés encore une fois, ils reprirent la fuite, si bien que, vers la cinquième heure du jour (onze heures du matin), les assiégés, refoulés, s'enfermèrent dans le dernier hiéron intérieur (εἰς τὸ ἐνδὸν ἱερόν)¹.

Il est facile de se rendre compte de ce combat qui dura trois heures entières, ce qui prouve l'admirable tenacité des Juifs. Au moment où leur sortie fut effectuée, tous les portiques du hiéron intérieur étaient brûlés. Mais la grande porte orientale, conduisant du naos au parvis des femmes, était intacte. C'est certainement de cette porte orientale que Josèphe entend parler. Il dit que les Juifs allèrent attaquer les hommes qui occupaient le hiéron extérieur, et je pense qu'il entend par ce mot l'enceinte qui recouvrait la dernière, c'est-à-dire celle du naos. Pour arriver au hiéron extérieur proprement dit, dont le portique oriental et le triple portique méridional étaient seuls debout à cette heure, il eût fallu passer sur le ventre des hommes d'élite fournis par toutes les cohortes, et qui étaient chargés de déblayer les abords du naos, et d'éteindre l'incendie des portiques intérieurs. Or, il n'est pas dit un seul mot de cette première ligne romaine à forcer.

Au point où en était arrivée la défense, elle était à très-

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 4.

peu près dans le cas d'une garnison assiégée qui doit s'opposer de toutes ses forces à ce qu'on rende la brèche praticable. Comme c'est précisément ce que les hommes occupant en ce moment le hiéron intérieur avaient l'ordre de faire, j'en conclus que la sortie désespérée des Juifs fut dirigée contre eux. Nous verrons plus loin, d'ailleurs, que la seule portion conservée du hiéron extérieur était encore au pouvoir des Juifs, et que c'était le portique méridional.

Du haut d'Antonia, Titus devait voir à merveille ce qui se passait dans le parvis des femmes, théâtre du combat dont il s'agit¹. Il accourut avec de la cavalerie au secours de ceux de ses soldats qui étaient en péril ; les *aggeres* voisins d'Antonia avaient donc été construits de façon à introduire de la cavalerie dans les grands parvis compris entre le hiéron extérieur et le hiéron intérieur. Cela permit à Titus de lancer sa cavalerie sur les Juifs qui, pris en flanc, durent reculer d'abord dans le parvis des femmes, puis se décider à un mouvement de retraite définitif. Il semble résulter de là que la cavalerie engagée dans ce combat dut être assez peu nombreuse. Aussi Josèphe désigne-t-il simplement des *cavaliers d'élite*.

Après ce combat, Titus regagna Antonia, décidé à faire donner toutes ses forces, le lendemain, et à enlever le naos. Mais depuis longtemps déjà, la justice de Dieu avait condamné celui-ci au feu, et dans la marche du temps était arrivé le jour fatal, le 15 du mois de Loüs, anniversaire du jour où l'ancien temple avait été brûlé par le roi de Babylone².

Arrêtons-nous ici, et rattachons cette date mémorable à

1. Il est fort probable aussi que le combat s'engagea au delà des portiques incendiés, et par conséquent sur le parvis du hiéron extérieur. L'expression de Josèphe est donc suffisamment exacte.

2. *Bell. Jud.*, VI, iv, 5.

toutes celles que nous avons déjà inscrites à notre journal du siège.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Loüs.....	8.	Juillet....	1 ^{re} .	Les <i>aggeres</i> contre l'exèdre occidentale du hiéron intérieur sont terminés.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	Le feu est mis aux portes et aux portiques du hiéron intérieur.
—	13.	—	6.	Un conseil de guerre est tenu pour décider du sort du temple.
—	14.	—	7.	Sortie des Juifs contre le hiéron intérieur.
—	15.	—	8.	Le feu est mis au temple par un soldat romain.

C'est aux Juifs eux-mêmes qu'il est juste d'imputer l'origine et la cause de l'incendie de leur temple, car lorsque Titus se fut retiré dans Antonia, les assiégés, après avoir pris un peu de repos, tombèrent encore une fois sur les Romains, et les défenseurs du naos engagèrent un nouveau combat avec les soldats occupés à éteindre l'incendie, qui continuait à dévorer les restes du hiéron extérieur. Bientôt les Juifs furent refoulés, et les Romains, lancés à leur poursuite, pénétrèrent avec eux jusqu'au naos. Alors un soldat, sans attendre l'ordre de personne, sans s'effrayer du sacrilège qu'il allait commettre, et comme dominé par une impulsion providentielle, arracha un brandon aux débris enflammés et, soulevé par un de ses camarades, il lança ce brandon à travers une petite porte d'or qui donnait accès, du côté du nord, aux chambres construites autour du naos. Aussitôt que l'embrasement commença, les Juifs poussèrent un cri digne de la grandeur de la catastrophe, et se précipitèrent à la défense du sanctuaire. Pour eux, il n'y avait plus à songer à sa vie,

ni à marchander ses forces, puisqu'ils voyaient périr le temple au salut duquel ils s'étaient dévoués jusque-là¹.

Quelqu'un courut aussitôt prévenir Titus, qui se reposait dans sa tente des fatigues du combat; il fut debout en un clin d'œil, et courut en toute hâte au naos pour arrêter l'incendie. Tous les chefs de l'armée le suivirent, et les légionnaires, stupéfaits, se précipitèrent derrière eux. Les soldats couraient en tumulte et en poussant des cris, ainsi que cela devait arriver dans une armée aussi nombreuse, et se portaient en avant, sans conserver aucun ordre. Titus, de la voix et du geste, commandait aux combattants d'éteindre l'incendie, mais sa voix ne se faisait pas entendre au milieu du bruit assourdissant des clameurs, et les gestes impératifs qu'il faisait de la main n'étaient compris de personne, en partie à cause de l'ardeur de la lutte, en partie à cause de la fureur de tous ceux qui y prenaient part. Quant aux légions qui accouraient en masse, ni avertissements ni menaces ne pouvaient ralentir leur fougue. Chacun allait où sa fureur le portait; s'entassant dans les étroits passages ouverts devant eux, beaucoup trébuchaient et étaient foulés aux pieds; beaucoup, tombant au milieu des décombres fumants des portiques, subissaient le sort affreux des vaincus eux-mêmes. Au moment où ils approchaient du naos, ils feignaient de ne pas comprendre les ordres de Titus, et chacun pressait celui qui le précédait d'activer l'incendie.

Les Juifs, n'ayant plus aucun espoir de résistance, fuyaient dans tous les sens et la mort les atteignait de toutes parts. La plupart des gens du peuple, hommes faibles et désarmés, étaient égorgés partout où ils étaient rencontrés. Un immense monceau de cadavres encombrait les abords de l'autel. Sur

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 5.

les degrés, le sang coulait à flots, et les corps de ceux qu'on égorgeait sur la plate-forme roulaient jusqu'en bas¹.

Titus, ne pouvant arrêter l'élan des soldats furieux, et voyant l'incendie se développer, entra dans le sanctuaire du naos avec les chefs de son armée, et contempla ce qu'il contenait²; tout cela surpassait de beaucoup ce que la renommée en apprenait aux étrangers, et était à la hauteur, en apparence exagérée, de l'opinion des Juifs.

La flamme n'avait encore pénétré d'aucun côté à l'intérieur, mais elle dévorait les appartements répartis sur tout le pourtour du naos. Titus pensant, ce qui était vrai d'ailleurs, qu'on pourrait encore conserver cette merveille, s'élança au dehors et fit tous ses efforts pour obtenir des soldats qu'ils arrêtaient les progrès de l'incendie. Il donna l'ordre à Libéralius, centurion de ses gardes du corps, d'écarter les récalcitrants à coups de bâton. Mais leur brutale colère, leur haine des Juifs et leur rage guerrière étaient plus puissantes que leur respect pour Titus et que la crainte des coups; beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, étaient excités par la soif du pillage, parce qu'ils croyaient que l'intérieur de l'édifice était rempli de trésors monnayés, puisque tout ce qu'ils voyaient à l'extérieur était d'or.

Un de ceux qui avaient déjà pénétré dans le naos, au moment où Titus courait au-devant des soldats, pour les empêcher d'entrer, mit, en se cachant, le feu contre les gonds de la porte; la flamme éclata subitement à l'intérieur, et Titus suivi des chefs dut se retirer; personne, dès lors, ne songea plus à empêcher ceux du dehors d'activer l'incendie, et c'est ainsi que le naos périt, malgré Titus³.

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 6.

2. Τοῦ ναοῦ τὸ ἅγιον καὶ τὰ ἐν αὐτῷ.

3. *Bell. Jud.*, VI, iv, 7.

Quelque déplorable qu'ait été cet événement, ajoute Josèphe, puisqu'il s'agissait de l'œuvre la plus admirable que nous ayons jamais vue, et dont nous ayons entendu parler, tant à cause de sa structure, que de sa dimension, aussi bien qu'en raison de la magnificence de toutes ses parties, et de l'illustration des sanctuaires, on doit surtout se consoler, en pensant que pour les œuvres humaines et pour les lieux, il y a une destinée inéluctable, comme pour les êtres animés. Ce qui est surtout fait pour frapper les esprits, c'est l'inexorable précision du temps, en toute l'histoire de cette merveille. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, ce fut le même jour, du même mois, que le premier temple fut brûlé par les Babyloniens. De la première construction du temple des Juifs commencé par le roi Salomon, jusqu'à sa ruine qui eut lieu dans la seconde année du règne de Vespasien, on compte onze cent trente ans, sept mois et quinze jours; à partir du second temple qu'Aggée avait élevé, dans la seconde année du règne de Cyrus, jusqu'à sa ruine sous Vespasien, il s'est écoulé six cent trente-neuf ans et quarante-cinq jours¹.

Ces chiffres si précis que nous donne Josèphe sont bons à examiner.

Entre la construction du premier temple et sa ruine arrivée en 70 de l'ère chrétienne, année du siège de Jérusalem, il s'est écoulé, dit notre historien, onze cent trente ans, sept mois et quinze jours. Le jour de l'incendie est le 8 juillet 70. Il faut donc remonter en arrière de onze cent trente ans, sept mois et quinze jours pour trouver la date de la fondation du temple de Salomon, ce qui nous reporte au quinzième jour du cinquième mois de l'an 1060 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire au 15 mai 1060. Malheureusement cette date si précise n'est

1. *Bell. Jud.*, VI, iv, 8.

pas exacte, et la date de la fondation du temple de Salomon tombe, à très-peu près, sur l'année 1016 avant Jésus-Christ.

L'achèvement du second temple construit par Aggée, à ce que prétend Josèphe, eut lieu six cent trente-neuf ans, un mois et quinze jours avant l'incendie du 8 juillet 70. Remontant en arrière, nous arrivons au 15 février de l'année 569, pour la seconde année du règne de Cyrus. Cette nouvelle date est encore erronée, puisque les calculs chronologiques démontrent que la seconde année de Cyrus coïncide avec l'an 537 avant Jésus-Christ.

Pendant que le naos brûlait, les Romains appréhendaient tous ceux qui se présentaient à eux, et tous ceux qui étaient pris étaient massacrés. Plus de pitié pour l'âge, plus de respect pour la gravité ! Enfants et vieillards, profanes et prêtres étaient égorgés sans distinction. Les suppliants comme ceux qui défendaient leur vie, subissaient le même sort. Les crépitations des flammes pénétrant partout se mêlaient aux gémissements des mourants. Grâce à la hauteur de la colline qui supportait le temple et à la grandeur de l'édifice qui brûlait, on aurait pu croire que la ville entière était en feu. On ne peut rien imaginer de plus horrible que les clameurs qui retentissaient. Les cris des Romains étaient des cris de joie, ceux des séditeux entourés de fer et de feu étaient des hurlements de terreur ; le peuple, abandonnant les parties élevées du sanctuaire, fuyait avec consternation vers les hommes de guerre, en poussant des lamentations. Aux clameurs de ceux qui étaient sur la colline du temple, répondaient celles de la multitude enfermée dans la ville, et qui, sans force et sans voix, grâce à la faim, retrouvait des forces pour gémir et sangloter à la vue du temple en feu. La Pérée et les montagnes d'alentour s'unissaient à ce concert de désespoir, et en augmentaient la force.

Le massacre surpassait encore le tumulte en horreur. La colline sur laquelle était le temple paraissait brûler sur sa base, car elle était partout couverte de flammes, et cependant il y avait sur elle plus de sang que de feu, plus de morts que de meurtriers. Nulle part on ne pouvait plus apercevoir le sol caché sous les cadavres, et les soldats, bondissant sur les monceaux de corps inanimés, poursuivaient les fuyards. La presque totalité des assiégés, après s'être ouvert un passage à travers les bandes romaines, purent gagner à grand'peine le hiéron extérieur, et de là s'enfuir dans la ville. Ce qui restait de la population se réfugia dans le portique extérieur (ἐπὶ τὴν ἑξω στοάν).

Quelques-uns des prêtres, arrachant les pointes qui garnissaient la crête du toit du naos, puis leurs encastrements de plomb, les lançaient sur les Romains, en guise de projectiles. Mais, voyant l'inutilité de leurs efforts, et bientôt chassés par les flammes, ils se réfugièrent sur le sommet de la muraille qui avait huit coudées de largeur (4^m 20), et s'y maintinrent. Deux des plus illustres, qui auraient pu avoir la vie sauve en se rendant aux Romains, ou rester sur la muraille, en partageant le sort des autres, se précipitèrent dans les flammes, aimant mieux être brûlés avec le temple. C'étaient Meïr fils de Belgas. et Joseph fils de Dalæus¹.

Les Romains pensant que, puisque le temple brûlait, il était inutile d'épargner les édifices qui l'entouraient, y mirent à tous le feu en même temps, à l'exception de deux qu'ils ne détruisirent que plus tard, l'un sur la face orientale, et l'autre sur la face méridionale. Ils incendièrent également les magasins (γαζοφυλάκια, garde-meuble, trésor), dans lesquels étaient renfermés des sommes énormes d'argent monnayé, un nombre

1. *Bell. Jud.*, VI, v, 4.

infini de vêtements et d'ornements sacerdotaux, et pour tout dire en un mot, où étaient accumulés tous les trésors des Juifs, les familles riches y ayant mis à refuge ce qu'elles possédaient. Les Romains passèrent ensuite au siège du portique du hiéron extérieur qui existait encore, et où s'étaient réfugiés des femmes, des enfants et une foule de gens de toute espèce, appartenant à la population de Jérusalem, et au nombre de six mille. Avant que Titus ne prit une décision à leur égard et ne donnât ses ordres, les soldats, ivres de colère, mirent le feu à ce portique. Un grand nombre des malheureux qui y avaient cherché un asile périrent en se jetant du haut en bas, pour éviter les flammes; les autres furent étouffés par elles. De cette multitude il ne resta pas un être vivant¹.

De ce qui précède, résulte la preuve évidente qu'au moment où le naos fut détruit par le feu, il ne restait du hiéron extérieur que le portique triple du sud, ou portique royal. Par conséquent, à la dernière sortie, l'effort des Juifs fut dirigé contre les Romains occupant le hiéron intérieur, et non le hiéron extérieur. Il y a donc bien certainement à corriger *ἐξωθεν* en *ἑσωθεν*, dans le passage où Josèphe raconte les détails de cette sortie fatale aux Juifs. Notre historien nous fait connaître, à propos de cette destruction du portique méridional ou royal, un fait extrêmement curieux. Il s'exprime ainsi :

La cause de cette nouvelle catastrophe fut dans les paroles d'un faux prophète qui, ce jour-là même, avait annoncé au peuple enfermé dans la ville, que Dieu leur ordonnait de monter au temple, où ils recevraient les marques de sa protection. Il y avait en effet beaucoup de prétendus prophètes, subornés par les chefs de la garnison, annonçant qu'il fallait

1. *Bell. Jud.*, VI, v, 2.

compter sur le secours de Dieu, et cela afin d'empêcher l'émigration, et de retenir par l'espérance ceux qui étaient au-dessus de la crainte des gardes. Dans le malheur l'homme croit facilement tout ce qu'on lui dit. De telle sorte que, si un imposteur promet que le salut sortira des souffrances endurées, l'espérance remplit aussitôt le cœur de celui qui souffre ¹.

Des séducteurs, se prétendant envoyés de Dieu, réussissaient à faire accepter leurs mensonges, comme règle de conduite, par la malheureuse population de Jérusalem. Quant aux prodiges évidents qui présageaient la ruine de la nation, personne n'y faisait attention et n'y ajoutait foi : tous avaient l'esprit et les yeux fermés pour les avertissements d'en haut, qu'ils négligeaient dans leur hébétément. Et d'abord ce fut une comète en forme de glaive qui brilla pendant une année entière au-dessus de la ville; puis, avant la révolte et les premières hostilités, pendant que le peuple était rassemblé pour célébrer la fête des Azymes, le 8 du mois de Xanthicus (1^{er} mars), à la neuvième heure de la nuit (trois heures du matin), une lumière si éclatante entoura l'autel et le naos, qu'on l'eût prise pour la clarté du jour, et cela dura pendant une demi-heure. Les gens sans instruction virent dans ce fait un présage heureux, mais les scribes sacrés (ἱερογραμματεῖς) jugèrent aussitôt que ce prodige annonçait les événements qui s'accomplirent peu après. Dans la même solennité une vache, conduite à l'autel par le grand prêtre pour être sacrifiée, mit bas un agneau au milieu du hiéron ².

De plus, la porte orientale du sanctuaire intérieur (τοῦ

1. *Bell. Jud.*, VI, v, 2.

2. Voilà incontestablement un miracle ! Une vache qui met bas un veau, cela se voit, mais un agneau ! ce doit être plus que rare. O crédulité humaine !

ἐνδοτέρου) était tout entière de bronze et d'un poids immense. Vingt hommes avaient grand'peine à la fermer le soir; elle était munie de grands verrous de fer et de gonds épais, profondément enfoncés dans le seuil qui était fait d'une seule pierre; cette porte fut trouvée la nuit, vers la sixième heure (à minuit), ouverte spontanément. Les gardiens du temple coururent tout émus annoncer cet étrange événement au préteur. Celui-ci se hâta de monter au temple et eut grand'peine à faire fermer la porte¹.

Ce fait aussi parut de bon augure aux ignorants et aux simples d'esprit. Pour eux. Dieu avait ouvert la porte des bienfaits. Les docteurs et les savants comprenaient que la sûreté du temple avait disparu et que la porte en avait été ouverte aux ennemis, sans qu'il leur en coûtât rien, et entre eux, ils se disaient tout bas que c'était le signe de la désolation.

Peu de jours après la solennité, le 21 du mois d'Artemisius (14 avril), on vit un merveilleux prodige, qui passe toute croyance. Ce que je vais raconter paraîtrait une fable. j'en suis certain, si la mémoire n'en avait été conservée par ceux-là mêmes qui en furent les témoins oculaires, et si les malheurs qui suivirent n'avaient pas été en rapport avec un semblable présage. Voici ce qui eut lieu. Avant le coucher du soleil on vit en l'air, et dans tout le pays, des chars passer, des phalanges en armes courir à travers les nuages et bloquer les villes. Le jour de la fête, qui s'appelle la Pentecôte, les prêtres entrés pendant la nuit dans le hiéron intérieur (εἰς τὸ ἔνδον ἱερόν) comme cela avait lieu d'habitude pour les cérémonies du culte, entendirent d'abord, suivant leur récit, un grand tumulte et un grand bruit, puis une

1. Il s'agit évidemment ici de la porte d'airain de Corinthe dont il a été amplement question plus haut.

voix, semblable à celle de la multitude, s'écrier : Partons d'ici !

Mais, ce qui est plus effrayant que tous ces présages, c'est le fait suivant : Quatre ans avant que la guerre n'éclatât, la ville vivant dans la paix et dans l'abondance, un certain Jésus fils d'Ananus, homme du peuple et sans éducation, vint assister à la fête pendant laquelle la coutume générale est de planter des tentes, en l'honneur de Dieu, dans le hiéron. Tout d'un coup, il se mit à crier : Voix de l'Orient ! voix de l'Occident ! voix des quatre vents ! voix contre Jérusalem et contre le temple ! voix contre les maris et les femmes ! voix contre le peuple entier ! Jour et nuit il parcourait toutes les rues de la ville en faisant entendre ces imprécations. Quelques-uns des principaux personnages de la ville, irrités par cette fatale prédiction, se saisirent de l'homme et l'accablèrent de coups. Jésus ne dit pas un mot pour lui-même et n'im-

4. Nous trouvons dans Tacite la contre-partie de ce passage. En voici le texte (*Hist.*, lib., V, cap. xiii) :

« Evenerant prodigia, quæ neque hostiis neque votis piare fas habet gens, superstitioni obnoxia, religionibus adversa. Visæ per cælum concurrere acies, rutilantia arma, et subito nubium igne collucere templum ; ex-apertæ repente delubri fores et audita major humanâ vox excedere deos ; simul ingens motus excedentium ; quæ pauci in metum trahebant ; pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæâ rerum poterentur : quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus, more humanæ cupidinis, sibi tantam fatorum magnitudinem interpretati, ne adversis quidem ad vera mutabantur. »

Tout ce passage de Tacite me paraît évidemment emprunté au récit de Josèphe. Mêmes faits, mêmes interprétations, mêmes conséquences ; tout est identique de part et d'autre.

Au reste Suétone, dans sa vie de Vespasien (chap. iv), constate de même l'existence de cette prédiction transmise, de génération en génération, dans tout l'Orient. Voici les termes mêmes dont il se sert :

Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio : esse in fatis, ut eo tempore Judæâ profecti rerum poterentur.

Tout cela n'est évidemment que le reflet des prophéties bibliques.

plora pas la pitié de ceux qui le frappaient, mais il ne cessa de proclamer les mêmes paroles qui lui avaient valu ces mauvais traitements.

Les magistrats des Juifs, pensant que cet homme, comme cela était en réalité, agissait sous l'empire d'une agitation surnaturelle, l'amènèrent devant le gouverneur romain (ἑπαρχον, procureur). Celui-ci le fit battre de verges, à lui couper les chairs jusqu'aux os ; Jésus ne versa pas une larme, ne fit pas entendre une seule supplication, mais, à chaque coup qu'il recevait, il s'écriait de la voix la plus retentissante et la plus lugubre qu'il pouvait : Malheur, malheur à Jérusalem ! Albinus, qui était alors procureur, lui demanda qui il était, ce que signifiaient ses paroles, et pourquoi il les proférait ; il n'obtint aucune réponse, et le malheureux continua ses lamentations sur le sort de la ville, jusqu'à ce qu'Albinus, le croyant fou, le fit mettre en liberté.

A partir de ce moment, notre homme n'accosta plus un seul des habitants de Jérusalem et n'adressa plus la parole à personne ; mais chaque jour, après avoir longuement médité, il s'écriait : Malheur, malheur à Jérusalem ! Jamais il ne fit entendre un seul mot de plainte contre ceux qui journellement le battaient ; jamais un mot de remerciement à ceux qui lui donnaient charitablement sa nourriture ! Son unique réponse à tous était sa triste prédiction. C'était à l'époque des fêtes surtout qu'il proférait son cri sinistre. Après sept années et cinq mois de cette vie, sa voix ne s'était pas affaiblie et il n'était pas fatigué. Mais au moment où le siège commença, voyant son oracle s'accomplir, il se reposa. A cette époque, il parcourait les murailles, en criant à haute voix : Malheur, malheur à la ville ! et au temple ! et au peuple ! Une fois il ajouta : malheur à moi aussi ! et à l'instant une pierre

lancée par une baliste l'atteignit et le tua. Il rendit le dernier soupir en répétant les mêmes paroles¹.

Celui qui voudra réfléchir à ces différents faits, ajoute Josèphe, comprendra certainement que Dieu s'occupe des hommes et ne néglige aucun moyen pour leur montrer ce qui leur est salulaire; il comprendra aussi que c'est à leur aveuglement et au mal qu'ils font volontairement, qu'ils doivent leur perte. Ainsi les Juifs, par exemple, lorsqu'ils eurent ruiné Antonia, rendirent le hiéron tétragonal, et il était écrit dans les prophéties que la ville et le naos seraient détruits, quand le hiéron deviendrait tétragonal. Ce qui les avait surtout excités à soutenir la guerre, c'était une prédiction ambiguë trouvée également dans les livres saints et qui annonçait qu'à cette époque, quelqu'un sortant de leur pays deviendrait maître de l'empire du monde. Ils supposaient que cette prophétie s'appliquait à eux-mêmes, et beaucoup de sages acceptèrent cette interprétation; tandis que l'oracle en question désignait le règne de Vespasien qui fut élevé à l'empire, étant en Judée. C'est ainsi que les hommes ne peuvent se soustraire à leur destinée, quand bien même il leur serait donné de la prévoir. De tous les présages que nous venons de rapporter, les Juifs expliquèrent les uns suivant leur fantaisie, et ils ne s'occupèrent pas des autres, jusqu'au moment où la ruine de la patrie et leur propre perte vinrent les punir de leurs crimes².

Quelle était cette prédiction ambiguë trouvée dans les livres saints, et à laquelle Josèphe fait ici allusion? C'est ce qu'il est très-facile de reconnaître; nous trouvons dans la

1. *Bell. Jud.*, VI, v, 3.

2. *Ibid.*, VI, iv, 4.

Voyez ci-dessus les renseignements à peu près identiques que nous fournissent Tacite et Suétone.

Genèse (XLIX, 40) les paroles suivantes que Jéhovah adresse à Jacob :

לא יסור שבט מיהודה ומחקה מבין רגליו עד כִּי־יבא
שילה ולו יקהת עמים

Dans la Vulgate ce verset est ainsi traduit : Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium.

Cette interprétation est loin de me satisfaire, car voici ce que le texte hébraïque signifie rendu mot à mot :

Le sceptre ne s'éloignera pas de lehouda, et le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne Schiloh, et à lui (sera) l'obéissance des nations.

Qu'est-ce que l'écrivain sacré entend par le mot שילה ? Nous n'en savons absolument rien ; c'est bien le nom de Schiloh, la localité sainte où fut déposée l'arche d'alliance, mais ce nom n'a évidemment que faire ici. Les commentateurs se sont évertués pour donner les explications les plus invraisemblables de ce terme obscur. Ils n'ont réussi à rien, et je ne les imiterai pas, assuré que je suis à l'avance d'arriver au même résultat. Je me contenterai de citer, d'après Cahen, l'opinion d'Onkelos et des Talmudistes, qui prétendent qu'il s'agit du Messie. Et voici la belle raison qu'ils donnent pour justifier leur opinion. La somme des lettres renfermées dans les deux mots יבא שילה, prises numériquement, est égale à trois cent cinquante-huit ; or, la somme des valeurs numériques des lettres du mot משיח, le Messie, est identique. Donc, etc., etc., etc. C'est tout simplement de l'absurdité transcendante !

Le seul argument à peu près passable, à mon avis, que l'on puisse invoquer en faveur du sens *qui mittendus est*, de la Vulgate, se trouve dans l'Exode (IV, 13). Moïse est envoyé par

Jéhovah devant le Pharaon; il se méfie de lui-même et invoque Dieu :

וַיֹּאמֶר בִּי אֲדֹנָי שְׁלַח-נָא בִּיד תְּשַׁלַּח

Vulgate : At ille : Obsecro, inquit, Domine, mitte quem missurus. Sens littéral : Il dit : De grâce, ô mon Seigneur, envoie, je te prie, (celui que) par la main tu enverras.

Évidemment il manque quelque chose ici pour que le sens soit rationnel, et il faut suppléer le mot אשר, *celui que*, devant le mot תְּשַׁלַּח.

Mais malheureusement שִׁלַּח écrit avec un ה, he, n'est pas שָׁלַח écrit avec un ח, khet, et il n'y a d'autre moyen de se tirer de cette difficulté, qu'en admettant que, dans le texte de la Genèse, une de ces deux lettres a pu être tracée à la place de l'autre. Pour ma part, je ne vois absolument aucune raison pour ne pas admettre ce fait.

Revenons au verset de la Genèse : la fin ne me plaît guère, grammaticalement parlant. A mon avis, il devrait y avoir dans le texte : וְלוֹ יָקָה הַעֲמִים. Cela est si vrai, que dans le texte chaldéen, le mot יָקָה est remplacé par le mot יִשְׁתַּמְּעוּן : ils obéiront. Avec l'introduction de ce mot, la phrase devient plus régulière, et l'on n'est plus obligé de s'étonner de l'absence de l'article, devant le pluriel עַמִּים.

Je demande pardon au lecteur de cette digression tant soit peu aride, et qu'il lui est d'ailleurs loisible de ne pas lire, et je conclus, en répétant que la prédiction à laquelle Josèphe fait allusion, est certainement tirée du verset 40 du chapitre XLIX de la Genèse.

Ce passage de Josèphe est pour nous du plus haut intérêt, et il mérite que nous nous y arrêtions un instant. D'abord il nous fournit un renseignement topographique qu'il ne nous est pas permis de négliger. Il résulte invinciblement du

contexte, qu'avant la destruction d'Antonia, l'aire du hiéron extérieur n'était pas un quadrilatère, dans toute l'acception du mot, et qu'Antonia empiétait sur le parvis de ce hiéron extérieur, c'est-à-dire sur le *Lithostroto*s.

Si nous étudions sur place la face nord actuelle du Haram-ech-Chérif, nous trouvons à l'angle nord-ouest deux escarpes verticales taillées dans le roc vif qui a certainement servi d'assiette à Antonia, et formant un angle rentrant, dont le côté ouest est d'assez médiocre longueur, de quelques mètres seulement. Nous savons, d'un autre côté, que tout le rocher d'Antonia avait ses faces revêtues de maçonnerie en gros blocs bien appareillés. Ce parement n'a pas été détruit partout, et sur la face nord du Haram, au point où l'escarpe de roc cesse de se montrer, on lui voit appliquées une série de belles assises de blocs judaïques, d'une très-grande antiquité, et qui sont certainement bien antérieures à Hérode.

Antonia avait été précédée par une forteresse nommée Baris, que Josèphe attribue aux Asmonéens, et que je me permets de croire beaucoup plus ancienne, par une simple considération militaire. En effet, la face nord du hiéron extérieur, ou si l'on veut, du plateau artificiel construit au sommet du mont Moriah, n'était pas couverte, et l'enceinte sacrée du temple n'eût été capable d'aucune résistance du côté du nord, si des ouvrages spéciaux n'eussent été créés pour la défendre. Or, l'Écriture nous parle à plusieurs reprises des deux tours de Méah et de Hananéel, qu'il faut de toute nécessité placer vers la région nord du temple. J'ai essayé de prouver ailleurs que Méah n'est que la magnifique tour carrée qui était à l'angle nord-est du Haram-ech-Chérif actuel, et dont les restes imposants se voient à droite en sortant de la porte de Setty-Maryam ou de Saint-Étienne, les débris de

la face de retour dominant le Birket-Israël, qui est la Piscine Probatique, ou Bethesda.

A quoi bon, je le demande, avoir laissé subsister, dès la plus haute antiquité, un pâté de rochers tel que celui d'Antonia, dominant tous les saints parvis? Si on ne voulait pas en tirer parti, il était tout simple et tout naturel de le raser. On ne l'a pas fait, donc ce pâté de roc avait une destination. Cela posé, il n'en pouvait avoir d'autre que celle de couvrir l'angle nord-ouest de l'enceinte sacrée du temple, comme la tour Méah en couvrait l'angle nord-est. Il n'y a pas possibilité de se rendre autrement compte de l'existence de ce rocher isolé, qu'en y voyant la base d'une fortification quelconque. Or, cette fortification, son utilité était marquée bien avant les Asmonéens, qui ont construit Baris en ce point, et qui apparemment n'ont pas construit un pâté naturel de roches. Donc cette roche, bien avant les Asmonéens, supportait une forteresse. Je défie qu'on me nie cela. Dès lors, je n'hésite pas à placer en cet endroit la tour Hananéel, à laquelle la Baris des Asmonéens aura succédé, comme plus tard l'Antonia d'Hérode a succédé à Baris.

Maintenant nous avons vu que les soldats de Titus, auxquels fut donné la corvée d'abattre les fondations d'Antonia, mirent sept jours entiers à accomplir cette œuvre de destruction. Sept jours pour jeter bas un simple parement, quelque gros qu'aient été les blocs qui le composaient, c'est trop.

Je suis donc très-porté à croire que du côté du sud, le rocher supportant Antonia était couvert par une plate-forme de maçonnerie en gros blocs venant s'adapter à l'angle rentrant du rocher naturel que nous avons reconnu, et dont la dimension était telle, que sa face méridionale empiétait notablement sur le parvis du Lithostrotos. S'il en est ainsi,

on comprend qu'il ait fallu sept jours, même à des Romains, pour démolir cette puissante maçonnerie, de façon à en faire une rampe ou descente praticable pour la cavalerie, ainsi que nous l'avons vu dans le récit de Josèphe. Quant à la montée vers Antonia, c'était une autre rampe dont la base était un des *aggeres* construits par l'ordre de Titus, et que l'avant-mur écroulé spontanément avait recouvert et renforcé. Je le répète, pour rendre praticables ces deux rampes opposées, il n'y a rien que de très-naturel à ce qu'il ait fallu dépenser sept jours entiers.

Tout cela posé, une fois cette plate-forme de maçonnerie abattue, le hiéron était débarrassé de ce qui l'empêchait d'être un tétragone régulier, et la prétendue prophétie rapportée par Josèphe avait sa première condition satisfaite. Mais où notre historien a-t-il trouvé cette prophétie? Je l'ignore complètement. Où a-t-il trouvé celle qu'il cite ensuite et qu'il dit tirée des livres saints? Je ne le sais pas mieux.

Lorsque les séditeux se furent réfugiés dans la ville, et que le temple et tout ce qui l'environnait fut en feu, les Romains, apportant leurs étendards dans le hiéron et les plaçant en face de la porte orientale, leur offrirent un sacrifice et décernèrent, avec de grandes acclamations, le titre d'*Imperator* à Titus.

Tous les soldats, sans exception, étaient tellement chargés de butin, que dans la Syrie l'or perdit la moitié de son ancienne valeur¹.

Pendant que les prêtres réfugiés sur le mur du naos s'obstinaient à y rester, un enfant, qui était avec eux, avoua aux Romains de garde qu'il mourait de soif, et les supplia de lui donner la main en signe de foi ; ceux-ci, touchés autant par son

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 4.

âge que par la souffrance qu'il avait endurée, cédèrent à sa prière. Il descendit alors, s'empressa de boire, et, après avoir rempli d'eau une bouteille qu'il avait apportée, il s'enfuit et retourna auprès des siens. Aucun des gardes ne put se saisir de lui, et chacun maudit sa duplicité. L'enfant soutenait qu'il n'avait rien fait contre leur convention et qu'il ne leur avait demandé leur foi, que pour qu'il lui fût possible de descendre et de prendre de l'eau : que ces deux choses une fois faites, il était resté fidèle à ses engagements. Ceux mêmes qu'il avait mystifiés admirèrent son astuce.

Le cinquième jour, les prêtres, exténués de besoin, se décidèrent à descendre, et conduits aussitôt devant Titus par les hommes de garde, ils le supplièrent de les épargner. Mais le prince leur répondit que le temps de la clémence était passé, que la seule chose pour laquelle il les eût volontiers graciés avait péri par leur faute, et qu'il était juste que les prêtres eussent le même sort que le temple. Cela dit, il les fit conduire au supplice¹.

Ce dernier fait a sa date fixée, nous pouvons donc l'inscrire à notre journal.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Lous.....	15.	Juillet.....	8.	Le temple est brûlé.
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	Les prêtres réfugiés sur les murs du temple se rendent et sont mis à mort.

Cependant Jean, Simon et ceux qui étaient encore avec eux, se voyant enfermés dans un cercle de feu, qu'il ne leur était plus possible de rompre par la fuite, demandèrent à par-

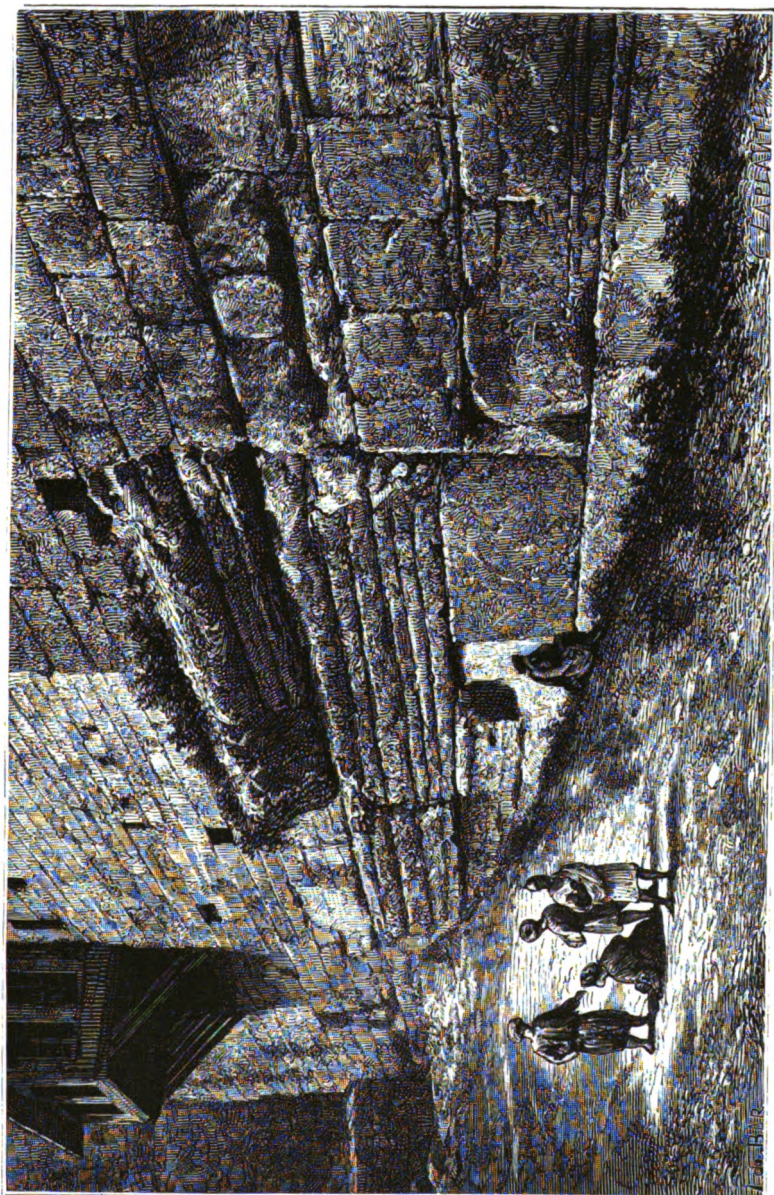
1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 4.

lementer avec Titus. Celui-ci qui était naturellement plein de bonté, et qui d'ailleurs avait la plus grande envie de sauver ce qui restait de la ville, consentit à les écouter, à la prière de ses amis qui d'ailleurs supposaient les assiégés désormais plus traitables ; il se rendit donc pour cela sur la partie occidentale du hiéron extérieur. Là se trouvaient des portes placées au-dessus du Xystus, et un pont reliant la ville haute au hiéron. Ce pont seul séparait Titus des chefs juifs. Des deux côtés se pressait une foule épaisse : autour de Jean et de Simon, les Juifs tenus en suspens par l'espoir du pardon ; autour de Titus, les Romains impatients de voir comment il traiterait ces malheureux. Titus alors, après avoir ordonné à ses soldats de réprimer tout mouvement de colère, et de s'abstenir de lancer aucun trait à l'ennemi, fit approcher un interprète et prit le premier la parole, ainsi que sa victoire lui en donnait le droit¹.

Si le pont dont il est question dans le passage que nous venons de lire n'existe plus en entier, il a du moins laissé des vestiges tels, qu'il n'est pas permis de se méprendre sur sa véritable position. Plusieurs fois déjà j'ai trouvé l'occasion de parler de la magnifique arche de pont dont on aperçoit la naissance un peu en arrière de l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif et qui partait du portique occidental pour passer au-dessus du Tyropœon et du Xystus, afin de relier, ainsi que le dit fort nettement Josèphe, le hiéron à la ville haute. C'est donc encore là un point de la topographie de Jérusalem définitivement fixé.

Josèphe nous a conservé le discours prononcé par Titus en cette circonstance, et, tout en le supposant quelque peu arrangé après coup, nous ne pouvons mieux faire que de le

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 2.



PONT DU XYSTUS.

Arche ruinée à l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif

reproduire. Voici donc comment le prince romain s'exprima .

« N'êtes-vous pas rassasiés des malheurs de votre patrie, insensés qui, perdant de vue notre force et votre faiblesse, avez, par votre fol entraînement et votre aveugle fureur, perdu votre nation, votre ville et votre temple, vous qui étiez justement condamnés à périr, parce qu'après avoir été vaincus par Pompée, vous avez cherché sans cesse à vous révolter, et vous avez fini par déclarer ouvertement la guerre aux Romains. Est-ce donc votre nombre qui vous a encouragés? Mais vous n'avez eu devant vous que la plus faible partie de l'armée romaine. Sur quel secours comptiez-vous? Quelle est la nation placée hors de notre empire qui oserait soutenir les Juifs contre les Romains? Aviez-vous confiance dans votre vigueur corporelle? Vous saviez bien que les Germains étaient nos serviteurs. Aviez-vous foi dans la solidité de vos murailles? Quelle est donc la muraille qui vaudra jamais l'Océan? Et pourtant les Bretons que l'Océan entoure se prosternent devant les armes romaines. Comptiez-vous sur la persévérance et l'astuce de vos chefs? Vous saviez bien que les Carthaginois eux-mêmes ont succombé sous nos coups. C'est la bonté seule des Romains qui vous a excités contre eux. Nous vous avons d'abord laissé la possession de votre pays, et nous vous avons donné des rois de votre race; puis nous avons respecté les lois de votre patrie, et nous vous avons permis de vivre sous ces lois, non-seulement entre vous, mais encore parmi les autres nations, suivant votre désir; bien plus, nous vous avons autorisés à exiger un impôt au nom de votre Dieu et à recevoir des dons; ceux qui vous les offraient, nous ne les avons ni avertis ni détournés, afin que vous devinssiez pour nous des ennemis plus riches et que vous vous servissiez de notre argent pour nous faire la guerre. Et comblés de tant de bienfaits, vous nous avez rendu en échange le dégoût, et

comme des vipères, vous avez vomi votre venin sur vos bien-fauteurs. Que l'indolence de Néron vous ait paru méprisable, soit ! mais vous tenant perfidement tranquilles en tout autre temps, et semblables à un corps disloqué, dès que vous avez vu l'empire en souffrance, vous avez levé la tête, et vous avez manifesté des espérances coupables et des exigences sans bornes. Mon père était arrivé dans ce pays, non pour vous châtier de votre conduite envers Cestius, mais pour vous donner une simple réprimande. S'il était venu pour ruiner votre nation, il aurait dû couper le mal dans sa racine et raser aussitôt cette ville ; au lieu de cela il a mieux aimé ravager la Galilée et les contrées environnantes, afin de vous laisser le temps de montrer votre repentir. Cette bonté de sa part, vous l'avez prise pour de la faiblesse, et notre douceur n'a fait qu'accroître votre audace. A la mort de Néron, vous avez commis le plus grand des crimes, vous vous êtes prévalus de nos troubles civils, et lorsque mon père et moi nous nous sommes rendus en Égypte, vous avez saisi cette occasion de faire des préparatifs de guerre ; vous n'avez pas eu honte de troubler des empereurs reconnus, lorsque vous aviez trouvé en eux les généraux les plus humains. Lorsque l'empire nous fut décerné, que tout y était pacifié et que toutes les nations étrangères nous envoyaient des ambassadeurs chargés de nous féliciter, les Juifs se sont encore une fois montrés hostiles. Vous avez envoyé des émissaires au delà de l'Euphrate, pour trouver des appuis dans la révolte que vous projetiez. Vous avez construit une nouvelle enceinte à Jérusalem. La sédition s'est élevée parmi vous, avec les disputes de vos tyrans, avec la guerre civile, infamies qui ne pouvaient convenir qu'à un peuple aussi criminel que le vôtre. Je suis venu devant votre ville, avec un triste mandat que mon père m'avait donné malgré lui, et lorsque j'ai su que le peuple

désirait la paix, je me suis réjoui. Avant l'ouverture des hostilités je vous ai priés de renoncer à la guerre; longtemps je vous ai épargnés dans les combats. J'ai tendu la main aux transfuges et je leur ai tenu fidèlement parole lorsqu'ils sont venus à moi. J'ai eu pitié d'une foule de prisonniers; les supplices ont été réservés aux seuls fauteurs de la guerre. Je n'ai appliqué qu'à contre-cœur les machines de guerre à vos murailles, et toujours j'ai contenu mes soldats avides de votre sang. Chaque fois que je vous ai vaincus, je vous ai demandé à faire la paix, comme si j'eusse été vaincu moi-même. Quand j'ai été devant votre hiéron, j'ai de nouveau oublié les lois de la guerre; je vous ai suppliés d'épargner vos sanctuaires et de conserver votre naos pour vous-mêmes, en vous accordant la vie sauve, avec la faculté de conserver le temple, et en vous offrant le combat en tout autre lieu, si vous persistiez à le vouloir. Vous avez tout méprisé et vous avez incendié le temple de vos propres mains; maintenant, scélérats, vous demandez à parlementer. Pour sauver quoi, après ce qui a péri? De quelle grâce vous jugez-vous dignes, après la ruine du temple? Vous voilà en armes devant moi, et réduits que vous êtes à toute extrémité, vous ne faites seulement pas semblant d'être des suppliants. Misérables, qu'espérez-vous donc? Est-ce que votre peuple n'est pas anéanti? Le temple a péri, la ville est entre mes mains, vos existences sont en mon pouvoir, et pourtant vous pensez que vouloir mourir c'est se montrer glorieux et vaillant. Moi, je ne lutterai pas contre votre opiniâtreté : mettez bas les armes, rendez-vous, je vous fais grâce de la vie, comme un bon maître. Une fois les intraitables châtiés, je sauve les autres pour moi-même¹. »

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 2.

A ce discours les Juifs répondirent qu'ils ne pouvaient accepter sa foi, parce qu'ils avaient juré de ne jamais le faire. Mais ils demandèrent la liberté de franchir, avec leurs femmes et leurs enfants, la ligne de contrevallation; ils iraient se réfugier dans le désert et le laisseraient maître de la ville. Titus fut violemment irrité de ce que ces hommes, pour ainsi dire captifs, avaient l'audace de lui imposer des conditions en vainqueurs! Il leur fit donc déclarer, par la voix d'un héraut, de s'abstenir désormais de toute désertion et de renoncer à tout espoir de salut, car il n'épargnerait plus personne; qu'ils eussent en conséquence à combattre de toutes leurs forces et à protéger leur vie comme ils pourraient. Car, à partir de ce moment, il userait en tout du droit de la guerre.

Les soldats reçurent immédiatement l'ordre d'incendier et de piller la ville. Ce jour-là ils ne firent rien; mais le lendemain ils brûlèrent les archives, Akra, le tribunal et le quartier nommé Ophlas; l'incendie se répandit jusqu'au palais d'Hélène qui était au milieu d'Akra. Toutes les rues et les maisons pleines des cadavres de ceux qui étaient morts de faim, furent réduites en cendres¹.

Nous pouvons déterminer avec une très-grande probabilité l'emplacement des différents édifices et quartiers mentionnés dans ce passage. D'abord, il est plus que vraisemblable que leur énumération, faite par un homme qui, comme Josèphe, connaissait parfaitement Jérusalem, cite ces différents lieux suivant l'ordre dans lequel ils se présentaient, soit en descendant du nord au sud, soit en remontant du sud au nord. Ophlas ou Ophel étant cité en dernier lieu, il est certain que c'est la première méthode qui a été adoptée par notre historien. Cela posé, recherchons les traces, s'il en existe

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 3.

encore, des édifices en question. Le dépôt des archives, le plus au nord de tous, devait être dans le voisinage d'Antonia. Or, dans la rue qui longe l'hôpital de Sainte-Hélène, on voit, à main gauche et à cinquante mètres environ de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, un bel arceau antique provenant d'un édifice ruiné. C'est là que je mets les archives, qui ne se trouvent ainsi qu'à soixante mètres au sud de la maison occupée par le pacha gouverneur. J'ai déjà dit bien des fois que rien n'avait changé en ce pays; le gouverneur turc demeure donc certainement au même point où demeurait le gouverneur romain, où demeuraient les souverains juifs de la dynastie asmonéenne. Il était tout naturel que les archives fussent à proximité immédiate de leur résidence. Nous avons ailleurs déterminé la position d'Akra, inutile donc d'y revenir ici. Le tribunal (βουλευτήριον) était certainement où est encore aujourd'hui le tribunal (mekemeh); cela est déjà démontré; Ophlas ou Ophel était le quartier recouvrant l'angle sud-ouest du Haram-ech-Chérif. Tout est donc clair dans cette énumération, et conforme avec l'état des lieux. Quant au palais d'Hélène, je n'hésite pas un seul instant à en trouver les traces dans les soubassements antiques de l'hôpital d'Hélène. Cette coïncidence de noms n'est sûrement pas un effet du hasard, et l'appareil de ces soubassements ne saurait en aucune façon être attribué au iv^e siècle, époque à laquelle vivait la mère de l'empereur Constantin le Grand. Si nous avons deviné juste, l'expression dont se sert Josèphe pour déterminer la situation de ce palais (ἡ δὲ κατὰ μέσσην τὴν Ἀκραν ἦν), est d'une exactitude pour ainsi dire mathématique.

Le même jour, les fils et les frères du roi Izates, accompagnés de nombreux personnages de leur nation et de leur suite, supplièrent Titus de les recevoir à merci. Celui-ci, quelque irrité qu'il fût contre tous ceux qui avaient survécu,

ne démentit pas en cette occasion sa bonté habituelle et il leur fit grâce. Il les retint néanmoins prisonniers, et plus tard il emmena à Rome les fils et les proches du roi, couverts de chaînes et en qualité d'otages ¹.

Les séditeux, se jetant alors sur le palais, où beaucoup d'habitants avaient déposé à l'avance tout ce qu'ils possédaient, comme dans l'endroit le plus sûr, chassèrent les Romains qui s'en étaient rapprochés, massacrèrent la partie de la population qui s'y était réfugiée, au nombre de huit mille quatre cents personnes, et s'emparèrent de tout ce qui appartenait à ces infortunés. Ils avaient fait prisonniers deux Romains, l'un fantassin et l'autre cavalier. Le fantassin fut aussitôt égorgé, et son corps fut traîné par la ville, comme s'ils eussent voulu se venger, sur le corps d'un seul, des Romains en général. Le cavalier prétendit qu'il avait à leur suggérer un moyen de salut, et on l'amena devant Simon; là, n'ayant absolument rien à dire, il fut remis à un certain Ardalas, l'un des chefs des assiégés, pour être livré au supplice. On lui lia les mains derrière le dos, on lui banda les yeux, et on le conduisit en vue des Romains, pour lui couper la tête. Mais notre homme, profitant du moment où le Juif tirait son épée du fourreau, s'enfuit du côté des assiégeants. Titus n'eut pas le courage de le faire punir de mort, mais le jugeant indigne de servir dans les rangs des Romains, parce qu'il s'était laissé prendre vivant, il lui fit enlever ses armes et le chassa de la légion à laquelle il appartenait. Dégradation bien plus pénible que la mort pour un homme d'honneur ²!

Le lendemain, les Romains, après avoir délogé les bandits répandus encore dans la ville basse, incendièrent tout

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 4.

2. *Ibid.*, VI, vii, 4.

jusqu'à Siloam. C'était pour eux une fête de brûler la ville, mais ils étaient frustrés dans leur espoir de butiner, parce que les séditeux avaient tout enlevé, avant de se retirer dans la ville haute. Quant à ceux-ci, ils n'avaient aucun repentir de tout le mal qu'ils avaient fait, et ils restaient aussi arrogants que si les événements avaient bien tourné pour eux. Lorsqu'ils voyaient les flammes dévorer la ville, ils disaient, la joie peinte sur la figure, qu'ils attendaient la mort, afin que le peuple une fois anéanti, le temple brûlé ainsi que la ville, il ne restât plus rien entre les mains de l'ennemi. Josèphe cependant ne cessait de les supplier d'épargner les débris de la cité; à tous ses reproches sur leur cruauté et leur impiété, à toutes ses exhortations, il n'obtenait pour réponse que des sarcasmes. Les Juifs, liés par leur serment, ne voulaient pas se rendre. Entre les Romains et eux cependant la partie n'était plus égale, puisqu'ils étaient étreints par le blocus le plus resserré. Comme pour ne pas perdre l'habitude du meurtre, ils se répandaient parmi les ruines amoncelées devant la muraille, et tendaient des embûches à ceux qui cherchaient à passer aux Romains. Ils en arrêtaient beaucoup, et, après les avoir égorgés, parce que l'inanition ne leur laissait plus l'agilité nécessaire pour fuir, ils jetaient leurs cadavres aux chiens. Mais tout genre de mort paraissait préférable à la faim, si bien qu'en s'efforçant de passer aux Romains, quoique l'on n'espérât point d'être épargné par eux, on tombait entre les mains des séditeux, qui ne se laissaient point de tuer. Il n'y avait pas, du côté de la ville, un seul endroit dépourvu de cadavres, tout était plein des corps de ceux qui avaient péri par la famine ou par la main de leurs compatriotes¹.

1. *Bell. Jud.*, VI, vii, 2.

Jean et Simon, ainsi que leurs adhérents, avaient une dernière espérance, c'était de se cacher dans les souterrains. Une fois réfugiés là, ils pensaient qu'on ne viendrait pas les y chercher ; puis, dès que la ruine de la ville serait consommée et que les Romains se seraient éloignés, ils comptaient en sortir et s'enfuir au loin. Mais ce n'était là qu'un vain rêve, car ils ne pouvaient se soustraire ni à Dieu, ni aux Romains. Quoi qu'il en soit, comptant sur cette ressource suprême, ils faisaient plus pour l'incendie que les Romains eux-mêmes, et ils égorgeaient et dépouillaient tous ceux qui, après avoir échappé aux flammes, cherchaient un asile dans les souterrains ; si d'aventure il leur arrivait de trouver quelque aliment parmi leur odieux butin, ils le dévoraient tout arrosé de sang. Entre eux, ils se disputaient ce butin les armes à la main, et je suis porté à croire que si la mort ne les eût pas frappés à temps, ils eussent fini par manger de la chair humaine¹.

Comme la ville haute était assise sur un terrain abrupt et ne pouvait être prise qu'à l'aide d'*aggeres*, Titus en distribua la construction à ses troupes, le 20 du mois de Loüs².

Empressons-nous de rattacher cette nouvelle date à notre journal, en le reprenant au 15 de Loüs, jour de l'incendie du temple proprement dit ou naos.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
—		—		—
Loüs.....	15.	Juillet.....	8.	Le naos est brûlé. — Massacre affreux.
—	16.	—	9.	Les Romains sacrifient devant la porte orientale du hiéron intérieur; ils proclament Titus empereur.

1. *Bell. Jud.*, VI, vii, 3.

2. *Ibid.*, VI, viii, 4.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Loûs..... 17.	Juillet..... 10.	On parle. — Discours de Titus. — Les Juifs refusent de se rendre.
— 18.	— 11.	L'incendie de la ville basse com- mence. Les archives, le tribunal et Ophel sont brûlés. — Les Juifs se retirent au palais des rois.
— 19.	— 12.	Les prêtres réfugiés sur les murs du temple se rendent et sont mis à mort. — Le reste de la ville basse est brûlé jusqu'à Siloam.
— 20.	— 13.	Titus répartit aux légions la con- struction des <i>aggeres</i> contre la ville haute.

Il était désormais bien difficile de se procurer les bois nécessaires, tous les environs de Jérusalem, jusqu'au centième stade, ayant été, ainsi que nous l'avons déjà dit, complètement dépouillés, pour subvenir à la construction des premiers *aggeres*. Les quatre légions furent chargées de travailler contre la face occidentale de l'enceinte, devant le palais des rois. Les auxiliaires et le reste des troupes étaient établis au Xystus, et ils occupaient en arrière le pont et la tour que Simon, guerroyant contre Jean, avait fait élever pour lui servir de forteresse¹.

Vers cette époque, les chefs des Iduméens, réunis en conciliabule secret, délibérèrent sur leur reddition aux Romains, et envoyèrent cinq des leurs vers Titus, pour le supplier de leur accorder la vie sauve. Le prince, espérant qu'une fois qu'il aurait détaché de l'armée ennemie les Iduméens qui en formaient la plus grande partie, Jean et Simon perdraient de leur assurance et de leur opiniâtreté, leur promit, après quelque hésitation, de les recevoir à merci, et il les congédia.

1. *Bell. Jud.*, VI, VIII, 4.

Mais lorsqu'ils se préparaient à retourner vers les leurs, Simon apprit ce qui se tramait; il fit aussitôt égorger les cinq parlementaires qui s'étaient rendus auprès de Titus, puis arrêter et jeter en prison les chefs iduméens dont le plus illustre était Jacob fils de Sosas. La bande iduméenne, une fois sans chefs et déconcertée par ce fait, fut activement surveillée, et les murailles furent gardées avec plus de précautions. Les gardes cependant ne suffisaient pas à barrer le passage aux transfuges, et, quoiqu'il en fût tué beaucoup, il en échappait plus encore. Tous étaient accueillis par les Romains, d'abord parce que Titus, grâce à sa bonté, avait déjà oublié ses ordres implacables, et ensuite parce qu'alors les soldats, fatigués de meurtre et avides de lucre, s'abstenaient de verser inutilement du sang. Les gens du peuple de Jérusalem étaient seuls réservés, et tous les autres, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient vendus au prix le plus infime, tant à cause de la multitude des esclaves, que de la pauvreté du marché. Bien qu'il eût été déclaré, par la voix du héraut, qu'il était interdit de passer seul aux Romains, afin de forcer les Juifs à emmener leurs familles avec eux, on n'en recevait pas moins les transfuges isolés que des inspecteurs étaient chargés de trier, pour en séparer tous ceux qui paraissaient dignes de mort. Le nombre de ceux qui furent ainsi vendus est énorme. De la population de la ville, plus de quarante mille furent mis à part, et Titus les laissa aller où il sembla bon à chacun d'eux¹.

Pendant cette même période du siège, un prêtre, nommé Jésus fils de Thebouti, en échange de la parole donnée par Titus de lui laisser la vie, s'engagea à lui faire trouver un certain nombre d'instruments sacrés; il sortit donc de la

1. *Bell. Jud.*, VI, VIII, 2.

place et tira de la muraille du naos, pour les livrer au prince, deux candélabres semblables à ceux qui étaient placés dans le naos, des tables, des bassins et des bouteilles, le tout en or massif et d'un très-grand poids; il lui livra aussi les voiles et les robes ornées de pierreries des souverains pontifes, et un grand nombre d'autres ustensiles destinés au saint ministère.

Un autre prisonnier, nommé Phineas, qui était gardien du trésor sacré, fit découvrir les robes et les ceintures sacerdotales, une grande quantité de pourpre et d'écarlate emmagasinés pour servir à la confection des voiles sacrés; puis une masse de cinnamome, de cassia¹ et d'autres aromates que l'on mélangeait pour encenser chaque jour l'Éternel. Il remit également à Titus un grand nombre d'autres objets précieux et d'ornements sacrés qui lui valurent, à lui prisonnier de guerre, la même indulgence qu'aux transfuges².

Le 7 du mois de Gorpiaëus, les *aggeres*, auxquels on avait travaillé pendant dix-huit jours consécutifs, furent achevés, et les Romains mirent les machines de siège en batterie³.

Nous avons vu plus haut que les quatre légions romaines avaient été chargées d'établir des *aggeres* d'attaque sur la face occidentale de la place, ἀντικρυς τῆς βασιλικῆς αἰλῆς, contre le palais des Rois⁴. Si nous étudions sur le terrain les abords de l'enceinte de Jérusalem, de la porte de Jaffa, ou de Beit-Lehm, ou d'El-Khalil, qui s'ouvre immédiatement

1. La cassia est-elle la canelle comme le prétendent les lexiques? J'en doute fort.

2. *Bell. Jud.*, VI, viii, 3.

3. *Ibid.*, VI, viii, 4.

4. Ἀντικρυς signifie devant, contre, en présence, à l'opposite. On peut choisir.

devant la tour Hippicus, qui faisait partie du groupe de tours couvrant le palais d'Hérode, nous ne retrouvons trace d'aucun *agger* jusqu'au point où le fossé moderne du Qalaah ou château des Pisans fait un retour à angle droit sur l'enceinte antique. Il est évident que s'il en a existé là, le creusement du fossé les a fait disparaître. Mais, immédiatement après le fossé, et jusqu'à l'extrémité sud de la longue face occidentale de l'enceinte, nous retrouvons en place et parfaitement reconnaissables six *aggeres* qui ont dû servir de plate-forme à des hélépoles ou à des béliers. Nul doute pour moi que ce ne soient autant d'ouvrages des quatre légions de Titus. Or, si nous mesurons la longueur de la face de la citadelle moderne comprise entre la tour Hippicus et le point où se montre le premier *agger* antique, nous trouvons précisément la longueur de terrain voulue pour placer deux *aggeres* semblables à ceux que nous avons reconnus, et semblablement espacés. Ceux-ci étant au nombre de six, les deux de plus, qui ont disparu, nous fourniraient un nombre total de huit, qui, divisé par quatre, nous prouverait que chacune des légions a été chargée de construire deux de ces *aggeres*. Pour ma part, je suis convaincu que ce fait n'est pas une pure hypothèse et que huit *aggeres* ont été construits le long de la face occidentale de la ville haute, par les quatre légions présentes au siège, et dans l'intervalle de dix-huit jours.

Maintenant, rattachons à notre journal la nouvelle date que nous venons de rencontrer dans le récit de Josèphe :

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES.		DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		
—		—		—
Loûs.....	20.	Juillet.....	13.	Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont commencés.
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES.		DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		
Loüs.....	23.	Juillet.....	16.	
—	24.	—	17.	
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	
—	28.	—	21.	
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
—	31.	—	24.	
Gorpæus	1 ^{er} .	---	25.	
—	2.	—	26.	
—	3.	—	27.	
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	
—	6.	—	30.	
—	7.	—	31.	Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont terminés.

Au moment où les machines étaient amenées pour battre les murailles, une partie des séditeux, désespérant du salut de la ville, l'abandonnèrent et se répandirent dans Akra; d'autres se cachèrent dans les souterrains; et tous les autres, se tenant bravement à leur poste pour continuer la défense, s'efforcèrent de repousser ceux qui conduisaient les hélépoles. Mais les Romains, beaucoup plus nombreux et plus vigoureux que ces infortunés, en eurent facilement raison; car les vainqueurs, pleins de joie, n'avaient plus affaire qu'à des adversaires tristes et exténués. Aussitôt qu'une partie de la muraille se fut écroulée, et que quelques tours eurent cédé aux coups des béliers, les défenseurs prirent la fuite, et les tyrans eux-mêmes furent saisis d'une terreur plus grande encore que le mal qui la causait; avant même que les Romains ne montassent à l'assaut, ils furent accablés de stupeur, et ne pensèrent plus qu'à se sauver. Il était curieux de voir ces hommes, naguère si arrogants et si fiers de leurs crimes

impies, maintenant si humbles et si tremblants, que ce changement d'attitude était digne de pitié, même lorsqu'il s'agissait d'aussi grands coupables. Ils s'efforcèrent pourtant de se jeter sur la ligne de contrevallation, d'en chasser les gardes et de s'évader en la franchissant. Ne voyant plus auprès d'eux leurs fidèles compagnons dans tant de combats, car tous s'étaient dispersés comme dans un sauve qui peut général, les rumeurs les plus cruelles commencèrent à courir parmi eux; les uns disaient que toute la muraille occidentale était renversée; d'autres que les Romains étaient entrés dans la ville; d'autres que ceux qui les poursuivaient étaient sur leurs talons; d'autres enfin affirmaient qu'ils apercevaient les ennemis sur les tours, tant la terreur altérait la vue de tout le monde. Se jetant alors la face contre terre, ils déplo- raient leur folie, et se sentant comme énervés, ils ne trou- vèrent plus la force nécessaire pour fuir.

Exemple bien fait pour prouver le pouvoir de Dieu sur les scélérats, et pour mettre au grand jour la fortune des Romains! Les tyrans s'enlevèrent à eux-mêmes toute chance de salut, et ils descendirent spontanément du haut des tours dans lesquelles, à l'abri de la force, ils ne pou- vaient succomber que vaincus par la faim. Et les Romains, qui avaient eu tant de peine à venir à bout de murailles infi- niment plus faibles, devinrent par hasard les maîtres de ces véritables forteresses, contre lesquelles les machines fussent peut-être restées impuissantes. En effet, les trois tours dont nous avons parlé plus haut n'avaient rien à redouter du bélier¹.

Évacuant donc ces tours formidables, ou plutôt expulsés par la volonté de Dieu, ils s'enfuirent incontinent dans la vallée

1. *Bell. Jud.*, VI, VIII, 4.

placée au-dessous de Siloam. Reprenant alors un peu d'assurance, ils marchèrent sur la ligne romaine passant en ce point. Mais comme leurs courages étaient brisés par la crainte et par le malheur, ils ne développèrent pas l'ardeur virile que la conjoncture exigeait, et ils furent repoussés par les hommes de garde ; fuyant alors en sens divers, ils coururent se réfugier dans les souterrains.

Pendant ce temps-là, les Romains, maîtres des murailles de la ville, plantèrent leurs étendards sur les tours, et célébrèrent leur victoire par des applaudissements et des clameurs joyeuses, tout heureux d'avoir eu à soutenir une lutte bien moins sérieuse à la fin du siège, qu'au commencement. Arrivant sans obstacle jusqu'à la partie la plus reculée des murailles, ils commencèrent à se méfier, et n'ayant personne qui leur disputât le passage, ils se trouvèrent dans un grand embarras. Ils se décidèrent pourtant bientôt, et se répandant à travers les ruelles l'épée à la main, ils égorgèrent, jusqu'à en être fatigués, tous ceux qu'ils parvinrent à saisir ; puis ils mirent le feu à toutes les maisons où les fuyards se retiraient. Dévastant un grand nombre d'édifices dans lesquels ils s'étaient introduits pour piller, ils y trouvèrent des familles entières mortes de faim, et des chambres encombrées de cadavres. Devant cet horrible spectacle, ils reculaient ; mais ils n'avaient pas pour les vivants le même sentiment de commisération que pour ceux qui avaient péri de la sorte ; passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontraient, ils obstruèrent de cadavres les rues étroites, et ils répandirent tant de sang dans la ville, que souvent ce sang éteignit les incendies. Le massacre dura jusqu'au coucher du soleil, et lorsque la nuit arriva, le feu régna seul en maître dans la ville. Le huitième jour du mois de Gorpiaüs vint éclairer Jérusalem en feu. Malheureuse ville qui avait souffert autant de calamités

pendant le siège, qu'elle avait goûté de bonheur depuis le jour de sa fondation, en devenant un sujet d'envie pour tous les peuples. Ville qui n'avait d'ailleurs mérité son malheur, que parce qu'elle avait donné le jour à la génération qui causa sa ruine ¹.

Nous ne pouvons préciser si c'est à ce moment que périt le président du Sanhédrin, ou Naci, Siméon II, fils de Gamaliel I^{er}. Voici ce que nous savons de lui :

« Rabban Siméon II, fils de R. Gamaliel l'ancien, et « arrière-petit-fils de Hillel, succéda à son père dans la « dignité de Naci, vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Il périt par « le glaive romain à la prise de Jérusalem, et fut le premier « des dix martyrs. » (Recueil des noms cités dans le traité d'Aboth, par M. Ulmann.)

Quelque peu précis que soit ce renseignement, il m'a paru bon de le consigner. D'ailleurs, le président du Sanhédrin n'était pas un personnage secondaire, et je m'étonne que Josèphe n'ait pas mentionné sa mort, ou plutôt, je ne m'en étonne pas trop. Josèphe cite complaisamment les meurtres commis par les défenseurs de Jérusalem, dans l'intérêt de la défense; il oublie avec soin tous ceux qui sont imputables à Titus, son héros.

Le Naci Siméon était-il au nombre des personnages qui s'étaient réfugiés sur les larges murailles du naos, et qui furent mis à mort lorsqu'ils se virent obligés d'abandonner ce triste refuge? C'est fort possible.

Quand Titus eut franchi les murailles, il admira par-dessus tout la ville, à cause de la solidité des fortifications et des tours que les séditeux avaient abandonnées, par un véritable acte de démente. Remarquant donc la hauteur de la

1. *Bell. Jud.*, VI, VIII, 5.

base massive de ces tours, la grandeur des blocs employés et leur assemblage parfait, ainsi que la largeur et la longueur des tours elles-mêmes, il dit : « Nous avons combattu avec la faveur de Dieu ; c'est un Dieu seul qui a pu chasser les Juifs d'ouvrages pareils, car que pouvaient la main de l'homme et la puissance des machines contre de semblables tours ? » Il revint à plusieurs reprises sur ce point, en causant avec ses amis.

Tous les personnages emprisonnés par les ordres des chefs juifs furent aussitôt rendus à la liberté. Puis s'occupant de nouveau de la destruction de la ville et de son enceinte, Titus laissa debout ces trois tours, comme autant de monuments de sa fortune qui les mit entre ses mains, parce qu'elles ne pouvaient être enlevées par la force des armes¹.

Lorsque la lassitude des soldats mit fin au carnage, il se trouva qu'une très-grande multitude y avait échappé, et Titus donna l'ordre de ne tuer désormais que ceux qui étaient armés et qui résistaient, tout le reste devant être épargné. Mais les hommes chargés de ces exécutions égorgeaient également les vieillards et les valétudinaires. Tous ceux qui étaient à la fleur de l'âge et propres au travail furent rassemblés dans le hiéron et enfermés dans le parvis des femmes. Titus les confia à la garde d'un de ses affranchis et amis, nommé Fronto, avec mission d'appliquer à chacun le sort qu'il avait mérité. Celui-ci fit exécuter tous les séditeux et tous les pillards qui se dénonçaient mutuellement ; les hommes jeunes et remarquables par leur taille et leur beauté furent réservés pour le triomphe. Dans le résidu de cette foule, tous ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent envoyés enchaînés en Égypte, pour y être employés aux travaux de la

1. *Bell. Jud.*, VI, ix, 1.

campagne. Titus en distribua également un grand nombre aux diverses provinces, pour y être égorgés ou livrés aux bêtes, dans les amphithéâtres. Tout ce qui était au-dessous de dix-sept ans fut vendu. Pendant les journées que Fronto employa à opérer le triage de ces infortunés, il en périt de faim onze mille, soit que la haine de leurs gardiens leur refusât les aliments nécessaires, soit qu'eux-mêmes rejettassent les vivres qui leur étaient distribués ; d'ailleurs, la pénurie du froment naquit immédiatement de la multitude des prisonniers.

Voici encore un détail intéressant que nous trouvons dans l'autobiographie de Josèphe (chap. LXXV) :

« Au moment où la ville de Jérusalem allait être forcée, Titus m'engagea à prendre pour moi ce que je voudrais parmi les dépouilles de ma patrie ; et il ajouta qu'il me donnait l'autorisation d'agir ainsi. Mais, après la ruine de mon pays, n'ayant plus rien de plus précieux et de plus désirable que la liberté à conserver comme consolation de mes malheurs, je la demandai à Titus et je l'obtins, en même temps que nos livres sacrés, dont le prince me fit présent. Peu après, lui ayant demandé la grâce de mon frère et de cinquante de mes amis, j'eus le bonheur de l'obtenir. Il fit plus encore, et, avec son assentiment, je pus entrer dans le hiéron, où était enfermée une multitude de femmes et d'enfants captifs ; là, autant j'en trouvai qui appartenaient à mes parents et à mes amis, autant j'en fis relâcher, au nombre d'environ cent quatre-vingt-dix ; sans qu'ils eussent de rançon à payer, tous furent rendus à la liberté absolue. Enfin, ayant été envoyé plus tard encore, avec Cerealis et mille cavaliers, au village de Thecoë, afin de reconnaître si le territoire de ce village était propre à l'assiette d'un camp, j'aperçus au retour un grand nombre de Juifs crucifiés, et parmi eux j'en reconnus trois avec lesquels j'avais eu autrefois des rela-

tions d'amitié. A cette vue, je fus saisi de douleur, et j'allai aussitôt me jeter aux pieds de Titus, en lui racontant la chose. Celui-ci donna aussitôt l'ordre de les détacher de l'instrument de leur supplice et de leur donner tous les soins possibles. Malheureusement, pendant le traitement, deux d'entre eux moururent; mais le troisième fut sauvé et vécut encore longtemps après. »

Josèphe termine par le fait suivant tout ce qui, dans son autobiographie, concerne le siège de Jérusalem (chap. LXXVI).

« Après avoir apaisé les troubles de la Judée (ἐπεὶ δὲ κατέπαυσε τὰς ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ ταραχὰς, l'expression est douce-reuse, il faut en convenir!), Titus réfléchit que les terres que je possédais à Jérusalem n'avaient plus aucune valeur pour moi, à cause de la présence des troupes romaines qui allaient y rester à la garde du pays, et il me gratifia en échange d'autres terres situées dans la plaine. Puis, à son départ pour Rome, il me fit embarquer avec lui, en m'honorant de la plus grande bienveillance. »

On le voit, Josèphe fit bon usage, pour les autres comme pour lui-même, de l'influence qu'il avait su prendre sur l'esprit du futur empereur.

Le nombre des prisonniers faits pendant toute la durée de la guerre fut de quatre-vingt-dix-sept mille. Celui des gens qui périrent pendant le siège s'éleva à onze cent mille¹.

4. Le dénombrement des victimes du siège nous est aussi fourni par Tacite; il est en désaccord complet avec celui de Josèphe, qui évalue à onze cent mille le nombre de ceux qui périrent pendant le siège de Jérusalem. Voici le texte de Tacite* :

« Multitudinem obsessorum, omnis ætatis, virile ac muliebre secus, sexcenta millia fuisse accepimus. Arma cunctis qui ferre possent, et plures quam pro numero audebant. Obstinatio viris feminisque par : ac si transferre sedes cogerentur, major vitæ metus quam mortis. »

* *Hist.*, lib., V, cap. XIII.

La plupart d'entre eux appartenait bien à la nation juive, mais étaient étrangers au pays. En effet, ceux qui avaient afflué de partout à Jérusalem, pour assister à la fête des Azymes, s'y virent bloqués inopinément ; si bien que dès l'abord, l'étroitesse de la ville fut cause qu'une maladie pestilentielle éclata sur-le-champ au milieu de cette multitude et fut immédiatement suivie de la famine. Ce qui justifie dans Jérusalem la présence d'une masse aussi grande d'individus, c'est l'énumération qui fut faite de ceux qui s'y réunirent, lorsque Cestius s'y trouvait. Cestius, voulant faire connaître à Néron, qui affectait de mépriser la nation juive, le nombre des hommes faits rassemblés dans la ville, demanda aux prêtres de trouver un moyen de le calculer. Ceux-ci, lorsque arriva la fête nommée la Pâque, pendant laquelle, depuis la neuvième heure jusqu'à la douzième (de trois heures à six heures après-midi) on immole les victimes, dont chacune est offerte par une compagnie d'hommes, compagnie qui ne compte jamais moins de dix membres (car il n'est pas permis par la loi de célébrer la Pâque isolément, tandis que souvent vingt personnes se réunissent pour cela), notèrent deux cent cinquante-six mille cinq cents victimes immolées. Le nombre des hommes à l'état de pureté, en comptant dix individus par victime, était donc de deux millions cinq cent cinquante-cinq mille¹. Ne sont pas compris dans ce dénombrement les lépreux, ni les hommes affectés d'écoulement, ni les femmes ἐπ' ἐμμήνοις, ni ceux qui étaient entachés de toute autre

Il est bon, d'ailleurs, de remarquer que ce chiffre de six cent mille est précisément celui auquel les transfuges évaluèrent devant Titus le nombre des indigents morts pendant le siège, dans l'intérieur de la ville. Voyez le paragraphe 7 du chapitre XIII du livre V de la *Guerre judaïque*.

1. Et non de μυριάδες ἑξάδομήκοντα καὶ διακόσιαι, ou deux cent soixante-dix myriades (soit 2,700,000), comme le dit Josèphe qui, cette fois, prouve irréfragablement qu'il n'entend pas grand'chose à l'arithmétique.

cause d'impureté, auxquels il était interdit de prendre part aux sacrifices, aussi bien qu'aux étrangers qui étaient venus à Jérusalem pour assister à la fête¹.

Que devons-nous penser de cette appréciation formidable? Assurément elle doit être bien exagérée, car la superficie totale de Jérusalem n'atteint pas cent hectares, soit un million de mètres carrés. Donnons deux étages, en outre du rez-de-chaussée, à chaque maison de la ville, nous n'aurons jamais que trois millions de mètres carrés de surface disponible. Ajoutons-y les terrasses, si l'on veut, et en poussant tout à l'extrême, puisque nous n'aurons pas tenu compte de la superficie des voies publiques, nous n'aurons jamais que quatre millions de mètres carrés de surface, ce qui, pour deux millions cinq cent cinquante-cinq mille âmes, ne donne pas deux mètres carrés par individu. Ces chiffres sont donc manifestement impossibles et absurdes. Il est vrai que l'on peut très-raisonnablement admettre que, parmi les Juifs étrangers à la ville et accourus pour la Pâque, l'immense majorité campait en dehors des murailles et sur tous les terrains environnant Jérusalem. Mais quand il fallut s'enfermer dans l'enceinte de la ville, lors de l'arrivée subite des Romains, il demeurera toujours impossible d'admettre que deux millions d'hommes aient pu s'y entasser. Je veux bien croire que la presse y fut énorme, puisque le typhus et la famine se déclarèrent presque immédiatement; mais c'est tout ce que je peux accorder, et, une fois de plus, je m'inscris en faux contre les chiffres de Josèphe.

Les chiffres du Talmud ne sont guère plus admissibles. En voici une preuve que nous trouvons à propos de l'étendue de la ville sainte :

1. *Bell. Jud.*, VI, ix, 3.

On lit dans le traité *Meghillâ* (Talmud de Jérusalem, ch. III, § 1) : Il y avait à Jérusalem quatre cent quatre-vingts lieux de réunion (pour la prière et pour l'étude), et malgré tout cela, Vespasien a triomphé et il a détruit par le feu toute la grande maison (le temple).

Le chiffre quatre cent quatre-vingts est évidemment impossible; ce qui ne l'est pas moins est d'attribuer à Vespasien l'incendie du temple.

On voit par cet exemple que les rédacteurs du Talmud ne se piquaient pas d'être d'une exactitude rigoureuse, quant aux faits historiques.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain qu'une immense multitude était rassemblée à Jérusalem à l'époque du siège, et qu'elle s'y trouva bloquée comme dans une prison par la fatalité, lorsque les Romains entourèrent la cité d'un cercle infranchissable.

C'est pour cette raison, ajoute Josèphe, que le nombre de ceux qui périrent surpassa celui des victimes tombées par suite de toute autre calamité humaine ou providentielle. Car de ceux qui restaient au grand jour, les Romains égorgèrent les uns et prirent les autres, et ceux qui s'étaient cachés dans les souterrains y furent poursuivis et massacrés, des fouilles ayant été faites pour les y découvrir. On retrouva dans ces souterrains plus de deux mille cadavres de gens qui s'étaient suicidés ou entre-tués, ou qui, en bien plus grand nombre encore, étaient morts d'inanition. L'odeur pestilentielle des cadavres saisissait aussitôt ceux qui tentaient d'y pénétrer, aussi la plupart d'entre eux y renoncèrent-ils; mais ceux que poussait la soif de l'or y entrèrent en foulant aux pieds des monceaux de morts : on rencontrait dans ces cavernes d'innombrables richesses, et à ceux-là tout moyen de faire du butin paraissait bon. Beaucoup de Juifs que les tyrans avaient jetés

dans les cachots, furent délivrés et renvoyés ; car il est digne de remarque que, même lorsqu'ils étaient à toute extrémité, ces misérables ne rabattirent rien de leur cruauté. Au reste, Dieu récompensa chacun d'eux selon ses mérites. Jean, qui avec ses frères mourait de faim dans un souterrain où il s'était réfugié, se vit forcé d'implorer des Romains sa grâce, dont il avait fait fi tant de fois. Quant à Simon, après avoir lutté avec la plus grande énergie contre la fatalité, il se livra lui-même, ainsi que nous le raconterons plus loin. Simon fut réservé pour recevoir la mort le jour du triomphe de Titus, et Jean fut condamné à la prison perpétuelle. Enfin, les Romains incendièrent tout ce qui restait de la ville, et en rasèrent les murailles¹.

C'est ainsi que Jérusalem fut prise le 8 du mois de Gorpiaëus, dans la deuxième année du règne de Vespasien².

Dans le Talmud de Babylone, (traité *T'danith*, ch. iv, f° 28^b), nous lisons : בשנייה, בשבעה עשר בתמוז, « pour la seconde destruction, elle eut lieu le 17 de Tammouz. »

Le mois de Tammouz est le dixième mois de l'année lunaire des Hébreux ; il est à répartir sur les mois de juin et de juillet. Le calcul de la nouvelle lune de juin 70 après J.-C. nous entraînerait trop loin pour déterminer les dates juliennes correspondantes au 1^{er}, et par suite au 17 de Tammouz. Contentons-nous donc de comparer cette date talmudique à celles que nous avons établies dans le journal du siège. Ce fut le 8 juillet que le feu fut mis au temple par un soldat romain.

Il est donc très-admissible, *a priori*, que la date conservée par le Talmud soit exacte. Je laisse à d'autres le soin de s'en assurer.

1. *Bell. Jud.*, VI, ix, 4.

2. *Ibid.*, VI, x, 4.

Nous avons une dernière date à inscrire à notre journal du siège.

DATES		DATES		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
MACÉDONIENNES.	—	DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	—	
Gorpiæus	7.	Juillet	31.	Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont terminés.
—	8.	Août	1 ^{er} .	La ville est définitivement prise.

Jérusalem avait été prise cinq fois avant cette catastrophe, et c'était la seconde fois qu'elle était dévastée. En effet, le roi d'Égypte Asochæus (Scheschonk), puis Antiochus, puis Pompée, et après eux Sossius avec Hérode, s'en emparèrent et la laissèrent debout. Mais le roi de Babylone, après l'avoir prise d'assaut, la saccagea, quatorze cent soixante-huit ans après sa fondation. Son premier fondateur fut un dynaste des Chananéens, qui, dans la langue du pays, s'appelait le roi juste¹, et était tout à fait digne du nom qu'il portait. Sa vertu lui valut d'être le premier pontife de l'Éternel et, après lui avoir bâti un temple, il donna le nom de Jérusalem à la ville qui, jusque-là, s'était appelée Solyma. David, le roi des Juifs, après en avoir expulsé les Chananéens, en fit la capitale de son peuple. Quatre cent soixante-sept ans et six mois après David, elle fut détruite par les Babyloniens. De David qui, le premier des Juifs, régna à Jérusalem, jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, on compte onze cent soixante-dix-neuf ans, et de sa fondation jusqu'à sa ruine définitive, il s'est écoulé deux mille cent soixante-dix ans. Ni son antiquité, ni ses immenses richesses, ni la réputation de son peuple répandue dans l'univers entier, ni enfin la gloire resplendissante de son culte, ne purent la sauver. Telle fut la fin du siège de Jérusalem².

1. Melchisedech, de מלך roi, et צדק être juste.

2. *Bell. Jud.*, VI, x, 1.

Examinons en passant les différents chiffres chronologiques que nous venons de rencontrer, et voyons si, cette fois, Josèphe s'est montré plus exact que d'habitude.

Voici le tableau des chiffres qu'il nous fournit :

Jérusalem est prise et ravagée par Nabuchodonosor.	{	Mille quatre cent soixante-huit ans et six mois après la fondation de Jérusalem ; quatre cent soixante-sept ans et six mois après David.
Jérusalem est prise par Titus.	{	Mille cent soixante-dix-neuf après David. Deux mille cent soixante-dix ans après sa fondation.

Entre les deux premiers chiffres, il y a une différence de

$$1468 - 467 = 1001$$

Entre les deux derniers, il devrait y avoir exactement la même différence, et nous trouvons

$$2170 - 1179 = 991 \text{ ans seulement.}$$

Il ne nous en faut pas plus pour affirmer que ces nouveaux chiffres de Josèphe sont à peu près sans valeur, ce dont nous pouvions d'ailleurs nous douter à l'avance.

Au reste, voici une série de dates réelles et établies, sinon avec une rigueur mathématique impossible à obtenir, du moins avec une approximation tout à fait suffisante.

AVANT

JÉSUS-CHRIST.

- 1060. David est roi à Hébron.
- 1053. David transporte à Jérusalem le siège de la royauté.
- 1020. Avénement de Salomon.
- 1016. Fondation du temple, qui est achevé en sept ans.
- 1009. Le temple est achevé.
- 980. Avénement de Roboam.
- 588. Nabuchodonosor prend et ruine Jérusalem.

APRÈS

JÉSUS-CHRIST.

- 70. Titus prend et ruine Jérusalem.

Si maintenant nous combinons ces dates avec les chiffres de Josèphe, nous obtenons les résultats suivants :

588 avant Jésus-Christ étant la date de destruction du premier temple, et 70 après Jésus-Christ celle de la ruine du second temple, il s'est écoulé six cent cinquante-huit ans entre ces deux événements. Le premier temple fondé en 1016, a été achevé en 1009 et détruit en 588. Il est donc resté debout quatre cent vingt et un ans. Voilà qui est certain. Passons aux chiffres de Josèphe. Entre l'avènement de David à Hébron, en 1060, et la destruction du premier temple, en 588, il y a quatre cent soixante-douze ans; entre la translation de la royauté à Jérusalem et la même catastrophe, il y a quatre cent soixante-cinq ans; enfin, entre la mort de David et 588, il y a quatre cent trente-deux ans. Il est donc impossible de deviner à quel événement du règne de David Josèphe applique le chiffre quatre cent soixante-sept ans et six mois, qu'il place entre David et la destruction du temple par Nabuchodonosor.

Passons au siège de Titus. Entre 588 avant Jésus-Christ, date de la première destruction de Jérusalem, et 70 après Jésus-Christ, date de la seconde, il y a un intervalle de six cent cinquante-huit ans. Pour Josèphe, qui place la ruine par Titus onze cent soixante-dix-neuf ans après David, et celle par Nabuchodonosor quatre cent soixante-sept ans et six mois après David, il se serait nécessairement écoulé sept cent onze ans et six mois. Ce chiffre est donc tout à fait inadmissible. Au reste, cette différence devrait rester invariable pour Josèphe entre les chiffres deux mille cent soixante-dix et mille quatre cent soixante-huit ans et six mois qui séparent les deux dates de ruine, de celle de la fondation de Jérusalem, et les chiffres onze cent soixante-dix-neuf ans et quatre cent soixante-sept ans et six mois qui séparent ces deux mêmes

dates, de celle appliquée à David. Or, une fois nous trouvons sept cent onze ans et six mois, et l'autre fois sept cent et un ans et six mois. Cette fois donc encore les chiffres de Josèphe sont fautifs. Il ne nous reste plus qu'à comparer aux dates certaines que nous possédons, le chiffre, pris on ne sait où, par lequel Josèphe fixe la fondation de Jérusalem.

De l'an 70 après Jésus-Christ, date du siège de Titus, Josèphe compte deux mille cent soixante-dix ans jusqu'à la fondation de Jérusalem. Celle-ci aurait donc eu lieu en 2100 avant Jésus-Christ.

Puis, entre cette même fondation et la prise de Nabuchodonosor, il compte mille quatre cent soixante-huit ans et six mois, ce qui nous reporte à deux mille cinquante-six ans et six mois avant Jésus-Christ. Pour la date de la fondation de Jérusalem, les chiffres 2100 et 2056 ne s'accordent guère, on le voit; il n'y a pas moyen de ne pas les rebuter.

Nous sommes donc arrivés à un résultat auquel nous devons nous attendre, et, une fois de plus, les chiffres de Josèphe manifestent une incohérence qui n'a plus lieu de nous surprendre.

Lorsqu'il n'y eut plus dans Jérusalem ni personne à tuer, ni richesses à piller, Titus donna l'ordre de détruire la ville entière ainsi que le temple (τὸν ναὸν), en respectant toutefois les trois tours Phasaël, Hippicus et Mariamme, ainsi que la portion de l'enceinte qui couvrait la ville à l'occident; celle-ci, en effet, devait être conservée, afin de servir au campement des troupes qui allaient rester en garnison sur l'emplacement de la malheureuse cité.

Les tours n'étaient épargnées que pour montrer à la postérité de quelle ville et de quelles fortifications la vaillance romaine était venue à bout. Tout le reste de la ville fut si bien rasé par ceux qui étaient chargés de cette besogne, que

tout nouvel arrivant aurait juré que jamais une grande et belle ville n'avait pu exister en ce point¹.

Joseph parle du naos seul (τὸν ναόν), comme ayant été rasé par l'ordre de Titus, et la prophétie du Christ annonçant que du hiéron il ne resterait pas pierre sur pierre, a été rigoureusement accomplie. Mais qui dit le naos et le hiéron ne dit pas le moins du monde la montagne artificielle revêtue de murailles splendides, qui supportait ce naos et ce hiéron. A quoi bon s'attaquer à cette montagne? C'eût été une véritable folie, et il suffit de faire le tour du Haram-ech-Chérif pour être convaincu qu'elle n'a jamais été ni conçue, ni exécutée.

Mais est-il plus vrai de dire qu'à l'exception des trois tours Phasaël, Hippicus et Mariamme, et de la branche occidentale du mur d'enceinte, tout fut mis au niveau du sol? Pas le moins du monde; je n'en veux pour preuves palpables que les restes judaïques de la porte de Damas, que la belle muraille d'Ophel et que les fragments incontestables de l'enceinte d'Agrippa, existant dans le voisinage de la piscine de la Pèlerine. En général, il faut grandement se défier des narrations qui font raser avec la plus grande facilité les villes prises d'assaut; ceux qui écrivent ces narrations ne se rendent pas bien compte de ce qu'ils disent, et ils font trop bon marché des difficultés énormes, et de toute nature, que rencontrerait l'exécution d'un programme de destruction absolue pour toute ville condamnée. La Bible et Josèphe ne nous disent-ils pas, en effet, que Jérusalem, pour ne citer que ce seul exemple, fut rasée par Nabuchodonosor? — Démantelée, soit; mais rasée! Elle l'a été si peu, qu'en cinquante-deux jours, ni plus ni moins, l'enceinte militaire fut complètement remise en état par Néhémie.

1. *Bell. Jud.*, VII, 1, 4.

Il en a été de la destruction ordonnée par Titus, comme de celle ordonnée par Nabuchodonosor, et il serait insensé de prendre à la lettre les assertions ampoulées qui ont trait d'ordinaire à un événement de ce genre. Non, Titus n'a pas fait disparaître jusqu'aux moindres traces de la malheureuse ville, et la meilleure preuve de cela, c'est que ces traces abondent.

Quant à laisser debout les trois tours Phasaël, Hippicus et Mariamme, pour prouver à la postérité et la force de la ville prise d'assaut, et la vaillance romaine, c'était, on en conviendra, un moyen assez mal choisi. En effet, ces trois tours étaient construites d'une façon exceptionnelle, et Titus a déclaré lui-même que jamais il n'eût réussi à s'en emparer, sans une intervention de la Providence. Ce sont donc les trois tours qu'il n'avait pu prendre, que ce prince respectait, afin que les générations futures vissent bien ce que les Romains étaient capables de prendre, en fait de tours ! Je le répète, ce n'était pas bien choisir le moyen de prouver ce qu'il tenait tant à prouver. Ces énormes tours étaient massives jusqu'à une certaine hauteur ; donc je me permets de croire que la difficulté et l'inutilité absolue de leur destruction ont été pour quelque chose dans la détermination du prince romain.

La X^e légion, quelques ailes de cavalerie et quelques cohortes d'infanterie furent laissées à la garde de la ville anéantie. Quand toutes les dispositions militaires eurent été arrêtées et prises, Titus songea à distribuer à l'armée les récompenses qu'elle avait si bien méritées. Une grande estrade fut donc élevée au milieu du premier camp, c'est-à-dire du camp établi sur Bezetha, afin que le prince pût être vu et entendu de toute l'armée. Il commença par remercier ses soldats de leur dévouement, de leur abnégation et de leur bravoure ; puis il leur annonça la distribution des récom-

penses dont ils étaient si justement dignes, et il termina en disant qu'il avait bien plus à cœur de rémunérer les belles actions de ses compagnons d'armes, que de punir les fautes qui auraient pu être commises¹.

Après avoir prononcé son discours, Titus entendit le rapport de ceux qui avaient été chargés de recueillir les actions d'éclat. Leurs auteurs, appelés nominativement, sortaient des rangs et recevaient, avec des félicitations, des couronnes, des *torques* et de longues hastes d'or, puis une décoration d'argent et leur promotion à un grade supérieur; enfin il leur était assigné, sur le butin, une large part d'or, d'argent et de vêtements. Lorsque la distribution des récompenses fut terminée, Titus souhaita toute sorte de bonheur à l'armée entière, puis il descendit aux acclamations joyeuses et répétées de ses soldats, et procéda au sacrifice célébré en actions de grâces pour la victoire remportée. Une grande quantité de bœufs, amenés devant les autels, furent immolés, et leur chair fut partagée entre les différents corps, pour en faire un festin.

Ces fêtes durèrent trois jours entiers, après lesquels l'armée fut envoyée aux garnisons qui lui avaient été assignées. La X^e légion ne retourna pas sur les rives de l'Euphrate, d'où elle était venue, mais fut laissée, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la garde de Jérusalem. Quant à la XII^e légion, pour la punir de ce qu'elle s'était laissé battre par les Juifs, lorsqu'elle était sous les ordres de Cestius, Titus lui fit quitter la Syrie (elle tenait auparavant garnison à Raphanée) et l'envoya dans la Mélitène, province qu'arrose l'Euphrate et qui se trouve voisine de l'Arménie et de la Cappadoce. Il garda avec lui la V^e et la XV^e légion, qui devaient l'accompagner jusqu'à son arrivée en Égypte. Il se rendit alors à Césarée

1. *Bell. Jud.*, VII, 1, 2.

la maritime, et y établit le dépôt du butin et des prisonniers, parce que l'approche de l'hiver allait interrompre la navigation vers l'Italie¹.

De Césarée, Titus se rendit à Césarée de Philippe (aujourd'hui Banias). Il y fit un long séjour, et des spectacles de tout genre y furent donnés. Là périrent beaucoup de prisonniers, livrés aux bêtes féroces, ou condamnés à combattre en troupe. C'est là qu'il apprit que l'on s'était saisi de la personne de Simon fils de Gioras, dans les circonstances suivantes. Pendant le siège, ce Simon avait sa résidence dans la ville haute ; lorsque les Romains y eurent pénétré et apporté la dévastation, il prit avec lui les plus sûrs de ses amis, avec des carriers, ou tailleurs de pierre, munis des instruments de leur métier ; ils emportaient des vivres pour un grand nombre de jours, et tous descendirent dans un souterrain caché. Ils gagnèrent facilement le fond de ce souterrain ; mais là, la roche se dressant devant eux, ils se mirent à l'entamer, dans l'espérance de se frayer un passage, de parvenir en lieu sûr et de se sauver. Malheureusement le fait vint frustrer ces espérances : les carriers n'avaient encore fait que très-peu de chemin, quand ils reconnurent que leurs provisions, même en les économisant parcimonieusement, ne tarderaient pas à être épuisées ; alors Simon, comptant pour s'échapper sur la surprise que son apparition ne manquerait pas de causer aux Romains, revêtit une tunique blanche et une chlamyde de pourpre, et vint sortir de terre en un point du hiéron. Les premiers qui l'aperçurent furent réellement frappés de stupeur et n'osèrent bouger ; mais bientôt ils se rassurèrent, s'approchèrent et lui crièrent : « Qui vive ? » Simon ne répondit pas et se contenta de leur donner l'ordre

1. *Bell. Jud.*, VII, 1, 3.

de mander l'officier qui les commandait. C'était Terentius Rufus qui, instruit sur-le-champ de cette étrange apparition, accourut en toute hâte. Mis au fait par Simon lui-même, il le fit enchaîner et envoya une dépêche à Titus, pour lui apprendre comment il s'était saisi du chef juif. Ce fut l'arrestation de ce personnage qui donna l'éveil aux Romains, leur suggéra l'idée de fouiller tous les souterrains et d'y faire un grand nombre de prisonniers. Lorsque Titus fut revenu à Césarée la maritime, Simon lui fut amené chargé de fers, et il fut réservé pour le triomphe que ce prince comptait obtenir à son retour à Rome¹.

Pendant son séjour à Césarée, Titus célébra le jour de naissance de son frère, et cette solennité fut encore marquée par la mise à mort d'une grande partie des Juifs voués au supplice. Le nombre de ceux qui périrent, soit déchirés par les bêtes, soit livrés au bûcher, soit en combattant en guise de gladiateurs, surpassa le chiffre de deux mille cinq cents. Il faut le dire à la honte des Romains, ces odieuses hécatombes leur paraissaient un châtement trop léger pour les malheureux vaincus.

De Césarée Titus se rendit à Béryte, ville phénicienne, érigée en colonie romaine, et il y fit un assez long séjour. Là il célébra le jour de naissance de son père, en honneur duquel il donna des spectacles magnifiques. Là encore périt un nombre de prisonniers juifs égal à celui qui avait été immolé la première fois².

De Béryte Titus alla parcourir la Syrie, donnant dans toutes les villes qu'il traversait les mêmes spectacles homicides, se servant toujours des Juifs prisonniers de guerre, pour faire représenter des scènes de leur défaite sanglante.

1. *Bell. Jud.*, VII, II, 4.

2. *Ibid.*, VI, III, 4.

Arcoëa, Raphanée, Antioche et Zeugma sur l'Euphrate, eurent tour à tour la visite du César vainqueur. Il partit enfin pour l'Égypte, et chemin faisant il repassa par Jérusalem. Comparant, en pensée, la triste solitude de la ville ruinée à sa splendeur passée, et se rappelant la grandeur et l'antique beauté de ses monuments détruits, il déplora la ruine de cette cité malheureuse, non pas avec satisfaction et orgueil, comme eût fait un autre que lui, mais en maudissant, à plusieurs reprises, les auteurs de la rébellion, qui étaient seuls coupables du désastre infligé à leur patrie. Il sut prouver ainsi qu'il ne voulait pas faire éclater sa valeur personnelle par l'étendue des châtimens infligés aux rebelles.

A ce moment encore, on retrouvait, au milieu des décombres, une grande partie des richesses de cette grande cité. Les Romains, en effet, simplement guidés par le hasard, mais plus souvent sur les indications des prisonniers, déroberaient de l'or, de l'argent et des objets de grand prix, que leurs propriétaires avaient confiés à la terre, incertains du dénouement que recevrait la guerre¹.

Titus partit enfin pour Rome; il traversa rapidement le désert et arriva à Alexandrie, où il devait s'embarquer pour l'Italie. Les deux légions qui l'avaient escorté jusque-là furent renvoyées à leurs garnisons précédentes : la V^e en Mœsie et la XV^e en Pannonie.

Les deux chefs de l'insurrection juive, Simon et Jean, accompagnés de sept cents prisonniers, choisis pour leur beauté et l'élégance de leur taille, furent immédiatement transportés en Italie, par l'ordre de Titus, qui voulait les faire paraître dans son cortège triomphal².

Le prince accomplit heureusement sa traversée et ne

1. *Bell. Jud.*, VII, v, 2.

2. *Ibid.*, VII, v, 3.

tarda pas à faire son entrée dans Rome, où, peu de jours après son arrivée, Vespasien et son fils résolurent de célébrer en commun le triomphe que le sénat avait séparément décerné à chacun d'eux. Au jour désigné, pas un citoyen de Rome ne resta à son logis, et tous les lieux où il était possible de se tenir debout, furent encombrés de spectateurs, l'espace strictement nécessaire au passage du cortège étant seul réservé¹.

Dans la nuit qui précéda le jour solennel, tout ce qu'il y avait de corps militaires à Rome se rassembla par centuries et par cohortes, sous les ordres de leurs officiers, devant les portes du palais impérial, non pas du palais supérieur, mais auprès du temple d'Isis (car les empereurs y passèrent cette nuit-là), et lorsque l'aurore parut, Vespasien et Titus sortirent couronnés de laurier. Vespasien, après avoir reçu les acclamations de l'armée, y mit fin d'un signe de la main. Lorsque le silence se fut rétabli, il se leva et, la tête presque entièrement couverte d'un voile, il prononça une prière solennelle. Titus en fit autant après lui. Dès que cette partie de la cérémonie fut accomplie, Vespasien adressa une courte allocution aux soldats et les envoya au festin qui, suivant la coutume, était préparé pour eux, aux frais du triomphateur. Lui-même revint à la porte par laquelle il était sorti, et qui portait le nom de porte Triomphale, en raison de ce que c'était par là que sortait toujours le cortège du triomphe. Là, les deux princes goûtèrent aux mets préparés pour le festin; puis, revêtus de la robe triomphale, et après qu'un sacrifice eût été offert aux dieux, dont les simulacres avaient été apportés devant la porte, le cortège passa par les théâtres, afin que la multitude pût plus aisément jouir du coup d'œil².

1. *Bell. Jud.*, VII, v, 3.

2. *Ibid.*, VII, v, 4.

Il serait véritablement impossible d'énumérer dignement la multitude des merveilles offertes aux regards en cette circonstance, et de décrire la magnificence des objets d'art, des trésors et des raretés naturelles qui figurèrent dans la pompe triomphale; car presque tout ce que les nations humaines avaient jamais possédé de plus précieux, tous les objets les plus admirables et les plus magnifiques semblaient réunis en ce jour, pour donner aux spectateurs une idée de la grandeur de l'empire romain. En effet, l'or, l'argent et l'ivoire resplendissaient, non pas comme dans une solennité ordinaire, mais roulaient, pour ainsi dire, comme un fleuve. C'étaient des étoffes tissées de la pourpre la plus rare, ou couvertes de merveilleuses peintures dues à l'art babylonien. Les pierres précieuses, libres ou incrustées dans des couronnes d'or ou dans d'autres œuvres d'art, étaient étalées en si grande quantité, que l'on était tenté de conclure que c'était à tort qu'on les considérait comme des raretés. Les statues des dieux étaient portées à bras, admirables de grandeur et du travail le plus exquis. Il n'y avait rien qui ne fût de la matière la plus riche. Venaient ensuite des animaux de toute espèce, tous chargés d'ornements en accord avec leur origine. Les hommes qui portaient tous ces trésors étaient revêtus de robes de pourpre rehaussées d'or, et tous ceux qui devaient figurer dans le cortège étaient couverts des ornements les plus beaux et les plus magnifiques. La foule des captifs elle-même était belle à voir, parce que la variété et la beauté de leurs vêtements cachaient aux yeux ce que leurs souffrances corporelles auraient pu avoir de disgracieux.

Ce qui était le plus digne d'admiration, c'était l'art avec lequel étaient composées les représentations portées dans le cortège; car toutes étaient de si grande taille, qu'en les voyant paraître, on craignait qu'elles ne pussent être assez

solidement soutenues. Beaucoup d'entre elles, en effet, étaient à trois et même à quatre étages, et la magnificence de leur construction causait autant de plaisir que d'étonnement. La plupart, en effet, étaient tapissées d'étoffes d'or, et elles étaient presque entièrement recouvertes d'or et d'ivoire. Beaucoup de ces machines représentaient avec la plus grande vérité des faits de guerre. Ainsi l'on y voyait dévaster les terres les plus heureuses, massacrer des armées entières d'ennemis, ici des fuyards, là des prisonniers; les béliers renversaient les murailles les plus fortes et les forteresses les plus formidables; des cités populeuses, bâties sur des montagnes, étaient enlevées d'assaut; l'armée envahissante se répandait dans l'intérieur des villes; partout le carnage. Ceux qui ne pouvaient plus résister tendaient des mains suppliantes; les temples étaient enflammés et les édifices s'écroulaient sur leurs maîtres; et, après la dévastation, les fleuves ne coulaient plus à travers des campagnes cultivées; ils ne roulaient plus leurs eaux pour abreuver les hommes et les bêtes, mais bien à travers une terre encore dévorée par les flammes.

Toutes ces calamités, les Juifs les avaient appelées sur leur tête. L'art et la splendeur avec lesquels tout cela était représenté, faisaient comprendre tout ce qui s'était passé dans cette guerre terrible à ceux qui n'y avaient pas pris part, avec autant de réalité qu'à ceux qui y avaient joué un rôle. Chacune de ces machines montrait le chef de la ville enlevée d'assaut, et représentait la manière dont il avait été pris. Puis venaient aussi plusieurs navires. Les dépouilles des vaincus étaient ensuite portées dans le cortège; mais ce qui surpassait tout le reste, c'étaient les objets pris dans le temple de Jérusalem : la table d'or massif, qui pesait plusieurs talents, et le candélabre, également d'or. Celui-

ci était construit tout différemment des candélabres ordinaires; car une tige s'élevait du milieu de la base, et des branches minces s'en détachaient en offrant, pour la disposition, une certaine ressemblance avec une fourche à trois dents; l'extrémité de chacune de ces branches portait une lampe. Elles étaient au nombre de sept, et témoignaient ainsi de la vénération que les Juifs ont pour ce nombre sacré. Enfin, derrière ces deux trésors, la série des dépouilles était close par le livre contenant la loi religieuse des Juifs. Ensuite paraissaient de nombreux personnages portant des images de la Victoire, faites d'or et d'ivoire.

Derrière tout cela, Vespasien s'avancait à cheval, suivi de son fils Titus; Domitien les accompagnait aussi, splendidement vêtu et montant un magnifique cheval¹.

Le terme de la marche triomphale était le temple de Jupiter Capitolin, où le cortège fit halte. Il était, en effet, d'usage de s'y arrêter, jusqu'à ce que quelqu'un vint annoncer que le chef des ennemis vaincus avait reçu la mort. C'était à Simon fils de Gioras qu'était réservé le sort fatal, et il était conduit en grande pompe au milieu des captifs. Entouré d'une corde, il fut mené sur un point qui dominait le forum, incessamment battu de verges par ceux qui le conduisaient. C'est là que, suivant la loi romaine, on exécute les criminels condamnés à mort². Aussitôt que l'exécution de cet infortuné eut été annoncée, la foule entière fit entendre des acclamations d'allégresse et le sacrifice commença.

Une fois les prières solennelles terminées, le cortège rentra au palais. Là, un festin attendait une partie des spectateurs du triomphe; tous les autres trouvaient chez eux des tables bien garnies, dressées aux frais des triomphateurs.

1. *Bell. Jud.*, V, v, 5.

2. C'est évidemment la roche Tarpéienne que Josèphe désigne ainsi.

C'est ainsi que la ville de Rome célébra, en ce jour solennel, la victoire remportée sur ses ennemis, la fin des troubles civils, et ses espérances de bonheur à venir¹.

Après son triomphe, Vespasien résolut d'élever un temple à la Paix ; il fut promptement terminé, et plus beau qu'on ne l'avait généralement supposé. Des sommes énormes furent employées à sa construction. Les objets les plus précieux des temps anciens y furent déposés, et il fut orné des peintures et des statues les plus précieuses et les plus belles. Ce temple renfermait toutes les merveilles que les hommes studieux allaient chercher dans l'univers entier. Là furent également déposés les vases et les meubles d'or qui provenaient du temple des Juifs, et dont l'empereur était très-fier. Quant au livre de la loi et au voile de pourpre du tabernacle, Vespasien donna l'ordre de les conserver dans le palais impérial².

On le voit, la pompe triomphale, chez les Romains, avait un caractère assez étrange et qui, chez nous, prêterait peut-être à rire. Il y a loin de là, en effet, au luxe plus intelligent de nos pompes triomphales françaises. Car ce luxe est tout entier dans les habits déchirés, dans les drapeaux que les balles ennemies ont mis en lambeaux, dans les nobles cicatrices, dans les mutilations de ces nobles figures que la poudre a noircies ; franchement, l'avantage n'est pas aux Romains.

Et puis, que dire de cette scène odieuse, que chez nous un cri d'horreur sortant de toutes les poitrines accueillerait soudain, tandis que chez les Romains elle n'excitait que des transports d'allégresse ! Voilà un homme qui n'est coupable que d'avoir déployé un patriotisme et une bravoure à toute épreuve, un homme qui a joué le plus grand rôle dans une guerre de géants, où, jusqu'à la dernière heure, il n'a épargné ni son

1. *Bell. Jud.*, VII, v, 6.

2. *Ibid*, VII, v, 7.

sang, ni son intelligence de guerrier, et cet homme on l'insulte, on le bat de verges, avant de lui trancher la tête, pour la plus grande joie d'une multitude féroce ! C'est lâche, c'est odieux ! Les Français se hâtent de se faire les amis de leurs prisonniers, tandis que les Romains s'en faisaient les bourreaux ! Oh ! là encore l'avantage n'est pas aux Romains !

J'ai terminé la tâche que je m'étais imposée, et j'ai mis le beau récit de Josèphe à la portée de tous. Maintenant il ne me reste plus qu'à tirer la conclusion qui découle forcément de tous les faits que j'ai empruntés à l'historien des Juifs ; cette conclusion, la voici :

Jamais, en aucun temps, nation n'a tant souffert, et ne s'est jetée si bravement et tout entière entre les bras de la mort, pour échapper au plus poignant des malheurs, à l'envahissement et à l'asservissement par la force brutale des armées étrangères.

Honneur donc aux illustres martyrs du patriotisme judaïque, car ils ont payé de leur sang le droit de transmettre à leur descendance le souvenir de la plus belle résistance qui ait jamais été faite par les faibles contre les horreurs de la conquête.

APPENDICE

I

Le lecteur trouvera, je pense, quelque plaisir à lire le fragment suivant emprunté au Talmud (traité *Ghittin*) ; il y verra, dans tous les cas, un très-curieux échantillon du style et de l'érudition des docteurs qui ont compilé cet immense et indigeste recueil.

« Rabbi Iokhanan dit : Il est écrit (*Proverbes*, xxviii, 3) : « Heureux l'homme qui est continuellement dans la crainte ; mais celui qui endurecit son cœur tombera dans la calamité. » Pour Kamça et Bar-Kamça, Jérusalem a été détruite. Pour un coq et une poule, a été détruite la tour Royale. Pour un côté de char, Biter a été détruit. Pour Kamça et Bar-Kamça, Jérusalem a été détruite ; car un homme avait pour ami Kamça et pour ennemi Bar-Kamça. Il fait un festin et dit à son serviteur : Va m'inviter Kamça. Il est allé inviter Bar-Kamça. En venant, il trouve ce dernier assis et lui dit : Voyons, cet homme est l'ennemi de mon maître. Que viens-tu faire ici ? Va, sors ! L'autre répond : Puisque je suis venu, laisse-moi là, et je te payerai la valeur de ce que je vais manger et boire. Il lui dit : Non. — Je te donnerai, répondit-il, la demi-valeur du festin. — Non. — Je te donnerai la valeur du festin entier. — Non. — Et il le prit par le bras, le fit

lever et sortir. Il (le repoussé) se dit : Puisque les rabbins ici présents ne s'y sont pas opposés, cela prouve qu'ils y ont consenti. Il est donc allé faire des calomnies auprès du gouvernement et dit à César : Les Juifs se révoltent contre toi. — Qu'est-ce qui le prouve ? — Envoie-leur, répondit-il, un sacrifice pour le temple, et tu verras s'ils l'offrent. En effet, on envoya une génisse saine, parfaite; mais, pendant le trajet, un défaut lui fut fait (par le guide) à la mâchoire supérieure, ou selon d'autres sur l'œil. Selon l'usage de notre pays c'est un défaut, selon le leur ce n'en est pas un. Les rabbins étaient d'avis de l'offrir pour maintenir la paix du royaume. Mais Rabbi Zakharias-ben-Akbolos leur objecta : On dira qu'on offre à l'autel des animaux défectueux. On pensa donc qu'il serait bon de tuer celui qui avait amené la victime, pour qu'il ne pût pas redire la décision. Rabbi Zakharias s'y opposa, en objectant qu'on dirait : Celui qui fait un défaut aux victimes est tué. Rabbi Iokhanan dit à ce sujet : La patience de Rabbi Zakharias est cause de la destruction de notre temple, de l'incendie de notre sanctuaire et de l'exil de notre pays.

« On a envoyé contre eux (les Juifs) le César Néron. Lorsque celui-ci arriva, il jeta des flèches pour consulter l'oracle. En tirant vers l'est, elles tombaient sur Jérusalem; vers l'ouest, elles tombaient sur Jérusalem; vers les quatre points cardinaux, elles tombaient toujours de même. Il dit à un enfant : Dis-moi ton verset. L'enfant répondit (*Ézéchiel*, xxv, 14) : « J'enverrai ma vengeance contre Édom par la main de mon peuple d'Israël, etc... » Il (le Romain) dit alors : Le Très-Saint, béni soit-il ! veut détruire sa maison propre. Je m'en lave les mains. A l'aide de cet homme, il est allé à la hâte, se fit circoncire (pour s'allier à lui); de là sortit Rabbi Meïr.

« On envoya contre eux le César Vespasien. Il arrive et assiège la ville trois ans. Il se trouvait dans elle trois hommes puissants : Nakdemon-ben-Gorion, Bar-Kalba-Scheboua (chez lequel on entraît affamé et on en sortait rassasié), et Bar-Ticith-ha-Khsath. Il s'y trouvait des soldats. Les rabbins leur dirent : Allons, faisons la paix ensemble. Ils n'acceptèrent pas; mais ils dirent : Voyons, faisons ensemble un sacrifice. Les rabbins répondirent : Cela ne se peut pas. Les soldats se levèrent alors et brûlèrent des greniers de froment et d'orge, et ils produisirent la famine.

« Martha, fille de Boëthus, femme riche de Jérusalem, avait envoyé son serviteur, lui disant : Va m'acheter de la fine fleur de farine. Pendant qu'il va, c'était vendu. Il revient et dit : Il n'y a pas de fine fleur, mais de l'ordinaire blanche. Elle lui dit : Apporte-la. Pendant la marche, c'est vendu; il revient dire : Il n'y a plus de farine blanche, mais du pain bis. — Apporte-le. Pendant qu'il va, c'est encore vendu; il revient et dit : Il n'y a plus de pain bis, mais de la farine d'orge. Elle lui dit : Apporte-la. Pendant qu'il va, c'est encore vendu. Elle retira alors ses sandales et se dit : Je vais y aller et voir si je puis trouver de quoi manger. En route il lui vint au talon de la bouse d'animaux, et elle en mourut. C'est à elle que R. Iokhanan-ben-Zakkaï applique ce verset (*Deutéronome*, xxviii, 56) : « La plus tendre et la plus délicate d'entre vous qui n'aura pas essayé de mettre la plante de son pied sur terre, etc... » Selon d'autres, elle mangea des figues de Rabbi Zaddok, et de dégoût, elle en mourut. Or Rabbi Zaddok jeûna quarante ans, pour empêcher la destruction de Jérusalem. Lorsqu'il mangeait quelque chose, cela se voyait au dehors (tant était grande sa maigreur). Lorsqu'il était assez sain, on lui apportait une figue sèche dont il suçait le jus (ne pouvant rien avaler), puis il la rejetait. Lorsqu'il mourut, on enleva tout l'or et l'argent qu'on jeta dans la rue en disant : A quoi servirait-il ? n'est-il pas écrit : « Ils jetteront leur argent par la fenêtre ? » (*Ézéchiel*, vii.)

« Abba, chef des sicaires à Jérusalem, était neveu de Rabbi Iokhanan, il fut prié de venir chez lui en secret. Le neveu arriva. Jusqu'à quand, lui dit l'oncle, agirez-vous ainsi, et tuerez-vous le monde par la famine ? — Que puis-je faire ? fut la réponse. Si je leur adresse un conseil, on me tuera. — Vois, lui dit (son oncle), tâche de me faire sortir; peut-être ramènerai-je la paix. — Fais le malade¹, dit-il; tout le monde viendra; on te visitera comme un agonisant; j'apporterai quelque chose qui sente (le mort), que je mettrai près de toi dans le cercueil, et on dira que tu as rendu l'âme. Tes disciples monteront près de toi pour te transporter, mais nul autre, pour qu'on ne reconnaisse pas le stratagème, en te trouvant trop léger. Car on dit qu'un vivant est plus léger qu'un mort. On agit ainsi : Rabbi Eléazar entra d'un côté, Rabbi Josué de l'autre. En arrivant à la porte, on voulait

1. Littéralement, prends ton souffle court.

le percer, pour voir si ce n'était pas un faux mort, mais Abba dit : Les Romains diront : Ils ont même assassiné leur maître. Ils ont voulu alors le presser pour voir s'il crierait. Abba répondit : L'ennemi dira : Ils ont écrasé (étouffé) leur maître. La porte fut ouverte et l'on passa. En arrivant au camp, le Rabbi dit : Salut à toi, roi ! Le général répondit : Tu mérites deux fois la mort : 1° je ne suis pas roi et tu m'as nommé ainsi ; 2° si je suis roi, pourquoi n'es-tu pas venu à moi jusqu'à présent ? Le Rabbi répondit : 1° Quant à ce que tu dis que tu n'es pas roi, tu le seras ¹ ; si tu ne l'étais pas, Jérusalem ne tomberait pas entre tes mains ², car il est écrit (*Isaïe*, x) : « Le Liban tombera au pouvoir du puissant. » Or, le puissant, c'est le roi, et le Liban, le temple ; 2° si je ne suis pas venu jusqu'à présent, c'est que nos soldats ne laissent pas sortir. Pendant la conversation un messenger arrive de Rome et dit : Viens, l'empereur est mort, et les grands de Rome te désirent à leur tête. Je vais partir, dit Vespasien, demande-moi ce que tu veux que je te donne. Le Rabbi répondit : Accorde-moi le salut de Iabné, de ses savants et de la descendance de la famille de Rabbi Gamaliel ; enfin, un médecin qui guérira le Rabbi Zaddok ! »

1. Josèphe se vante, ainsi que nous l'avons vu, d'avoir adressé lui-même cette prédiction à Vespasien.

2. Un vieux commentateur juif, anonyme et français (du x^e au xii^e siècle), fait remarquer qu'il est vrai que Vespasien n'a pas pris Jérusalem, puisque c'est Titus qui l'a prise, mais que cependant il y a eu une grande part, puisqu'il l'a assiégée trois ans.

II

JOURNAL DU SIÈGE.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Xanthicus....	7	Février....	28.	Titus campe à Gabath-Saoul. — Reconnaissance repoussée. — Le prince manque d'être enlevé ou tué.
—	8.	Mars.....	1.	Titus vient camper sur le Scopus. — Combat sur le mont des Oliviers.
—	9.	—	2.	Achèvement des retranchements sur le Scopus et le mont des Oliviers.
—	10.	—	3.	Ces quatre jours sont employés à nettoyer les abords de la place. — C'est le 11 ou le 12 probablement (4 ou 5 mars), que les Juifs attirent un certain nombre de légionnaires dans un guet-apens.
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	
—	13.	—	6.	
—	14.	—	7.	Jean de Giscala prend le temple. — Titus vient camper devant Psephina.
—	15.	—	8.	Titus fait avec soin la reconnaissance de la place, pour fixer son point d'attaque. — Les abords de la ville sont dévastés; tous les arbres sont coupés et les bois préparés pour la construction des <i>aggeres</i> et des tours d'approche.
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	
—	20.	—	13.	
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	
—	23.	—	16.	Premier jour du siège; la construction des <i>aggeres</i> est commencée.
—	24.	—	17.	

DATES
MACÉDONIENNES. DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

FAITS.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	FAITS.
Xanthicus... 25.	Mars..... 18.	
— 26.	— 19.	¹ Une fois les <i>aggeres</i> terminés, les béliers sont mis en batterie et entament la muraille. ² Sorties furieuses des Juifs (chute d'une tour, la nuit suivante). ³ Les tours d'approche sont appliquées à la muraille.
— 27.	— 20.	
— 28.	— 21.	
— 29.	— 22.	
— 30.	— 23.	
— 31.	— 24.	<p>1, 2, 3. Les dates précises de ces incidents ne peuvent être déterminées.</p>
Artemisius... 1.	— 25.	
— 2.	— 26.	
— 3.	— 27.	
— 4.	— 28.	
— 5.	— 29.	
— 6.	— 30.	
— 7.	— 31.	Prise de la première enceinte.
— 8.	Avril..... 1.	<p>Revue de l'armée victorieuse. — Distribution de la solde et des vivres.</p>
— 9.	— 2.	
— 10.	— 3.	
— 11.	— 4.	<p>Attaque générale. — Les <i>aggeres</i> d'Antonia sont continués. — La deuxième muraille est battue en brèche. — La muraille est forcée et reperdue.</p>
— 12.	— 5.	
— 13.	— 6.	<p>Combats continuels devant la brèche. — Les travaux des <i>aggeres</i> devant Antonia continuent.</p>
— 14.	— 7.	
— 15.	— 8.	
— 16.	— 9.	<p>La deuxième enceinte est définitivement prise et sa partie septentrionale est démolie.</p>
— 17.	— 10.	<p>Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont commencés.</p>
— 18.	— 11.	<p>Les travaux des <i>aggeres</i> sont poussés sans interruption.</p>
— 19.	— 12.	
— 20.	— 13.	
— 21.	— 14.	
— 22.	— 15.	
— 23.	— 16.	
— 24.	— 17.	
— 25.	— 18.	
— 26.	— 19.	
— 27.	— 20.	
— 28.	— 21.	
— 29.	— 22.	Tous les <i>aggeres</i> sont terminés.

DATES
 MACÉDONIENNES. DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

FAITS.

Artemisius....	30.	Avril.....	23.	Les <i>aggeres</i> devant Antonia sont ruinés par la mine.
—	31.	—	24.	Simon attaque les <i>aggeres</i> élevés contre la ville haute, deux jours après la destruction par la mine des <i>aggeres</i> élevés contre Antonia. Pendant ce temps-là, Titus étudie l'emplacement des nouveaux <i>aggeres</i> à construire devant Antonia.
Dæsius.. ..	1.	—	25.	Conseil de guerre tenu par Titus et dans lequel la construction de la contrevallation est décidée.
—	2.	—	26.	Le tracé de la ligne est déterminé et les travaux distribués.
—	3.	—	27.	La contrevallation est commencée.
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	La contrevallation est terminée ainsi que les <i>castella</i> de circonvallation.
—	6.	—	30.	Les Romains vont au loin s'approvisionner de bois de construction pour les nouveaux <i>aggeres</i> . La détresse augmente rapidement dans la ville.
—	7.	Mai.....	1.	
—	8.	—	2.	
—	9.	—	3.	
—	10.	—	4.	Quatre nouveaux <i>aggeres</i> contre Antonia sont commencés.
—	11.	—	5.	
—	12.	—	6.	
—	13.	—	7.	
—	14.	—	8.	
—	15.	—	9.	
—	16.	—	10.	
—	17.	—	11.	
—	18.	—	12.	La détresse va toujours croissant dans Jérusalem.
—	19.	—	13.	
—	20.	—	14.	
—	21.	—	15.	
—	22.	—	16.	
—	23.	—	17.	
—	24.	—	18.	
—	25.	—	19.	
—	26.	—	20.	

DATES
MACÉDONIENNES. DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

FAITS.

Dœsius.....	27.	Mai.....	21.	} La détresse va toujours croissant dans Jérusalem.
—	28.	—	22.	
—	29.	—	23.	
—	30.	—	24.	
Panemus.....	1.	—	25.	Jean attaque les <i>aggeres</i> d'Antonia qui viennent d'être terminés et avant que les béliers n'y soient mis en batterie. Il est repoussé. — Dans la nuit la muraille d'enceinte d'Antonia s'écroule spontanément.
—	2.	—	26.	
—	3.	—	27.	Sabinus monte à l'assaut, suivi de onze compagnons. Il est tué avec trois d'entre eux. Les huit autres sont tous blessés.
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	Dans la nuit, Antonia est enlevée par surprise, à trois heures du matin.
—	6.	—	30.	Un combat commencé dans les parvis pendant la nuit, dure jusqu'à une heure après midi. — Julianus est tué.
—	7.	—	31.	La démolition des fondations d'Antonia est commencée.
—	8.	Juin.....	1.	
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	
—	13.	—	6.	La démolition des fondations d'Antonia est achevée.
—	14.	—	7.	
—	15.	—	8.	
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	Les sacrifices quotidiens sont interrompus. — Nouvelle proclamation de Titus, restée sans succès.
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	Attaque du hiéron, restée sans résultat.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Panemus.....	20.	Juin.....	13.	Les Juifs essayent de forcer la contrevallation au mont des Oliviers.
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	Les Juifs brûlent les portiques attenant des deux côtés à Antonia.
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	Les Romains mettent une première fois le feu aux portiques, et en brûlent une portion.
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	Les Juifs brûlent le portique occidental, après y avoir attiré les Romains.
—	28.	—	21.	Le portique nord est incendié par les Romains.
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
Lous.....	1.	—	24.	
—	2.	—	25.	L'hélépole la plus puissante est appliquée à l'exèdre occidentale du temple intérieur et travaille sans effet utile pendant six jours.
—	3.	—	26.	
—	4.	—	27.	
—	5.	—	28.	
—	6.	—	29.	
—	7.	—	30.	
—	8.	Juillet....	1.	Les <i>aggeres</i> contre l'exèdre occidentale du hiéron intérieur sont terminés.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	Le feu est mis aux portes et aux portiques du hiéron intérieur.
—	13.	—	6.	Un conseil de guerre est tenu pour décider du sort du temple.
—	14.	—	7.	Sortie des Juifs contre le hiéron intérieur.
—	15.	—	8.	Le feu est mis au temple par un soldat romain. — Massacre affreux.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Loüs.....	16.	Juillet....	9.	Les Romains sacrifient devant la porte orientale du hiéron intérieur et proclament Titus empereur.
—	17.	—	10.	On parle de Titus. — Discours de Titus. — Les Juifs refusent de se rendre.
—	18.	—	11.	L'incendie de la ville basse commence. Les archives, le tribunal et Ophel sont brûlés. — Les Juifs se retirent au palais des rois.
—	19.	—	12.	Des prêtres réfugiés sur les murs du temple se rendent et sont mis à mort. — Le reste de la ville basse est brûlé jusqu'à Siloë.
—	20.	—	13.	Titus répartit aux légions la construction des <i>aggeres</i> contre la ville haute. Ils sont commencés.
—	21.	—	14.	Continuation du travail des <i>aggeres</i> contre la ville haute.
—	22.	—	15.	
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	
—	28.	—	21.	
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
—	31.	—	24.	
Gorpiœus	1.	—	25.	
—	2.	—	26.	
—	3.	—	27.	
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	
—	6.	—	30.	
—	7.	—	31.	Les <i>aggeres</i> contre la ville haute sont terminés.
—	8.	Août.....	1.	La ville est définitivement prise.



